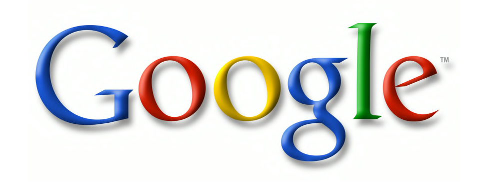




LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIXe Siècle

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

Le R. P. Ildefonse Alazard, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus.

Le R. P. Jacques Bund, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus.

Le R. P. Louis Chatelet, mariste, missionnaire en Nouvelle-Calédonie.

Le R. P. Hartzer, des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, ancien missionnaire en Nouvelle-Guinée.

Le R. P. Jean Hervier, Procureur des Missions maristes d'Océanie.

Le R. P. J.-B. Piolet, S. J., ancien missionnaire à Madagascar.

Il a été tiré de cet ouvrage,
sur papier impérial du Japon, cinquante exemplaires signés, numérotés à la main.
Prix de cet exemplaire de grand luxe, l'ouvrage complet : 300 francs.

46572. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LA FRANCE AU DEHORS

Les Missions

Catholiques Françaises

au XIX[e] Siècle

Publiées sous la direction du

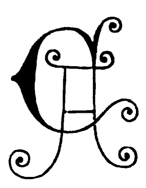
Père J.-B. PIOLET, S. J.

Avec la collaboration de toutes les Sociétés de Missions

ILLUSTRATIONS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

IV

OCÉANIE — MADAGASCAR



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1902

Les

Missions catholiques françaises

au XIXe siècle

(TOME QUATRIÈME)

CHAPITRE I

LES ILES HAWAII OU SANDWICH

Au cours du XIXe siècle, les îles de l'Océanie, l'Australie exceptée, ont été évangélisées : la partie orientale, par les Pères de Picpus; le centre et la partie occidentale, par les Maristes; quelques îles du Nord, plus tard, par les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Les premiers en date sont les Pères de Picpus, à qui est échue, sous le nom d'Océanie orientale, toute cette portion de la Polynésie qui s'étend des îles Sandwich à l'île Rapa, et de l'archipel de Cook à l'Ile-de-Pâques, un ensemble de 150 îles ou îlots, groupés en une dizaine d'archipels, séparés les uns des autres par d'immenses espaces et disséminés sur une étendue de mer de 38 millions de kilomètres carrés, quatre fois la superficie de l'Europe. On ne saurait, en effet, considérer comme des missionnaires ni l'aumônier de l'expédition de Mendana, qui célébra la messe aux Marquises le 25 juillet 1595, ni les deux Religieux espagnols qui séjournèrent un an à Tahiti, en 1775, ni l'abbé de Quélen, aumônier de l'*Uranie*, qui passa quelques jours aux Sandwich, en 1819.

Les Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus débutèrent par les îles

Sandwich en 1827; ils s'établirent ensuite aux Gambier en 1834, aux Marquises en 1838, à Tahiti en 1841, aux Touamotou en 1849, à l'Ile-de-Pâques en 1864, à Mooréa en 1871, et aux îles Cook en 1894.

L'Océanie orientale forma d'abord un seul vicariat qui, en 1845, forma le vicariat des Sandwich et le vicariat des Marquises, Tahiti et Gambier. En 1848, ce dernier fut à son tour subdivisé, en sorte qu'aujourd'hui, l'Océanie orientale comprend les trois vicariats des Sandwich ou Hawaii, des Marquises et de Tahiti.

LE PAYS ET LES HABITANTS

L'archipel des îles Hawaii, entrevu par plusieurs navigateurs du XVIe siècle et appelé par eux Iles des Jardins, Iles du roi, etc., ne fut définitivement connu qu'après Cook, qui y trouva la mort en 1778. Il se compose de douze îles situées dans l'océan Pacifique, entre l'Amérique du Nord et la Chine, par 157° à 164° de longitude occidentale et 19° à 22° de latitude septentrionale, et qui sont, en allant du S.-E. au N.-O. : Hawaii, cap. Hilo, sup. 11 356 kmq.; Maouii, cap. Lahaina, sup. 1268 kmq.; Molokini, îlot; Kahoolawé, sup. 143 kmq,; Lanaii, et Molokaii, sup. 729 kmq; Oahou, cap. Honoloulou, sup. 1680 kmq; Kauaii, cap. Hanaléii, avec Niihaou, sup. 1797 kmq; Léhoua, îlot; Kaoula, îlot; Nihoa, îlot; sup. totale, 17 008 kmq. Les formations madréporiques n'entourent que partiellement les côtes les moins profondes; leurs bancs entrecoupés forment des brisants et de bons ports.

Les plus hautes montagnes des Hawaii et de l'Océanie sont: le Maouna-Kéa ou Montagne Blanche, ainsi nommée à cause de sa calotte de neige éternelle (4253 m.); le Maouna-Loa, ou la Grande-Montagne, la plus belle de toutes par son dôme arrondi (4195 m.); le Houalalaii ou Fruit du Calme (3050 m.), toutes les trois dans l'île Hawaii; le Haléakala ou la Maison du Soleil (3070 m.), dans l'île Maouii, dont le sommet est un plateau de 50 à 60 kilomètres de circonférence portant de nombreux cônes d'éjection, et l'Ééka, dans la

péninsule occidentale. L'île Hawaii possède en activité les deux plus grands volcans connus : le Maouna-Loa, avec un cratère de 2500 mètres de circonférence et de 228 mètres de profondeur; et le Kilaouéa, situé à la base du précédent (1200 m.) et dont le cratère est un lac de feu de 230 mètres de profondeur, aux parois à pic et



CRATÈRE DU VOLCAN KILAOUÉA, DANS L'ILE HAWAII

comme taillées au ciseau, au fond duquel on voit bouillonner des flots embrasés et perpétuellement agités par les feux souterrains.

Le sol des Hawaii, éminemment volcanique, est formé de laves plus ou moins décomposées, suivant que l'humidité est plus ou moins grande. Les anciennes laves sont grisâtres, formées de basaltes; les coulées de lave récentes, brillantes et à l'aspect lumineux. Les scories actuelles sont tantôt des cristaux d'un aspect ferrugineux groupés en herborisations curieuses, tantôt des filaments blanchâtres, semblables à de l'étoupe de chanvre, que les indigènes appellent « cheveux de Pélée » (déesse des volcans).

Les cours d'eau sont nombreux dans l'archipel et coulent sous forme de torrents, parfois sous le sol, à des profondeurs variables,

dans certains districts qui ont alors une apparence de désolante aridité. Des cascades magnifiques tombent parfois de 2000 mètres de hauteur. Dans les environs des volcans, les eaux thermales abondent, parfois souterraines, occupant alors de vastes cavernes souvent à fleur du sol. Il n'y a pas de marécages.

Le climat est remarquablement salubre et tempéré. A Honoloulou, la température oscille entre 12° et 32° cent., et la moyenne est de 21°. Le vent dominant est l'alizé du N.-E., qui souffle environ trois jours sur quatre. En hiver, le vent du S.-O. remplace celui du N.-E. et amène de grandes pluies.

La population indigène, de même race et de même langage que celle du reste de la Polynésie, est grande, forte et bien faite. Elle a la peau légèrement basanée, les yeux grands, le front haut, le nez un peu large à la base, les lèvres épaisses, les cheveux lisses, ordinairement noirs, quelquefois roux ou même blonds. Elle est gaie, intelligente, et présente une aptitude remarquable pour la musique et les sciences exactes.

Comme dans les autres parties de l'Océanie, la race indigène diminue dans une proportion effrayante. En 1900, le chiffre de la population des Sandwich était de 118 000 habitants, dont 31 000 indigènes, 8000 demi-blancs, 48 000 Chinois ou Japonais, 10 000 Portugais et 20 000 de différentes nationalités, Américains, Anglais, Français, Allemands, Polonais, Norvégiens, etc.... Aux causes ordinaires de la dépopulation, il faut ajouter la lèpre, qui s'attaque spécialement aux naturels.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les îles Hawaii étaient soumises à une multitude de petits chefs souvent en guerre les uns contre les autres. Parmi eux se distinguait un jeune chef de l'île Hawaii, Kaméhaméa Ier, esprit souple et intelligent, cœur généreux, à la fois courageux capitaine et politique avisé. Un voisin lui dispute son héritage : en dix-huit jours, il tombe sur lui et l'écrase. Cette vic-



PAYSAGE COTIER
AUX ILES SANDWICH

toire facile lui donne l'idée de soumettre tout l'archipel. Il y réussit assez aisément.

Maître de ce royaume, le « Napoléon des mers du Sud » s'applique à doter le pays de sages règlements, bâtit le fort de Honoloulou, établit des droits sur les navires étrangers, soumet les insulaires à la culture des terres, borde de bananiers et de cannes à sucre les sentiers qui traversent les montagnes, porte des lois sévères contre le vol, et peuple les montagnes boisées de moutons et de bœufs qui, en peu de temps, formèrent d'innombrables troupeaux. Après sa mort, le 8 mai 1819, il fut remplacé par deux de ses fils, Kaméhaméa II (1819-1824) et Kaméhaméa III (1825-1854); puis par deux petits-neveux, Kaméhaméa IV (1855-1863) et Kaméhaméa V (1863-1872). En 1873, la descendance mâle du conquérant s'étant éteinte, Lounalilo, cousin du roi défunt, reçut le pouvoir, mourut sans laisser d'enfant, et fut remplacé, le 3 février 1874, par David Kalakaoua qui,

le premier, se fit couronner roi, le 12 février 1883, et eut pour successeur, en 1891, Liliouokalani, sa sœur; celle-ci fut détrônée en 1898 par les Américains, qui déclarèrent les îles Hawaii territoire de la République des États-Unis.

Kaméhaméa Ier était mort païen. Néanmoins, les rapports que les indigènes, et surtout les chefs, avaient eus avec les étrangers, en particulier avec le capitaine Vancouver, les avaient dégoûtés des sacrifices humains, et de la loi du *tabou*. Aussi Kaméhaméa avait-il résolu d'abolir les superstitions païennes, et ses sujets, voyant leurs dieux impuissants à se venger, l'avaient imité, brûlant les *moraïs* ou lieux consacrés aux divinités.

Trois mois après la mort de Kaméhaméa Ier, le 8 août 1819, la corvette l'*Uranie*, commandée par M. de Freycinet, mouilla à Hawaii. Les officiers furent reçus à la Cour. Un français, M. Rives, établi à Honoloulou et qui avait su se concilier l'entière confiance du roi, leur servit d'interprète. M. de Freycinet, par son intervention, rétablit la concorde entre le jeune roi et quelques chefs révoltés. De son côté, l'abbé de Quélen, aumônier de la corvette, sut se faire écouter. Deux chefs des plus intelligents, Poki, gouverneur d'Oahou, et Kalaïmokou, premier ministre du roi, se firent instruire et furent solennellement baptisés à bord de l'*Uranie*. Bientôt, le culte des dieux était définitivement aboli. Il eût été facile d'implanter alors dans le pays entier la religion catholique. Malheureusement, l'abbé de Quélen dut repartir et, avant qu'il eût pu faire connaître en France ce nouveau champ d'action, des ministres wesleyens arrivèrent de Boston et profitèrent des bonnes dispositions de ce peuple pour s'imposer à lui. C'est le 4 avril 1820 que le navire américain *Thaddæus* mouilla en rade de Kaïloua, ayant à bord trois prédicants, un médecin, un fermier, un mécanicien et un imprimeur.

Leur chef, le ministre Bingham, homme hardi et rusé, ne négligea aucun moyen pour réussir. D'abord, on apprit la langue du pays, que l'on ramena à un idiome primitif écrit, ayant ses règles

et sa grammaire. La première feuille imprimée sortit des presses le 7 janvier 1822. Une année plus tard, on comptait plus de 500 écoliers, de tous âges et de tout rang, dans le hangar qui servait d'école et était déjà trop étroit. Comme les écoles étaient une nouveauté, ce peuple enfant s'y porta avec un véritable délire. On voyait des vieillards de 70 ans, gravement assis sur les bancs et apprenant à épeler, entre leurs enfants et leurs petits-enfants; ces écoles devinrent en peu de temps florissantes.

Cependant la plus précieuse conquête des Protestants fut celle de la reine Kaahoumanou, veuve de Kaméhaméa Ier, régente pendant la minorité du roi. Le ministre Bingham, admis au Conseil des chefs, sut s'imposer à cette femme hautaine, qui devint une néophyte exemplaire et qui mit au service de sa foi nouvelle toute la fougue de son tempérament passionné. Elle s'interdit le jeu et brûla ses cartes, puis édicta des amendes énormes, et même la mort, contre l'idolâtrie, l'immoralité, le jeu, l'usage des liqueurs fortes et du tabac.



FABRICATION DE LA POPOI AUX ILES SANDWICH

La première ferveur pour l'étude ayant fait place à l'indifférence, les Protestants firent décréter l'instruction obligatoire. Hommes et femmes, nobles et roturiers, enfants et vieillards, tout le monde dut fréquenter les écoles. Des indigènes plus instruits que les autres, nommés *Koumous*, devinrent les maîtres d'école des diverses îles. Des

syllabaires furent distribués pour servir d'exercice dans l'intérieur des cases, où chacun repassait sa leçon. Les leçons apprises par cœur étaient récitées partout : on n'entendait qu'elles dans la bouche des naturels, tandis qu'ils vaquaient à leurs travaux, à leurs amusements. On ajouta à ces syllabaires quelques sentences, puis un petit catéchisme, des versets du Nouveau Testament, des cantiques, etc. Tout cela était très habile. « Malheureusement, remarque le P. Bachelot, ces connaissances, apprises comme des leçons d'histoire, de géographie, sont reçues comme des règlements de police. » Puis on dépassa la mesure dans la réglementation et l'on ne tint pas assez compte de la civilisation rudimentaire de ce peuple. Que des peines sévères aient été portées contre les habitudes de débauche, l'introduction des liqueurs et autres sources d'immoralité, rien de plus légitime. Mais pousser la réforme jusqu'à proscrire les jeux les plus innocents et défendre, le dimanche, de faire cuire aucune espèce de viande, et même d'allumer le feu, c'était trop. Et voilà pourquoi, dès que la pression vint à cesser, tout l'échafaudage croula. Sept ans environ après la publication des fameux décrets, Kaahoumanou étant morte, le roi les déclara abolis, et aus-



LE PREMIER BATIMENT DE LA MISSION AUX ILES SANDWICH (1828)

sitôt, comme des ressorts puissants, longtemps comprimés et enfin abandonnés à eux-mêmes, les pires instincts des indigènes et des colons s'étalèrent au grand jour. Les écoles se vidèrent, le culte idolâtrique fut rétabli; les danses païennes furent reprises, les orgies de toutes sortes reparurent. « L'archipel, dit Mme Monod (*Cinquante*



ANCIENNE CHAPELLE DE POUNA, DANS L'ILE HAWAII

années de la vie d'un peuple, p. 126), semblait transformé en une réunion de fous furieux. »

Une autre chose nuisit beaucoup au Protestantisme. Les pasteurs s'étaient fait donner par la reine des terrains considérables, et, pour les mettre en culture, ils imposaient au peuple de nombreuses et pénibles corvées. « Quelques-uns de ces modestes personnages, écrit le naturaliste Meyen, ont su, en deux années, amasser une fortune de dix à quinze mille piastres (30 000 à 45 000 francs). J'affirme, continue-t-il, que la population indigène est, par suite de ces détes-

tables concussions, réduite à l'extrême misère; que même ses sueurs opiniâtres ne peuvent atteindre l'énorme taxe que les missionnaires lui ont imposée. »

« On a beaucoup reproché, ajoute M. de Varigny, Protestant comme le docteur Meyen, aux missionnaires protestants américains leur avidité, leur désir de s'enrichir, leur habileté à tirer parti des circonstances. Il y a quelque chose de fondé dans ces accusations.... »

LA MISSION CATHOLIQUE. FONDATION ET PERSÉCUTION

Le roi Liholiho et sa femme étant venus en Europe, moururent à Londres en 1824. Sur le point de retourner aux îles Hawaii, M. Rives, qui les avait accompagnés, eut la pensée d'emmener avec lui quelques missionnaires catholiques. Le Supérieur des Missions Étrangères, M. Langlois, ne pouvant lui en fournir, transmit sa proposition à la Propagande; celle-ci, qui venait précisément de recevoir un mémoire dans lequel le fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, le P. Coudrin, mettait ses enfants à la disposition du Saint-Siège, confia « cette nouvelle Mission à ces nouveaux ouvriers », et conféra au P. Alexis Bachelot le titre de Préfet apostolique, et celui de missionnaires apostoliques, aux PP. Abraham Armand et Patrice Short. Trois Frères les accompagnaient, Melchior Bondu, Théodore Boissier et Léonard Portal.


LE R. P. MAXIME ANDRÉ, MISSIONNAIRE A HILO

La petite troupe s'embarqua à Bordeaux, à bord de

la *Comète*, le 20 novembre 1826. Le 8 juillet 1827, elle débarquait à Honoloulou et vouait la Mission à la T. S. Vierge. Le lendemain, le chef Poki, baptisé en 1819 par l'abbé de Quélen, les reçut cordialement et s'engagea à leur procurer un terrain. Le 10, il leur fit approprier une case canaque, où le 14, ils purent célébrer la sainte messe sous un hangar de feuillages. Le lendemain, ils reçurent la visite de quelques chefs influents. Puis le gouvernement — c'est-à-dire la reine Kaahoumanou, toujours docile aux inspirations de Bingham, — leur ordonna de se rembarquer sur le navire qui les avait amenés. Mais le capitaine refusa de les prendre, alléguant qu'ils n'avaient pas payé leur passage, et ils restèrent.



MGR GULSTAN ROPERT DANS LE JARDIN DU COLLÈGE SAINT-LOUIS A HONOLOULOU

En attendant de pouvoir travailler activement, ils se mirent à l'étude de la langue, sans grammaire ni dictionnaire, réunissant péniblement les mots qu'ils entendaient prononcer, devinant les règles de la syntaxe. De ces études préparatoires sont sortis plus tard les travaux de linguistique de Mgr Maigret et de ses compagnons. Un an après, ils purent s'établir sur un vaste terrain donné par le gouverneur, et y ouvrir une chapelle. Quelques matelots espa-

gnols et portugais et un très petit nombre de Canaques venaient y assister aux offices, puis, plus tard, à un cours d'instruction où quelques indigènes se montrèrent fort assidus.

Mais voici la persécution. Au mois d'avril 1828, un comité composé de Bingham, Clark et Chamberlain, fut organisé dans le but d'épier tous les actes des « Jésuites », — ainsi appelaient-ils les Pères des Sacrés-Cœurs. Tout fut mis en pratique pour les discréditer aux yeux du peuple et surtout leur aliéner les autorités. On ne réussit, en piquant la curiosité publique, qu'à leur amener un plus grand nombre d'auditeurs, désireux de connaître par eux-mêmes ces hommes extraordinaires, et qui, frappés du contraste si marqué entre leurs cérémonies et la froideur glaciale du culte wesleyen, s'en retournaient inquiets et ébranlés. Un envoyé de la Reine vint alors sommer le P. Bachelot de partir, lui et ses compagnons, dans le plus bref délai. Le Père répondit qu'il n'y avait pas à Honoloulou de navire à destination de l'endroit où il voulait se rendre, et il ne partit point.


TOMBEAU DU P. DAMIEN A KALAWAO (MOLOKAII)

Cependant, le gouverneur Poki quitta le pays en décembre 1829, et toute la direction des affaires passa aux mains de Kaahoumanou. Un navire allemand arriva sur ces entrefaites; le messager de la Reine reparut devant le P. Bachelot et lui renouvela l'ordre de partir. Mais le capitaine Meyen, sur le désir du missionnaire de rester,

BAIE DE VAIOHOUÉ (HAWAII)

déclara aux chefs qu'il ne pouvait consentir à se charger de lui que moyennant une somme de 25000 francs payée d'avance. C'était plus qu'ils ne voulaient donner.

N'osant sévir contre les Religieux français, la régente Kaahoumanou résolut de frapper les néophytes indigènes, sous l'accusation d'idolâtrie. Bingham lui fit observer qu'il n'existait pas de loi contre eux : « Si fait, répondit-elle, l'ordonnance de 1819 défend qu'on rende un culte aux images des dieux; or le culte catholique ressemble beaucoup à celui que nous avons abandonné. »

Le 7 janvier 1830, les PP. Bachelot et Short venaient de terminer leur messe, lorsqu'une troupe de gens armés entre dans la chapelle, se saisit des indigènes et les traîne au tribunal. Promesses, menaces, coups de bâton, travaux exorbitants, nourriture insuffisante, rien ne put ébranler leur constance. Aux offres de liberté, s'ils voulaient se servir d'un livre de prières protestant : « Plutôt rester prisonnier jusqu'à la mort », répétaient-ils.

Une Chrétienne nommée Alodie, qui venait d'accoucher, fut condamnée aux travaux forcés, en même temps que plusieurs autres femmes, et jetée en prison avec son enfant. Les pauvres prisonnières passèrent trois jours sans aucune nourriture. Le Fr. Melchior, qui travaillait alors au fort, ayant enfin réussi à leur remettre, à l'insu des gardiens, une racine de taro de la grosseur d'une betterave, ces courageuses néophytes la laissèrent tout entière à Alodie, dont le sein épuisé ne fournissait presque plus de lait à son enfant. Devenue gravement malade, Alodie n'en fut pas moins traînée au lieu où elles devaient tresser des nattes et où on lui distribua sa tâche comme aux autres : ses compagnes se la partagèrent entre elles. Quand il fallait passer d'un lieu à un autre, elles portaient Alodie sur leurs épaules, et, au bout de quelques mois, lorsqu'elle mourut, une autre Catholique se chargea de son enfant.

En lisant ce trait touchant, ne pense-t-on pas tout naturellement à sainte Perpétue et aux persécutions de la primitive Église?

Durant les quatre premières années qui suivirent leur débarquement dans l'île Oahou, pendant que l'hostilité des Protestants s'exerçait sur leurs néophytes, les prêtres catholiques jouirent pour eux-mêmes d'une tranquillité relative. Cependant, n'importe à quel prix, on voulait leur départ, que l'on n'avait encore pu obtenir. La vieille régente Kaahoumanou somma donc le P. Bachelot d'avoir à comparaître, le 2 avril 1831, devant l'assemblée des chefs. Tous les hauts dignitaires des îles, sauf le jeune roi, étaient présents. Lorsque les missionnaires furent introduits devant cet aréopage, la vieille reine et son frère, qui seuls étaient assis, se levèrent et leur offrirent leurs fauteuils, obéissant ainsi naturellement, en l'absence de leurs ministres, à leur bonté native et à leur déférence envers des étrangers. Quand les PP. Bachelot et Short eurent pris place, le gouverneur du roi leur présenta une lettre qui condamnait la religion catholique et leur ordonnait de partir dans les trois mois, sous peine de voir leurs biens confisqués et eux-mêmes jetés aux fers. Nullement intimidé, le Père reprocha au chef son incivilité qui allait jusqu'à le traiter de « canaille », démontra la supériorité de l'Église catholique sur les autres cultes et ne répondit pas à la sommation de partir. Les femmes des chefs, et surtout Kaahoumanou, étaient irritées de ne pouvoir obtenir ni oui ni non; mais, le reste de l'assemblée paraissant favorable aux missionnaires, la séance fut levée.

Peu de temps après, le frère de la régente proposa au P. Bachelot une conférence publique avec le ministre protestant, en présence de tous les chefs. Le Père accepta, mais Bingham refusa, « ne voulant pas, disait-il, s'exposer au péril de la subversion ».

Deux mois plus tard, débarqua à Honoloulou un mystérieux personnage, nommé Hill, qualifié de lord anglais, et que l'on disait chargé d'affaires du gouvernement britannique. En réalité, c'était un agent de la Société biblique de Londres. Tout d'abord, il ne parlait que de tolérance; mais, levant tout à coup le masque, il avoua au P. Patrice Short que le but de son voyage était le départ des mis-

sionnaires, « indispensable pour le bien des indigènes, de la religion et du commerce ». Le P. Bachelot, à qui sa nationalité laissait une plus grande liberté d'allures, lui opposa un refus aussi ferme au fond que mesuré dans la forme. L'intimidation n'aboutirait pas. M. Hill se montra plus aimable que jamais, mais sans abandonner son projet. Pour en finir, le P. Bachelot lui déclara que, « sur cet article, il ne lui demandait point son avis; que, d'ailleurs, nul capitaine n'avait le droit de prendre à son bord un citoyen français malgré lui, même



CIMETIÈRE DE LA LÉPROSERIE DE MOLOKAII

par l'ordre du gouvernement des Sandwich, à moins que le vaisseau ne portât le pavillon français ou celui de Hawaii. »

Il fallait cependant, à tout prix, que les missionnaires catholiques disparussent, même malgré l'opposition du consul britannique, sauf d'ailleurs à rejeter sur la régente la responsabilité de cette mesure. Il y avait dans le port d'Honoloulou un navire du pays, appelé le *Waverly*, sur lequel M. Hill proposa d'embarquer de force les missionnaires. Mais on n'avait pas de capitaine. Longtemps on en chercha un, personne ne voulant se charger d'une mission aussi odieuse. Enfin, un vieux marin anglais, poussé par la cupidité,

accepta. Informés de ce qui se tramait, les deux Pères baptisèrent un certain nombre de leurs catéchumènes, admirent quelques païens au catéchuménat, distribuèrent aux néophytes 500 exemplaires, qu'ils venaient de recevoir de Macao, du catéchisme hawaiien du P. Bachelot. Puis, chacun d'eux rédigea séparément une protestation, qu'ils remirent au consul anglais. Le consul anglais, M. Charlton, et le consul américain soutinrent de toute leur autorité les missionnaires menacés, que ce dernier recommanda spécialement au gouverneur mexicain de Californie, au cas probable de leur exil. Et de fait, c'est sur cette demande qu'ils seront accueillis bientôt par les Pères franciscains de la Californie.

Réclamations du consul et protestations des Religieux, tout fut inutile. Le 24 décembre 1831, vers neuf heures du matin, les Pères furent conduits au vaisseau, au milieu d'un peuple consterné, pendant que la voix du canon annonçait au pays la délivrance du danger papiste. Le Fr. Melchior restait seul pour garder leur Mission abandonnée. Dans l'après-midi du 18 janvier 1832, le *Waverly* les déposait sans ressources sur la côte aride de la Californie, à dix lieues de toute habitation. Deux douaniers qui vinrent à passer se chargèrent de remettre une lettre à l'alcalde du village voisin; et un fermier allant à la Mission Saint-Gabriel, distante de plus de vingt lieues, leur fit envoyer la voiture de la Mission. Deux jours plus tard, ils étaient reçus au son des cloches, plutôt en triomphateurs qu'en proscrits. Pendant cinq ans, le Préfet apostolique aida, puis remplaça, en qualité de curé, le Père franciscain, et le P. Patrice Short fut, à la demande du gouvernement, chargé de la direction d'un petit collège.

Resté seul, le Fr. Melchior dut, pendant ces cinq ans d'exil, soutenir les pauvres Chrétiens persécutés. Mais, comme toujours, la persécution elle-même faisait l'œuvre de Dieu. Elle fit connaître le nom catholique dans toutes les îles de l'archipel et lui attira respect et sympathie. La princesse Kalola, fille de l'ancien roi d'Oahou, était

catéchumène au moment où éclata la persécution. Elle eut un instant de faiblesse; mais, se reprochant aussitôt sa lâcheté, elle fut baptisée et persévéra jusqu'à sa mort.

A cette époque mourut l'implacable Kaahoumanou. Mais Kinaou, veuve du roi Kaméhaméa II, qui lui succéda, était également dévouée à la cause méthodiste, et c'est sous sa régence que la persécution atteignit son paroxysme.

Le 1er septembre 1832, on voulut mettre aux fers les femmes captives. On allait commencer par une enfant de sept ans, lorsqu'une des prisonnières exigea d'être conduite, avec d'autres Chrétiens, au chef, avant de subir ce nouveau châtiment. En passant près de l'enclos du consul anglais, elles s'adressèrent à lui, sûres par avance de sa protection. Le consul intervint vigoureusement. « C'est donc toi, misérable, dit-il au garde, qui veux mettre ces pauvres gens aux fers, pour leur religion! Sont-elles des ivrognes ou des voleuses? Ont-elles tué quelqu'un ou mené mauvaise vie? Est-ce le roi ou le commandant du fort qui t'autorise à les traiter avec tant de barbarie? Non, c'est Bingham, qui est un tyran; et toi, tu ne vaux pas mieux; je vais parler au roi pour te faire mettre toi-même aux fers. » En même temps, il le chassa et retint les Chrétiens chez lui. Le garde alla raconter à Kinaou ce qui s'était passé et n'en reçut aucune réponse. Par l'entremise du consul, tous les prisonniers du fort obtinrent leur liberté, le 11 septembre 1832, après environ dix-huit mois de cruelles souffrances, auxquelles plusieurs succombèrent par la suite.

Peut-être les deux exilés auraient-ils pu rentrer dès ce moment, mais M. Charlton leur conseilla d'attendre. Mgr Rouchouze, Vicaire apostolique de l'Océanie orientale, envoya alors le catéchiste Colomban Murphy et plus tard le P. Robert Walsh. Tous deux, mal reçus par la régente Kinaou, purent cependant, grâce à la protection de ce consul, demeurer jusqu'à l'arrivée de la corvette française la *Bonite*, capitaine Vaillant, qui fit de vifs reproches au roi sur sa conduite envers ses compatriotes. Le roi, s'excusant sur Kaahou-

manou et les missionnaires américains, promit sa protection aux PP. Bachelot et Short s'ils revenaient dans l'île. De son côté, lord Russel, capitaine de l'*Actéon*, intervint énergiquement en faveur des sujets anglais, et particulièrement du P. Walsh.

Encouragés par un bref de Grégoire XVI, les deux exilés revinrent donc, le 17 avril 1837, dans le port d'Honoloulou, à bord



LA LÉPROSERIE DE MOLOKAII

de la *Clémentine*, brick français naviguant sous pavillon anglais. Dès le lendemain, cités devant le conseil des chefs, ils y reçurent, malgré les réclamations de M. Charlton, l'ordre de se rembarquer sur-le-champ. Le propriétaire du navire, M. Dudoit, refusa de les admettre, sans leur consentement, et déclara qu'en cas de violence il exigerait une éclatante réparation. Kinaou lui offrit tous les biens de la Mission : « Me prenez-vous pour un pirate, capable de dépouiller mes compatriotes? » répondit-il; et il rejeta, indigné, ces offres outrageantes.

Pour la seconde fois, on résolut de recourir à la force. Une proclamation datée du 11 mai et signée : Kaméhaméa III, mais rédigée par Bingham, condamne les Pères à l'exil perpétuel. Le P. Short envoie aussitôt une protestation au consul anglais. Le P. Bachelot écrit à M. Dudoit. Ce fut en vain. Ils furent entraînés de force à bord de la *Clémentine*. M. Dudoit refusa de les admettre. Puis, voyant les



JARDIN DU COLLÈGE SAINT-LOUIS, A HONOLOULOU

canons du fort braqués sur son vaisseau, les mèches déjà allumées, il prit les résidents étrangers à témoin de la violence qu'on lui faisait, quitta sa goélette avec tout son équipage, et emporta le drapeau anglais, que M. Charlton brûla solennellement devant le consul américain. Les Pères restèrent seuls sur la *Clémentine*, qui leur servit de prison pendant deux mois.

Sur ces entrefaites, une corvette anglaise, le *Sulphur*, commandée par M. Belcher, et la frégate française, la *Vénus*, sous les ordres du capitaine Dupetit-Thouars, entrèrent dans le port d'Ho-

noloulou et les délivrèrent. Puis le commandant français signa, le 24 juillet 1837, le traité suivant :

« Article I. — Une paix perpétuelle et cordiale régnera entre les Français et les habitants des îles Sandwich.

« Art. II. — Les Français pourront aller et venir dans tous les États dont se compose le gouvernement des îles Sandwich. Ils y seront reçus et protégés, et jouiront des avantages dont jouissent les sujets des nations les plus favorisées. »

Malheureusement, pour éviter des complications, les deux officiers avaient donné leur parole que les deux Pères partiraient par le premier navire à leur convenance. Il leur était donc impossible de se soustraire à cet engagement. Le P. Short se dirigea sur Valparaiso. Quant au P. Bachelot, tombé gravement malade, il fut reçu par le P. Maigret, qui venait d'arriver, à bord de sa petite goélette l'*Honoloulou*, qui devait l'amener aux îles Gambier. Le 5 décembre 1837, il expira en mer. Son corps fut enterré dans l'île de l'Ascension et, sur sa tombe, le P. Maigret éleva un petit monument funéraire, pour marquer l'endroit où repose le premier apôtre des îles Sandwich.

Pendant ce temps, Kaméhaméa III signait une nouvelle loi de persécution : 1° la religion du Pape, disait-il, ne peut être enseignée ni pratiquée aux Sandwich; — 2° tout prêtre découvert à terre sera passible d'une amende, dont le montant sera déterminé par les chefs, et il devra quitter immédiatement l'Archipel; — 3° même traitement à tout ouvrier ou marchand étranger qui enseignerait la religion du Pape; — 4° tout capitaine coupable d'avoir débarqué un prêtre, verra son navire confisqué avec toutes les marchandises et sera obligé de payer une amende de 100 dollars, etc. (18 déc. 1837).

La persécution devint donc plus violente que jamais. Traînés devant un tribunal présidé par le Rév. Richards, ceux qui demeuraient fermes dans la foi étaient conduits au port et soumis à d'horribles tortures. On les enchaînait deux à deux par les poignets et les

pieds, et on les suspendait au haut des cloisons qui formaient la séparation des cellules. « Lundi matin, raconte un journal protestant, la *Sandwich Islands Gazette* du 29 juin 1839, deux femmes, l'une âgée de cinquante ans, l'autre de trente, Julienne et Marie-Madeleine, ont été traînées au palais de la Régente et produites devant les chefs sous l'inculpation du crime de Catholicisme. Elles sont restées tout le jour dans la cour de la maison, où elles ont été interrogées sur leur foi par un petit nombre d'officiers subalternes. Le soir venu, ordre fut donné de les mettre à la torture jusqu'à ce qu'elles eussent renié leurs croyances. Alors commença une scène de cruauté que nulle description ne saurait reproduire, et dont nous garantissons l'effroyable réalité, défiant qui que ce soit de démentir nos paroles. Conduites au port, à cinq heures après midi, les deux pauvres prisonnières furent alternativement sommées de renoncer à la religion catholique et d'embrasser la religion de Bingham; elles répondirent par un refus, préférant les tourments et la mort à l'apostasie. Alors la plus âgée des deux fut traînée sous un arbre mort; ses bras furent attachés à l'une des branches avec des menottes de fer; en sorte que la malheureuse était suspendue par les poignets, l'extrémité des pieds pouvant à peine effleurer la terre. L'autre fut conduite vers une maison dont le toit descendait assez bas vers le sol; ses bras, croisés autour d'une poutre en saillie, y furent assujettis par des menottes de fer, à une hauteur de six pieds. Dans cette position, on lui attacha les pieds avec une chaîne, et sa face, tournée du côté de la toiture, s'en trouvait tellement rapprochée, que les épines mêlées parmi le chaume la mettaient tout en sang. Pendant toute la nuit, une pluie violente tomba par torrents sur les deux infortunées, et le lendemain, quand le soleil se leva dans tout son éclat, quand il versa du haut du ciel ses plus vives ardeurs, ses rayons frappèrent d'aplomb sur les têtes nues des patientes, dont les forces s'épuisaient au milieu des horreurs prolongées de tant de tortures. Elles furent trouvées dans cette position

par une société nombreuse de résidents étrangers qui visitèrent le port vers onze heures du matin, et qui prirent sur eux de les délivrer. Détachées, les mains déchirées, la tête brûlante, elles tombèrent évanouies. Leur tourment avait duré dix-huit heures, et probablement, sans l'opportune intervention des étrangers, elles auraient expiré sur place. »

Cependant le bruit de ces atrocités était parvenu jusqu'en France. Un navire de guerre, l'*Artémise*, capitaine Laplace, fut aussitôt expédié aux Sandwich, où il aborda le 9 juillet 1839, juste douze ans après l'arrivée des premiers missionnaires, et le commandant fit signifier au gouvernement hawaiien l'ultimatum suivant :

« 1° Que le culte catholique soit déclaré libre à travers tout le territoire soumis au roi des îles Sandwich; que les membres de cette religion jouissent de tous les privilèges accordés aux Protestants.

« 2° Qu'un emplacement soit désigné par le gouvernement d'Honoloulou, — un poste fréquenté par les Français, — pour y ériger une église catholique, et que cette église soit desservie par des prêtres français.

« 3° Que tous les Catholiques, emprisonnés à cause de leur religion, depuis les dernières persécutions, soient mis en liberté, y compris les missionnaires français.

« 4° Que le roi des Sandwich dépose entre les mains du capitaine la somme de 24000 dollars, comme garantie de sa future conduite à l'égard des Français, laquelle somme le gouvernement français lui rendra, lorsqu'il jugera que les clauses du présent traité auront été fidèlement remplies.

« 5° Que le traité signé par le roi des Sandwich, ainsi que la somme sus-mentionnée, soient apportés à bord de l'*Artémise* par l'un des principaux chefs de la contrée, et que les batteries d'Honoloulou saluent le drapeau français de 21 coups de canon, lesquels seront rendus par la frégate. »

Une force imposante appuyait ces demandes, et l'*Artémise*

était prête, en cas de refus, à bombarder le fort et la ville. Le roi se soumit. M. Laplace, suivi de son état-major, descendit à terre, et le P. Walsh célébra, pour la première fois, en public, une messe d'actions de grâces, pendant laquelle se fit entendre la musique militaire. Un traité de commerce fut également conclu entre le commandant et le gouvernement hawaiien.



ORCHESTRE DU COLLÈGE SAINT-LOUIS, A HONOLOULOU

Dix mois plus tard (19 mai 1840), Mgr Rouchouze débarquait à Honoloulou avec trois nouveaux missionnaires : les PP. Maigret, Desvault et Heurtel, plusieurs catéchistes et trois Mangaréviens convertis. 300 Chrétiens les attendaient dans le petit oratoire du P. Bachelot. L'orage destiné à détruire la moisson l'avait rendue plus abondante. En 1842, le total des néophytes dépassait le chiffre de 7000. Mgr Rouchouze alla en Europe chercher des collaborateurs, et, le 15 décembre, il se rembarquait, emmenant avec lui 7 Pères, 7 Frères et 10 Religieuses de sa congrégation. Son bâtiment se

perdit corps et biens dans l'Océan, sans qu'on ait jamais su où ni comment, privant ainsi la Mission d'apôtres, d'instituteurs et d'institutrices, au moment où elle en avait le plus de besoin.

Après le départ de l'*Artémise*, en effet, les méthodistes jugèrent que le plus sûr moyen pour eux de conserver leurs positions, était de s'emparer d'une manière absolue de l'éducation. Ils firent donc décréter l'instruction *obligatoire* et se réservèrent le droit exclusif de décerner des brevets d'instituteur. Les missionnaires catholiques étaient si peu nombreux et si occupés, qu'on ne songea pas à leur interdire l'enseignement. Leur dévouement suppléa à tout, et, le jour des examens publics, par-devant les méthodistes eux-mêmes, ce furent leurs élèves qui eurent le plus de succès. Leurs écoles allaient regorger. Alors on revit les scènes de violence, les fers, les fouets, les cordes, pour conserver aux écoles hérétiques leur clientèle. Les chefs toléraient ces mesures et refusaient d'approuver l'achat d'un terrain pour la construction d'une église.

Sur ces entrefaites, un navire de guerre français, l'*Embuscade*, vint mouiller au port d'Honoloulou (août 1842). Le commandant, M. Mallet, prit vivement en main l'intérêt de la Mission. Non content, suivant en cela l'exemple de l'amiral Dupetit-Thouars, d'assister avec tout son état-major aux examens publics d'un millier d'écoliers, et de faire célébrer des messes militaires qui remplissaient d'admiration les naturels, il adressa au roi, le 1er septembre, une lettre dans laquelle, s'élevant contre les violences exercées à l'égard des Catholiques, il exigeait : 1° que le terrain acheté par la Mission lui fût assuré pour toujours; 2° que les écoles catholiques fussent absolument indépendantes des inspecteurs wesleyens; 3° que les Catholiques pussent se marier sans la permission des Wesleyens; 4° que les missionnaires eussent la faculté d'ouvrir une haute école jouissant des mêmes privilèges que la leur; 5° enfin, qu'on ne forçât plus les Catholiques à travailler aux temples protestants.

Le roi promit et s'efforça de faire droit à ces justes réclamations.

La résistance des chefs ne le lui permit pas toujours. Le navire une fois parti, l'arbitraire recommença, pour s'atténuer cependant peu à peu. Le nombre des Catholiques augmenta; les missionnaires purent établir, là où besoin était, de bons maîtres d'école, et le gouvernement leur accorda même de légères subventions.

Mais voici qu'en 1855, on décrète l'enseignement obligatoire, gratuit et laïque. Les écoles du gouvernement, neutres ou athées, ne pouvant être fréquentées sans danger par les enfants catholiques, il fallut fonder et entretenir des écoles libres. La Mission ne faillit pas à son devoir. Élu Vicaire apostolique en 1847, Mgr Maigret vit s'ouvrir à Honoloulou, en 1859, le magnifique pensionnat des Religieuses des Sacrés-Cœurs, qui compte aujourd'hui plus de 600 élèves; puis, à quelque distance de la capitale, le collège d'Ahouimanou, que dirigeaient les missionnaires, et qui fut remplacé par le grand collège Saint-Louis, confié aux Frères Marianites à Honoloulou, et réputé bientôt la première maison d'éducation de tout l'archipel : 600 à 700 élèves le fréquentent actuellement et le gouvernement lui assure un subside annuel. Outre ces deux établissements, la Mission ouvrit encore une douzaine d'écoles, dont deux confiées aux Sœurs franciscaines de Syracuse (États-Unis). Le nombre total des enfants dans ces 14 établissements dépasse 2000.

Bien avant les écoles, les églises avaient couvert l'archipel; la deuxième n'avait été construite qu'en 1849 à Kailoua, île Hawaii; mais à la fin de l'épiscopat de Mgr Maigret, en 1881, on en comptait déjà 69.

Les progrès de la Mission furent singulièrement favorisés par l'arrivée des Anglicans en 1862. Le gouvernement, en effet, préoccupé de combattre l'influence calviniste, proclama, en 1864, la liberté de conscience. La Mission entra dès lors dans une ère de tranquillité qui dure encore. L'aménité de caractère de Mgr Maigret, sa prudence et sa charité lui avaient si bien concilié l'estime universelle, qu'en 1881 tout le monde applaudit à l'acte de la régente

Lilioukalani lui offrant la décoration de grand officier de l'ordre royal de Kalakaoua. C'était une réparation des mauvais procédés de la régente Kinaou, qui, en 1837, l'avait chassé des îles en l'accusant d'avoir « dissimulé son caractère de prêtre et de Français »! Il mourut le 11 juin 1882.

Auparavant, il avait confié le vicariat à Mgr Hermann Kœckemann, à qui revient en particulier l'honneur de la fondation du collège Saint-Louis. Mais la mort arrêta bientôt ce zélé prélat au milieu de ses entreprises. Ses funérailles attirèrent à la cathédrale presque toute la population d'Honoloulou, les autorités indigènes et étrangères, l'évêque épiscopalien lui-même. Il était, lui aussi, grand officier de l'ordre royal de Kalakaoua. Son successeur, Mgr Gulstan Ropert, continue heureusement son œuvre, également infatigable, doux, affable et aimé de tout le monde.

Cependant, la lèpre venait d'envahir l'archipel. Le nombre des malades devint bientôt si considérable que, par prudence, le gouvernement les isola tous à Molokaii, devenue « l'île des Lépreux » (1865). Là, enfermés comme dans une prison, les malheureux, n'ayant devant eux aucun espoir, s'efforçaient d'oublier leurs douleurs dans l'inconduite et la débauche. A chaque nouveau venu, ils répétaient cet axiome infernal : « Ici, plus de lois! » De temps en temps, un missionnaire allait les visiter en passant. Le 10 mai 1873, le P. Damien y accompagna Mgr Maigret. Il n'avait nullement l'autorisation de s'y fixer. Mais il ne put résister aux larmes et aux supplications de ces malheureux, et il obtint de rester au milieu d'eux.



UN LÉPREUX

Pendant 16 ans, il fut leur compagnon, leur ami, leur médecin, leur infirmier, leur ar-

chitecte, aussi bien que leur pasteur et leur père ; il construisait leurs maisonnettes, comme il pansait leurs plaies; il les ensevelissait de ses mains et fabriquait leurs cercueils. On dit qu'il en a fait un millier! Il institua parmi eux une double confrérie d'hommes et de femmes pour la visite des malades, une association chargée de veiller à la décence des inhumations, un double orphelinat pour les enfants lépreux, l'œuvre de la communion fréquente et celle de l'adoration perpétuelle. Il ne négligea rien de ce qui pouvait consoler ces abandonnés, et il y réussit si complètement que plus d'un, interpellé « s'il ne désirait pas guérir », répondait qu'il ne le désirait nullement si, à ce prix, il devait quitter Molokaii. Ce cimetière vivant avait été transformé en un petit paradis par l'héroïsme d'un seul homme. Aussi fut-ce à la satisfaction générale que la régente lui décerna la décoration de commandeur de l'ordre royal de Kalakaoua. Dieu, de son côté, allait le gratifier d'une récompense plus glorieuse, et que son cœur, depuis longtemps, ambitionnait : la lèpre. A peine en reconnut-il sur lui les marques évidentes qu'il s'écria : « Je suis content! Plus de doute possible! Je suis lépreux! » (1885.)



LE P. DAMIEN, LÉPREUX, EN DÉCEMBRE 1888 (QUATRE MOIS AVANT SA MORT)

Quatre ans encore, il se dévoua avec une ardeur et une intrépidité sans pareilles. Il se consolait de sa mort prochaine en voyant auprès de lui un aide et un futur successeur, le P. Wendelin, et d'intrépides Religieuses franciscaines arriver de Syracuse pour s'associer à son œuvre. « C'est mon *nunc dimittis* », s'écria-t-il; et, après 16 ans d'héroïques travaux, rongé par la maladie qui, jour et nuit, décimait son propre troupeau, il expira le 15 avril 1889,

en disant : « Oh! comme il est doux de mourir enfant des Sacrés-Cœurs! »

A cette nouvelle, de toutes les nations, de toutes les classes de la société, de toutes les communions diverses, s'éleva un cri de pitié et de regret, une acclamation unanime de respect et d'admiration : l'Angleterre protestante lui érige un monument; la Belgique, sa patrie, l'honore d'un hommage national, et le Saint-Père lui-même « souhaite que l'admiration des peuples se porte vers l'apôtre belge de Molokaii. — Honneur, nous écrierons-nous avec M. Deschamps, président du comité de l'hommage national de la Belgique, honneur au P. Damien, honneur à la religion qui inspire de tels dévouements au service des plus grandes misères : puissions-nous voir bientôt le nom du P. Damien à côté de ceux de saint Vincent de Paul et de saint Pierre Claver, ses devanciers et ses modèles! »



MONUMENT ÉLEVÉ A MOLOKAII PAR LES ANGLAIS A LA MÉMOIRE DU P. DAMIEN.

La Mission des îles Hawaii compte actuellement 29000 Catholiques sur une population de 118000 âmes. Elle est desservie par 1 évêque, 27 prêtres de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, 10 Frères coadjuteurs du même institut, 26 Frères marianites pour la direction des écoles, 31 Religieuses des Sacrés-Cœurs, 16 Sœurs franciscaines et quelques catéchistes. Le nombre des stations avec églises ou chapelles est de 103.

La léproserie de Molokaii renferme toujours un millier de lépreux; 2 prêtres, 5 Frères des Sacrés-Cœurs et 6 Religieuses franciscaines leur prodiguent leurs soins.

Ouvrages à consulter. — Supplement to the *Sandwich Islands mirror*, containing an account of the persecution at the Sandwich islands, January 15, 1840 (Howard, printer). — Michelis, *Die Volker der Südsee und die Geschichte der protestantischen und katholischen Missionen unter denselben*, Münster, 1847. — Jules Remy, *Histoire de l'archipel hawaiien*, Ka movolelo Hawaii, Paris, 1862. — C. de Varigny, *Quatorze ans aux îles Sandwich*, Paris, 1874. — H. Jouan, *Les légendes des îles Hawaii et le peuplement de la Polynésie* (Mémoires de la Société des sciences de Cherbourg, t. XXV). — Graf Reinhold Anrep-Elmpt, *Die Sandwich-Inseln*, Leipzig, 1885. — M. Monnier, *Un printemps sur le Pacifique*, Paris, 1888. — G. Sauvin (d'Anglade), *Un royaume polynésien : îles Hawaii*, Paris, 1893. — P. Tauvel, *La vie du P. Damien, l'apôtre des lépreux de Malokaii*, Lille, 1893. — Sievers, *Australien und Ozeanien*, Leipzig, 1895.

CHAPITRE II

LES ILES MARQUISES

Situées à 550 lieues du groupe hawaiien, à 1200 des côtes d'Amérique, à 250 de Tahiti, les îles Marquises, au nombre de onze, s'étendent du N.-O. au S.-E., entre 7° 50′ et 10° 33′ de lat. Sud, et de 140° 45′ à 143° 05′ de long. Ouest.

Elles sont divisées en deux groupes : le groupe N.-O., composé des trois îles habitées Noukouhiva, Ouahouka, Ouapou, et des îlots déserts Eiao, Motou-iti et Hatoutou ; et le groupe S.-E., où nous trouvons également trois terres habitées : Hivaoa, Tahouata et Fatouhiva, avec deux rochers déserts : Mootané et Fatouhoukou. La plus grande des îles habitées, Hivaoa, mesure une centaine de kilomètres de pourtour ; la plus petite, Ouahouka, une vingtaine. Toutes, réunies ensemble, occuperaient une superficie de 1239 kilomètres carrés, environ trois fois le département de la Seine.

Les distances de l'une à l'autre varient entre 3 et 23 lieues. De Hatoutou, la plus septentrionale, à Fatouhiva, la plus méridionale, il y a 400 kilomètres, trois journées de navigation, quand le vent est favorable, quinze jours et plus, quand il est contraire.

Ces îles, de forme elliptique, très montueuses et profondément ravinées, sont presque toujours arides sur le bord de la mer ; mais, entre les montagnes, qui s'élèvent parfois jusqu'à 1260 mètres, on ne compte pas moins de cent cinquante petites vallées fertiles, où croissent à profusion l'arbre-à-pain, le cocotier, le bananier, l'oranger,

la canne à sucre, et en général toutes les plantes tropicales, aussi bien que la plupart de nos légumes d'Europe. Les missionnaires y ont implanté d'excellent coton; on commence à y cultiver le café; le tabac et l'indigo y poussent à l'état sauvage. Le règne animal s'y trouve actuellement représenté par des chevaux, introduits par Mgr Dordillon, des bœufs, des ânes, des cochons, des moutons et des chèvres qui, presque tous, vagabondent en liberté et se font chasser, comme le courlieu, la bécassine et la poule d'eau. Ici et là, on remarque des eaux minérales à température plus ou moins élevée et de très belles cascades qui, à l'exemple de celle d'Hakaoui, se précipitent d'une hauteur de 700 à 900 mètres. Le climat est sain; le thermomètre oscille entre 23° et 33°.

Les vallées sont d'ordinaire séparées les unes des autres par un rempart de gigantesques rochers, vraies forteresses féodales, dont les murailles et les tours crénelées s'étendent jusqu'à la mer. Si des chemins récents et des routes muletières — plusieurs sont dues à la Mission — permettent au voyageur de gagner sans péril ces sommets inaccessibles, d'où le regard contemple d'incomparables panoramas, il n'en fut pas toujours ainsi. Pendant cinquante ans, ce ne fut qu'au péril de la vie que les missionnaires escaladaient ces barrières de basalte; à certains endroits, comme à l'île Tahouata, ils avaient enfoncé de solides crochets de fer dans la roche lisse et perpendiculaire, et au moyen de cordes ils s'élevaient au-dessus des abîmes, heureux quand la malveillance des Canaques n'avait pas supprimé un des échelons. Lorsque la vallée voisine aboutissait au rivage, on s'y rendait et on s'y rend encore en canot.

Chaque île possède généralement un bon port. Les plus fréquentés sont : Taïohaé, dans l'île Noukouhiva, chef-lieu de toutes les terres marquisiennes et résidence de l'Administrateur civil; et, dans le groupe S.-E., Atouona (île Hivaoa), résidence actuelle du Vicaire apostolique, et Vaïtahou (île Tahouata).

C'est dans ce dernier que vint jeter l'ancre, en 1595, Mendana, le

premier navigateur qui ait reconnu l'archipel. En l'honneur du marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou, qui l'avait envoyé dans ces parages, il l'appela *Marquesas*, Marquises. Le 28 juillet 1595, l'aumônier de l'expédition descendit à terre et y célébra la messe en présence des naturels, qui l'entendirent, paraît-il, à genoux et en silence. Leurs dispositions ne tardèrent pas à changer, et Mendana remit à la voile le 4 août, laissant à la baie de Vaïtahou le nom de *Puerto de la Madre de Dios*.

Le navigateur espagnol n'avait en réalité découvert que les îles du Sud. Celles du Nord restèrent inconnues jusqu'en 1791, où elles furent relevées, à un mois de distance, par l'Américain Ingraham et par notre compatriote Marchand, qui en prit possession au nom de la France. L'année suivante, on y vit Hergest, lieutenant de Vancouver; en 1797, Wilson avec ses prédicants; en 1798, l'Américain Farning; en 1804, le Russe Krusenstern; en 1813, Porter. Enfin, le 4 août 1838, deux siècles et demi après l'apparition de Mendana, l'amiral Dupetit-Thouars, commandant la *Vénus*, pénétrait à son tour dans la baie de Vaïtahou, apportant à ces îles trois missionnaires de la congrégation de Picpus, les RR. PP. Desvault et Borgella et le Fr. Nil.



VILLAGE D'ATOUONA (HIVAOA)
RÉSIDENCE DU VICAIRE APOSTOLIQUE

Si, en 1804, Krusenstern avait traité les Marquisiens d'horribles « cannibales adonnés aux vices les plus révoltants », les Pères eurent la douleur de constater en 1838 que la situation n'était guère meilleure, malgré la présence depuis quarante ans des ministres protes-

tants dans l'archipel. C'était toujours la même corruption, la même cruauté, la même idolâtrie, les mêmes sacrifices humains, les mêmes repas d'anthropophages, les mêmes guerres, les mêmes nudités, les mêmes tatouages ; et si le Marquisien offrait encore le plus beau type de la race maorie pour la blancheur du teint, la régularité des traits et la proportion des membres, peut-être aurait-on pu dire qu'il en était le plus triste représentant au point de vue des mœurs.

Ce fut, le 15 août 1838, que les nouveaux apôtres célébrèrent leur première messe. Ensuite ils s'adonnèrent à l'étude de la langue, et ils se montrèrent si doux, si bienveillants, que les Canaques disaient d'eux : « les Français sont bons! » Les voyant sans femmes, et apprenant le motif de cette façon de vivre, ils ajoutaient : « Oh! c'est vraiment bien! »

Le 3 février 1839, l'arrivée de six nouveaux ouvriers permit d'évangéliser trois îles à la fois : Tahouata, Ouapou et Noukouhiva. Mais, après dix-huit mois de périls et de travaux, ces deux dernières durent être abandonnées en faveur de Tahiti et des Sandwich. Le Supérieur de Tahouata était le P. François-de-Paule Baudichon, qui devait nous être si utile dans la prise de possession de l'archipel.



MARQUISIEN TATOUÉ
(D'après une photographie de M. Serph, ancien juge de paix aux Marquises.)

En effet, lorsque, le 1er mai 1842, l'amiral Dupetit-Thouars frappa de son épée la terre de Vaïtahou, pour signifier qu'il en prenait possession au nom de la France, ce fut le P. Baudichon qui lui servit d'interprète auprès des habitants de l'île Tahouata, et qui décida le roi Iotété et le grand chef Mahéono à apposer leur signature au bas du procès-verbal d'annexion ; ce fut encore lui qui aida l'amiral à

planter le drapeau français sur les îles Ouapou et Noukouhiva, et qui, trois mois plus tard, se fit le pacifique médiateur entre la garnison française et les indigènes révoltés de Vaïtahou.



GUERRIERS MARQUISIENS
(D'après une photographie de M. Serph.)

La garnison que l'amiral avait laissée dans cette baie avait-elle manqué de prudence dans ses rapports avec les naturels, nous ne saurions le dire; ce qu'il y a de certain, c'est que le roi Iotété, mécontent, se retira avec tout son peuple sur la montagne qui domine la vallée, et s'y fortifia. Le commandant du poste, M. Halley, l'ayant inutilement sommé de quitter ces hauteurs, voulut, le 18 septembre 1842, l'en déloger par la force des armes. A peine arrivait-il en face des retranchements ennemis, qu'une balle l'étendit raide mort auprès du lieutenant de vaisseau Lafon de Ladébat, qui venait de succomber lui-même avec cinq matelots. La lutte se prolongea indécise durant cinq jours. Le 24, au matin, le P. Baudichon, pénétrant au camp des rebelles, sut si bien les convaincre du danger qu'il y avait pour eux de résister à la France, qu'il décida trois des principaux chefs à aller parlementer avec nos officiers. Tout s'arrangea à l'amiable. Le roi Iotété fut déclaré déchu et remplacé par Mahéono; la baie de Vaïtahou fut abandonnée aux Français; les indigènes quittèrent leurs remparts; et le R. P. Baudichon reçut l'année suivante la croix de la Légion d'honneur. En retour, l'amiral Dupetit-Thouars, intimement convaincu que des missionnaires seuls pourraient civiliser un tel peuple, s'empressa de réclamer d'autres prêtres à la Société de

Picpus, et leur obtint une subvention convenable du Ministère de la Marine (Décision ministérielle du 3 mars 1843).

Le 25 décembre 1844, Mahéono se fit baptiser solennellement avec sa femme Vaépouhé : on s'attendait à un ébranlement général de tout son peuple. Hélas! le 17 août 1845, Mahéono fut surpris mangeant de la chair humaine et en faisant manger à un enfant de trois ans! Peu s'en fallut que, le 27 septembre, il ne fît massacrer une partie de la garnison française : il était redevenu sauvage, à mesure qu'on l'avait détourné du prêtre qui l'avait converti. Mais, sur ces entrefaites, le P. Baudichon, ayant été nommé Vicaire apostolique des îles Marquises et Tahiti (21 déc. 1845), le monarque, repentant, lui amena toutes les tribus de son île.

L'année 1846 s'annonçait pleine d'espérance, avec 25 baptêmes d'adultes, 37 confirmations et 14 premières communions. Malheureusement le départ de la garnison de Vaïtahou, le 22 juin 1847, amena un soulèvement général contre Mahéono, que l'on n'avait jamais aimé! Menacé de mort, il se réfugia auprès de Monseigneur qui l'envoya immédiatement à Noukouhiva où stationnait encore un détachement de nos soldats. La paix ne se rétablit pas pour cela. Le pillage, l'incendie, le cannibalisme devinrent bientôt tels que Mgr Baudichon, découragé, partit pour Tahiti, et ordonna à ses missionnaires d'abandonner Tahouata et de concentrer tous leurs efforts sur les îles Ouapou et Noukouhiva. Deux Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, récemment arrivées, regagnèrent elles-mêmes Tahiti; quelques néophytes suivirent les missionnaires dans leur retraite, et Tahouata, qui avait été la première île évangélisée et qui comptait déjà 150 Chrétiens et 200 catéchumènes sur une population d'environ 2000 âmes, se trouva délaissée jusqu'en 1863.

L'île Ouapou ne mettait pas à moindre épreuve la patience des PP. Orens Fréchou et Ildefonse Dordillon. Le premier, qui y resta de 1844 à 1846, faillit être massacré trois fois. Le 31 décembre 1844, sur le point d'être immolé, il ne fut sauvé que par l'arrivée du com-

mandant Dubuisson. Le peuple d'Ouapou, réputé pour sa douceur, était extrêmement friand de chair humaine. A la date du 16 janvier 1845, le P. Fréchou raconte, dans son journal, comment ses voisins procédèrent ce jour-là à la chasse des victimes humaines. Ils en prirent dix, parmi lesquelles un petit enfant encore en vie. « Nous essayâmes, dit-il, d'arriver jusqu'à cet innocent, mais impossible ! Il était environné d'une cinquantaine de prêtres qui chantaient avec de grands accompagnements de mains et battaient du tambour. Hommes, femmes, enfants, tout le monde était présent à ce lugubre et infernal spectacle.... La prêtresse a dit qu'il fallait encore trois victimes. »

« Depuis huit jours, écrit le P. Dordillon, le 24 juin 1846, nous nous trouvons continuellement au milieu des combats qui se livrent si près de notre case, que nous entendons les balles siffler au-dessus de nos têtes. Aujourd'hui, mercredi, 24 juin, à 9 heures du soir, pendant que je trace ces lignes, on m'avertit que les ennemis doivent venir pendant la nuit incendier notre maison. Je viens de faire conduire nos enfants sur la montagne où se trouvent déjà les femmes et les enfants de la baie. » Le lendemain, le Père tenta, au péril de sa vie, de réconcilier les belligérants. Il n'y réussit pas. Seuls, Mgr Baudichon et le commandant Brunet purent persuader, le 14 août, à neuf des principales tribus, de mettre bas les armes. A partir de ce jour la Mission prit un rapide essor.

Noukouhiva, la plus importante des îles du groupe N.-O., et celle qui va devenir le centre politique et religieux de tout l'archipel, pouvait avoir alors environ 3000 habitants, sauvages à l'excès. Ainsi, les soldats établis par Dupetit-Thouars au port de Taïohaé, ne pouvaient s'aventurer sans armes dans la plus petite vallée voisine, sans danger d'y être tués, rôtis et mangés, et peu s'en fallut que cela n'arrivât au P. Dordillon et au Fr. Alexis, le 16 novembre 1848. Le 25 décembre 1849, le valeureux missionnaire put conférer le baptême à une dizaine de néophytes, en attendant le mouvement

général qui, trois ans plus tard, lui amena toutes les peuplades de l'île, à la suite de leur roi Témoana.

En septembre 1852, M. Bolle, commandant du poste militaire de Taïohaé, croyait à l'imminence d'une révolte, — malgré les dénégations du missionnaire et les protestations de la famille royale. Pour la prévenir, il fit saisir Témoana, le retint prisonnier, puis l'exila à Tahiti avec la reine Vaékéhou, après avoir, sous leurs yeux, bombardé leur village et confisqué leurs biens. Le P. Dordillon, qui n'avait pu prévenir ce malheur, consola et encouragea les deux nobles exilés, en les assurant que justice leur serait faite. Et en effet, le gouverneur de Tahiti, M. Page, se hâta de les renvoyer dans leur île, et leur fit restituer tous leurs domaines. Témoana et Vaékéhou, pénétrés de reconnaissance pour le missionnaire, demandèrent alors à étudier sa religion; et le 29 juin 1853, ils étaient solennellement baptisés avec une soixantaine de leurs sujets, en présence de toutes les autorités françaises et de presque tous les habitants des deux îles Ouapou et Noukouhiva. Inébranlables désormais dans leur foi, ils employaient au service de la religion tout ce qu'ils avaient d'influence et d'autorité. Aussi, en 1856, le P. Dordillon, devenu Vicaire apostolique des Marquises, en remplacement de Mgr Baudichon rentré en France, pouvait-il écrire : « De 1838 à 1848, nous n'avions eu que 216 baptêmes; de 1848 à 1856, nous en avons enregistré 986. Les seules îles Ouapou



GUERRIER MARQUISIEN ARMÉ DU CASSE-TÊTE



LA REINE VAÉKÉHOU ET SA FAMILLE (1895)
(D'après une photographie de M. Serph.)

et Noukouhiva ont 400 Chrétiens avec un grand nombre de catéchumènes, et presque toutes leurs peuplades consentent à prier : nous avons élevé déjà 30 chapelles ; mais nous ne sommes que six pour l'évangélisation de tout l'archipel. »

Deux nouveaux missionnaires arrivèrent bientôt, et toutes les îles reçurent la parole de Dieu. Nulle part, cependant, elle ne fit autant de progrès que dans l'île Noukouhiva, où la guerre elle-même ne put l'arrêter. Les années 1853-1861 sont remplies de courses apostoliques, d'instructions aux néophytes, de renversements d'idoles, d'abolitions de *tabous*, de constructions de chapelles, de fêtes de catéchumènes, de baptêmes d'adultes. Au mois de janvier 1858, les missionnaires fondent une école pour les enfants de Taïohaé;

au mois de décembre, ils en ouvrent une seconde pour les grandes personnes; en 1860, ils entreprennent des routes pour relier entre elles toutes les vallées de l'île, ils jettent les fondements d'une église en pierre à Hatihéou, et font la dédicace solennelle de celle de Taïohaé.

Max Radiguet écrivait en 1860, dans son ouvrage *Les Derniers Sauvages* : « Les Marquisiens ont vite reconnu que les apôtres chrétiens formaient une classe à part, dévouée, charitable, patiente, austère et inaccessible à leurs grossiers instincts. Aussi ont-ils pour eux une estime qui s'est manifestée en diverses circonstances. C'est un fait aujourd'hui notoire que la présence d'un missionnaire catholique sur une des grèves de l'archipel est une garantie de sécurité pour les navigateurs. Les mœurs y sont comparativement plus douces, les rapports avec les naturels plus faciles. Les capitaines de navires, sachant en outre que, dans l'éventualité d'un différend avec les indigènes, l'intervention conciliante et désintéressée du missionnaire ne leur ferait pas défaut, recherchent de préférence le lieu où il a planté sa tente. »

Tel est le changement survenu dans les âmes, que les Canaques, non seulement circulent en toute sécurité d'un bout à l'autre de Noukouhiva, mais encore peuvent abandonner leurs trésors à la porte de leurs cases, sans crainte des voleurs. Il en est à peu près de même à Ouapou, tandis que la Mission débute aux îles Ouaouka, Hivaoa et Fatouhiva.

Le 16 août 1858, M. de Kermel, commandant du poste militaire de Taïohaé, avait interdit aux Canaques tout ce qui était de nature à les ramener à la sauvagerie, comme le *tabou*, le tatouage, le jus de coco fermenté et les danses obscènes. En 1861, cette sage mesure fut imprudemment rapportée : la conséquence ne se fit pas attendre. Les indigènes se plongèrent aussitôt dans une débauche telle, que les missionnaires ne se souvenaient pas d'avoir jamais rien vu de pareil. Dans tous les villages, c'étaient d'effroyables orgies, à la suite des-

quelles dix, vingt Canaques tombaient ivres morts, tandis que d'autres s'entre-tuaient et se dévoraient. En moins d'un an, il y eut dans la seule île Noukouhiva : 35 assassinats, 19 personnes rôties et mangées, 2 vallées incendiées, 10 postes de missionnaires pillés, 3 chapelles, 1 école et 2 presbytères brûlés. Pendant six mois, le P. Pierre-Gérauld Chaulet fut obligé de passer les nuits sous sa table à écrire, entre deux malles, pour se mettre à l'abri des balles qui pleuvaient sur sa maison. Quatre fois son presbytère fut pris d'assaut, pillé, saccagé; sa chapelle fut ruinée. Trois fois on tira sur lui, et il en fut à peu près de même des autres missionnaires.

Cette explosion de rage et de férocité était due surtout à l'ivresse produite par le « jus de coco », ou plus exactement la sève du cocotier, que deux Américains avaient appris aux indigènes à recueillir en supprimant les jeunes cocos à leur naissance et en recueillant, goutte à goutte, dans des vases, la liqueur destinée à la formation des fruits. Les Canaques devenaient alors tellement furieux que, ne sachant plus ce qu'ils faisaient, ils tuaient et dévoraient leurs propres enfants, comme cela est arrivé en 1869 à Hanaïapa (île Hivaoa).

Le Résident, effrayé, essaya inutilement de contenir ces bêtes féroces déchaînées; Mgr Dordillon et le P. Chaulet seuls avaient encore quelque influence. Aussi le commissaire impérial de Tahiti, M. de la Richerie, s'empressa-t-il, par un arrêté du 19 mars 1863, de confier la Direction des affaires indigènes au vaillant prélat. Il proscrivit en même temps le jus de coco, le tatouage, le *tabou* et les fêtes païennes; il envoya pour l'éducation des petits Canaques quatre Frères de Ploërmel qui malheureusement ne restèrent que quelques mois, et promit des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny pour les jeunes Marquisiennes.

Peu à peu, la Mission se relevait de ses ruines, les sauvages rentraient dans l'ordre, on commençait à respirer, quand, le 27 septembre 1863, un aviso français, le *Diamant*, apporta la petite vérole. Quelques passagers, contaminés, furent débarqués incontinent, mal-

gré les protestations du Résident, des colons et des Noukouhiviens eux-mêmes, et confiés au Fr. Florent Forgeot, qui, seul, avec les missionnaires, devait les approcher. Précaution inutile. Le navire n'avait pas encore levé l'ancre, que le fléau s'était déjà répandu au dehors. En peu de jours, il s'étendit à l'île entière et atteignit même l'île Ouapou, distante de huit lieues. Si les autres îles y échappèrent, ce fut grâce à leur éloignement et au vaccin que les missionnaires s'empressèrent d'inoculer aux naturels.


MGR MARTIN, VICAIRE APOSTOLIQUE (1894)

A Ouapou et à Noukouhiva, c'était trop tard. Durant six mois, l'affreuse maladie fit rage dans ces îles : 600 personnes périrent dans l'une, 1000 dans l'autre, tous les indigènes furent atteints; seuls, eurent le courage de voler au secours de ces pestiférés les missionnaires catholiques, Mgr Dordillon, les PP. Chaulet, Pouet, Lecornu, et les FF. Forgeot et Haudecœur. « Pour faire ce qu'ils firent, écrit un missionnaire, il fallait avoir abjuré tout sentiment de délicatesse et de répugnance et s'être entièrement renoncé soi-même. » Nuit et jour, ils étaient sur pied, pansant, nettoyant, nourrissant les varioleux incapables de se servir eux-mêmes; instruisant, baptisant les moribonds, — le P. Chaulet en a baptisé 315 à lui seul, — ensevelissant les morts dont personne ne voulait toucher les restes. Et ils n'avaient pas encore terminé leur tâche dans une vallée que des villages voisins partaient des cris désespérés. La croix, qu'avait demandée, au moins pour l'un d'eux, notre Résident, M. Rousseau, ne vint pas; mais nous avons du moins le témoignage officiel du représentant de la France.

L'année suivante, quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny arri-

vèrent à Taïohaé et y ouvrirent une école qui compta aussitôt 80 élèves. Tout était donc à l'espérance, lorsque, en 1866, le nouveau commissaire impérial, M. de la Roncière, défaisant l'œuvre de son prédécesseur, releva Mgr Dordillon de ses fonctions de Directeur des affaires indigènes et voulut qu'on tolérât les coutumes païennes,



SŒURS DE L'ÉCOLE D'ATOUONA (HIVAOA)

l'eau-de-vie, etc. Les mêmes causes produisirent les mêmes résultats. Le 24 octobre 1867, un homme fut tué, rôti et mangé au beau milieu d'Hatihéou, le second village de Noukouhiva, et le P. Chaulet eut toutes les peines du monde pour empêcher un cannibale de faire manger de la chair humaine à un des enfants de son école. Le surlendemain, l'aviso le *Guichem* bombarda la vallée, incendia les cases des coupables, et déporta les deux principaux assassins. Les désordres n'en continuèrent pas moins, et avec tant de fureur que

les sauvages en oubliaient jusqu'au soin de préparer leur nourriture. Les enfants des écoles eux-mêmes n'avaient pas plutôt entendu le son du tambour, qu'ils s'échappaient en masse pour aller danser et s'enivrer avec leurs parents. Cependant plusieurs néophytes, entre autres la reine Vaékéhou, se montrèrent fidèles jusqu'à l'héroïsme et firent plus d'une fois la leçon aux Européens eux-mêmes.

En 1869, une épidémie de dysenterie permit encore aux missionnaires de montrer toute leur charité. Elle ne dura que six mois et il n'y eut que vingt morts. Mgr Dordillon partit ensuite pour le Concile, et la Mission reprit la culture du coton inaugurée par lui en 1849, mais dix fois interrompue. Ensuite ce sont les mêmes épreuves se renouvelant sans cesse, qui, si elles ne mettent plus en danger la vie des missionnaires, défont continuellement leur œuvre : c'est éternellement la toile de Pénélope. Et cependant presque aucun indigène ne veut mourir sans eux et sans les sacrements. Pour sauver ces âmes, ils résistent cent fois à la tentation qui leur vient d'abandonner un poste où ceux qui devraient les soutenir ne contrarient que trop souvent leurs efforts. Ils restent et ils meurent là où la Providence les a placés.

Le premier et le plus grand de ces morts, c'est Mgr Dordillon. Il expira le 11 janvier 1888, laissant une grammaire et un volumineux dictionnaire de l'idiome des Marquises, ainsi que des traductions d'évangiles, de vies de saints et des cantiques. Après lui, succombe en 1889 le P. Fulgence Pouet, surnommé par les naturels « l'intrépide, l'infatigable, le grand voyageur ». Plus tard, en 1892 et 1895, ce sont les PP. Fournon et Fréchou, célèbres pour leurs plantations de coton et les routes qu'ils ont tracées.

En 1890, Mgr Martin, nouveau Vicaire apostolique des îles Marquises, transporte sa résidence à Atouona, dans l'île Hivaoa, la plus centrale, la plus peuplée, la plus grande de tout l'archipel.

Ce fut le P. Jean Lecornu qui fonda, en août 1855, le premier poste de l'île Hivaoa, au village de Pouamaou. L'île pouvait avoir

alors de 5000 à 6000 habitants, tous réputés pour leur cannibalisme et leur superstition. Dans le seul voyage qu'y fit en 1860 le P. Dominique Fournon, on essaya au moins trois fois de le tuer pour le mettre au four et le manger. Un des enfants qu'il avait pris pour matelots lui avoua que son père était déjà à sa *vingt-troisième* victime humaine. On devine par là si la vie des missionnaires était en sûreté au milieu d'un tel peuple. Au cours de l'année 1879, les PP. Fournon, Fréchou et Sneppé reçurent, en des circonstances diverses, sept ou huit coups de fusil, qui heureusement ne les atteignirent pas. Du reste, pendant les premières années de la Mission, les guerres furent continuelles; continuels aussi les assassinats et les actes de cannibalisme qui se commettaient à la suite d'excès de jus de coco. Le 25 juillet 1875, le P. Fournon estimait déjà à cinq cents les meurtres perpétrés par les Canaques à l'état d'ivresse.

Plusieurs navires de guerre français se présentèrent à différentes époques sur les côtes de l'île, pour intimider les anthropophages. Trois fois même ils bombardèrent les villages les plus compromis. Mais les indigènes, sachant que nos marins avaient reçu l'ordre de ne pas sévir, parce que, disait-on, il n'y avait pas « occupation », mais simplement « possession politique de l'île », — n'en continuaient pas moins leurs orgies sanglantes jusque sous la gueule de nos canons. Il fallut, en 1879, l'assassinat d'un charpentier suédois pour obliger notre gouvernement à sévir. Secondé par les missionnaires, l'amiral Dupetit-Thouars agit avec tant de célérité et de précision que les Canaques se trouvèrent désarmés sans avoir même pu combattre.

« Je repars pour la France, écrivait-il avant de quitter l'île au P. Fournon, car, grâce à Dieu et à vous, je n'ai que faire ici maintenant. Ma mission est remplie et heureusement terminée. Je n'ai fait que suivre vos conseils et tout est rentré dans l'ordre. » (Juillet 1880.)

Pour compléter son œuvre, l'amiral avait demandé des Sœurs

de Saint-Joseph de Cluny; elles n'arrivèrent qu'en 1887. En attendant, les missionnaires et les Frères catéchistes ouvrirent une dizaine d'écoles qui recueillirent de 400 à 500 élèves. Grâce à la tranquillité, le nombre des néophytes augmenta rapidement. En moins d'un an, il y eut près de 300 baptêmes longuement préparés, pendant les terribles années de guerre et de cannibalisme, par un travail incessant de chaque jour, par la souffrance et par la prière.

Le P. Dominique Fournon, pour arracher les Canaques aux irrésistibles attraits de l'eau-de-vie et du tam-tam, leur avait un jour proposé une forte rémunération, s'ils voulaient venir travailler dans ses plantations de cotonniers. Beaucoup avaient répondu à son appel. Le soir, avant de leur donner leur salaire, le Père les fit passer par la chapelle, leur adressa quelques mots d'instruction et leur fit faire la prière en commun. C'était en 1863. Le système plut aux indigènes; il fut adopté dans tous les postes, et, en 1872, il avait déjà produit de si heureux résultats que le gouverneur de Tahiti, M. Girard, après sa visite des Marquises, disait à Mgr Dordillon : « Monseigneur, je ne m'attendais pas à trouver si bien dans des parages aussi renommés pour leur anthropophagie. Vous avez eu une excellente idée d'occuper les indigènes à la culture du coton, et je me fais un devoir de vous en exprimer hautement mes félicitations. » L'année suivante, le commandant Lefèvre qualifiait l'entreprise d' « œuvre éminemment civilisatrice ».

Si les encouragements ne manquèrent pas aux missionnaires, les entraves ne leur furent pas épargnées. En 1880, Mgr Dordillon, la mort dans l'âme, mais dans la vue d'un plus grand bien, se vit contraint d'ordonner à tous de cesser immédiatement la culture du coton. Ce fut un long cri de douleur dans tout l'archipel. On se soumit cependant, et l'on parvint à peine à sauver quelques-unes de ces plantations, en les cédant à des colons, ou même à des indigènes.

Entre temps, les missionnaires construisaient leurs églises et leurs écoles et s'adonnaient avec plus de liberté à l'apostolat et à

l'enseignement. Ce furent encore eux, cependant, qui propagèrent le cocotier aux Marquises, en en plantant des milliers sur cent hectares de terres incultes, défrichées par leurs soins. Heureuse initiative que l'administration se fit un devoir d'encourager et de proposer à l'imitation des naturels (1888).

En 1890, l'arrivée de Mgr Martin donna un nouvel élan à la Mission. Dans l'espace de six mois, on enregistra 190 baptêmes, 180 confirmations, 360 premières communions, 120 mariages; on crut un instant que l'on allait revoir les plus beaux jours de la Mission. Hélas! plusieurs choses s'y opposaient.



CHEF MARQUISIEN D'ATOUONA, JADIS ANTHROPOPHAGE AUJOURD'HUI EXCELLENT CHRÉTIEN

La première, c'était la quasi-impossibilité de marier les néophytes, à cause de la complication des formalités légales. Sur les instances de Monseigneur, ces formalités furent simplifiées. Ce fut une première victoire. Un autre obstacle, c'était l'abus de l'opium qui abrutissait les indigènes; Sa Grandeur le dénonça avec tant de persévérance et de force, qu'en 1894 l'opium fut prohibé. Les Canaques se jetèrent alors sur l'eau-de-vie et le jus de coco, et l'on revit les scènes des années terribles. Mais le 1er janvier 1895, sur l'initiative de l'évêque, l'achat et la fabrication de l'alcool étaient interdits aux naturels sous les peines les plus sévères. Un quatrième obstacle restait : la désertion des écoles. Les parents, ne comprenant pas l'importance de l'éducation, n'envoyaient pas leurs enfants en classe, ou, ne leur fournissant pas la nourriture nécessaire, mettaient les maîtres et les maîtresses dans la nécessité de les renvoyer dans leurs foyers, où Dieu sait quels exemples ils trouvaient! A force de supplications et

de prières, les missionnaires obtinrent, en 1896, un arrêté du gouverneur de Tahiti qui rendait l'école obligatoire. Aussitôt on eut 400 élèves dans les six écoles de la Mission. Une septième fut bientôt ouverte, à la suite de l'arrivée de quatre Frères de Ploërmel, que Mgr Martin avait pu obtenir pour lutter contre le prosélytisme des maîtres protestants. Ces sept écoles étaient des internats, et elles étaient dirigées, deux par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, deux par les Frères de Ploërmel, et les autres par les Pères et les Frères de Picpus. Elles renfermaient 387 élèves en 1900.

Le personnel de la Mission des Marquises comprenait à cette époque : 1 évêque, 7 prêtres, 5 Frères coadjuteurs de la Congrégation des SS. Cœurs de Picpus; 4 Frères de Ploërmel; 9 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; 10 catéchistes indigènes, pour 40 postes, disséminés dans 6 îles, et quelques petites léproseries où vivaient, retirés et abandonnés, 150 à 160 lépreux.

Pour être complet, il nous resterait à raconter l'évangélisation des îles Fatouhiva et Ouahouka. Comme leur histoire ressemble fort à celle des îles dont nous avons parlé, nous dirons simplement que la Mission s'établit à Fatouhiva, en 1853, par les soins du P. Jean Lecornu, et à Ouahouka, en 1858, par le dévouement d'un catéchiste sandwichois, nommé Siméon. Délaissé en 1855, le poste de Fatouhiva fut repris en 1877 par le P. Emmeran Schulte, et maintenu depuis 1885 par le P. Olivier Gimbert.

Nous aurions fini s'il ne nous restait à signaler une question navrante entre toutes : la dépopulation des Marquises. D'après les statistiques officielles, ces îles compteraient aujourd'hui 4300 âmes, moins encore d'après les derniers calculs des missionnaires, n'ayant en réalité que 3300 Catholiques, 150 Protestants et 300 infidèles. Et cependant Krusenstern en avait trouvé 17 700 dans la seule île Noukouhiva, en 1804; trente ans plus tard, Dumont d'Urville n'y en comptait plus que 8000, et nos premiers missionnaires, après quelques années de séjour, n'estimaient qu'à 16 000 la population totale

de l'archipel. Il est donc certain que la population des Marquises a diminué et diminue tous les jours d'une façon effrayante. Depuis dix ans, les décès surpassent les naissances de 80 à 90 : ce sera, à brève échéance, l'anéantissement fatal de tout un peuple. Or, quelles sont les causes de ce désastre? est-il possible de l'enrayer? Voici comment répond un vieux missionnaire qui, depuis quarante ans, étudie sur place le problème. Après avoir rappelé que des milliers de naturels ont péri par suite des guerres, des assassinats, des famines et des épidémies, il attribue la dépopulation des Marquises aux quatre autres causes suivantes :



MISSION DES MARQUISES EN 1894

1° *La phtisie*, qu'il appelle « la grande faucheuse de la jeunesse marquisienne », et qui fut apportée dans l'archipel, en 1774 et 1791, par des baleiniers venant de Tahiti;

2° *La dépravation des mœurs*, si grande qu'à sept ans le petit Marquisien n'est déjà plus un enfant; or, *luxuria ignis est usque ad perditionem devorans et omnia eradicans genimina*. (*Job.* 31, 12);

3° *L'alcoolisme et l'opium*, dont les indigènes ont fait jusqu'à ces derniers temps un abus effroyable ;

4° *L'adoption*, qui détruit la famille, en séparant pour toujours l'enfant de ses parents naturels, et entrave l'éducation, en lui enlevant l'appui de l'autorité paternelle.

Nommer ces causes, c'est par le fait même indiquer leurs remèdes. Si quelques-uns relèvent de la médecine, tous se réclament de l'autorité publique, qui a le devoir impérieux d'intervenir.

La Mission a fait beaucoup, pour enrayer le mal, par sa lutte incessante contre l'ivresse et la dépravation des mœurs, par ses écoles et les soins prodigués aux malades. Mais le grand remède, c'est l'école. Sur le point de mourir, le vénérable P. Fréchou le répétait encore à ses confrères : « Supprimez les écoles, leur disait-il, et c'en est fait du pays : il n'y aura plus d'enfants ; les femmes qui ont passé leur enfance et leur jeunesse à l'école sont presque les seules à en avoir désormais. » — « Si cela dépendait de moi, ajoutait le Dr Marestang en 1897, aucun enfant, garçon ou fille, ne sortirait de l'école avant de se marier. »

Ouvrages à consulter. — *Lettres sur les Iles Marquises*, par le P. Mathias Gracia, missionnaire de Picpus, 1843. — *Les Derniers Sauvages*, par Max Radiguet. — *Iles Marquises ou Noukahiva*, par Vincendon-Dumoulin et Desgraz, 1843. — Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la Frégate « la Vénus »*, 1841-1849. — Aylic Marin, *Au Loin (Souvenirs de l'Amérique du Sud et des Iles Marquises)*, 1872. — Domeny de Rienzi, *L'Océanie*, 3 vol. dans *l'Univers pittoresque*, Paris. — Dr Clavel, *Le Tatouage aux Marquises*, dans la *Revue d'Ethnographie*, 1884. — H. Jouan, *Chants des naturels des îles Marquises sur la création et le déluge*, 1894. — *La Dépopulation aux îles Marquises. Mémoires de la Société des sciences de Cherbourg*, t. XXVII, 1890. — *Annuaires de Tahiti.* — *Annales des Sacrés-Cœurs* (1872-1901). — *Les Colonies françaises à l'Exposition de 1900 : Établissements français de l'Océanie.*

CHAPITRE III

TAHITI

La Mission de Tahiti s'étend, un peu au-dessous de l'Équateur, sur une longueur d'environ 50 degrés de long. O., depuis l'Ile-de-Pâques jusqu'aux îles Cook, et une largeur de 15 à 25 degrés de lat. S., de l'archipel Penrhyn ou Roggewein à la petite île Rapa. Dans cette immense étendue du Pacifique, on remarque, au centre, Tahiti avec son île sœur Mooréa; à l'Ouest, les Iles-sous-le-vent et l'archipel de Cook; au Nord, les îles Penrhyn; au Sud, le groupe de Toubouaï et les îlots Rapa et Pitcaïrn; enfin à l'Est, le grand archipel des Touamotou, les îles Gambier, et au loin, perdue dans les solitudes océaniques, l'Ile-de-Pâques. Cette dernière est annexée au Chili; la France possède Tahiti, Mooréa, les Iles-sous-le-vent, Toubouaï, Rapa, les Touamotou et les Gambier; et l'Angleterre, les îles Cook.

La Mission catholique, depuis soixante-dix ans aux mains des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus, est établie à Tahiti, à Mooréa, aux îles Cook, aux Touamotou, aux Gambier et à l'Ile-de-Pâques. Plusieurs voyages ont été faits dans toutes les autres îles, où le missionnaire est désiré, mais où le petit nombre d'ouvriers n'a pas encore permis de profiter des bonnes dispositions des insulaires, la plupart protestants ou mormons. On y rencontre également quelques Adventistes, Kanitos, ou Saints des derniers jours. La population totale du Vicariat est de 30000 âmes, dont 6000 Catholiques, 23200 hérétiques et 800 infidèles.

ILES GAMBIER

L'évangélisation commença par les îles Gambier ou Mangaréva. Trois Religieux y abordèrent le 7 août 1834 : les PP. Caret et Laval, et le Fr. catéchiste Murphy.

Formé de quatre îles hautes — Mangaréva, Taravaï, Aoukéna et Akamarou, — l'archipel, dernier anneau occidental de la longue chaîne des Touamotou, possédait alors une population de 2000 habitants, tous païens et sauvages. En 1826, le capitaine Beechey les avait signalés au monde comme « d'audacieux voleurs, traîtres, sournois, vindicatifs, anthropophages ». Au milieu d'eux, les trois missionnaires coururent tout d'abord les plus grands dangers. Une nuit, pour les saisir, les cannibales incendièrent une vallée entière! Échappés par miracle, les missionnaires prirent dès lors un tel ascendant sur les naturels, par leur sang-froid, leur énergie et leur affabilité, que bientôt ils purent vivre au milieu d'eux comme des pères au milieu de leurs enfants. Conformément à la prophétie d'une prêtresse des idoles, nommée Toapéré, leur parole enfanta des merveilles. Neuf mois après leur arrivée, presque tout l'archipel était converti ; et lorsque, le 9 mai 1835, le Vicaire apostolique de l'Océanie orientale, Mgr Rouchouze, débarqua dans ces îles, tous les sauvages chantaient les louanges du vrai Dieu. Du 24 mai 1835 au 29 septembre 1838, il administra 1913 baptêmes et autant de confirmations. « Ces néophytes, disaient en 1838 Dumont-d'Urville et les officiers de l'*Astrolabe*, tous ces nouveaux convertis, sont fervents comme aux premiers jours de l'Église » ; ils sont « le peuple le plus heureux et le plus parfait du monde ; ils nous ont offert la véritable image de l'âge d'or des poëtes ».

Aussi put-on établir parmi eux presque dès l'origine, une double communauté religieuse : une de jeunes filles, vouées à l'éducation des enfants, au filage du coton et à la culture des terres ; l'autre de jeunes gens, qui passaient tour à tour du métier de tisserand au

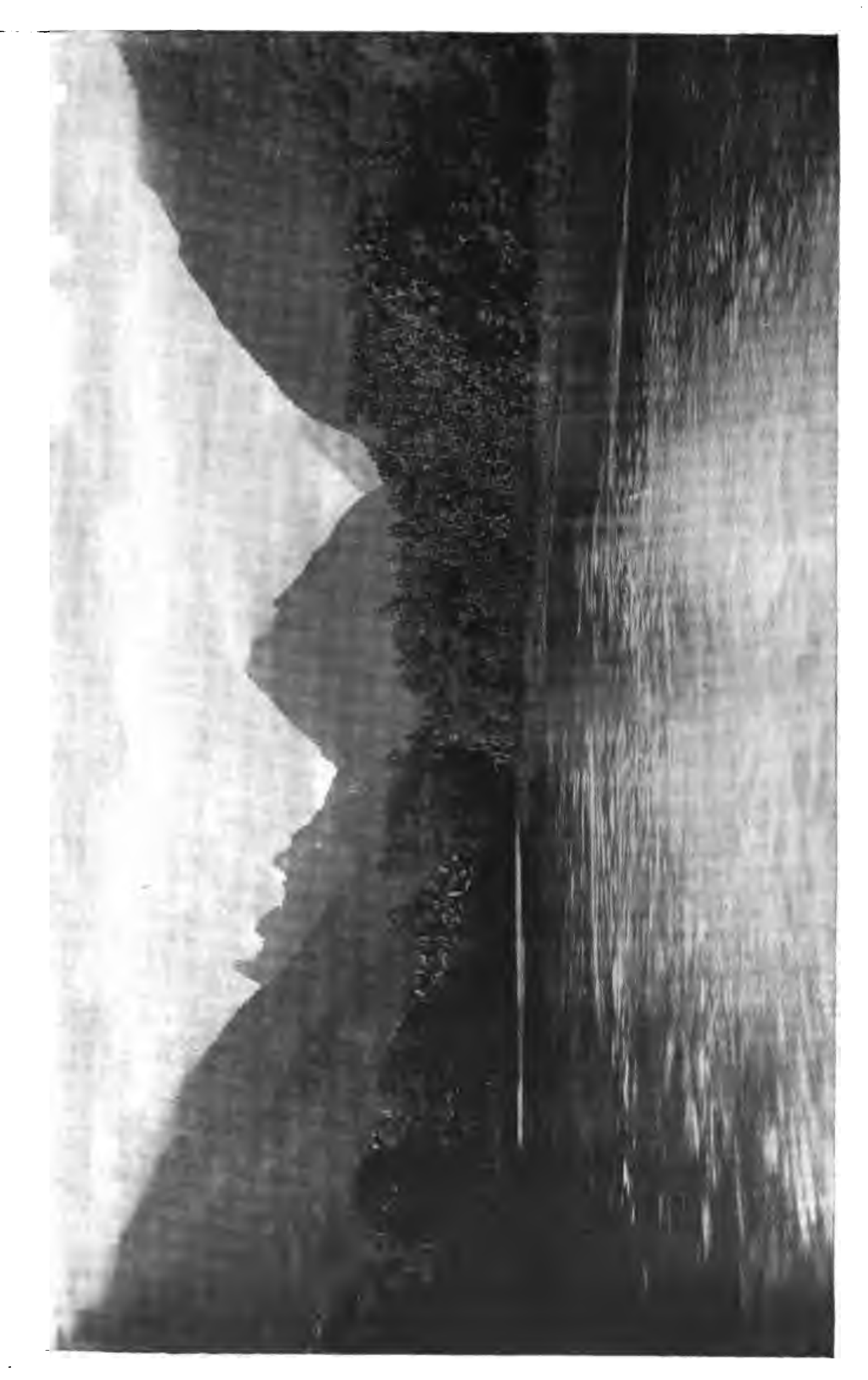
travail de l'agriculteur, ou encore devenaient d'habiles ouvriers maçons, charpentiers, menuisiers. Par surcroît, et tout naturellement, ces Catholiques si fervents étaient le peuple le plus *français* de toute l'Océanie. Aussi, lorsqu'en 1844, l'amiral Dupetit-Thouars vint arborer notre pavillon sur les îles de la Société, son regard se porta-t-il tout naturellement vers le groupe mangarévien. Il y dépêcha le commandant Penaud, et écrivit au Supérieur de la Mission que, pour l'établissement de notre Protectorat, « il comptait sur son dévouement à la patrie ». Le 11 février 1844, ce Protectorat fut proclamé, et le P. Liausu, Supérieur de la Mission, reçut le titre de Délégué du Gouverneur de Tahiti. Malheureusement, Louis-Philippe négligea de ratifier l'œuvre de ses représentants, et, jusqu'en 1871, la situation de l'archipel resta fausse et irrégulière: il y avait un protectorat de fait, non fondé en droit.

Ces événements excitèrent au plus haut point la jalousie des prédicants anglais et de leurs partisans de Tahiti; les fruits des deux apostolats étaient trop différents, les navigateurs en avaient trop parlé, pour qu'on n'essayât pas de ruiner la Mission des Gambier. Tout s'arma contre elle. On la ruina par un scandaleux procès, on condamna la reine régente Maria-Eutokia à 160 000 francs de prétendus dommages. Elle ne pouvait payer : alors, pendant quatre ans, sous la protection d'une garnison envoyée à cet effet, on arracha, presque jusqu'à épuisement, tout ce que le lagon de ces îles pouvait contenir de perles et de nacre, la seule richesse du pays (1865-1870). Les néophytes se maintenaient, cependant, protégés par le P. Laval. On essaya de le faire passer pour un tyran qu'il fallait chasser. « Voici notre parole, répondirent les naturels: Laval est comme un père au milieu de nous. Si un navire venait l'enlever, ce serait un grand malheur pour Mangaréva; il y aurait peut-être bataille! » A Tahiti, à l'accusation de despotisme, on ajouta celle de trafic, puis celle de vol, et enfin celle d'assassinat!!! M. de Kératry se fit, en France, l'écho d'une partie de ces atrocités, aux-

quelles le P. Radigue, futur martyr de la Commune, et alors vicaire-général de la congrégation de Picpus, put opposer le démenti le plus formel : « Pour juger de la valeur des affirmations de nos accusateurs, écrit-il le 21 mars 1870, il suffit de réfléchir à ce qu'ils disent eux-mêmes que *rien n'est apparent et que rien n'a besoin de l'être*. Il me semble cependant que pour constater un fait il devrait y avoir quelque chose d'apparent. » Il aurait pu ajouter à sa protestation les dénégations les plus explicites des armateurs Hort, Brander, Aumeran, Labre, Yver, etc., qui, faisant le commerce aux Gambier, savaient mieux que personne à quoi s'en tenir; ou encore le témoignage de l'amiral Aube qui, après avoir sondé Mgr d'Axiéri et le P. Laval, écrivait, dans ses *Souvenirs de la campagne de la Mégère* : « D'autres peuvent ne pas croire à la parole, au serment des prêtres catholiques; il n'en va pas ainsi de nous; convaincus de la sincérité de *ces deux prêtres, plus hommes de bien en définitive que la grande majorité de ceux qui les accusent*, nous les plaçons au-dessus de ces accusations, et nous croyons qu'elles sont sans fondement.... » Cependant, Mgr Jaussen, dans l'intérêt de la paix, avait appelé le P. Laval auprès de lui, à Tahiti. En présence de ses accusateurs, dont un venait de publier un infâme libelle qui le traitait d'empoisonneur, le missionnaire se sentit une assurance qu'il n'aurait peut-être pas eue aux Gambier, et déféra devant les tribunaux son calomniateur, M. Jacolliot. Le tribunal suprême de Papeete condamna ce dernier à 15000 francs de dommages-intérêts,



CALEBASSE DES ILES GAMBIER



TAHITI. — RIVIÈRE DE TAOUTIRA

et à l'insertion du jugement dans une douzaine de journaux, au choix du missionnaire (1872).

Ces persécutions, imputables tout au plus à une catégorie d'individus, avaient singulièrement refroidi les sentiments des habitants des Gambier pour le protectorat français. Ce protectorat qui n'existait même pas en droit, ils n'en voulaient plus, et ils auraient tout aussi bien accepté le pavillon anglais ou américain que le drapeau tricolore. Le gouverneur Girard fut chargé, vers la fin de 1871, de ramener les esprits à des sentiments plus français. Aidé par Mgr Jaussen, il eut la satisfaction de réussir et de faire proclamer officiellement notre protectorat. Dix ans plus tard, le 23 février 1881, ces îles étaient définitivement annexées par M. le gouverneur Chessé, qui se faisait un devoir, le 28 février 1881, de décerner aux missionnaires des Gambier le témoignage officiel suivant : « Votre aide a grandement facilité mes rapports avec les habitants; il a été, je me plais à le reconnaître, *une des causes déterminantes dans leur demande d'annexion définitive à la France....* »



ÉGLISE DE TARAVAO (TAHITI)

La population des Gambier s'élevait à 2000 âmes en 1834; en 1871, elle était encore de 1200; mais depuis, par suite de la phtisie et de l'abus des liqueurs, elle décrut rapidement jusqu'au chiffre de 450. L'arrivée de quelques familles Touamotou et la prohibition de l'alcool lui ont permis de se relever un peu : aujourd'hui elle est de 600 âmes. Deux missionnaires y sont établis, et il y a une excellente école tenue par des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Un des deux

Pères fait tous les ans une tournée dans les îles les plus orientales des Touamotou qui, au nombre de 24, se trouvent administrativement rattachées au groupe des Gambier.

TAHITI ET MOORÉA

Tout le monde connaît les enthousiastes relations des premiers navigateurs sur Tahiti. Découverte en 1767 par Wallis, — quelques-uns disent en 1605 par Quiros, — visitée l'année suivante par Bougainville qui la surnomma la *Nouvelle Cythère*, cette île, chantée sur tous les tons comme la *Perle du Pacifique*, a été et demeure encore la place forte des ministres protestants de la Société de Londres.

Ils s'y établirent en 1797, et depuis lors ils n'ont rien épargné pour en faire le « fief exclusif de l'Anglicanisme », parce que, malgré sa petitesse — 191 kilomètres de pourtour — et le chiffre modeste de sa population, descendue de 100 000 à 10 000 âmes, cette île, par le seul fait de sa position centrale, apparaît toujours à leurs yeux comme la « clé du Pacifique ». Que le Panama soit percé, et aussitôt voilà Tahiti en rapport direct avec l'Europe et le point d'attache de plusieurs importantes lignes de navigation. L'Angleterre le sait; aussi applaudit-elle de bon cœur aux travaux de ses missionnaires. Ce qui s'explique moins, c'est la grande faveur dont ces correspondants du Synode de Londres ont trop souvent joui auprès des hommes chargés de sauvegarder les intérêts de la France.

Soutenus par le passage fréquent de navires anglais, les ministres protestants n'avaient pas tardé à s'insinuer dans l'esprit du jeune roi Pomaré II et à s'emparer de la direction des affaires. Après une guerre religieuse qui aurait enlevé les trois quarts de la population (1815), ce qui resta de Canaques dut forcément courber la tête sous le joug anglican; car, raconte Wheeler dans ses *Mémoires d'Océanie*, « on les menait au prêche à grands coups de rotin ». Désormais, les prédicants furent les maîtres du pays. Une seule chose les inquiétait, l'arrivée possible d'un missionnaire catholique.

« Que deviendrait alors notre belle moisson ? » se disaient-ils. Aussi, « hors de la forêt, ce sanglier-là ! » Et ils le dépeignaient aux indigènes comme un fourbe, un corrupteur, un idolâtre, un anthropophage qui se nourrissait de la chair des petits enfants....

Ce qu'ils redoutaient arriva cependant. Le 20 novembre 1836, les deux missionnaires des Gambier, les PP. Caret et Laval, débarquèrent secrètement sur la côte méridionale de Tahiti et se rendirent à Papeete ; sous la conduite de M. Moernhout, consul de France, ils furent introduits auprès de la reine Pomaré IV, qui les autorisa sans difficulté à séjourner dans son royaume. Mais bientôt le Rév. Pritchard obtint d'elle un décret d'expulsion, et le 12 décembre, au mépris du droit des gens et malgré les plus énergiques protestations de notre consul, quatre *moutoï* enlevèrent de force les deux missionnaires et les jetèrent sur une embarcation chargée de les transporter au loin.

« Tahitiens, nous reviendrons ! » avait crié en partant le P. Caret aux naturels qui encombraient le rivage. Et en effet, un mois et demi plus tard, il reparaissait au port de Papeete, en compagnie du P. Maigret, futur Vicaire apostolique des Sandwich. Mais il leur fut interdit, par ordre de Pritchard, de descendre à terre, même pour saluer leur consul. Ils firent voile pour Valparaiso, d'où le P. Caret se rendit en Europe.

Pomaré IV était trop intelligente pour ne pas comprendre que la France lui demanderait compte de sa conduite. Pritchard avait beau lui dire que la France n'était qu'un tout petit pays, sans argent, sans armée, sans marine, lorsque, au mois de septembre 1838, arriva Dupetit-Thouars, bientôt suivi de Dumont d'Urville, elle prit peur : 2000 piastres d'indemnité furent aussitôt payées aux deux prêtres expulsés, et, le 4 septembre, une convention fut signée qui garantissait à tous nos compatriotes le droit de séjour à Tahiti.

Pritchard partit pour l'Angleterre dans le but d'offrir les îles de la Société à la reine Victoria. Pendant ce temps, le P. Caret et trois

autres missionnaires s'installaient à Tahiti (1841); puis, Pomaré IV, cédant aux sollicitations des chefs gagnés par Moernhout, demandait et obtenait le Protectorat de la France, stipulant en particulier que désormais « chacun serait libre dans l'exercice de son culte ou de sa religion », et que « personne ne pourrait être molesté ni contrarié dans sa croyance ».



VENDEURS DE FRUITS A TAHITI

L'acte fut contresigné par l'amiral Dupetit-Thouars le 9 septembre 1842, et ratifié par Louis-Philippe le 25 mars 1843.

Lorsque Pritchard revint en 1843, grande fut sa colère; il persuada à Pomaré que rien n'était conclu, lui fit arborer le pavillon anglais, et se mit à prêcher la guerre sainte. Dupetit-Thouars accourut de Valparaiso (1er nov. 1843); il remplaça le drapeau britannique par celui du Protectorat, et expulsa de l'île le dangereux prédicant, tandis que la reine, à bord d'un navire anglais, allait se réfugier aux Iles-sous-le-vent. Les Tahitiens prirent les armes, poussés par les Anglais et, le 30 juin 1844, ruinèrent de fond en comble la Mission catholique. De son côté, l'Angleterre réclamait contre l'expulsion de son chargé d'affaires, et le gouvernement de M. Guizot blâmait

l'amiral Dupetit-Thouars, en même temps qu'il payait une indemnité de 25 000 francs au Rév. Pritchard. Le commandant Bruat n'en écrasa pas moins la rébellion au célèbre combat de Fataoua : la reine se soumit le 9 février de l'année suivante.

En 1848, Tahiti et ses dépendances furent détachées du Vicariat apostolique des îles Marquises pour constituer une Mission distincte, qui fut confiée au P. Jaussen, si populaire encore aujourd'hui à Tahiti sous son nom de baptême de Tépano (Étienne). Sacré évêque à Santiago-du-Chili le 27 août 1848, il arriva à Papeete le 16 février 1849, accompagné de deux prêtres, les PP. Nicolas Blanc et Clair Fouqué.


FEMME MAORIE EN COSTUME DE FÊTE

Ses débuts furent lents et pénibles. Les préventions des Canaques à son égard étaient entretenues par les plus audacieuses calomnies des Anglicans. Au moment même où il mettait le pied sur le sol tahitien, on répandait de toutes parts un opuscule « antipapiste » qu'on venait d'éditer à Londres et dans lequel on avait inséré une gravure qu'aujourd'hui sans doute on voudrait pouvoir anéantir : elle représentait le Pape comme un ogre vieilli, assis au fond d'une sombre caverne, au milieu d'ossements humains, preuve matérielle de ses mœurs de cannibale. Conséquence : tous les petits Canaques fuyaient à l'approche de Mgr Tépano Jaussen. Aussi, lors-

qu'un gouverneur, un peu pressé, lui demandera un jour, sur le ton du reproche, pourquoi il n'avait pas encore établi une belle école catholique à Papeete, pourra-t-il répondre avec un sourire de tristesse : « Hélas! ce ne sont pas les maîtres qui ont manqué aux écoliers, mais bien plutôt ceux-ci qui ont tout d'abord manqué aux maîtres! »

Au moins, se hâta-t-il d'ouvrir une petite école à quelques lieues de la capitale, à Haapapé; les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny en avaient une seconde à Papeete, et deux missionnaires en dirigeaient une troisième à Papéouriri. Le succès de ces écoles fut tel qu'en 1852, au concours général, un des orateurs indigènes, en présence de plus de 2000 personnes, reprocha aux maîtres protestants de les avoir tenus dans l'ignorance pendant un demi-siècle. A cette heure même, tout le monde avait en main le catéchisme tahitien que Mgr Tépano venait de publier, et qui dénotait chez son auteur une connaissance merveilleuse de la langue maorie.

Tout eût été pour le mieux si, à l'occasion de graves événements survenus aux Touamotou, et dont nous parlerons plus loin, le gouverneur de Tahiti, M. Page, n'eût pris à l'égard de la Mission une attitude d'hostilité qui força Mgr Jaussen à aller plaider sa cause en France.

Il réussit, et, rentré à Tahiti en 1854, il y trouva la moisson jaunissante. Si, de 1841 à 1854, on n'avait enregistré que 143 baptêmes, désormais on allait les voir se multiplier régulièrement. En 1855, il y en eut 53; en 1856, 150; en 1860, 200. Les missionnaires étaient plus nombreux et pouvaient travailler en plusieurs districts à la fois. De plus, 60 néophytes mangaréviens, accourus à l'appel du Vicaire apostolique pour la construction d'une cathédrale — qui, hélas! à moitié faite, dut être renversée par ordre du gouverneur, — avaient produit une si heureuse impression sur les âmes par leur conduite et leur piété, que beaucoup de Tahitiens, éclairés par leurs exemples, se disaient au fond du cœur : la vérité est là!

L'œuvre de Dieu était donc en bonne voie, lorsque, en 1860, M. de la Richerie, nouvellement arrivé comme gouverneur, alla proposer à Mgr Tépano un moyen simple et rapide de « catholiciser » l'île entière. Il n'y avait qu'à mettre à sa disposition tous les prêtres du Vicariat; il les installerait dans une sorte de bureau central où il leur amènerait, par districts, tous les habitants de l'île qu'ils n'auraient qu'à instruire et à convertir.... « Nous ne sommes pas venus violenter les consciences, répondit le prélat : nous ne demandons pas mieux que d'éclairer les esprits; mais nous ne pouvons adopter un système de conversion qui a la force pour point de départ. » — « Eh bien! répliqua le gouverneur, d'autres en profiteront. »

Il assemble aussitôt le Conseil général, fait voter : 1° une adresse à l'Empereur en vue d'obtenir des ministres protestants français; — 2° l'érection du culte protestant en « culte national » à Tahiti; — 3° l'obligation pour les Catholiques de travailler à la construction des temples protestants. Et sans attendre la confirmation de ces lois étranges, il emprisonne 25 néophytes d'Atioué, ainsi que plusieurs fidèles de Taoutira, pour refus de coopérer à l'édification des temples hérétiques.

Mgr Jaussen se rend en toute hâte à Paris, où il n'a pas de peine à démontrer combien la campagne entreprise serait néfaste à l'influence française. Le ministre de la Marine écrit au gouverneur de ne point promulguer ses lois, refuse d'envoyer les ministres protestants; puis, comme marque de faveur particulière, il fait publier aux frais du Gouvernement le dictionnaire et la grammaire de la langue tahitienne que l'infatigable prélat avait composés au milieu de tous ses travaux.

Lorsque l'évêque rentra dans son île, le 28 janvier 1865, il y trouva une cure érigée à Papeete; les Frères de Ploërmel dirigeaient deux magnifiques écoles, et la Mission de l'Ile-de-Pâques était ouverte depuis un an.

Durant l'année 1870, 1100 baptêmes furent administrés dans

l'ensemble du Vicariat. La moisson était belle, mais les ouvriers manquaient. Pour en former sur place, un séminaire fut ouvert à Papeete : un seul prêtre en sortit, un Mangarévien, les autres étudiants n'étant pas aptes à une telle vocation, le séminaire fut transformé en école de catéchistes et transféré à l'île Mooréa, que l'on évangélisait depuis 1871.

A la fois civilisateur et apôtre, Mgr Jaussen se fit agriculteur pour encourager, par son exemple, les indigènes et les colons hésitants. Les grandes plantations de cocotiers et de cotonniers qu'il fit à cette époque, lui méritèrent, en 1878, deux mentions honorables au concours agricole de Papeete. De plus, ému de compassion à la pensée de l'extrême misère des habitants des Touamotou, mourant de faim sur leurs îlots de corail, il y transporta de pleins navires de bonne terre d'où surgirent bientôt de belles plantations de cocotiers. A la même époque, le P. Collette fondait l'*Œuvre des apprentis*, pour former, sous la direction des Frères coadjuteurs de Picpus, charpentiers, maçons, menuisiers, ébénistes, forgerons, bourreliers, charrons, horlogers, etc., et chaque année, le journal officiel de la colonie, le *Messager de Tahiti*, se plaisait à relever les succès de cette école professionnelle.



PIROGUE TAHITIENNE

Quoique l'île de Tahiti fût encore en majorité protestante, le Catholicisme, déjà dominant aux Marquises, aux Gambier et aux Touamotou, avait fini par s'y faire apprécier. Apprécier le Catholicisme, c'était aimer la France qui en est l'apôtre. Ainsi le pensait le roi Pomaré V, ami sincère de Mgr Tépano, qui, depuis la mort de la reine Pomaré IV (1877), songeait à réunir son gracieux royaume au territoire de la République française. Le 29 juin 1880, il crut que

l'heure de ce grand acte avait sonné. En conséquence, il en fit la proclamation solennelle et en remit l'acte entre les mains de M. Chessé, commissaire de la République, qui le transmit à Paris, où il fut ratifié par les Chambres, le 30 décembre 1880.

Nos missionnaires, qui pouvaient bien se flatter d'y avoir contribué, applaudirent de bon cœur à cette annexion ; ils y voyaient, avec l'amour de la patrie satisfait, l'annonce d'une fusion plus facile



DANSE TAHITIENNE

des âmes dans une même foi religieuse et patriotique. Hélas ! qu'ils furent cruellement déçus ! Le 23 janvier 1884, — au moment même où l'imprimerie du gouvernement à Papeete lançait la grammaire composée par le P. Lemoing en vue de faciliter l'étude du français aux jeunes Tahitiens, — l'*Officiel* publiait un décret qui organisait officiellement les Églises protestantes de Tahiti et leur donnait une force, des ressources et des privilèges qu'elles n'avaient jamais eus. Grande fut la stupeur de tous. Personne ne pouvait admettre que la religion de Pritchard, après avoir été si longtemps combattue, fût maintenant proposée aux Tahitiens comme la religion nationale ;

que le plan de M. de la Richerie, réprouvé par le ministre de la Marine en 1861, condamné plus tard par M. de la Richerie lui-même, comme opposé aux intérêts de la France, fût repris et réalisé.

Les missionnaires, frappés plus que personne, n'eurent garde de se décourager. En 1887, on laïcise leurs écoles de Papeete et de Papéouriri ; ils en ouvrent immédiatement de libres, au prix des plus lourds sacrifices, et ils ont la consolation de se voir soutenus et encouragés par les sympathies de la grande majorité de la population et maintes fois aussi par les subsides du Conseil général de la colonie.

En 1884, Mgr Jaussen, usé avant le temps, avait remis l'administration du Vicariat à Mgr Verdier. Il vécut encore sept ans, s'occupant surtout de linguistique et d'ethnographie. A ses funérailles, en septembre 1891, non seulement le Gouverneur, les officiers, les membres des corps élus, des multitudes d'indigènes accourus de tous les districts, mais les ministres protestants eux-mêmes, leur chef en tête, vinrent rendre hommage aux restes vénérés du prélat. Au cimetière, le Gouverneur et le Président du Conseil général l'exaltèrent, en de patriotiques discours, acclamant en lui le « savant, l'homme de bien et le propagateur de l'influence française », autant que l' « apôtre et le civilisateur » l'avaient été à la cathédrale une heure auparavant. Le temps était bien passé où on le traitait d'anthropophage et d'ignorant !

Après sa mort, la Mission a continué à développer ses œuvres sous la direction ferme et sûre de Mgr Verdier. A l'heure actuelle, Tahiti et Mooréa possèdent une vingtaine de chapelles ou d'églises, desservies par une dizaine de missionnaires ; un hôpital, confié aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; une école de garçons tenue par six Frères de Ploërmel ; trois écoles de filles dirigées par dix-huit Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et une demi-douzaine d'écoles mixtes tenues par les missionnaires. Le nombre des habitants de ces deux îles est d'environ 12000, dont un quart est catholique.

ILES TOUAMOTOU OU ARCHIPEL DANGEREUX

Entre Tahiti et l'archipel des Gambier, une longue chaîne de montagnes sous-marines, dont les principaux sommets affleurent le bord de l'eau, a donné naissance à une centaine d'îles basses ou atolls élevées d'un mètre ou deux au-dessus du niveau de la mer. Constituées par une bandelette de terre madréporique, large de cent à mille mètres et se développant en forme de couronne sur un circuit de 100 à 250 km., ces îles englobent dans leur orbite une portion de mer parfois considérable qu'on appelle *lagon.* Des passes ou brèches, plus ou moins larges et profondes, mettent ce lagon en communication avec l'Océan. C'est là que les indigènes pêchent, au péril de leur vie, la nacre et la perle qui sont, avec le coprah, leurs seuls objets d'échange.

Ces îles, dont 80 sont déjà cataloguées, furent longtemps appelées *Paou-motou* (îles soumises); aujourd'hui, on ne leur donne guère que la dénomination de *Toua-motou* (îles lointaines), ou d'*Archipel dangereux*, qu'elles reçurent de Bougainville à cause des nombreux écueils et récifs que l'on y rencontre.

Quatre à cinq mille indigènes y habitent, par petites tribus, menant la vie nomade des peuples pêcheurs. Chez beaucoup d'entre eux la misère est encore grande; mais avant l'apparition des missionnaires, elle était extrême. Leurs terres arides, sans eau potable ni végétation, ne fournissant rien ou presque rien de ce qui est nécessaire à la vie, ils avaient de la peine à tirer de la mer leur subsistance de chaque jour. Peut-être est-ce pour cela que beaucoup de ces populations étaient anthropophages, et regardaient comme un présent de leurs dieux les malheureux naufragés que leur envoyait la tempête. Actuellement, la plupart de ces récifs sont couverts de riantes plantations de cocotiers qui en font de véritables oasis de verdure.

L'archipel des Touamotou, dépendant de Tahiti, a été, comme cette île, placé sous le protectorat de la France en 1842 et définiti-


LE R. P. GERMAIN PIÉRENS, APOTRE DES TOUAMOTOU (1875)

vement annexé en 1880. Il a eu pour premiers apôtres les PP. Laval et Fouqué, deux catéchistes mangaréviens et un indigène des Touamotou, Pierre Maki, converti aux Gambier. Le gouverneur de Tahiti, M. Lavaud, voulut alors nommer le P. Laval, dont il avait admiré le zèle et la prudence à Mangaréva, son représentant aux Touamotou, mais le Père refusa, ne voulant vivre que pour ses Canaques. Ce fut le 19 mai 1849 que le *Gassendi* le déposa avec ses compagnons à l'île Faaïté, la patrie de Pierre Maki. Ils y furent, grâce à lui, assez bien reçus et convertirent plusieurs personnes de sa parenté. Ils se hasardèrent ensuite dans les îles plus populeuses de Fakarava et d'Anaa. Frappés par la situation de cette dernière qui, semblable à une sentinelle avancée, commande à tout l'archipel, ils la choisirent dès 1851 pour la base de leurs opérations, y élevèrent au mois d'octobre la première église catholique du pays, et y comptèrent presque aussitôt plus de 200 néophytes.


LE R. P. CLAIR FOUQUÉ, MISSIONNAIRE DES TOUAMOTOU (1846)

En 1852, le P. Laval retourna aux Gambier, laissant aux Touamotou les PP. Fouqué, Loubat, Hébert et Montiton. L'œuvre de Dieu avançait à grands pas, quand, tout à coup, au mois de septembre, un commencement d'insurrection se produisit. Excités par le fanatisme des Mormons américains, fort nombreux dans ces îles, les indigènes voulaient secouer le joug de notre protectorat encore mal affermi. Le gouverneur de Tahiti, M. Page,

envoya le *Phoque* faire une démonstration militaire à Anaa, et aussitôt le calme se rétablit, du moins en apparence.

Avant le départ de ce bateau, Mgr d'Axiéri avait prié le Gouverneur de profiter de la circonstance pour faire cesser, aux Touamotou, les danses obscènes prohibées par la loi, ainsi que le cumul des emplois civils sur la tête des ministres mormons, aussi ennemis du



TAHITIENS ET TAHITIENNES EN COSTUMES INDIGÈNES

Protectorat que de la Mission catholique. — « Soyez tranquille, lui avait répondu M. Page, je vous promets d' « exterminer » le Mormonisme ». — « Ce n'est pas là ce que je demande », avait repris l'évêque. Mais le Gouverneur, qui avait son idée, envoyait de suite à Anaa le brigadier Viry, un homme à poigne, chargé d'assujettir les sectaires. Rien ne nous autorise à penser que ce chef de poste ait usé de violence, même morale, pour obliger les Mormons à abjurer leurs erreurs et à demander le baptême. Qu'il les ait un peu serrés de près, parce que, trop favorables au parti américain, il les soup-

çonnait de fomenter la révolte, c'est possible, et cela explique suffisamment la terrible scène que nous allons raconter et dont il fut la principale victime.

Le 9 novembre 1852, comme il voulait s'emparer d'un enragé Mormon, américain dans l'âme, appelé Téfaïtiga, qui s'était moqué de ses ordres, il fut assailli par une douzaine de Canaques armés de lances et de massues, et, après une lutte héroïque, il resta mort sur la place, le corps affreusement mutilé. Surexcités par ce premier exploit, les assassins se jetèrent sur les PP. Loubat et Fouqué, qui accouraient au bruit de la bataille ; ils blessèrent le premier, assommèrent le second à grands coups de rame et de fer tranchant, et, dès qu'ils le crurent perdu, continuèrent leur course folle à travers les districts, criant qu'ils allaient exterminer tous les Français. Le suppléant du brigadier, le brave gendarme Éon, rallia immédiatement autour de lui les PP. Hébert et Montiton, 4 ou 5 compatriotes, quelques indigènes sûrs, et organisa la défense du poste de gendarmerie, tandis que les rebelles, dont le nombre augmentait à chaque minute, brûlaient le drapeau du Protectorat avec notre code de législation, arboraient les pavillons américain, anglais et tahitien, et menaçaient continuellement de leur camp retranché la petite troupe française. Le jour même on expédia une chaloupe à Tahiti pour réclamer du secours.

Plusieurs navires de guerre étaient en rade de Papeete, prêts à partir. On ne sait comment, ce ne fut qu'au bout de quatorze jours que l'un d'eux reçut l'ordre de se rendre à Anaa ; obligé, pour comble de malheur, de revenir, après deux jours de mer, compléter son armement à Tahiti, ce ne fut qu'après un mois de mortelles alarmes, d'héroïques efforts et de dures privations, que la petite garnison fut enfin délivrée et l'île pacifiée.

Cependant, on répandait le bruit à Tahiti et on écrivait en France que la cause de tous ces événements, c'était le fanatisme de nos missionnaires. « Un Mormon refusait de recevoir le baptême,

racontait gravement le *Journal des Débats*; on voulut l'y contraindre; on requit l'intervention du brigadier de gendarmerie.... Le brigadier a voulu saisir le récalcitrant et a été assassiné. » Le récit que nous venons de faire montre ce qu'il faut penser de ces inventions.



PHARE DE LA POINTE VÉNUS (TAHITI)

Bien loin de vouloir baptiser de force, les PP. Fouqué et Loubat, voyant les agissements du brigadier Viry, s'étaient imposé la plus grande réserve à l'égard des catéchumènes qui leur venaient du Mormonisme, et ils attendaient longtemps avant de les admettre au baptême. Aussi n'était-ce point contre les missionnaires que les Canaques venaient de prendre les armes, mais contre les Français, contre le Protectorat de la France, qui n'avait pas été plus loyalement accepté dans ces îles qu'à Tahiti. Cela est si vrai que lorsque les assassins se précipitèrent sur le P. Loubat, une voix ayant crié qu'il était Américain, on le laissa immédiatement pour aller massacrer le P. Fouqué que l'on savait être Français.

Les deux missionnaires guérirent de leurs blessures, même le P. Fouqué, qui contracta peu après la terrible maladie de la lèpre, dont il mourut en 1873. Rentrés dans leur station pillée et brûlée, ils eurent la douleur de se voir privés de la direction des écoles, malgré leurs diplômes, tandis que les Mormons — étrange revirement des idées! — se trouvaient seuls investis du droit d'élever la jeunesse.

Les naturels reprirent leurs danses obscènes et la Mission eut un moment d'arrêt. Toutefois, une terre qui avait bu le sang d'un prêtre de Jésus-Christ ne pouvait longtemps demeurer inféconde. Cette île d'Anaa, qui avait été jusque-là le boulevard du Mormonisme, se convertit peu à peu; sa foi vive commença à rayonner dans les îles voisines; bientôt même elle donna généreusement ses enfants pour porter le prêtre jusqu'aux extrémités de l'archipel, lui servir de catéchistes, de précurseurs et de remplaçants, au milieu des peuplades les plus sauvages et les plus reculées.

Dès 1867, commencèrent, en effet, les grandes campagnes apostoliques à travers les Touamotou ; le P. Montiton eut l'honneur de les inaugurer, imité ensuite par les PP. Fiérens et Terlyn. Sillonnant à tour de rôle, ou en même temps, et dans tous les sens, le vaste Archipel dangereux de 200 lieues d'étendue; menant la vie la plus dure, la plus ignorée et la plus incertaine; passant parfois dix mois là où ils ne comptaient rester que quelques jours; manquant souvent de nourriture et d'eau potable; ayant affaire à des insulaires grossiers, abrutis, cannibales, ingrats; les amenant peu à peu à la civilisation et à la foi ; leur faisant tracer des routes, planter des cocotiers, creuser des puits et des citernes, construire des chapelles, des écoles, des maisonnettes disposées en gracieux villages autour de la croix ; leur apprenant à lire, à écrire, à calculer et à chanter ; étant leurs pères, leurs maîtres, leurs médecins, leurs juges, ils remplissent aussi parfaitement, au milieu de ces déshérités, leur rôle de civilisateurs que leur mission d'apôtres. Sans leurs héroïques efforts, que de peuplades Touamotou en seraient encore à se nourrir exclusivement de poisson et de chair humaine ! La dernière tribu anthropophage, celle de Tématangi, fut évangélisée par les PP. Fiérens et Terlyn en 1883 et 1884.

Actuellement, la Mission possède 35 églises ou chapelles et à peu près un égal nombre d'écoles dans tout l'archipel. Les 80 îles sont divisées en trois groupes : 1° Les îles de l'Est, visitées par les

missionnaires des Gambier; 2° les îles de l'Ouest, confiées à un ou deux missionnaires en résidence à l'île Rangiroa; 3° les îles du Milieu, desservies par trois prêtres, dont un est fixé à l'île Raroïa, et les deux autres à Anaa. A la tête de chaque chrétienté, il y a un ou plusieurs catéchistes, chargés de faire l'école, de présider les prières et de remplacer, autant que possible, le missionnaire dont le passage est toujours de courte durée.

La grande majorité de la population des Touamotou est catholique. On trouve encore un reste considérable de Mormons dans les îles de l'Ouest, avec quelques Adventistes et Kanitos ou Saints des derniers jours.

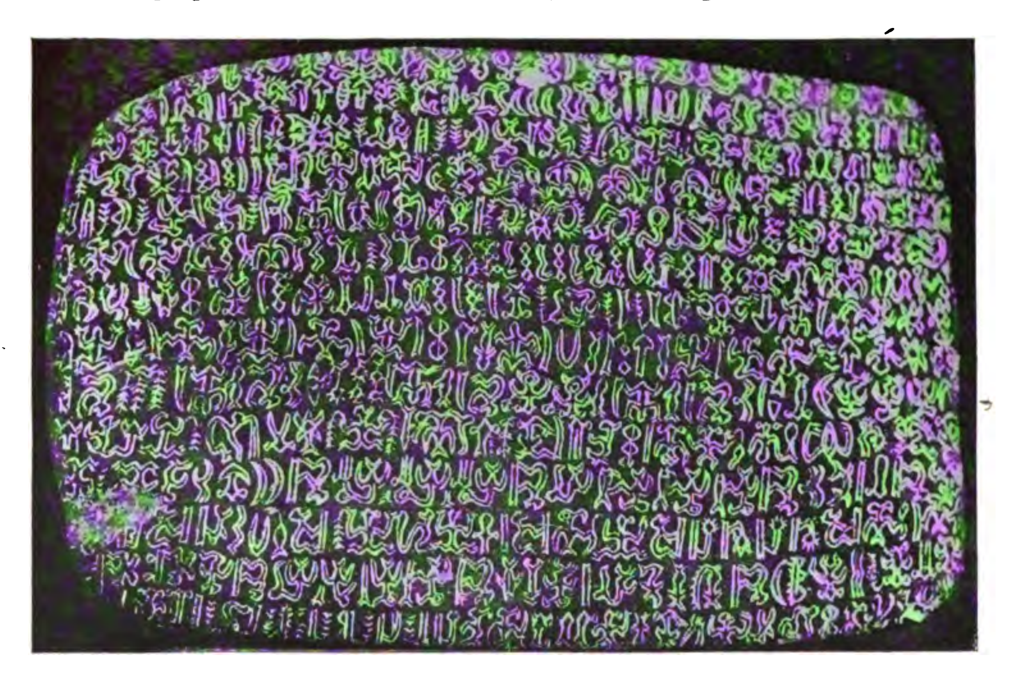
ILE-DE-PAQUES OU RAPANOUÏ

L'Ile-de-Pâques, ainsi nommée par le navigateur hollandais Roggewein, parce qu'il la découvrit le jour de Pâques 1722, est une des terres polynésiennes les plus intéressantes au point de vue ethnographique. Deux choses surtout l'ont rendue célèbre : ses colossales statues de pierre dont plusieurs mesurent de 20 à 25 mètres de hauteur, et ses tablettes d'écriture kyriologique, sauvées des flammes et interprétées par Mgr Jaussen.

Cette île solitaire, éloignée de 800 lieues de Tahiti, de 500 du dernier groupe des Touamotou, peut avoir de 10000 à 15000 hectares de superficie, deux fois à peine l'étendue de Paris. Elle est d'origine volcanique, percée de nombreuses cavernes, complètement dénudée, et n'offrant d'autre ressource que la patate, la canne à sucre, quelques légumes, une pêche abondante et l'élevage du bétail.

Sa population était d'environ 2000 âmes en 1862. A cette époque, la moitié fut enlevée par des corsaires péruviens qui voulaient s'en servir pour l'exploitation de leurs mines. Le crime fut sans profit : à peine débarqués au Callao, les infortunés Rapanouï — c'est ainsi qu'ils se nommaient — moururent avec une effrayante rapidité de la petite vérole, d'ennui ou de désespoir.

Un Religieux de Picpus, le Fr. Eugène Eyraud, ému de compassion à la vue de trois jeunes survivants de cette terrible hécatombe, résolut de les rapatrier et d'évangéliser leur île. Il les prit donc avec lui, s'embarqua à Valparaiso, et, le 3 janvier 1864, débarqua au milieu de leurs anthropophages compatriotes, qui plus d'une fois tentèrent de le mettre à mort. Il faut lire, dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (1866-1867), le récit qu'il a fait lui-même



TABLETTE DE L'ILE DE PAQUES DÉCOUVERTE PAR MGR JAUSSEN

des huit premiers mois de son séjour à Rapanouï. On verra tout ce qu'il lui fallut de dextérité, de sang-froid et d'énergie pour mener à bonne fin son héroïque entreprise. Au mois d'octobre 1864, il repartit pour Valparaiso; mais, le 23 mars 1866, il reparaissait dans son île, avec le P. Roussel et quatre catéchistes mangaréviens. On les reçut fort mal. Pendant plusieurs jours, le Père eut à jouer du fleuret et du fusil pour se débarrasser des importuns; mais, après six mois de patience et d'abnégation, les choses étaient si heureusement changées que le capitaine du *Tampico*, M. Dutrou-



REPOSOIR POUR LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU CHEZ LES FF. DE PLOERMEL, A PAPEETE (TAHITI)

Bornier qui, en novembre 1866, avait amené le P. Gaspard et le Fr Théodule, pouvait écrire à ses amis: « Là où je ne croyais rencontrer qu'une cabane à peine formée, j'ai découvert des bâtiments bien installés, clos de murs et de grilles, une chapelle toute riante de fleurs, un hangar, un jardin, etc. J'ai vu la petite église pleine. J'ai vu ces mêmes sauvages, qui recevaient autrefois les étrangers à coups de pierres, réciter à genoux toutes nos plus belles prières en canaque, en français et en latin! »



ILES COOK. — PREMIÈRE ÉGLISE DE BAROTONGA

Les baptêmes cependant ne commencèrent qu'au mois de janvier de l'année suivante; les sept derniers eurent lieu le 15 août 1868. En apprenant cette nouvelle, le Fr. Eugène s'écria tout rayonnant de joie: « Toute l'île est chrétienne, maintenant je puis mourir! » et il mourut quatre jours après, bien digne d'aller recevoir au ciel la récompense des apôtres, car il avait été le premier instrument de la miséricorde de Dieu à l'égard de ce pauvre peuple.

Les Rapanouï étant naturellement querelleurs, le P. Roussel, pour les aider à vivre en paix, leur avait fait élire un chef et deux juges par district. Cela suffisait à les maintenir dans l'ordre. La petite peuplade, quoique décimée par la phtisie, vivait donc tranquille, heureuse, fervente, lorsque, en 1870, deux hommes vinrent jeter au milieu d'elle la discorde et la mort.

Le capitaine Dutrou-Bornier, qui avait acquis un modeste terrain à l'Ile-de-Pâques, s'était associé à M. Brander, de Tahiti, pour

une exploitation mystérieuse de l'île tout entière. Il imagina de donner des fusils à quelques indigènes tapageurs, sous prétexte de les mettre en état de défendre leurs intérêts et les siens. Ces hommes armés se firent un jeu de pourchasser leurs paisibles compatriotes, incendièrent leurs cases, détruisirent leurs récoltes, les réduisirent à une telle extrémité que 300, pour ne pas mourir de faim et de froid, se rendirent à discrétion à M. Dutrou-Bornier et consentirent à être vendus, pour trois ou cinq ans à son associé M. Brander, de Tahiti. Celui-ci les envoya travailler à sa plantation de Haapapé, où 250 moururent bientôt de consomption et d'épuisement.

Cette iniquité avait rendu l'Ile-de-Pâques inhabitable. Impuissants à défendre leurs néophytes contre ces exactions, les missionnaires se retirèrent aux Gambier avec une centaine de néophytes (1872); il en resta encore 200 au pouvoir de M. Dutrou-Bornier pour la culture de ses immenses terres et l'élevage de son bétail.

En 1887, le Chili prit possession de l'île; mais, l'archevêque de Santiago n'ayant pu s'en occuper, la Mission de Tahiti a dû continuer à en prendre soin. Les pauvres insulaires, sous la conduite d'un catéchiste, s'efforcent de mener une vie chrétienne. Malheureusement, à cause de l'éloignement de leur îlot, situé en dehors de toute ligne de navigation, ce n'est que rarement que l'on trouve un navire pour aller les voir. La dernière visite qu'on y ait faite remonte au mois de janvier 1900. Il y avait alors 231 habitants, dont 213 indigènes, 14 Chiliens, 2 Anglais, 1 Français et 1 Italien, tous catholiques.

ILES COOK

A l'extrémité opposée du Vicariat, à mille lieues de l'Ile-de-Pâques et à 200 de Tahiti, se trouve l'archipel de Cook, composé de six îles habitées, ayant pour capitale Rarotonga. Les prédicants anglais, maîtres absolus de l'archipel depuis près d'un siècle, y avaient fait promulguer, à l'exemple de leurs confrères de Tahiti, une sévère loi d'exclusion contre tout culte opposé au leur et en

particulier contre le « Papisme ». Mais, il y a dix ans, l'Angleterre ayant étendu son protectorat sur l'archipel, la porte se trouva par le fait ouverte aux missionnaires catholiques. Dès septembre 1893, le P. Georges Eich, Provincial de Tahiti, y fit un voyage pour se rendre compte de la situation. Parfaitement accueilli par les indigènes, il y conduisit, un an plus tard, un jeune missionnaire, le P. Bernardin Castanié, et un catéchiste des Touamotou, qu'il installa à l'île Rarotonga, centre du gouvernement.



ILES COOK. — PALAIS DE LA REINE MAKÉA, A AVAROUA

En dépit de l'opposition des ministres anglicans et des Adventistes, qui se partagent les 7 à 8 000 âmes de l'archipel, le P. Castanié avait déjà enregistré 17 baptêmes d'adultes, le 1er avril 1895. Aujourd'hui, son petit troupeau atteint ou dépasse la centaine. Il a fondé trois postes, une école de filles très prospère, tenue par trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et, en 1899, heureusement réformé le calendrier rarotongien. En arrivant dans l'archipel, au mois d'octobre 1894, il avait été surpris de constater que, par la faute des premiers ministres anglicans, ce calendrier se trouvait en avance d'un jour sur le calendrier grégorien : on chômait le samedi et on travaillait le dimanche. Il proposa donc de corriger l'erreur. Immédiatement, Anglicans et Adventistes lui firent une opposition formidable. Il fut obligé de visiter gouverneurs, députés, colons, indigènes, pour aider le bon sens à triompher. Enfin, après avoir fait couler beaucoup d'encre et avoir provoqué la discussion de son



ILES COOK. — MISSION D'AVAROUA

vœu au parlement indigène, il eut la joie de voir sa proposition acceptée. Le changement de date eut lieu à la Noël 1899, qui, pour cela, fut célébrée deux fois.

Depuis lors les îles Cook ont été annexées à l'Angleterre (8 octobre 1900), et la Mission continue à y prospérer.

Entre les îles Cook et Tahiti nous rencontrons l'archipel des Iles-sous-le-Vent, annexé à la France en 1888. La population, à peu près entièrement protestante, est de 5 à 6000 âmes. En 1896, une révolte assez considérable s'y produisit ; le drapeau britannique y fut arboré ; mais M. Bayle, commandant du *Duguay-Trouin*, eut vite raison des insurgés. Le P. Collette, missionnaire de Tahiti, qui, à soixante-onze ans, remplissait les fonctions d'aumônier militaire de l'expédition, gagna dans cette circonstance la médaille militaire que le ministre des Colonies s'empressa de lui faire parvenir.

Les autres îles ou archipels du Vicariat, le groupe Penrhyn, à 100 lieues au N. de Tahiti (2 500 habitants), celui de Toubouaï, à

100 lieues au S. (1 600 âmes), l'île Rapa, à 240 lieues au S.-E. (175 habitants), et le rocher Pitcaïrn, à 420 lieues du centre de la Mission, sont encore au pouvoir des Protestants, mais attendent avec impatience le retour définitif du prêtre catholique, dont les trop courtes visites ont été partout saluées avec la plus respectueuse sympathie.

Le personnel de la Mission de Tahiti se compose actuellement d'un évêque, de 17 prêtres et de 3 Frères coadjuteurs de Picpus, de 6 Frères de Ploërmel, de 32 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, de 104 catéchistes; elle possède 62 églises ou chapelles, 2 écoles de garçons, 2 écoles de filles, 48 écoles mixtes et un hôpital.

Ouvrages à consulter. — Wallis, Bougainville, Cook, *Voyages autour du monde* (1767-68-69). — Moerenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan.* — Dumont d'Urville, *Voyage au Pôle Sud et en Océanie sur l'*Astrolabe *et la* Zélée, 1837-1840 (3e et 4e vol.). — Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde sur la frégate la* Vénus. — Lesson, *Voyage aux îles Mangaréva* (1844); *Les Polynésiens, leur origine, leurs migrations, leur langage.* — Cuzent, *Voyage aux îles Gambier* (1872). — De Quatrefages, *Les Polynésiens et leurs migrations.* — Domeny de Rienzi, *L'Océanie*, 3 vol. dans l'*Univers pittoresque*, Didot. — De Bovis, *Notices sur Tahiti* (Revue coloniale, 1855). — A. Pinard, *L'Ile-de-Pâques*, dans le *Tour du Monde* (1872). — Dans *Les Contemporains* : Brault, *La Reine Pomaré* (no 202); Tepito, *Mgr Jaussen* (no 387). — Jurien de la Gravière (amiral), *Le protectorat français à Tahiti.* — Aube (amiral), *L'Océanie en 1869*; *Souvenirs de la campagne de la* Mégère (Revue maritime, février 1873. — H. Jouan, *Les îles du Pacifique.* — Aylic Marin, *En Océanie.* — J.-P. Chopard, *Quelques personnages officiels à Tahiti sous Napoléon III; Les îles Gambier et la brochure de M. Jacolliot.* — Mgr Tépano Jaussen, *L'Ile-de-Pâques.*



LÉZARD A TÊTE HUMAINE. SCULPTURE DÉCOUVERTE PAR MGR JAUSSEN DANS L'ILE-DE-PAQUES

CHAPITRE IV

LES WALLIS

Après les Pères de Picpus, les Pères de la Société de Marie, ou Maristes, s'établirent en Océanie. Ils y possèdent aujourd'hui, outre leur Procure centrale de Sydney, dix Missions : celles des Wallis, de Foutouna et de Tonga qui constituent le Vicariat de l'Océanie centrale ; celles des Samoa, des Fidji, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des îles Salomon septentrionales et méridionales. Et l'on peut dire d'eux, à juste titre, qu'ils ont été les missionnaires de l'Océanie. Chacune de ces Missions mérite une étude spéciale. Commençons par les Wallis.

LE PAYS ET LES HABITANTS.

Le groupe des îles Wallis, ainsi appelé du nom de celui qui le découvrit, est situé par le 12e degré de lat. Sud et le 179e degré de long. Ouest de Paris. Il se compose d'une île principale, Ouvéa, d'origine volcanique, et d'une série d'îlots madréporiques, jetés en cercle autour de l'île centrale et reliés par une ceinture de récifs.

Ouvéa présente la forme d'un cercle irrégulier, d'environ 13 km. de diamètre. Vue du large, elle justifie la vieille, mais charmante comparaison, d'une corbeille de verdure, s'élevant au milieu des flots. Trois chaînes de collines, d'une hauteur moyenne de 200 m., s'échelonnent en pentes douces, couvertes d'une riche végétation, où déjà de vastes clairières attestent le travail de l'homme. Deux grands

lacs, peut-être d'anciens cratères de volcans éteints, alimentent de nombreux ruisseaux qui partout jaillissent et serpentent aux flancs des collines.

La superficie de l'île est de 2500 hectares, d'un sol partout également fertile. Sur le littoral, où s'élèvent les cocotiers, les habitations sont groupées en villages. Les champs cultivés s'étalent sur les collines. Trois districts partagent l'île : au nord Hihifo, au centre Hahaké, au sud Moua ; dans le centre est Mataoutou, le port principal et la résidence du roi. La seule passe ouverte aux navires, celle de Honikoulou, près de Moua, est rendue difficile par les vents alizés qui y soufflent presque constamment. La rade elle-même n'est pas sans danger à cause de ses fonds très inégaux, et de très nombreux îlots madréporiques.

Deux saisons partagent l'année, la saison sèche et la saison des pluies. La température, assez régulière, ne descend jamais au-dessous de 15° cent., avec une moyenne de 24° à 25°. Les ouragans sont rares. Cependant il y en a d'une extrême violence, de janvier à mars, et parfois même des cyclones, ce fléau de la Polynésie occidentale.

La flore, moins riche que celle de Tahiti, compte cependant la plupart des espèces de la Polynésie : le cocotier, dont la noix, desséchée sous le nom de coprah, constitue le seul élément commercial de ces îles ; l'*inocarpus edulis Forster*, qui atteint le développement de nos beaux châtaigniers et donne des fruits analogues ; l'arbre-à-pain, remarquable par sa large frondaison d'un vert sombre, très apprécié par ses énormes fruits et qui donne quatre récoltes par an. Les plantes alimentaires indigènes plus spécialement cultivées sont : la patate douce, les bananes ; l'igname, dont les tubercules atteignent un énorme volume ; le taro, dont une culture intelligente développe la racine à son collet et lui fait produire une sorte de rave extrêmement nourrissante ; le *piper methysticum*, de Forster, qui réussit spécialement aux Wallis et dont les racines, développées par la culture, desséchées, triturées et infusées dans l'eau froide, don-

nent une boisson vraiment nationale, le *Kava* ou *Hava*, qui est en honneur dans toutes les fêtes et joue un rôle si important dans la vie polynésienne.

Parmi les arbustes les plus recherchés, il faut citer le *Pandanus odoratissimus* de Linné, dont les feuilles, recueillies avec soin et divisées en fibres plus ou moins amincies, et tressées à la main avec une patience extraordinaire, donnent ces nattes fines si renommées de Wallis, dont la valeur dépend du développement, de la finesse du brin et de la souplesse du tissu. Avant l'arrivée des Européens, les plus riches étaient ornées des plumes rouges d'un pigeon ramier; actuellement on les agrémente de fils de laine de diverses couleurs. Ces nattes forment le costume des jours de fête. Le vêtement ordinaire, quand on ne peut se procurer des étoffes européennes, est le *gatou*, appelé ailleurs *tapa* ou *siapo*, que l'on obtient en faisant tremper l'écorce du hiapo (*Hibiscus tiliaceus?*). Des femmes, réunies en nombre à cet effet, en battent et compriment, avec un maillet de bois de fer, les fibres lamelleuses qu'elles réduisent ainsi en larges et longues bandes. Il ne reste plus qu'à les découper et à les décorer de dessins grossiers de couleur brune.


PAPAYER

L'habitation, à Wallis, se compose d'un toit de feuillage reposant sur des poteaux. Des nattes, qu'on roule et qu'on déroule à volonté, servent de lits, de sièges et de murailles pour la nuit. Au pilier qui supporte le sommet du toit, et aux poutres transversales, sont

suspendues les pièces de gatou et les nattes fines, les armes et les instruments très primitifs de travail. La vaisselle consiste en calebasses retenues dans des filets et renfermant des provisions liquides; des noix de coco, polies et coupées par le milieu, servent de tasses, et les noix entières remplacent les cruches d'eau. Des ignames et des bananes, des taros et quelquefois du poisson, cuits dans un trou que l'on creuse en terre, sur des pierres chaudes, sans autre assaisonnement que le jus de coco, constituent la nourriture ordinaire à Wallis. Le porc et la poule, introduits par les Européens, sont réservés, le premier surtout, pour les grandes solennités. Les pâturages manquent pour le bœuf et le mouton.

Les habitants de Wallis appartiennent à la race polynésienne, dont M. de Quatrefages, dans son *Histoire naturelle de l'homme*, décrit ainsi les traits généraux : « La race polynésienne présente un ensemble de caractères tenant à la fois du Blanc, du Jaune et du Noir; mais la part qui revient à ces éléments ethnologiques est très différente. L'élément jaune ne s'accuse guère que par la couleur et semble influer assez peu sur les traits. L'élément noir agit davantage sur les traits, sans doute aussi sur la forme du crâne. Toutefois, l'élément qui domine de beaucoup, du moins dans une partie de cette population, c'est l'élément blanc. »

De nombreuses études ont été faites sur cette race polynésienne, sur ses origines et ses émigrations. L'une des plus intéressantes est due au P. Etienne Brossu, de l'ordre des Frères Prêcheurs, missionnaire résidant à la Trinidad. Par de savantes et ingénieuses déductions, dans son bel ouvrage sur les Chamites, il montre cette race partant des hauts plateaux de l'Inde et arrivant d'îles en îles, depuis Java jusqu'à Sawaii (îles Samoa), jusqu'aux îles Hawaii, portant dans ses migrations le souvenir d'Ava, son lieu d'origine, et se dispersant dans toute la Polynésie. La réputation d'intrépides et hardis navigateurs, que cette race a méritée et que d'incessantes aventures viennent chaque année confirmer, rend très

vraisemblables ces voyages étonnants à travers l'Océan Pacifique.

« Les Wallisiens sont de beaux hommes, dit un des premiers missionnaires de Wallis, d'une physionomie expressive, de proportions admirables, aux gestes pleins de grâce et de dignité. Ils ont la tête ombragée d'une épaisse chevelure que le vent fait flotter comme une crinière. Les femmes, au contraire, portent les cheveux courts dès leur mariage ; mais les jeunes filles gardent ces énormes chevelures touffues qui font l'étonnement de tous les voyageurs. Pour donner à ces cheveux noirs la couleur rouge que la mode réclamait, on employait la chaux. » Le tatouage était un usage obligatoire. Les hommes, suivant leur dignité ou leur mérite, portaient des dessins de la ceinture aux genoux ; les femmes, quelques lignes de fantaisie sur la main ou sur l'avant-bras. Cet usage barbare n'est plus imposé depuis l'arrivée des missionnaires, et le vêtement lui-même, devenu plus modeste, s'est modifié et allongé.

« Dans leurs raisonnements et leurs discours, nous dit Mgr Bataillon, les Ouvéens font généralement preuve de pénétration et de jugement, quelquefois même de talent et d'esprit, pourvu que le sujet ne dépasse pas la sphère de leurs idées. Les comparaisons, les figures, les ironies, leur sont familières. Rarement ils s'emportent, rarement même ils semblent impressionnés en parlant, et toujours ils conservent le sang-froid et la dignité. »

« Ils ne sont pas comme nous, écrivait un des premiers missionnaires, le P. Calinon, doués de sensibilité, de reconnaissance, de sentiments généreux, ni d'aucune des qualités du cœur. Les parents ont pour leurs enfants une certaine tendresse, mais dès que ceux-ci peuvent courir, ils ne s'inquiètent plus d'eux : ils les supposent capables de se suffire, et les enfants ne tardent pas à ne mettre aucune différence entre leurs parents et les étrangers. A très peu de chose près, ils sont abaissés au rang des animaux. Ils n'ont que des sensations physiques. » L'esclavage et l'avilissement de la femme, en particulier, ont frappé tous ceux qui

ont parcouru et étudié l'Océanie dès le commencement de ce siècle.

Avant l'arrivée des missionnaires, des guerres civiles incessantes et sans merci pour les vaincus avaient amené l'anthropophagie et notablement diminué la population. Selon toute vraisemblance, on a commencé par dévorer le cœur des vaincus, puis on a pris goût à ces horribles festins de chair humaine auxquels on se livrait, non cependant sans quelque honte.



VITO LAVÉLOUA, ROI DES WALLIS

Les croyances religieuses des Ouvéens étaient fondées sur le polythéisme. Il y avait deux classes de dieux, celle des êtres purement spirituels, et celle des esprits, qui avaient vécu, ou qui s'incarnaient dans les corps des chefs ou des sorciers. Kakahou était adoré comme une divinité supérieure, sans avoir une nature différente des autres. La puissance de ces dieux, qui variait avec leur rang dans la hiérarchie céleste, était tout entière dirigée contre les hommes. La bonté n'était pas un attribut divin. Quelque confuses ou grossières que fussent ces croyances, elles comprenaient cependant un dieu créateur, un dieu rémunérateur et, par suite, l'existence et l'immortalité de l'âme.

S'ils se reprochaient le vol, les injures, les emportements de la colère, les Ouvéens ne faisaient guère attention au reste. Ignorants du repentir, ils pensaient éviter toute culpabilité en ne se laissant pas surprendre. Ainsi s'efforçaient-ils, à l'aide de certains signes, d'échapper aux regards de leurs divinités vengeresses.

Comme ils supposaient ces divinités malfaisantes, leur seul culte consistait à apaiser leur colère par des offrandes. Leurs temples, très

étroits, sous prétexte que les esprits ne tenaient pas de place, étaient rarement visités. A l'unique fête religieuse qu'ils eussent chaque année, ils se réunissaient pour se livrer à des chants et à des jeux, et l'un des chefs, se levant, récitait, au nom de tous, la prière suivante :

« O dieux que nous invoquons, cessez d'être si méchants pour



LA REINE AMÉLIE ENTOURÉE DE JEUNES WALLISIENNES

nous. Nous vous abandonnons le gouvernement de notre terre; tâchez de la rendre heureuse. Vous voyez bien que nous ne vous chassons pas, comme on l'a fait dans d'autres îles ! Et, pour nous récompenser, vous ne cessez de mal parler de nous au roi et de nous envoyer la mort ! Quand donc mettrez-vous fin à une telle conduite ? » Et alors chacun apportait son offrande, ce qu'il avait trouvé de pire dans les récoltes de l'année, comme pour dire aux dieux : « Voyez les beaux fruits que vous nous donnez! »

Il nous reste à dire un mot du *tabou*, cette coutume générale de toutes les îles de la Polynésie. C'était une loi prohibitive, un solennel « n'y touchez pas », qui vous interdisait de pénétrer dans un lieu déclaré *tabou*, de manger d'un poisson, d'un fruit, d'un aliment désigné, d'éviter complètement une personne atteinte de cette excom munication qui l'excluait de toute relation avec ses semblables et rendait impur tout ce qu'elle touchait. Celui qui était frappé de *tabou* n'avait pas même le droit de prendre ses aliments pour les porter à la bouche, il devait se nourrir à la manière des animaux. La grande préoccupation des Wallisiens était d'éviter le *tabou* que l'on encourait en violant toute prohibition portée sur un objet, un lieu, une personne. Religieux dans son origine, le *tabou* finit par entrer dans le domaine civil et par devenir comme un règlement de police, qui produisait plus ou moins de respect, selon le degré de crainte inspirée par le maître.

Aux Wallis, le gouvernement est monarchique. Il est représenté par un roi qui règne, et un premier ministre qui gouverne sous le nom de *Kivalou*. La royauté et la charge de Kivalou appartiennent à deux familles et sont héréditaires, non en ligne directe, mais en ligne collatérale, au premier degré. Les frères sont appelés à la succession, et, à défaut des frères, on revient aux enfants du défunt. Le roi a droit de vie ou de mort sur tous ses sujets et le haut domaine sur leurs biens. Il peut mettre le *tabou*, faire la paix ou la guerre. Le premier ministre seul a le droit de présenter des observations au roi ; s'il est intrigant ou intelligent, il parvient à exercer une véritable domination, tout en restant à la seconde place. Au-dessous du roi et du Kivalou viennent les chefs de village qui ont droit à des honneurs particuliers.

La langue des Wallis est un dialecte du polynésien. Se rattachant de loin aux langues malaises, elle a le même genre et les mêmes racines que les dialectes foutounien, tongien et samoan. Elle a un grand nombre de mots, mais peu de sons, puisque son alphabet, que

nous devons à Mgr Bataillon et à ses missionnaires, n'a que 15 caractères, sans aucune diphtongue. Elle se distingue toutefois par la douceur et l'harmonie. Aucune syllabe ne se termine par une consonne, et les voyelles prédominent dans tous les mots.

LA MISSION CATHOLIQUE. SA FONDATION.

Le premier vaisseau aperçu par les Ouvéens fut celui de Wallis, qui ne fit que passer au large, en 1767. En 1825, le capitaine anglais Moarn pénétra le premier dans la rade intérieure. Puis un autre marin, Mamani, par un heureux coup de main, s'empara du pouvoir, mais il tomba bientôt sous la hache des Ouvéens. Après lui, un baleinier américain, qui pénétra également dans la baie intérieure, vit son équipage massacré et fut lui-même pillé et brûlé. Vers l'année 1836, une soixantaine de Tongiens débarquèrent à Wallis : c'étaient les envoyés du ministre protestant de Vavaou. Ils portaient tous des massues, des lances, des fusils. Aussi la guerre fut-elle bientôt déclarée. Retranchés dans un fort élevé à la hâte, ils soutinrent un siège contre l'île entière, mais, pressés par la famine, ils se virent contraints de se rendre. Tous eurent la tête coupée, à l'exception de quatre hommes, des femmes et des enfants.

Quelques mois plus tard, le 1er novembre 1837, la goélette *Raïatéa* mouillait dans la rade de Wallis, et le P. Bataillon, accompagné du Fr. coadjuteur Joseph Luzy, descendait sur cette terre polynésienne dont il allait devenir l'apôtre.

Né le 6 janvier 1810, à Saint-Cyr-les-Vignes (Loire), Pierre Bataillon avait fait ses études au petit séminaire de l'Argentière (Rhône). « Doux et patient à la fois, a écrit de lui M. F. Julien, mais taillé en hercule, l'apôtre des Wallis joignait aux mérites d'une indomptable énergie morale l'avantage d'une vigueur physique exceptionnelle. Seul, isolé, perdu, en face d'une population de 2500 cannibales, il eut ses heures de crise et de détresse, ses journées d'épuisement et de faim. Traqué parfois comme une bête fauve,

réduit à se nourrir des débris que l'on jetait aux porcs, jamais il n'eut de défaillance. Ses efforts énergiques ne furent point perdus. Il lui fut donné de recueillir lui-même les premiers fruits de son apostolat. Pour s'être fait attendre, la moisson n'en eut que plus de prix. »

Présenté au roi de Wallis par Mgr Pompallier et le P. Chanel, le P. Bataillon, après avoir offert les menus présents de bienvenue, obtint la permission de séjourner dans l'île à titre d'ami, pour y apprendre la langue. Il n'en demandait pas davantage, craignant avant tout d'être confondu avec les missionnaires anglais de Vavaou. Les porteurs indigènes, envoyés pour ses bagages, firent sauter les serrures, dérobèrent tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance et déposèrent le reste dans la case du roi. Impossible de se plaindre, car déjà les rassemblements hostiles venaient sommer le souverain de rapporter sa permission. Le Kivalou se déclarait contre lui et l'émotion était vive dans l'assistance. Il fallut toute l'éloquence du chef Tououngahala qui, connaissant un peu l'anglais, avait pu visiter les missionnaires à bord, pour obtenir que le roi renouvelât publiquement l'autorisation déjà accordée aux étrangers.

Il fallait d'abord apprendre la langue. Deux Européens, un Anglais, Curtis, et un Français, David, qui résidaient dans l'île, donnèrent les premières notions. Chaque mot nouveau, obtenu par des observations journalières, était noté avec soin dans un cahier qui fournit les premiers éléments du premier dictionnaire de la langue des Wallis.

Il fallait ensuite gagner l'affection de tous, mais surtout celle du roi Lavéloua, qui, riche d'embonpoint et pauvre d'intelligence, enclin à la paresse et à la gourmandise, n'était cependant pas dépourvu de certaines qualités. Le P. Bataillon y réussit. Un des premiers chefs, ennemi juré des blancs, entre un jour dans la case du roi, où se trouvait le P. Bataillon et le frère Joseph : « Fais sortir ces étrangers, dit-il, et je me charge de leur affaire. — C'est moi qui

m'en charge », répondit Lavéloua d'un ton d'autorité qui ne souffrait point de réplique.

Le P. Bataillon dut s'improviser médecin. Par ses prescriptions purement hygiéniques, il réussit à guérir un jeune homme de la famille royale, qui désormais s'attacha à lui d'une manière irrévocable. Cette guérison fit sa réputation. De tous côtés affluèrent les malades et les infirmes. Il en profita pour parcourir les villages, heureux de pouvoir baptiser d'ici de-là quelques enfants en danger



ÉGLISE DE MATAOUTOU

de mort, et, par sa bienveillance, de gagner la confiance de tous.

Au mois d'avril 1838, il reçut la visite du P. Chanel, et c'est pendant ce séjour du futur martyr qu'eurent lieu les deux événements qui déterminèrent le mouvement de conversion des îles Wallis.

Chargés de la part du roi de porter des présents au chef Tououngahala, dans l'île de Noukouatéa, les deux Pères se mirent à parler de la France et du peuple français. Le chef, ravi de ce qu'il entendait, manifesta le désir de connaître la religion de cette nation qui marchait à la tête des autres peuples. On lui expliqua les vérités fondamentales du christianisme. Soudain : « Pourquoi donc êtes-vous

venus dans nos îles? s'écrie-t-il. — Nous avons quitté la France, notre belle patrie, dont nous sommes si fiers, répondit le P. Bataillon, nous avons dit adieu à nos parents, et nous sommes partis malgré leurs larmes, pour vous apprendre à connaître le vrai Dieu que nous adorons et que vous ignorez. C'est vous qui serez désormais notre famille. Fallût-il mourir à la peine, nous serons heureux de mourir pour que vous soyez heureux de vivre sur la terre et dans le ciel, où nous voulons vous conduire tous. — Votre projet est beau, votre amour pour nous est grand, répondit le chef; votre religion m'attire. Gagnez d'abord le roi, et toute l'île est à vous. »

Cinq jours plus tard, à Ouvéa, le roi se présente au moment où le P. Chanel allait célébrer la sainte Messe. Pendant tout le temps du saint Sacrifice, il suivit des yeux avec une attention extraordinaire tous les mouvements du prêtre. Il était dans un étonnement impossible à décrire. En se retirant il remercia, et durant toute la journée ne cessa de raconter ce qu'il avait vu le matin. Depuis ce jour plusieurs indigènes sollicitèrent l'honneur d'être admis aux cérémonies catholiques, et lui-même continua d'assister à la messe, qu'il admirait sans la comprendre.

Ces premières impressions favorables encouragèrent le P. Bataillon à visiter l'île. Les chefs Manouka, Mouni, Pouliouvéa, surnommé le Grand Guerrier, lui firent le meilleur accueil dans leurs villages. De son côté, après quelques tergiversations, le chef Tououngahala pria le P. Bataillon de venir publiquement enseigner la religion dans son île de Noukouatéa.

Le missionnaire avait à peine commencé depuis huit jours ses instructions, qu'un messager venait lui annoncer que les prêtres païens excitaient le roi au massacre des blancs et des insulaires qui s'attachaient à lui. Les deux jeunes chefs Tououngahala et Manouka n'hésitèrent pas à se rendre auprès de Lavéloua pour le détourner des mesures violentes. Le roi leur donna l'ordre de lui renvoyer le missionnaire. Le P. Bataillon revint et reprit résolument,

dans la case royale, ses procédés bienveillants qui charmaient Lavéloua. Un jour, en pleine assemblée des chefs, le roi entre soudain en fureur et s'adressant au missionnaire : « Qui t'a donné l'audace d'apporter le trouble dans mon île avec ta religion ? Cherche une pirogue ! Va-t-en d'ici et ne reparais plus en ma présence ! » Le Père sortit sans proférer un seul mot. Il chercha une embarcation et le lendemain se présenta devant Lavéloua : « Puisque tu m'as retiré ton amitié, lui dit-il, je pars, confiant en mon Dieu qui ne m'abandonnera pas. J'irai dans une autre île trouver un autre roi qui me donnera ce que tu me refuses. Tu verras alors si c'est moi qui portais malheur à ton peuple. Adieu ! »

On le retint, mais il ne resta qu'à la condition qu'on ne l'empêcherait pas de parler de son Dieu.

Ce fut dès lors une suite ininterrompue de menaces, de troubles, de persécutions. Tantôt Tououngahala veut se retirer à Foutouna, avec tous les néophytes, et le roi effrayé promet la liberté. Tantôt les chefs se révoltent et pillent les cases des Chrétiens, et le roi se met avec eux. Tantôt le missionnaire assiste à tous les conseils et en impose par son autorité. Puis, en juin 1840, c'est l'épidémie qui lui donne l'occasion de se dévouer et de se multiplier. Les indigènes, en retour, viennent en foule se faire inscrire comme catéchumènes. Au mois d'octobre on en comptait plus de mille. Enfin, c'est la guerre des Païens contre les Chrétiens qui menace de détruire toute la Mission. Voici dans quelles circonstances.

Le chef guerrier Pouliouvéa, résolu à se convertir, s'était rendu à Noukouatéa avec le P. Bataillon. Blessé par l'accueil froid et hautain de Tououngahala, dont la sauvagerie farouche avait déjà donné plus d'une inquiétude, il retourne à la grande île, réunit tous les chefs, gagne le roi Lavéloua, et vient s'établir au midi de la grande terre en face de Noukouatéa. Les deux camps sont en présence. Au lieu de franchir le bras de mer qui les sépare, les Païens brûlent les cases et ravagent les plantations des Chrétiens Le prêtre, pour toute

vengeance, fait réciter à ses néophytes le chapelet en faveur de ceux qui les persécutent. Ils sont prêts à se défendre, mais ils ne veulent pas attaquer. Quinze jours se passent pendant lesquels ils ne cessent de prier. Enfin leurs ennemis se dispersent et se disposent à retourner à leurs villages dans la grande île. Le P. Bataillon, leur donnant comme étendard une étoffe blanche sur laquelle était attachée une image de Marie. leur avait dit : « Allez sans crainte, cette bannière fera le tour de l'île. » La prophétie allait se réaliser.

En débarquant, Tououngahala envoie un messager au roi : « Nous ne voulons que la paix, lui dit-il. Toutefois, qu'on le sache bien, nous repousserons la force par la force. Si nous sommes attaqués, nous sommes prêts à combattre et à mourir pour la religion. — Vous serez attaqués demain, répondit le roi. » Le lendemain les deux armées étaient de nouveau en présence. « De toutes parts, nos fervents soldats récitent le rosaire pour se disposer au combat, raconte le P. Bataillon. Alors je m'avance seul du côté de l'ennemi, et fort de la force même de Dieu, pour qui je combattais, fort de la protection de la sainte Vierge à qui je m'étais pleinement confié, je prononce à haute voix et à plusieurs reprises, cette parole du prophète : « Que « Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés : *Exsurgat Deus et* « *dissipentur inimici ejus !* » Au moment même, les infidèles s'arrêtent et demeurent immobiles, comme frappés de stupeur. Ils s'excitent en vain ; on dirait que leur sang s'est glacé dans leurs veines. » Ils restèrent là trois jours et trois nuits, sous une impression de défaillance dont ils ne se rendaient pas compte, et rien ne put les décider à engager le combat. Enfin, abandonnant leurs positions, ils rentrèrent dans leurs villages, laissant les Chrétiens maîtres du champ de bataille.

Il fallait tirer parti de la victoire. Accompagné de quelques indigènes, le Père se dirige vers le village de Likou. Réunis autour de la bannière de Marie, les habitants donnent leur parole qu'ils

renonceront au culte des faux dieux. Un second village est enlevé avec le même élan. Dans un troisième, le chef, influent et redouté, résiste et cherche à surprendre les Chrétiens pour les exterminer. Surpris lui-même, et ne recevant que de doux reproches et des paroles pleines d'amitié, il est touché par cette générosité inaccoutumée chez les Ouvéens, et demande à embrasser la religion de ceux qui lui avaient pardonné. Tous les autres chefs suivirent cet exemple, sauf Lavéloua, qui se sépara de son peuple pour demeurer païen, et son frère Pooi, qui, ne pouvant se résoudre à voir triompher le Christianisme, s'enfuit sur une pirogue avec une cinquantaine de ses partisans.



ÉGLISE D'HIHIFO

DÉVELOPPEMENT ET ORGANISATION DE LA MISSION.

Jusqu'à cette époque, pendant plus de trois longues années, sauf une ou deux visites de ses confrères des îles voisines, le P. Bataillon était resté seul aux Wallis, avec un Frère coadjuteur, au milieu de ces sauvages. Personne ne comprendra jamais, s'il ne l'a éprouvé, quelle privation est cet isolement pour un prêtre, qui ne peut même pas se confesser.

Heureusement, vers la fin de 1840, juste au moment où les évé-

nements récents multipliaient son travail outre mesure, puisqu'il avait à former un peuple entier dispersé à tous les points de l'île, lui arriva un secours précieux dans la personne du P. Chevron, le futur apôtre des Tonga. On se hâta d'élever quatre églises, nues mais spacieuses, pour réunir les fidèles qui, chaque jour, matin et soir, venaient y prier, y chanter des cantiques et s'y faire instruire. Les catéchumènes augmentaient rapidement, et le roi Lavéloua lui-même demandait à embrasser la religion chrétienne. Tout était à la joie, lorsque Tououngahala, celui-là même qui avait le plus contribué aux progrès de l'Évangile, commença à faire de l'opposition et à se créer des partisans pour revenir aux pratiques immorales du paganisme. On avait tout à craindre de ce chef brouillon et révolté, lorsque, le 28 novembre 1841, deux navires, la corvette française l'*Allier*, commandée par le comte du Bouzet, et la goélette *Sancta Maria*, sur laquelle était Mgr Pompallier, apparurent à Ouvéa. Ce fut le salut. Les catéchumènes furent jugés dignes de devenir des Chrétiens, et, les 2 et 3 février 1842, 572 Wallisiens reçurent le baptême. En cinq mois, Mgr Pompallier baptisa et confirma près de 2500 indigènes.

« L'île est maintenant renouvelée de manière à ne plus la reconnaître », disait à cette époque le P. Chevron. « Ses habitants ont abandonné leurs vieilles habitudes, écrivait de son côté le Fr. Joseph ; ils ne tuent plus, ils ne volent plus, ils sont doux et affables, et en ce moment même six navires sont à l'ancre tout près de cette côte jadis si inhospitalière. »

Cette même année, la corvette l'*Embuscade*, commandant Mallet, vint visiter la Mission. Une avarie à la coque prolongea son séjour dans les eaux de Wallis, et les missionnaires profitèrent de cette occasion pour faire signer au roi, le 4 novembre 1842, un acte officiel demandant le protectorat de la France sur les Wallis. L'offre fut agréée par le roi Louis-Philippe, et sa réponse notifiée au roi par une lettre de M. Bruat, commandant des Établissements français de l'Océanie, en date du 29 avril 1844.

Le 5 avril 1843, entrait en rade un navire monté par des ministres méthodistes protestants, à la tête desquels se trouvait le Rév. Thomas, qui s'était opposé à l'établissement des prêtres catholiques à Vavaou et qui venait appuyer quelques-uns de ses coreligionnaires récemment débarqués à Wallis. Le chef Pooi, frère du roi, les reçut. Il y eut des réunions, des prédications, surtout des calomnies contre le Catholicisme. Courageusement, le P. Bataillon alla trouver M. Thomas et lui reprocha cette manière de faire. Le ministre rejeta la faute sur les Tongiens de sa suite, protesta de son innocence, finit par déclarer, devant cette attitude énergique, qu'il n'avait pas l'intention de s'établir à Wallis, et repartit.

A la fin de novembre 1843, Mgr Douarre, traversant l'Océanie pour se rendre en Nouvelle-Calédonie, s'arrêta aux Wallis. Il était chargé par le Souverain Pontife de conférer au P. Bataillon la dignité épiscopale. Le rencontrant sur la plage, sous un soleil ardent, nu-tête, sans souliers, le teint hâlé, la barbe inculte, la soutane en lambeaux, il tomba à genoux pour lui demander sa bénédiction. Le sacre eut lieu le 3 décembre, en présence de la population entière de Wallis et de l'état-major au complet du vaisseau français le *Bucéphale*.

Le *Bucéphale*, en s'éloignant de Wallis, laissait au premier Vicaire apostolique de l'Océanie Centrale les PP. Roudaire, Mathieu et Grézel. L'œuvre commencée demandait encore de longs et laborieux efforts. Il fallait instruire des esprits incultes et étrangers aux idées que les sens n'évoquent pas. Il fallait enlever aux mœurs et aux usages une sauvagerie native qu'une éducation lente et progressive pouvait seule assouplir. Il fallait construire des églises capables de résister aux terribles cyclones et assez vastes pour y réunir la population tout entière. Il fallait visiter et évangéliser les îles environnantes. Il fallait installer l'imprimerie dont les nouveaux venus avaient apporté le matériel, et publier les premiers livres en langue ouvéenne. Il fallait surtout maintenir la paix entre

deux chefs influents, Pooi, Païen se disant Protestant, et Tououngahala, mauvais catéchumène. L'un et l'autre n'avaient d'autre but que de dominer le roi Lavéloua de son vivant et le remplacer après sa mort. Heureusement après une série d'hostilités qui durèrent plusieurs années, Pooi, ne recevant aucun des secours promis des îles Tonga, prit le parti d'y retourner, et la tranquillité reparut.

Après la mort du roi Lavéloua, la reine Falakika, présentée par le premier ministre, fut agréée et reconnue par le peuple, le 8 décembre 1858. Durant son règne, les Protestants de Tonga tentèrent un nouvel effort. En 1866, un capitaine de la marine anglaise vint menacer de mettre l'île à feu et à sang, si l'on s'opposait à l'établissement d'un ministre anglais à Wallis et au retour de Wallisiens protestants. La reine refusa. L'année suivante, un ministre wesleyen, se disant envoyé par la reine d'Angleterre et le roi de Tonga, mais qui n'était en réalité qu'un délégué de la Société biblique, renouvela ses menaces d'intimidation. La reine fut inflexible : « C'est sous le couvert de la religion protestante que mes enfants se sont révoltés, répondit-elle, et si maintenant on veut l'y introduire, c'est pour avoir une raison de ranimer les anciennes guerres. » Le ministre s'irrita, puis se ravisant : « Est-ce que tu n'aimerais pas, dit-il à la reine, les écus qui sont aujourd'hui en si grande quantité à Tonga? C'est l'amour du roi pour notre culte qui en est la source. — Va-t'en, toi, répondit fièrement Falakika, laisse-moi dans ma pauvreté ; va servir ton roi. »

Falakika régna dix ans. A sa mort, le Kivalou, sur l'avis unanime des chefs, choisit pour reine Amélie, fille du roi Lavéloua et nièce de la reine défunte, qui rapidement étouffa une première révolte, épargna la vie des coupables, exila leurs chefs, se fit accepter de tous et délivra le pays du fléau révolutionnaire.

Ce fut une femme admirable que la reine Amélie, et l'on est surpris de rencontrer tant de noblesse et d'élévation au milieu de ces pauvres sauvages.

« Douce, humble et patiente au dehors, mais au fond énergique et résolue ; une de ces affections que rien n'effraie, un de ces dévouements que rien ne lasse. Plus d'une fois, aux risques de sa propre vie, elle sauva les jours du vaillant prêtre que tant de périls menaçaient.... Elle a contribué puissamment au triomphe du Christianisme, dans ce milieu, où tout lui était hostile. Montée sur le trône, elle est demeurée toujours pieuse, toujours dévouée à cette religion qui charma sa première enfance et aux hommes qui



L'ÉCOLE DES FILLES A MOUA

sont pour elle ses représentants sacrés. » Tel est le témoignage qu'a rendu d'elle l'amiral Aube.

Cependant l'œuvre d'évangélisation demandait encore, comme élément utile, presque indispensable, des femmes d'un rare dévouement, d'une vertu éprouvée, et mieux encore : des Sœurs. En 1845, Mlle Perroton, malgré ses quarante-huit ans, s'offrit pour Ouvéa. Le commandant Marceau résista longtemps avant de la recevoir sur l'*Arche d'Alliance*. Mais quand il l'eut connue : « Ce n'est pas une femme que j'ai emmenée, écrivait-il plus tard, c'est un homme. A son arrivée à Wallis, elle a eu de rudes croix, de lourdes épreuves ; son âme n'a jamais fléchi. A Wallis, elle fait un bien immense ; mais Dieu lui a mis un voile sur les yeux, de sorte que, ne voyant pas le bien, elle se croit entièrement inutile. »

Huit ans plus tard, des Religieuses du Tiers Ordre Régulier de Marie venaient continuer son œuvre. « S'adressant d'abord aux enfants, aux jeunes filles, écrivait M. F. Julien, les Sœurs ont suivi pas à pas leurs élèves, et formé leurs mains au travail, leur cœur à la prière. Après quelques années, elles ont réussi à modeler, à inspirer et à faire revivre enfin ce type inconnu aux sauvages : la jeune fille chaste, l'épouse fidèle et la mère féconde. Oui, par la chasteté et l'indissolubilité des liens du mariage chrétien, elles ont rendu la vigueur, la beauté et la fécondité à une race dont la dégénérescence et l'épuisement, depuis l'arrivée des Européens, ont frappé de tristesse et d'étonnement les plus savants observateurs. »

La première église en pierre fut bâtie par le P. Mériais et quelques maçons étrangers, dans le village de Mataoutou, sous le vocable de Notre-Dame-Reine-de-la-Paix. Piqués d'émulation, les habitants de Moua voulurent aussi avoir leur temple en pierre. Mgr Bataillon le leur promit, à la condition qu'ils se chargeraient entièrement de l'œuvre. C'était à la fois secouer leur paresse native, cause de tant de vices, et les initier à un genre de construction qu'ils ignoraient complètement. Le P. Padel accepta la direction des travaux, qui durèrent dix ans. Chacun des onze villages de la paroisse venait chaque semaine fournir sa part de travail. On allait lentement, car, « à Wallis, on prend son temps, disait un missionnaire, et on en a toujours de reste ». Enfin, le monument, commencé en novembre 1859, fut achevé, tout en pierres de taille. Il mesure 60 mètres de long et 20 de large. Vingt contreforts surmontés de clochetons, des fenêtres ogivales de 10 mètres, et une flèche de plus de 20 mètres lui donnent un aspect imposant dont les gens de Moua sont justement fiers. D'autres centres les imitèrent, en particulier Hihifo et Lano, le premier pour la paroisse, le second pour le séminaire indigène.

Cependant Mgr Bataillon avait fait deux voyages en France pour

solliciter des secours pécuniaires et de nouveaux ouvriers. A la fin, il sentit ses forces s'épuiser. Déjà plusieurs de ses missionnaires avaient succombé aux fatigues : les PP. Mondon, Mériais et Padel, à Wallis, le P. Mathieu et le Fr. Joseph au sanatorium de Sydney. Quand son heure arriva, à l'exemple des saints patriarches de l'Ancien Testament, il voulut mourir sous les yeux et dans les bras de ses enfants. Par son ordre, toute la population de l'île fut convoquée dans l'église de Moua. Revêtu, comme aux grandes solennités, de ses ornements pontificaux, assis sur son trône épiscopal, il demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec une foi et une sérénité incomparables. Puis, bénissant son peuple qui sanglotait : « Mes enfants, leur dit-il, soyons soumis à la volonté de Dieu. J'attends mon heure. Que sa sainte volonté soit faite ! »

Quelques heures après, le 10 avril 1877, il rendait sa grande âme à Dieu. Dès le lendemain, la pieuse souveraine Amélie Lavéloua écrivait à Mgr Elloy : « Je te fais savoir, à toi Seigneur, la mort de notre Père Enosi. C'est le jour de sa sépulture. Grande est notre douleur, de moi et de tout mon peuple. Nous avons perdu notre lumière. Enosi n'est plus. Daigne avoir de l'affection pour cette terre d'Ouvéa désolée, afin que notre cœur ait un peu de repos, car notre douleur est immense. »

Mgr Elloy, alors en résidence aux îles Samoa, était déjà le coadjuteur de Mgr Bataillon. Il lui succéda, mais il mourut l'année suivante, dans un voyage en France, et, le 7 mai 1879, fut remplacé par Mgr A. Lamaze, le Vicaire apostolique actuel des Wallis.

L'ÉTAT ACTUEL

Depuis le traité d'amitié du 4 novembre 1842, les Wallisiens sont français de cœur. En 1870, le consul allemand d'Apia voulut acquérir des terrains à Moua et y faire des plantations ; plus tard, en 1880, le gouverneur des Fidji, sir Arthur Gordon, fit pressentir la reine sur ses dispositions à l'égard de l'Angleterre. Pour déjouer

tous ces projets, Amélie résolut de faire confirmer la situation de la France par une demande formelle de protectorat qu'elle adressa, en 1886, au commandant du *Decrès*, M. de Montesquiou Fezensac, et qui fut acceptée. Par le traité du 19 novembre 1886, les Wallis sont placés sous notre protectorat effectif. Leur pavillon est écartelé des couleurs françaises. Un Résident, nommé par le Président de la République avec l'assentiment de la Reine, a droit d'entrée dans le conseil des chefs. Il doit protéger le gouvernement indigène contre les attaques des autres puissances, mais lui laisser sa pleine liberté d'action vis-à-vis de ses sujets.

La reine Amélie mourut au commencement de l'année 1895, après un règne de 27 années de paix et de bonheur pour ses sujets. Elle fut remplacée, dans le conseil des chefs réuni en présence du résident français, par le chef Vito Lavéloua actuellement régnant.

Après soixante années d'apostolat, nous voyons une terre sauvage entièrement transformée. La population s'est accrue de plus d'un tiers par les naissances. Elle atteignait dernièrement le chiffre de 5000 habitants. Les trois paroisses de Hihifo, Mataoutou et Moua ont chacune à leur tête un missionnaire français secondé par un prêtre indigène. Tous les enfants sont instruits jusqu'au jour du mariage. Des catéchistes, sous la direction des missionnaires, tiennent les écoles de garçons. Quatre Sœurs européennes, secondées par vingt Religieuses indigènes, élèvent et instruisent plus de 500 jeunes filles. Après avoir travaillé dans les champs avec leur famille, les écoliers, petits et grands, se rendent à l'école à la tombée du jour. Aussitôt arrivés, ils prennent place dans de larges cases, servant à la fois de réfectoire, de classe et de dortoir. On y prend le repas du soir, suivi d'une leçon de catéchisme, d'histoire, de géographie. Vers neuf heures, un coup de cloche avertit que le moment de dormir est venu. Le lendemain, avant le lever du soleil, au même signal, tout ce petit monde quitte sa natte et va assister à la messe. Alors, s'il fait jour, les classes commencent : lecture,

écriture, calcul, chant, etc., après quoi tous s'en retournent aux plantations.

Le collège-séminaire de Lano donne à un certain nombre de jeunes gens choisis une éducation et une instruction plus complète. Il a déjà formé plusieurs prêtres indigènes et de nombreux catéchistes qui, placés en diverses îles du Vicariat apostolique de l'Océanie centrale, sont devenus de précieux auxiliaires.



SÉMINAIRE DE LANO

A Sofala, les Sœurs tiennent un pensionnat de jeunes filles et un noviciat de Sœurs indigènes. Car le lys de la virginité croît et fleurit à Wallis, et les vingt Religieuses indigènes du Tiers Ordre de Marie enseignant dans l'île sortent des meilleures familles d'Ouvéa.

La Mission de Wallis compte actuellement 9 missionnaires, 10 églises et 10 écoles.

Ouvrages à consulter. — Amiral Aube, *Entre deux campagnes*, Paris, 1854. — Félix Julien, *Commentaires d'un Marin*, Paris, 1870. — Aylic Marin, *En Océanie*. — Henrique, *Les Colonies françaises du Pacifique*. — R. P. Mangeret, *Mgr Bataillon et les Missions de l'Océanie centrale*, Lyon, 1885. — *Annales de la Propagation de la Foi*, lettres des PP. Bataillon, Chevron, Monfat, etc., 1842, 1843, 1858, 1878, 1885, etc. — *Annales des Missions de l'Océanie*, 10 volumes in-8, Lyon.

CHAPITRE V

LES ILES FOUTOUNA

LE PAYS ET LES HABITANTS

Le groupe de Foutouna, que les marins appellent aussi Horn, aurait été découvert, au témoignage de Dumont d'Urville, en 1616, par le capitaine hollandais Schonsen. Il comprend une grande terre de ce nom de 9 à 10 lieues de tour, et, au S.-E., une île moins considérable, l'île Alofi, séparée seulement par un chenal, large de 1500 m. et rétréci en maints endroits par des récifs madréporiques.

Une belle montagne, à la végétation splendide, dont les parois tombent à pic dans la mer, vers l'Ouest, et dont les contreforts enchevêtrés descendent par étages, à l'Est et au Sud, voilà Foutouna telle qu'elle apparaît aux voyageurs. Le mont Pouké, élevé de 833 mètres, s'aperçoit par temps clair de 15 et 20 lieues au large. De ce sommet descendent de ravissantes vallées, étroites et profondes, ombragées d'une végétation puissante, qui s'en vont en zigzags dans toutes les directions et qu'animent de bruyants ruisseaux. D'origine volcanique, le groupe des îles Foutouna est parfois secoué par des tremblements de terre effrayants. Le P. Chanel a compté jusqu'à 19 fortes secousses dans une même journée.

L'île principale ne présente qu'une seule échancrure, l'anse de Sigavé, au S.-O., par 179°35′ de long. Est, méridien de Paris, et 14°15′ de lat. Sud. Petite crique en pleine côte, beaucoup trop ouverte pour devenir un bon port, elle est insuffisante pour les grands

navires, dangereuse dans la saison des grains, et, en tout temps, difficile, à cause du ressac continuel qui se fait sentir le long de la côte.

L'île Alofi, presque inhabitée, possède des grottes naturelles merveilleuses, dont l'une, Vaikinafa, est si spacieuse qu'elle pourrait contenir plus de 3000 personnes, et une autre, Lita, non encore complètement explorée, a une entrée qui rappelle la façade d'une cathédrale gothique.

La couche épaisse d'humus qui remplit le fond des vallées est d'une fertilité extraordinaire. Pendant la nuit, des rosées abondantes détrempent le sol qu'un soleil ardent féconde pendant le jour. La plupart des arbres et des plantes de Tahiti croissent à Foutouna, et on y retrouve les mêmes cultures qu'à Wallis.

Comme dans toutes les îles de l'océan Pacifique central, la faune terrestre n'est pas riche : quelques oiseaux, pigeons, tourterelles, canards sauvages, divers échassiers, plusieurs petites espèces de différents genres, et la poule de basse-cour, d'importation récente, mais qui vit à l'état presque sauvage. Le porc, seul mammifère élevé par les indigènes, y est, comme aux Wallis, réservé pour les festins solennels.

De même race polynésienne que les Wallisiens, les Foutouniens sont de beaux hommes au teint fortement hâlé. Ils avaient autrefois l'habitude de se farder, divisant la figure en quatre carreaux symétriques, deux noirs et deux rouges. La plupart ne soignaient pas leur chevelure et la laissaient flotter sur leurs épaules, affectant même de donner certains coups de tête pour la secouer comme une crinière. Moins dignes dans leur tenue, moins polis dans leurs relations que leurs frères des Wallis, les Foutouniens sont plus actifs et plus laborieux. Mais le travail n'était pas chez eux le compagnon de la vertu. Voleurs et cruels, ils étaient redoutés des navigateurs, et si les missionnaires catholiques n'étaient pas venus leur prêcher la concorde, la population aurait fini par disparaître. Autrefois, en

effet, Foutouna comptait 4000 habitants et Alofi 2000, divisés en quatre tribus rivales, entre lesquelles il ne se passait pas d'années que, sous les prétextes les plus futiles, la guerre n'éclatât. Ils la faisaient avec la fronde, le javelot en bois de fer qu'ils maniaient à distance avec une merveilleuse habileté, et le casse-tête. Par suite de ces luttes acharnées, à l'arrivée du P. Chanel, Foutouna n'avait plus que 800 habitants répartis en deux tribus : Toua et Sigavé. La tribu d'Alo avait été anéantie, et Alofi ne comptait plus que de rares survivants.



ARBRE A PAIN (ARTOCARPUS INCISA)

On a dit qu'à cette époque l'anthropophagie ravageait Foutouna. C'est une erreur. En fait, cette coutume monstrueuse avait cessé depuis quelques années par l'interdiction, sous les peines les plus sévères, du chef Niouliki, soucieux de prévenir l'extinction de son peuple. Un vieillard, soi-disant inspiré, lui proposa, un jour, de revenir à la « nourriture des Dieux ». C'était le nom foutounien de l'anthropophagie. « Eh bien! soit, répondit Niouliki, mais c'est toi que je mettrai le premier au four. »

Mais, dans le premier tiers de ce siècle, les Foutouniens, d'après le témoignage du P. Chanel, étaient d'horribles cannibales. « La fureur de manger de la chair humaine, écrivait-il, en vint au point que, les guerres ne suffisant plus pour fournir aux hideux festins, on se mit à faire la chasse au sein de sa propre tribu: hommes,

femmes, enfants, vieillards, amis ou ennemis, étaient tués sans distinction. On en vit même qui égorgeaient les membres de leur propre famille. Des mères ont fait rôtir, pour s'en repaître, le fruit de leurs entrailles. Que de fois j'ai touché la main à un malheureux qui a fait cuire ses vieux parents pour les manger avec ses amis! Au chef seul, en sa qualité de Dieu, étaient servis des corps entiers; pour les autres, on se contentait de les découper. On a compté jusqu'à 14 cadavres dans un repas de prince. Avec les corps rôtis, souvent on servait des hommes vivants, pieds et mains liés; on découpait les bras, les jambes et, en dernier lieu, la tête; ou plutôt, on les sciait avec un fragment de bambou. Un de ceux qui me racontaient ces horreurs, sans même en paraître ému, n'en a tué que six pour sa part: « C'était peu », ajoutait-il. »

L'infanticide était si commun à Foutouna, que ce n'était plus une honte pour des mères de faire périr leurs enfants. » On en trouve qui ont tué jusqu'à six de ces innocentes créatures, écrivait le P. Chevron. Les unes les étouffent à la naissance, d'autres les enterrent vivants dans le sable. Et si la mère ne se sent pas le courage d'étouffer le cri de la nature, ses voisines se chargent de l'exécution. »

La religion des Foutouniens était en rapport avec leur caractère farouche et cruel. Leurs croyances superstitieuses peuvent se résumer dans la terreur que leur inspiraient leurs dieux qui, pour eux, étaient d'une barbarie insigne. On disait un jour au P. Chevron, d'une femme qui avait écrasé sous ses pieds son petit enfant: « Elle a des entrailles de dieu! » Lorsqu'un fléau, une épidémie, un cyclone, s'abattaient sur l'île: « C'est un dieu qui nous mange », s'écriaient-ils. Ces dieux avaient pour tabernacles quelques insulaires, hommes ou femmes, qui, de génération en génération, se transmettaient la divinité devenue héréditaire dans leur famille. Le grand chef ou roi était vénéré comme le sanctuaire vivant du plus puissant des esprits. Grâce à ce privilège, nul ne songeait à regarder

le souverain comme responsable de ses actes : un dieu le possédait ; ses fantaisies, ses fureurs, comme ses actes de bonté, étaient sacrés !

La famille subissait plus directement encore l'influence de cette barbarie. Le mariage n'avait aucune stabilité. « Au premier mécontentement de l'un ou l'autre époux, écrivait le P. Chevron, on se quitte, avec moins de difficulté qu'on n'en verrait en Europe à renvoyer un domestique. » Les enfants s'élevaient comme ils pouvaient. La distribution des emplois était cependant en harmonie avec les forces et les aptitudes des membres de la famille : aux hommes étaient réservés la culture des terres, l'entretien des arbres, la grande pêche, et le soin de la cuisine. Aux femmes, le soin de ramasser les coquillages, de tresser les nattes et de fabriquer le *siapo* ou *tapé* de Foutouna. Renommé dans tous les archipels voisins pour la solidité de l'étoffe et la régularité de ses peintures en petits carreaux imitant la mosaïque, le siapo, serré autour de la ceinture, forme une sorte de tablier ou de jupe, qui constituait autrefois le vêtement des indigènes.

Les habitations à Foutouna sont très simples. Une grossière charpente, reposant sur 4 ou 6 colonnes, supporte une toiture de feuillage qui descend à 2 ou 3 pieds du sol. Entre les piliers, on place des troncs d'arbres, pour se protéger contre les atteintes de l'air, et on ne ménage d'autre ouverture qu'un passage bas et étroit, qui sert à la fois de porte et de fenêtre. La forme de ces cases est généralement ovale, et leur dimension variable, mais toujours de peu d'étendue. Chaque maison est entourée d'une sorte de terrasse plus ou moins vaste, sablée et entretenue avec soin.

L'île a conservé, sous le protectorat de la France, sa division en deux grandes tribus : Sigavé, à l'Ouest; Alo, au Sud et à l'Est; à cette dernière appartient l'île Alofi. Les grands chefs conservent leur juridiction sur leurs sujets respectifs. Le Catholicisme a mis fin aux hostilités en comprimant le vieux ferment toujours vivace et

toujours prêt à renaître. En 1892, une guerre faillit éclater entre les deux tribus. Le P. Quiblier, Supérieur de la Mission, se hâta de donner à ses paroissiens, sous forme de retraite, une série d'instructions qui amenèrent une paix cordiale.

La langue de Foutouna nous est connue par le dictionnaire du P. Grézel. Très rapprochée de la langue des Wallis, elle appartient aux nombreux dialectes polynésiens. Elle possède nos voyelles, dont l'*u* a toujours le son *ou*, et dix consonnes. Elle ne connaît pas l'*r* et le remplace par un *l* dans les mots étrangers. Les mots se terminent toujours par une voyelle, et aucune des voyelles n'est muette. Elle n'a pas les nasalités *an*, *on*, *in* : ainsi le nom du P. Chevron se transforme en *Sévélio*. Cependant la prononciation du *g*, que l'on fait précéder du son guttural de l'*n*, équivaut presque à une nasalité. La syntaxe a les plus intimes analogies avec celle des dialectes wallisien et tongien.

ARRIVÉE DES MISSIONNAIRES

Au mois de novembre 1837, la *Raiatéa*, après avoir déposé le P. Bataillon et le Fr. Joseph à Wallis, faisait voile sur Foutouna pour y conduire le matelot anglais Thomas Boog. Sur la présentation de Boog, le conseil des chefs, après quelques hésitations, se montra favorable au séjour de deux missionnaires dans l'île. « Il ne faut pas renvoyer ces blancs, car ils nous procureront des richesses. » Cette considération fut prépondérante. Les chefs firent donc le meilleur accueil à Mgr de Maronée et au P. Chanel, qui descendirent à terre et appuyèrent leur requête de présents, plus éloquents que les paroles. Il fut décidé que le P. Chanel et le Fr. coadjuteur Marie-Nizier séjourneraient à Foutouna pour étudier la langue et les mœurs du pays.

Pierre-Louis-Marie Chanel était né au village de Cuet (Ain) le 12 juillet 1803, d'une humble famille de cultivateurs. « J'ai connu, presque dans l'intimité, cet homme au cœur d'or, à la foi naïve, aux

mœurs angéliques, écrivait Mgr Dépéry, évêque de Gap et ancien vicaire général de Belley. Je l'ai vu dans l'humble presbytère de nos montagnes, puis remplissant successivement les fonctions de professeur, de directeur spirituel et de supérieur du collège de Belley. Partout et toujours, j'ai trouvé le P. Chanel semblable à lui-même, modeste dans ses habitudes, doux et humble de cœur, pratiquant avec la simplicité d'une action ordinaire les suprêmes sacrifices. »



FOUTOUNIEN GRIMPANT A UN COCOTIER

La *Raiatéa* étant repartie le 7 novembre, le P. Chanel se rendit à Poï, résidence habituelle du grand chef Niouliki. Niouliki était un homme de haute taille, qui avait les qualités trop rares et les vices trop nombreux de sa race. Il reçut le P. Chanel en ami, et, lui donnant une case tout près de la sienne : « J'ai promis de te nourrir, lui dit-il, je te nourrirai ; j'ai promis de te protéger, je te protégerai. Tu n'as rien à craindre dans mon île, car voici que je te fais *tabou*. Maintenant, tu as droit au respect de tous. Quiconque te toucherait s'exposerait à ma colère et à celle des dieux. » C'étaient de belles paroles. Et cependant, quelle situation pour ce pauvre prêtre de 34 ans, ignorant la langue

des peuples qu'il veut évangéliser, n'ayant nulle idée de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs préjugés, de leurs superstitions! Agneau parmi les loups, il va subir un long et dur martyre de trois années, au milieu de contradictions sans nombre, trois années d'insuccès, de stérilité apparente. Et puis, Dieu lui demandera le sacrifice de sa vie à l'heure même où la moisson semblera jaunir.

D'abord, il étudie péniblement l'idiome foutounien, à force de signes et de questions, enregistrant chaque jour les mots nouveaux qu'il a pu acquérir. Dans ses courses, il s'efforce de se montrer partout affable et bienveillant, baptisant quelques enfants moribonds, et souffrant, avec une patience inaltérable, des privations et des vexations de tous genres. Sa pauvreté et son dénûment étaient extrêmes. Réduit souvent à des jeûnes prolongés et excessifs par l'oubli ou le mauvais vouloir de Niouliki, il était contraint de se nourrir des débris d'aliments qu'il rencontrait dans ses courses. Monseigneur Epalle, qui le visita en 1839, nous a décrit sa case : un petit autel en bois brut, des cailloux pour parquet, un tronc d'arbre jeté en travers et servant d'oreiller pour la nuit, des vêtements qui tombent en lambeaux, des ornements sacerdotaux, quelques instruments pour la culture de son jardin, la hachette qui fut l'instrument de son supplice, voilà tout son mobilier :

Dès qu'il put se faire comprendre, il essaya d'instruire les insulaires : les résultats furent presque nuls. Il écrivait à son Supérieur général, le 16 mai 1839 : « 20 baptêmes, dont 3 d'adultes, tous en danger de mort, sont l'unique moisson recueillie pendant 18 mois. »

Cependant, un travail profond s'opérait dans les esprits et dans les cœurs : sa charité, sa bonté exquise ne pouvaient laisser insensibles ceux qui en bénéficiaient. Il se prodiguait aux blessés les jours de guerre, donnait ses soins aux malades, visitait les nécessiteux ; il guérit même d'un mal très grave Mousoumousou, le pre-

mier ministre du grand chef. Les Foutouniens ne le nommaient plus que « l'homme à l'excellent cœur », et témoignaient une sympathie marquée pour la religion du prêtre blanc.

Un des chefs principaux, Maligi, dont les actes de cannibalisme étaient bien connus, fut un des premiers à subir l'heureuse influence du P. Chanel. « Quand tu es arrivé dans notre île, lui disait-il, je voyais sur ton visage que tu avais le cœur bon ; tu vins me voir, tu me saluas, tu me fis un présent. Plus tard, tu m'as enseigné ta religion; tu m'as dit que Jéhovah aimait tellement les hommes qu'il avait envoyé son fils sur la terre pour les sauver; que ce fils était mort pour eux sur une croix, qu'au lieu de se venger de ses bourreaux, il leur avait pardonné et avait même prié pour eux ; et tu as béni ma maison. J'ai trouvé cela beau. Mais te souviens-tu du jour où nous revenions ensemble d'Alofi? On t'insulta, on te menaça même du casse-tête; j'étais furieux. Je regardai bien ce que tu allais faire : tu levas d'abord les yeux au ciel ; tu parlas ensuite d'un ton ferme et calme à ton ennemi, tu désarmas sa colère, tu lui pardonnas ! Et moi, profondément ému, je me dis et je dis à un autre : le missionnaire nous aime, il fait ce qu'il nous recommande de faire, il pardonne à ses ennemis ; sa parole est donc vraie. »

Un petit nombre de catéchumènes se montrent déjà disposés à rejeter leurs superstitions. Le Père les instruit avec zèle, les reçoit souvent chez lui ; mais il sent bien qu'il arrivera à peu de chose tant qu'il n'aura pas gagné le grand chef à Jésus-Christ. Il se met donc tout entier à cette œuvre difficile, multiplie ses visites et fait souvent tomber le discours sur les dogmes chrétiens. Niouliki semble l'écouter avec plaisir, mais se garde de manifester aucune velléité de conversion. Il avait trop d'intérêt à laisser vivre un paganisme dont il était le grand prêtre, auquel il devait toute son influence, qui innocentait tous ses actes ; et ces mauvaises dispositions étaient soigneusement entretenues par les anciens qui, eux aussi, tenaient pour le vieux culte.

Quand ils virent croître le nombre des catéchumènes, ils tinrent conseil pour arrêter, coûte que coûte, les succès du missionnaire. « Cessez, disait une proclamation du grand chef, cessez de visiter le prêtre blanc pour apprendre de lui cette chose qu'on appelle la religion; sinon il mourra. » Vers cette époque, son fils aîné Méitala et sa fille embrassèrent, sans lui demander conseil, la religion du missionnaire. Dès lors, d'accord avec son ministre Mousoumousou, son parti fut pris de faire périr l'homme de Dieu. Un jour qu'ils s'entretenaient de ce projet : « Faites ce que vous voudrez, dit Niouliki; je chéris le blanc parce que j'ai vécu avec lui. Je ne vous dis pas: frappez-le; mais je ne rejette pas cette mesure; faites ce que vous voudrez. — Demeurez tranquille, reprit le ministre; confiez-nous l'affaire et nous agirons à notre volonté. » C'était l'arrêt de mort du missionnaire.



MONUMENT DU P. CHANEL, A FOUTOUNA

Le mercredi 28 avril 1841, Mousoumousou et ses complices incendient les cases de plusieurs catéchumènes, accablent de mauvais traitements Méitala et sa sœur, puis gagnent Poï. Le P. Chanel se trouvait seul, le Fr. Marie-Nizier étant allé visiter un malade à Sigavé! L'un des bandits entre et lui demande un remède; le missionnaire se disposait à le satisfaire; alors entrent les conjurés, armés de casse-tête. Ils se ruent sur lui. Sans un cri, sans une plainte, le Père se contente de répéter: « *Malié touaï*! C'est très bien pour moi! » Il gît à terre, inondé de sang, mais vit encore: un néophyte s'approche et veut lui donner quelques soins: « La mort est pour moi un grand bien! » répond doucement le martyr. Cependant les assassins prennent tout ce qu'ils peuvent trouver. « Allons! Que

quelqu'un tue le prêtre ! » s'écrie Mousoumousou avec colère. Nul ne lui obéit, chacun songeant à mettre en sûreté sa part de butin. Alors, saisissant lui-même la hachette du missionnaire, il l'enfonce sur le haut du crâne si profondément qu'il est obligé de la secouer avec force dans tous les sens pour la retirer, et le bienheureux martyr rend à Dieu son âme triomphante ! Au même instant, bien que le ciel fût serein, retentit une détonation formidable, semblable à celle d'un violent coup de tonnerre. Ce fait extraordinaire, constaté par de nombreux témoins, jeta les habitants de l'île dans la consternation. Épouvantés, les meurtriers s'enfuirent dans la forêt.

Le crime consommé, Niouliki, Mousoumousou, avec quelques femmes, creusèrent une fosse à côté et y jetèrent le corps.

Mais ils ne purent s'emparer du Fr. Marie-Nizier qui, protégé par les chefs du parti ennemi de Niouliki, put déjouer leurs projets en s'embarquant, le 11 mai, sur une baleinière américaine, l'*Hamilton*, qui le déposa en sûreté aux Wallis.



ÉGLISE DE SIGAVÉ

ÉGLISE D'ALO

Lorsque Mgr Pompallier apprit la mort du P. Chanel, il s'adressa à M. Lavaux, commandant la station navale de Tahiti. Celui-ci lui envoya l'*Allier* qui, au mois de janvier 1842, parut devant Sigavé. La frayeur des habitants fut extrême. Mais Monseigneur ne songeait pas à venger le martyr; il réclamait seulement sa dépouille et les objets lui ayant appartenu. Le commandant, M. du Bouzet, somma donc les chefs d'apporter au navire les restes du missionnaire, leur promettant, à cette condition, de ne pas recourir aux armes. Niouliki venait de mourir misérablement. Les chefs de son parti, étonnés d'une telle clémence, consentirent à tout. L'un deux, Maligi, ami du bienheureux, déterra son corps et le porta à bord de la corvette, accompagné d'une trentaine de catéchumènes qui supplièrent l'évêque de leur envoyer un autre prêtre pour les instruire et verser sur eux « l'eau sacrée ». Ce vœu fut bientôt exaucé.

Les meurtriers pensaient avoir détruit son œuvre en massacrant le P. Chanel : « Qu'importe qu'on me tue ou qu'on me laisse vivre ! avait dit au contraire le martyr, la religion est plantée dans l'île, elle ne se perdra pas par ma mort. » La prophétie se réalisa.

L'*Allier* avait amené des Wallis plusieurs catéchistes et des Foutouniens convertis. Parmi ces derniers était le jeune chef Sam Kélétaona, qui se fit l'apôtre de la tribu de Sigavé et sut se faire apprécier d'elle à tel point qu'à la mort du chef elle lui décerna l'autorité suprême. De leur côté, les gens de la tribu d'Alo manifestaient le même empressement à se faire instruire. Tous les insulaires voulaient être chrétiens. Averti de ces bonnes dispositions, Mgr Pompallier revint au mois de mai suivant, amenant avec lui deux nouveaux missionnaires, les PP. Servant et Roulleaux. Il baptisa et confirma 714 catéchumènes. Beaucoup d'autres se préparaient pour plus tard. Après huit mois de séjour, le P. Servant pouvait écrire : « Déjà nous avons 840 insulaires baptisés, et, suivant les apparences, les derniers catéchumènes le seront bientôt. »

Ce n'est pas à dire que les missionnaires ne rencontrassent

aucun obstacle sur leur route, ou qu'il n'y eût plus aucune tentative de révolte ou de guerre civile. Mais peu à peu une grande transformation s'opérait. Les voyageurs sont unanimes, depuis l'année 1843, à célébrer l'affabilité, la douceur, la moralité parfaite de ceux qu'ils traitaient auparavant de cannibales farouches. Autrefois, les Foutouniens pillaient les navires qui se perdaient sur leurs côtes dangereuses: aujourd'hui, ils secourent les naufragés; ils faisaient main basse sur tout ce qu'ils trouvaient à leur goût: à présent, le vol est inconnu chez eux, où l'on peut vivre sans défiance, laisser la porte ouverte et l'armoire sans serrure. Un capitaine américain avait eu à traiter avec les Foutouniens avant leur conversion; il revint longtemps après et oublia à terre un objet. Le lendemain, comme il descendait au rivage, un Foutounien le lui rapporta. Il en parut surpris. « Capitaine, lui dit le P. Grézel, vous pouvez prendre toutes vos livres sterling et les donner à transporter ; je vous assure qu'il n'en manquera pas une. » Des censeurs publics veillent au maintien de l'ordre et prennent garde que rien ne se fasse contre les lois de Dieu ou contre celles du pays. Toutes les nuits, ils font des rondes dans les villages qui leur sont assignés. S'ils rencontrent un délinquant, ils le dénoncent, le dimanche suivant, à l'assemblée des chefs, qui ne manquent pas d'infliger au coupable une punition salutaire. Aussi les mêmes causes qui relèvent à Wallis la force et la fécondité de la race produisent ici des effets analogues : la population ne cesse de croître, le nombre des naissances étant presque deux fois supérieur à celui des décès.

Trois missionnaires français dirigent cette belle chrétienté : les PP. Quiblier, Hervé et Haumonté. Ils ont succédé à leurs devanciers, les PP. Servant, Roulleaux, Junillon, Grézel et Dezest. Trois Religieuses européennes du Tiers-Ordre Régulier de Marie, secondées par quatre Sœurs indigènes, sont chargées des deux écoles de filles que l'éloignement des villages a obligé de convertir en internats.

Chaque paroisse a ses écoles de garçons confiées à des catéchistes sous la surveillance des missionnaires.

Les églises sont bâties en pierre de taille, comme celles de Wallis : ce sont les indigènes eux-mêmes qui les ont construites sous la direction des PP. Junillon et Quiblier. « Comment, écrit un voyageur, a-t-on pu apporter de si loin, par des chemins si mauvais, ces énormes blocs de pierre, alors qu'on était réduit aux seuls bras des hommes? On l'a fait cependant, et cela prouve tout à la fois la force des Foutouniens et leur attachement généreux à la religion. »

Le lieu du martyre du bienheureux P. Chanel n'a pas été oublié. Poï a maintenant sa basilique, de plus en plus fréquentée par les pèlerins. Le monument, de forme octogonale, mesure 14 mètres de diamètre sur 20 de hauteur. Sur chaque côté s'ouvre une grande porte à double battant que surmonte une fenêtre géminée garnie de vitraux. Tout autour, à l'extérieur, court une véranda qui élargit l'édifice et lui sert de contrefort. Le sol arrosé du sang du martyr est recouvert d'une longue dalle que les Foutouniens se plaisent à couvrir de baisers. Là s'élève un bel autel en marbre, don du cardinal Moran, archevêque de Sydney. La France est représentée par toutes ces petites lampes suspendues, sur l'une desquelles on lit cette inscription : « Aux prémices des martyrs d'Océanie, les prémices des martyrs de Lyon. »

La béatification du P. Pierre Chanel, le 17 novembre 1889, fut l'occasion de grandes fêtes religieuses et civiles dans les diverses Missions de l'Océanie. La marine française y avait une place d'honneur. Le *Volta*, commandant Huguet, avait amené 400 pèlerins de Wallis, dont le résident français, les missionnaires et les séminaristes de Lano. Nos marins, sous les armes, assistaient à l'office, et, au moment de la grand'messe, le navire saluait de 21 coups de canon.

La France catholique était à sa place , elle rendait honneur à un de ses fils sur une terre française ; car, depuis trois ans, son drapeau

abritait Foutouna. Dès 1842, les grands chefs d'Alo et de Sigavé avaient placé leurs États sous la protection de la patrie du P. Chanel. Quels motifs les y poussaient? L'intérêt, sans doute, mais aussi l'admiration que leur avait inspirée la conduite du commandant du Bouzet. Lors d'une visite de Mgr Lamaze, en 1881, les deux chefs le supplièrent d'obtenir le protectorat français « pour eux et pour leurs peuples, trop petits pour subsister seuls ». Renouvelée six ans plus tard, la requête fut enfin agréée. En juin 1888, trois navires de guerre parurent à la fois dans l'anse de Sigavé, et la décision du gouvernement français fut signifiée solennellement aux chefs de l'île.

Ouvrages à consulter. — Voir ci-dessus, p. 109, et : Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, 1835. — Domeny de Rienzi, *L'Océanie* (3 vol. dans l'*Univers pittoresque*). — Quatrefages, *Les Polynésiens et leurs migrations*. — Marshall, *Les Missions chrétiennes*.



LES PP. HERVÉ, QUIBLIER, HAUMONTÉ
LE CHEF DE SIGAVÉ ET TROIS INDIGÈNES DE FOUTOUNA



NÉIAFOU, DANS L'ILE VAVAOU

CHAPITRE VI

L'ARCHIPEL DES ILES TONGA

LE PAYS ET LES HABITANTS. LE PROTESTANTISME.

Les îles Tonga furent découvertes au milieu du XVIIe siècle par le Hollandais Tasman. Cook les reconnut en 1770, les visita sept ans plus tard et leur donna le nom d'Archipel des Amis. Les événements ne tardèrent pas à donner à ce nom un cruel démenti. Trois missionnaires anglais, dits Indépendants, y furent massacrés en 1797 ; le même sort atteignit, peu après, l'équipage naufragé de l'*Argo*, et, au commencement de ce siècle, celui du *Duke of Portland* et de plusieurs autres navires. Le cannibalisme y régnait alors comme à Foutouna.

L'archipel est compris entre le 16e et le 22e degré de lat. Sud, le 175e et le 178e degré de long. Ouest de Paris. Il est borné au Nord par les Samoa, Wallis et Foutouna, et par les Fidji à l'Ouest. Il se compose d'une centaine d'îles diverses d'étendue et qui s'allongent en deux chaînes. Celle de l'Ouest, d'origine volcanique, n'offre qu'un

petit nombre d'îles, Nioua-Foou, avec son beau lac intérieur dont le volcan est encore en pleine activité ; Fonoualaii, Letté, Kao, qui sont des pointes élevées de 800 à 1 500 m., entourées de scories et de laves; Tofoua, qui fit explosion en 1885 et dont le cratère est encore fumant. La chaîne de l'Est, de beaucoup la plus importante par la superficie des terres et le nombre des habitants, ne comprend que des îles madréporiques basses et recouvertes d'une couche d'humus très fertile. Ce sont, en descendant du Nord au Sud : Nioua-Foou et Nioua-Topoutapou, ou Keppel; puis, 200 km. plus au Sud, le groupe de Vavao ou Vavaou, et, 100 km. plus loin, l'archipel Haapaii, qui comprend 80 îles et dont Lifouka, dans l'île du même nom, est la capitale; enfin, tout à fait au Sud, Tonga-Tapou ou Tonga-la-Sainte. Keppel est défendue à 5 km. du large par des bancs de récifs qui en rendent l'accès impossible sauf aux petites embarcations. Le groupe de Vavaou, qui comprend la grande île de Vavaou, étrangement découpée en baies étroites et profondes, est entouré d'une multitude d'îlots très rapprochés les uns des autres. Soulevées à une certaine hauteur, les roches coraligènes dont l'île principale est composée, présentent de curieuses falaises percées de grottes, de gracieux coteaux et des vallons ombreux. Le centre le plus important, Néiafou, est situé sur une baie superbe, protégée par des hauteurs boisées, et réputée le plus beau port de l'Océanie après celui de Sydney. A droite, sur la hauteur de Fouga-Misi, on vient de construire une église catholique en pierres qui domine l'entrée de la baie. Tonga-Tapou est une île basse et plate, d'origine madréporique, une plaine unie de sable coralien sur laquelle repose une épaisse couche d'humus d'une extrême fertilité. Elle présente la forme d'un croissant irrégulier dont les deux cornes regardent le Nord. La partie concave est profondément échancrée par une vaste baie circulaire dont le goulet s'ouvre en face de l'îlot Pagaïmotou, mais dont la navigation est très dangereuse aux grands navires par suite des récifs qui l'encombrent. Ces navires accostent au wharf de Noukoualofa, la

capitale de l'île. Outre Noukoualofa, il faut encore citer, à l'Est, Maofanga, qui est le centre de la Mission catholique; puis Péa, célèbre dans l'histoire de la Mission; Moua, et Hihifo ou « le Couchant », appellation fréquemment usitée dans les îles de la Polynésie.

Près de Moua se trouve la nécropole des Toui-Tonga. Ce sont d'énormes blocs de corail superposés en degrés d'escaliers qui rappellent certains monuments mégalithiques d'autres îles du Pacifique. Non loin de là est une sorte de dolmen celtique, d'origine inconnue, un trilithe gigantesque de cinq mètres de hauteur sur près de neuf mètres de largeur. Les trois pierres qui le composent sont d'une nature étrangère au sol des Tonga.



UN TRILITHE A TONGA-TAPOU

Bien que situées sous la zone torride, les Tonga jouissent d'une température modérée par la brise et très sensiblement rafraîchie par les nuits. La moyenne annuelle de Tonga-Tapou est de 23° cent.; celle d'août et de septembre est de 20°, avec un minimum de 11°, et celle de février de 26°, avec un maximum de 36°. L'oscillation moyenne diurne, plus sensible aux Tonga que dans les autres îles, est de 10°2 en juillet et de 8° en octobre.

Il n'y a pas de cours d'eau aux Tonga. Le sol n'y est donc arrosé que par les pluies, plus fréquentes de mars en juin. Les petits lacs formés par ces pluies deviennent bientôt des flaques d'eau saumâtre d'où s'élèvent des myriades de moustiques, le fléau de ces îles. Néanmoins, la fertilité de la terre est extraordinaire. Tout autour des villages, abrités par d'immenses palmeraires, quelques vergers don-

nent, au prix de peu de soins, tout ce qui est nécessaire à la vie de l'indigène. Aussi n'a-t-il aucun souci d'étendre ses cultures, même pour gagner de l'argent. Le coprah, qu'il récolte sur les nombreux cocotiers de l'archipel, lui assure un gain suffisant que, du reste, il ne garde pas longtemps.

Parmi les arbres qui dominent en toutes ces îles, on remarque surtout les cocotiers (*Cocos nucifera* de Linné); le *Pandanus odoratissimus*, dont les fibres sont tressées en nattes; les gigantesques éventails du *Corypha umbraculifera*, le *Mussœnda frondosa*, le *Cerbera manghas*, la *Casuarina Africaine* de Lour, dont l'aspect rappelle nos saules pleureurs; l'*Inocarpus edulis* de Forster, etc. Il y a peu de fougères et beaucoup de graminées. Les fruits alimentaires sont très abondants et très riches : le bananier, l'arbre à pain, la canne à sucre, le papayer, l'igname, qui atteint un énorme développement, les oranges, les citrons, les pample-mousses, etc.

Parmi les animaux, on remarque le porc, introduit depuis fort longtemps et réservé pour les solennités, quelques poules à moitié sauvages, quelques chevaux de selle; le manque de pâturages ne permet d'avoir ni bœufs ni moutons, et le seul mammifère aborigène est une espèce de chauve-souris roussettes appelées *Péka*, qui vivent sur les casuarinas où elles se réunissent par centaines. Elles ont été décrites par Brisson sous le nom de *Pteropus Tonganus*. Dans les rapports scientifiques de l'*Astrolabe*, MM. Quoy et Gaimard citent parmi les oiseaux le balbuzard, la colombe océanique, une variété de la colombe kouroukourou, le martin-chasseur à tête verte, l'échenilleur karou, un stourne, un philedon, un traquet, une effraie, le pluvier doré, le fou à bec et à pattes rouges, et quelques autres échassiers.

Les habitants se rapprochent de la race polynésienne des Wallis et de Foutouna, avec quelques nuances qui rappellent des Européens. Fiers de leur belle stature, ils affectent une morgue extraordinaire et naïve. Pour eux, les blancs appartiennent à une race dégé-

nérée, et tout ce qui n'est pas Tongien est personne de rien, vile, misérable.

Après les blancs, l'être le plus méprisé est la femme : « Les pauvres Tongiennes ne sont que des esclaves, écrivaient les PP. Chevron et Grange; on ne fait nul cas de leurs paroles; on les tient pour des êtres de nature inférieure que l'homme peut écraser, mutiler ou faire mourir sous les plus minces prétextes. » Et comme la servitude éteint le sentiment de la dignité personnelle, elles se laissent aller à la perversité et à l'abjection. Moins bonne que l'homme, la femme de Tonga s'est montrée plus réfractaire à l'action de l'Évangile. Le Protestantisme n'a rien fait en sa faveur, et, en permettant les divorces indéfinis, il a dissimulé la polygamie sous le voile du mariage. Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes gens de vingt-cinq ans remariés quatre ou cinq fois. Parmi les Catholiques, la grâce des sacrements relève peu à peu la condition de la femme.

Comme les autres peuplades de la Polynésie, le Tongien était vicieux, mais plus encore orgueilleux et paresseux. Son indolence est devenue légendaire. Être couché la moitié du jour, faire juste ce qu'il ne peut omettre, supporter la faim plutôt que la fatigue, tels sont les traits que les missionnaires nous tracent de lui. Un indigène vous rend visite : il s'endort et reste sur votre natte, rien de plus naturel. Un autre veut vous donner le salut le plus aimable, il vous abordera par ces mots : « Courage à dormir! »

Les principaux usages et les croyances religieuses des habitants des Tonga étaient, au commencement de ce siècle, ceux des Wallis. Mais le régime politique y revêtait une forme spéciale, analogue à celui du Japon avant la révolution de 1867. Au sommet de la hiérarchie féodale trônait le Toui-Tonga, grand pontife et sanctuaire vivant de la divinité, qui concentrait entre ses mains les pouvoirs civils et religieux, et disposait de droit, suivant son bon plaisir, des biens, des corps, de la conscience de ses sujets. Pour approcher de son auguste personne, il fallait user d'un cérémonial très compliqué,

et lui adresser la parole dans un langage figuré et poétique, différent de la langue vulgaire, différent même de la langue noble réservée aux chefs. Trop au-dessus de l'humanité pour s'occuper du gouvernement de son peuple, le Toui-Tonga avait un ministre, sorte de maire du palais, qui possédait en fait le souverain pouvoir. Au-dessous de ces deux autorités venaient les chefs, petits et grands, que l'ambition et les haines inassouvies maintenaient en guerres continuelles. Vavaou, Haapaii et Tonga-Tapou furent longtemps le théâtre des guerres de ces chefs féodaux, guerres pleines d'atrocités sans nom, d'égorgements sans fin, où les vaincus servaient de pâture aux vainqueurs, où les captifs étaient souvent livrés à des enfants qui les dépeçaient vivants avec des couteaux de bois dur, où les partis se poursuivaient sans merci avec l'acharnement de bêtes fauves.

Parmi ces féodaux batailleurs, le jeune chef de Haapaii, Taoufa-Ahaou, débuta en 1826 dans le rôle prépondérant qu'il devait jouer pendant plus d'un demi-siècle. Plein d'ambition, d'énergie et de per-



HAHAKÉ. — ILE DE TONGA-TAPOU



UN BANIAN A TONGA-TAPOU

sévérance, incapable de céder devant l'obstacle, qu'il savait tourner quand il ne pouvait le renverser, Taoufa comprit vite le parti qu'il pouvait tirer de la religion protestante, qui s'établissait alors aux Tonga. Il se fit donc inscrire en 1827 à Hihifo parmi les catéchumènes du Rév. Thomas, qui venait d'y aborder, et se posa en protecteur armé de la secte; puis il se fit baptiser aux Haapaii, sous le nom de Georges, et sa femme sous celui de Charlotte.

Armé de la torche et du casse-tête, en guise de croix, il commença aussitôt, avec un *teacher* amené de Hihifo, la guerre sainte chez ses propres sujets, et en dépit des répugnances de certains chefs, il les soumit à la religion nouvelle. Ce fut ensuite le tour de Vavaou, où il se fit nommer tuteur du jeune héritier, qui ne put jamais rentrer dans ses droits et mourut dépouillé en 1877.

Restait Tonga-Tapou, où les païens opposaient une énergique résistance. Retranchés dans les forts de Péa, Galéia et Houlé, sous le commandement de Moé-Aki, ils défiaient les attaques du grand ministre du Toui-Tonga. Celui-ci fit appel à Georges qui, en toute hâte, arma ses pirogues de guerre, choisit ses meilleurs soldats et enleva le fort de Galéia, où il massacra les vaincus jusqu'aux plus

petits enfants. Il se porta ensuite sur Houlé, qu'il prit également. Quand le dernier des prisonniers eut succombé dans les supplices, les soldats se firent un jeu, sous les yeux de Georges, de jeter les enfants en l'air, pour les recevoir sur la pointe des lances. Après quoi, selon l'usage tongien, on emporta les cadavres devant la case de l'organisateur de la guerre qui, en cette circonstance, était la maison même des ministres protestants. Ceux-ci s'indignèrent, se plaignant qu'on leur fît injure. Toutefois, il convient de signaler la lettre suivante du capitaine Dillon, de la marine britannique, adressée le 20 novembre 1837 au Rév. Thomas :

« Que pensera le peuple anglais, dont la générosité vous fait vivre avec luxe dans ces îles? Que dira-t-il, lorsqu'il apprendra que, pour propager les Saintes Écritures, vous détruisez les hommes, les femmes et les enfants?... Monsieur Thomas, c'est mon devoir, comme Anglais et gentleman, de porter ces outrages à la connaissance du gouvernement anglais et de la Chambre des Communes, de donner à votre conduite toute la publicité possible dans le monde entier et d'en informer le roi des Français, dont j'ai l'honneur d'avoir une commission. Rappelez-vous qu'il y a un Dieu vengeur et juste, et des supplices réservés aux méchants. »

Cependant Georges ne pouvait triompher de la résistance du fort de Péa. Les fossés profonds, l'imposante palissade de troncs de cocotiers liés ensemble, le mur élevé en quartiers de coraux de six mètres d'épaisseur, les redoutes avancées, hérissées de pointes de bois de fer, défiaient les surprises et les attaques. Il allait se retirer, lorsqu'au mois de juin 1840, un vaisseau de guerre anglais, la *Favorite*, entra dans la passe de Noukoualofa. Le commandant Crocker se laissa persuader que le devoir d'un officier de la reine d'Angleterre était de prendre en mains la cause de la foi contre le parti du diable. Il débarqua trois pièces de canon et ouvrit le feu contre Péa. Le fort ne répondit pas. A bout de patience et croyant la place abandonnée, Crocker ordonna l'assaut. Moé-Aki laissait faire. Mais au moment où

les Anglais appliquaient les échelles aux remparts, tous ses gens dirigèrent un feu nourri sur les assaillants. L'officier anglais tomba raide mort; sa troupe consternée prit la fuite, abandonnant les canons aux mains des vainqueurs. Moé-Aki et ses partisans s'étaient si vaillamment défendus que les Protestants respectèrent leur indépendance. Aussi lorsque, en 1842, Mgr Pompallier et le P. Chevron débarquèrent dans cette île, les gens de Péa purent les accueillir en toute liberté.

LA MISSION CATHOLIQUE.

Celui qui devait être l'apôtre des îles Tonga, le P. Joseph Chevron, était né à Nantua (Ain) en 1808. Professeur au petit séminaire de Belley, vicaire de Ferney, curé de Montanges, il gagna partout l'affection et l'estime par sa charité, sa piété, son extrême mortification, son besoin de se dévouer. Il demanda instamment l'autorisation de se consacrer aux Missions étrangères avec les Maristes. Le P. Colin, son ancien ami, l'accueillit avec joie, et, au mois de juin 1839, le P. Chevron se rendait en Nouvelle-Zélande auprès de Mgr Pompallier. Tour à tour aide du P. Bataillon aux Wallis et du P. Chanel à Foutouna, il était à Saint-Pierre de Wallis quand Mgr Pompallier vint le prendre en 1842 pour le conduire aux Tonga.

C'était la seconde tentative du vaillant évêque. Le 23 octobre 1837, à bord de la *Raïatéa*, il s'était présenté à Vavaou et avait demandé au chef Georges de laisser dans l'île quelques-uns de ses compagnons. « Je n'ai rien à vous répondre encore; j'ai besoin de conseil », avait répondu le chef. Son conseiller, le Rév. Thomas, était absent. Après son retour, la réponse ne se fit pas attendre : « J'ai réfléchi et j'ai pris conseil, dit Georges. Sortez de cette île, voilà ma volonté. — Nous nous éloignons, mais nous reviendrons », répondit l'évêque. Ce jour-là, le 2 juillet 1842, il débarquait avec le P. Chevron à Tonga-Tapou. Après avoir célébré la sainte Messe sur l'îlot Pagaïmotou, il descendit à Noukoualofa et se présenta au grand

ministre du Toui-Tonga pour demander l'autorisation de s'établir dans ses États. Le grand ministre ne se souciait pas de se créer des difficultés avec notre marine. D'autre part, il redoutait la colère du chef Georges. Il eut recours à une demi-mesure : « Je ne veux pas que vous résidiez auprès de la capitale, dit-il, mais s'il vous agrée de vous retirer dans le camp des rebelles, à Péa, vous pouvez le faire. »

Dès le soir, les missionnaires étaient au fort de Péa. Bien reçus du chef Moé-Aki et de sa famille, Mgr Pompallier, le P. Chevron et



TONGA-TAPOU. — PRÉPARATION D'UN KAVA

le Fr. Attale passèrent la nuit dans la citadelle. La Mission de Péa était fondée. « Choix excellent, remarque le P. Guitta : indépendamment de ses solides défenses, la position est des plus favorables. Elle occupe le centre de l'île, à distance égale des deux cornes du croissant. Située sur la mer intérieure, elle est peu éloignée de l'océan. » Le lendemain, le grand ministre envoya un messager à Moé-Aki, lui enjoignant de chasser les nouveaux venus. Moé-Aki convoqua une assemblée des chefs et y invita les missionnaires, qui y reçurent de tous les témoignages d'une bienveillance marquée. Le P. Chevron les en remercia et promit son entier dévouement aux

Protestants et aux païens. « Tu nous instruiras, lui répondit Moé-Aki, tu nous béniras, et, si l'on nous attaque, nous mourrons avec toi. » Le même jour, du consentement de son mari, Fiéota, son épouse se faisait inscrire comme catéchumène.

Trop confiant dans les sentiments manifestés par le chef de Péa, Mgr Pompallier, en quittant Tonga, ne laissa au P. Chevron et à son compagnon qu'une cinquantaine de francs, monnaie inutile en ces lieux, et une petite provision de vêtements et de chaussures que les courses eurent bientôt mis hors d'usage. Tout généreux que fût Moé-Aki, il ne pouvait, dans son fort, procurer aux missionnaires les vivres dont il était lui-même dépourvu. Aussi les souffrances de la faim furent-elles souvent cruelles; plusieurs fois on dut se nourrir de fruits mordus et rejetés par les naturels, ou de racines abandonnées aux porcs, auxquels il fallait les disputer. « Vous avez des pauvres, écrivaient, en France, en 1843, Mgr Douarre et le commandant du *Bucéphale*, de passage à Tonga, mais il est impossible, quel que soit l'excès de leur indigence, qu'elle égale celle dont les missionnaires de Tonga ont enduré jusqu'ici les angoisses. Et ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est qu'ils ne veulent point la faire connaître, dans la crainte que la compassion n'inspire le dessein de les rappeler. » A ce moment, leurs vêtements se composaient de draps de lit dont ils s'étaient fait des sortes de sac en forme de pantalon : le reste était à l'avenant. Les Protestants les tournaient en ridicule, eux dont les ministres étaient riches, abondamment pourvus, maintenus dans une brillante aisance par les navires de leur nation qui les visitaient régulièrement.

Rien n'altéra la douce sérénité du P. Chevron. Au bout de quelques mois d'étude de la langue, il commença à travailler. Les réunions de Kavas, les assemblées publiques, les entretiens particuliers, les visites aux malades, toute occasion lui était bonne pour annoncer Jésus-Christ. La nuit et le jour il se tenait à la disposition de ses hôtes étonnés, qui se demandaient : « Comment fait donc le *Patélé*



LA PREMIÈRE CATHOLIQUE DE PÉA ET SON ARRIÈRE-PETITE-FILLE

Sévélo? on ne le voit jamais dormir. » Insensiblement, cette force irrésistible, faite de douceur et de charité, pénétra ces natures indolentes. Au mois de juillet 1843, Fiéota fut admise au baptême, avec 29 personnes de sa parenté, et, quelques mois plus tard, Moé-Aki fut baptisé avec 40 hommes dans l'église que les missionnaires avaient construite à Péa. « Le monument, écrivait plus tard le P. Grange, est une pure merveille de style tongien. Bâtie en bois, elle a 72 pieds de long et 30 de large. Douze colonnes élégantes de bois de fer soutiennent une charpente en voûte, qu'on peut dire magnifique, sur une hauteur de 30 pieds. Les murailles sont en bambous entrelacés, les solives sont ornées de dessins représentant des oiseaux du pays. Deux cents jolies nattes en forment le pavé. »

Bientôt le Toui-Tonga voulut recevoir le P. Chevron, dont tout le monde célébrait la bonté, et jouir de ses entretiens ; la grandeur de la religion catholique fit sur son âme une profonde impression, mais, effrayé de l'indissolubilité et de l'unité du mariage chrétien, le



TONGA-TAPOU. — FABRICATION DE LA TAPA

demi-dieu ne se sentait pas encore la force de briser ses entraves. Après des fluctuations de refus et de promesses, il autorisa du moins l'érection d'une Résidence et d'une église à Moua, où les néophytes se multipliaient. C'est alors qu'arrivèrent, pour aider le P. Chevron, les PP. Grange et Calinon.

En 1845, le grand ministre Toui-Kano mourut. Aussitôt, Georges accourt avec ses soldats. Sans nul souci du Toui-Tonga, il s'impose à la réunion des chefs et se fait proclamer roi des Tonga, sous le nom de Georges Ier. Pendant un règne de 48 ans, son hostilité hypocrite, plus encore que ses sauvages violences, paralysera les efforts des missionnaires, et se servira pour cette fin de tout, surtout des calomnies les plus absurdes. « Apprenant la révolution de février 1848, écrivait le P. Chevron, les Wesleyens annoncèrent que le Pape et le roi des Français s'étaient réfugiés en Angleterre et s'étaient faits protestants; que le papisme était ruiné à jamais; qu'il ne restait plus de papistes dans le monde qu'à Wallis et à Tonga. » Ce n'est là qu'un exemple.



LE ROI GEORGES

Cependant les missionnaires continuaient leur œuvre. Le Toui-Tonga suivait assidûment leurs instructions, rejetait l'une après l'autre toutes ses habitudes païennes, et, au mois d'octobre 1851, était

baptisé et confirmé par Mgr Bataillon. Il fut le dernier représentant des Toui-Tonga. Abreuvé d'outrages par la secte wesleyenne, il donna l'exemple d'une admirable résignation et mourut en fervent Catholique, quelques années après sa conversion.

En dépit des calomnies qui commençaient à porter leurs fruits de haine et de persécution, le roi Georges avait besoin d'un prétexte pour ouvrir les hostilités. Il le trouva en 1852. Un navire anglais quittait la rade; les Wesleyens répandirent le bruit qu'il emportait des lettres des Missionnaires et du chef de Péa, demandant au gouvernement français de venir prendre possession de l'archipel. La surexcitation était à son comble. Georges refusa aux Pères l'enquête publique qu'ils réclamaient et, à la tête de 4000 combattants bien équipés, il fit mettre le siège devant Péa qui n'en comptait pas 600. Auparavant, il avait fait dire aux deux Pères, enfermés dans la citadelle, de la quitter sous peine d'être confondus avec les rebelles. « Les prêtres n'ont pas l'habitude d'abandonner leur troupeau à l'heure du danger, répondit le P. Calinon. Nous sommes à notre poste, nous le garderons jusqu'à la mort. »

On était au mois de mars. Durant cinq longs mois, la place résista à toutes les attaques et aux souffrances de la faim. Enfermés dans la forteresse, les néophytes demandaient à la prière et aux sacrements le courage dont ils avaient besoin : beaucoup de païens se convertissaient. Pour s'épargner les dangers d'un assaut en règle, et peut-être la honte d'une seconde défaite, Georges feignit de désirer la paix. En présence du commandant d'un navire de guerre anglais qui venait de mouiller à Tonga, il invita les chefs de Péa à se rendre à son camp, afin d'en débattre les conditions. Les chefs acceptèrent sans méfiance. Le lendemain 19 août, pendant qu'ils étaient auprès de lui, ses soldats se présentèrent sans armes au pied des remparts, appelant les parents et les amis qu'ils avaient dans la place, leur annonçant la conclusion de la paix, et se glissant dans les retranchements. Personne n'était en défiance. Tout à coup tirant les

armes qu'ils avaient dissimulées, ils se jettent sur la foule, pillant, incendiant, massacrant. Quand le sac de la citadelle fut consommé, Georges apparut, accompagné du commandant anglais, pour arrêter ses gens. « A dater de ce jour, écrit le P. Chevron, on s'est mis à arracher le chapelet du cou des néophytes et à le briser avec mépris ; on en a fait autant des médailles et des croix. Le lendemain, plusieurs ont été frappés à coups de crosse de fusil jusqu'à en mourir. Pour couronner leur œuvre, les ennemis ont dispersé et emmené en esclavage tous les gens de Péa, et particulièrement ceux qui se faisaient remarquer par leur attachement à notre foi. On n'a épargné que ceux qui apostasient. Les autres sont déportés soit aux Haapaii, soit à Vavaou, où l'on espère, loin de notre influence, avoir plus facilement raison de leur résistance. Il est à craindre que nos néophytes ne soient pas capables de tenir tête à l'orage, surtout en ce moment où la terreur plane sur eux. »

Le P. Chevron avait envoyé le P. Calinon à Tahiti pour implorer l'aide de la France. La *Moselle* arriva le 12 novembre, alors que tout était fini. De plus le commandant, M. Rolland, était protestant ; trompé, comme M. Home, par les déclarations hypocrites du roi, et ne voulant pas ajouter foi aux paroles des missionnaires français, il ne craignit pas de blâmer leur conduite et d'abandonner leurs néophytes. C'était, selon l'expression du P. Chevron, « la persécution légalisée ».



VAVAOU. — JEUNES FILLES JONGLANT AVEC DES ORANGES

Trois années s'écoulèrent, avec des alternatives de terreurs et de calme. La persécution au moins avait eu ce résultat de faire mieux connaître le dévouement des missionnaires, leur fidélité à leurs néophytes, et par là d'augmenter l'estime et l'affection des Tongiens. Ceux qui avaient apostasié revinrent, et les fidèles, mûris par l'épreuve, se montrèrent plus solides que jamais.

En janvier 1855, arriva le commandant du Bouzet qui ne se laissa pas tromper, lui, et qui, au nom de la France, imposa au roi Georges les conditions suivantes : l'exercice de la religion catholique sera libre et pour les blancs et pour les indigènes; les mêmes privilèges et droits sont reconnus aux Catholiques et aux Wesleyens; les déportés et les exilés de Péa seront rappelés dans leurs villages.

Le roi tongien accepta tout. Il trouvera encore des prétextes pour violer les traités; mais les vigoureuses leçons données par M. Le Bris, commandant de la *Bayonnaise*, en 1858, et trois ans plus tard par le commandant de la *Thisbé*, M. Huché de Cintré, lui rappelleront ses engagements. Condamné à des réparations immédiates et sévères, il évita désormais de se compromettre. Seuls les chefs subalternes continuèrent à molester les Catholiques. Et qui dira tout ce qu'un chef de village, en Océanie, peut faire souffrir à ceux qui lui déplaisent? Au reste, le Protestantisme réussit peu à peu à s'incorporer dans la législation de Tonga. Pour obtenir les emplois, il fallut avoir été élevé dans les écoles protestantes; il fut interdit aux membres de la famille régnante et aux chefs de se marier à des Catholiques; le divorce légal indéfini fut permis à quiconque voudrait en user. Cela entraîna des désordres sans nombre et accéléra la décroissance de la population. Les chefs voulurent réagir, mais l'hérésie les en empêcha par haine du Catholicisme, se flattant de lui arracher ainsi toutes les familles qui l'avaient embrassé.

Cependant les stations des missionnaires se multipliaient à Maofanga, à Hihifo, à Vavaou, aux îles Haapaii. En même temps, on organisait partout des écoles pour les enfants et les jeunes gens. Et quand

les Sœurs du Tiers-Ordre de Marie, les « Vierges Sacrées », arrivèrent, on en établit pour les filles. Ce fut un événement à Tonga, et toutes les mères de famille eussent voulu leur confier leurs enfants.

Une fois l'an, a lieu le concours général des élèves, avec examen public et intermèdes variés de chants et de jeux. La population tout entière s'y porte, attirée par la nouveauté, et, parfois, par le secret



TONGA-TAPOU. — FÊTE EN L'HONNEUR DE TROIS NOUVELLES SŒURS NOVICES. PRÉPARATION D'UN KAVA.

espoir d'un échec. Mais c'est le succès toujours, et le gouvernement a fini par s'y faire représenter et donner des récompenses.

La mort avait frappé coup sur coup Mgr Bataillon en 1877 et Mgr Elloy en 1878. Depuis quinze ans, le P. Lamaze partageait les travaux des missionnaires de Tonga, lorsque, le 17 mai 1879, le pape Léon XIII lui confia le Vicariat de l'Océanie Centrale et l'administration temporaire du Vicariat des Navigateurs. Il était alors en France. Sans distinction de religion, les Tongiens, flattés de l'honneur que Rome faisait à leur missionnaire, manifestèrent leur joie dans les fêtes solennelles par lesquelles ils célébrèrent son retour. Une ère

nouvelle parut s'ouvrir pour la Mission. Peu à peu le respect et l'estime remplacèrent le mépris et la méfiance. On oublia les prohibitions tracassières. Les Protestants voulurent aider les Catholiques à construire l'église de Maofanga. C'était une entreprise audacieuse que de construire un grand édifice en moellons, dans une île où la pierre est inconnue et où le travail manuel est un acte héroïque. On réussit. A marée basse, on atteignait la masse corallienne, on en détachait les fragments que l'on taillait au ciseau, et, avec les déchets cuits au four, on obtenait une excellente chaux. Après six années de laborieux efforts, Tonga eut son premier monument en pierre.

Peu de temps après l'élévation de Mgr Lamaze à l'épiscopat, mourait à Vavaou le P. Breton, dont l'apostolat en cette île fut un long martyre. La pénurie des missionnaires, l'éloignement du groupe des îles Vavaou, le peu de succès des premiers efforts, avaient amené Mgr Bataillon à les abandonner, au moins pour un temps, lorsque le P. Breton s'offrit pour supporter seul le poids de ce lourd fardeau. « Rome a été fondée par des voleurs, lui dit son évêque. Vavaou lui ressemble de tous points. Courage et prière! » Pendant dix années, « l'anachorète de l'Océanie » supporta tous les genres d'épreuves. Les insulaires, rendus encore plus haineux par les calomnies des ministres, lui refusaient tout secours, pillaient ses plantations, le poursuivaient de leurs injures, le traitaient comme leur pire ennemi. « Le dur biscuit des matelots, l'amande et l'eau de coco avec des oranges, voilà sa nourriture et sa boisson ordinaire, écrivait de lui le P. Lamaze à Mgr Elloy; jamais de vin, pas même d'eau. Ses ustensiles culinaires étaient tout rouillés, faute d'usage. Il passait ses nuits aux pieds de l'autel, ses journées à semer la parole divine de l'Évangile. Et comme sa maison elle-même était devenue tout à fait inutile, il y avait installé un pauvre Européen qui se trouvait sans ressources et qu'il gagna à la vraie foi. Et cependant presque aucune conversion. Comme saint François-Xavier sur le rocher de Sancian, il fut privé des derniers sacrements, n'ayant pas de confrère

pour l'assister, et il mourut entre les bras de son catéchiste indigène, en faisant le signe de la croix. Mais à peine eut-il rendu le dernier soupir que tout l'archipel s'émut. Les Wesleyens, ministres protestants en tête, s'unirent aux néophytes pour lui faire des funérailles vraiment princières. Aujourd'hui encore, chaque fois qu'ils parlent de lui, ils l'appellent le « saint missionnaire », ajoutant que, s'il n'est pas au Paradis, aucun autre ne pourra y entrer. »

Le mois de décembre de 1881 marqua le cinquantième anniversaire de l'ordination du P. Chevron. Les Tongiens tinrent à honneur de le célébrer solennellement, et les Wesleyens eux-mêmes apportèrent leurs présents à celui qu'ils appelaient le « saint de Tonga ». « Si tous les *popés* ressemblaient à Patélé Sévélo, disait un prédicant, le papisme serait plein d'attraits. » Un autre, le Rév. Véko, répétait à qui voulait l'entendre : « Le P. Chevron est un homme d'une grande droiture et d'une haute sainteté : il n'a qu'un tort, c'est d'être né et d'avoir grandi dans les ténèbres du papisme. » Humble, modeste, dévoué jusqu'à l'abnégation complète, prêt à tous les sacrifices pour le salut des âmes, il travaillait et priait sans cesse. Toujours calme, souriant, joyeux, même parmi les insuccès, les déboires et les désastres. Quand les néophytes de Péa, vaincus et dépouillés, apostasiaient par centaines : « C'est aujourd'hui, disait-il à ses frères, que le bon Dieu nous montre ce que nous savons faire. » Après 42 années d'apostolat, il s'est endormi dans le Seigneur à Moua, le 6 octobre 1883. Sa mort fut édifiante comme sa vie, et ses obsèques furent un vrai triomphe pour la religion catholique. Les ministres du roi Georges, son petit-fils et héritier présomptif, le prince Gou, le consul anglais, les chefs principaux, les membres de la colonie européenne et une foule immense d'indigènes se firent un devoir d'y assister, célébrant à l'envi sa bonté et son héroïque sainteté.

La discorde se mit alors parmi les Wesleyens. Deux de leurs ministres les plus en vue, MM. Moulton et Becker, s'attaquèrent avec une violence inouïe. Dans une réunion publique, le prince Gou déclara

Moulton ennemi du roi et l'accusa de préparer l'annexion du pays à l'Angleterre. Georges, résolu à secouer le joug des prédicants, mais trop aveuglé pour embrasser le Catholicisme, inventa un nouveau culte et le nomma l' « Église libre ». « Outre la religion catholique, disait-il dans un discours, il y aura chez nous deux autres cultes : le nôtre, qui est indépendant, et celui qui relève des étrangers. » En 1885, la secte officielle dressa ses temples en face de ceux des Wesleyens ; le prêche s'y faisait aux mêmes heures ; de part et d'autre on s'injuriait, on se maudissait, on se menaçait. Des menaces on en vint aux coups. En 1887, M. Becker ayant entraîné des chefs dans sa secte, on tenta de l'assassiner. En guise de représailles et sans forme de procès, six malheureux indigènes furent fusillés, d'autres furent exilés ; la fille du roi elle-même et quelques membres de sa parenté furent déportés à Fidji. A plusieurs reprises, le gouverneur anglais des îles Fidji, Sir Thurston, vint à Tonga. Après d'inutiles tentatives pour y ramener la paix, il finit par enlever M. Becker, le 7 juillet 1890. De son côté, le roi Georges exigea le départ de M. Moulton.

Éclairés par ces dissensions scandaleuses, les Tongiens se rapprochèrent du Catholicisme. Les préjugés tombèrent ; les Protestants cessèrent leurs attaques contre la religion des *popés*, avouant qu'elle doit être la seule véritable, puisqu'elle ne se divise pas. Le grand obstacle qui les arrête, c'est la morale, trop sévère pour leur nature molle et sensuelle. Cependant, en une seule année, les missionnaires purent enregistrer 300 conversions.

Au mois de juillet 1892, la Mission de Tonga célébrait avec pompe le cinquantième anniversaire de sa fondation. Toutes les stations du Vicariat apostolique rivalisèrent de zèle et de ferveur : retraites préalables, messes solennelles, processions, réjouissances, festins, jeux, rien ne manqua de ce qui rend une fête océanienne parfaitement belle. La France y fut représentée officiellement par le *Duchaffault*, commandant Manceron, de la division du Pacifique.

Peu de mois après, le roi Georges mourait. Tous les Tongiens

prirent le deuil. Durant trois longues semaines les chefs se demandèrent où devait reposer le corps d'un tel monarque, mort centenaire après un règne aussi mémorable. De nouvelles discussions s'élevèrent pour le choix du successeur. Enfin l'accord se fit sur l'arrière petit-fils du roi Georges, jeune homme de 18 ans qu'on proclama roi des Tonga, sous la tutelle d'un conseil.



COLLÈGE DE MAOFANGA

Le roi Georges, sur la fin de sa vie, n'était plus persécuteur et avait su reconnaître le patriotisme des Catholiques ; plus d'une fois il a même remercié les Pères et les Religieuses de leur dévouement. Son jeune successeur, bien que Protestant, admire les missionnaires, les aime et les reçoit avec plaisir.

Actuellement la Mission Catholique de Tonga compte : 11 Pères Maristes, 3 prêtres indigènes et 2 Frères coadjuteurs ; 9 stations principales, dont 4 installées sur la grande île : Maofanga, qui depuis 1885 remplace la station de Péa ; Moua, fondée en 1847 ; Hihifo, en 1858, Noukoualofa, récemment créée et résidence de Mgr Lamaze. Lifouka, aux îles Haapaii, fondée en 1858, abandonnée durant de longues années, a été reprise en 1891. Dans le groupe Vavaou, Founga-Misi, qui domine le port, date de 1858. Les deux îles Nioua-Topoutapou et Nioua-Foou ont chacune leur Résidence.

Auprès de Maofanga s'élève le collège des catéchistes. Au fond d'un clos immense, traversé de longues allées ombreuses, on a installé de grandes cases servant de dortoir, de réfectoire et de salles d'études à une cinquantaine de jeunes gens, une maison en planches pour le missionnaire directeur de l'école, une chapelle dédiée au Bx Chanel, et une salle d'imprimerie.

Les Sœurs du Tiers-Ordre Régulier de Marie ont fondé 6 cou-

vents dans l'archipel. Elles donnent aux malades les soins et les remèdes. Les Sœurs européennes sont secondées par une douzaine de Sœurs indigènes, dont la science, la piété et le dévouement, sont de tous points admirables. C'est aux Sœurs que l'on doit la quantité croissante de familles vraiment chrétiennes. « Si Tonga était catholique, a déclaré publiquement le principal ministre protestant, la population, au lieu de décroître, augmenterait rapidement. » Les Wesleyens ont essayé de fonder un internat pour les jeunes filles, et ils ont bâti à cet effet, dans la capitale, un véritable palais. Mais les élèves ne sont pas venues, ni les maîtresses non plus, et le palais tombe en ruines. « Nos modestes couvents au contraire, écrit Mgr Lamaze, se soutiennent et prospèrent, bien que, pour l'entretien des élèves, nos chères Sœurs n'aient d'autres ressources que leur dévouement et leur industrie personnelle. »

Le gouvernement tongien ayant rendu l'instruction obligatoire pour tous ses sujets, jusqu'à l'âge où ils doivent payer l'impôt, il était nécessaire de créer, dans tous les villages catholiques, des écoles primaires, dirigées par des catéchistes maîtres d'écoles, au nombre d'une soixantaine.

Le nombre des Catholiques atteint le chiffre de 3000, à peu près le sixième de la population totale. Formés dans la lutte des guerres religieuses et fortifiés par les persécutions, ils s'imposent par leurs vertus au respect et à l'admiration des indigènes, et tout fait espérer des conversions désormais plus nombreuses.

Ouvrages à consulter. — A. Richard, *Voyage de l'*Astrolabe. — *Lettre pastorale* de Mgr Lamaze, 1892. — P. Lionnet, *Tournée des Missionnaires dans l'Océanie centrale, Les Tonga; Études religieuses*, tome LXVI. — Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, 2 vol. in-4°, Paris, 1835. — G. Findlay, *A directory for the navigation South Pacific Ocean*. — Mariner, *An account of the natives of the Tonga Islands*. — Dr Martin, *Tonga Islands*. — De Rienzi, *Océanie*, dans l'*Univers pittoresque*. — Élisée Reclus, *Océan et terres océaniennes*, 1 vol. in-4°, Paris, 1889. — P. Monfat, *Les Tonga et le P. Chevron*, 1 vol. in-8°, Lyon, 1893. — *Annales des missions d'Océanie*, 10 vol. in-8°.



PAYSAGE AUX ILES SAMOA

CHAPITRE VII

VICARIAT APOSTOLIQUE DES NAVIGATEURS

Distrait du Vicariat Apostolique de l'Océanie Centrale et érigé par Sa Sainteté le Pape Pie IX en août 1851, le Vicariat Apostolique « des Navigateurs » comprend deux archipels distincts : les îles Samoa et les îles Tokélaou.

LES ILES SAMOA. LES HABITANTS

L'archipel des Samoa ou Hamoa, que Bougainville appela « des Navigateurs » à cause de l'humeur voyageuse des indigènes et de leur habileté à manier leurs pirogues, se compose de trois grandes îles : Savaii, Oupolou et Toutouila ; des îles Manoua à l'est de Toutouila, et, plus à l'est encore, de ce gracieux bouquet de verdure et de fleurs que l'on a nommé l'Ile Rose. Il s'étend du 171° au 175° de long. Ouest du méridien de Paris, et par le 14° de lat. Sud.

Sa constitution géologique révèle deux modes de formation. Les îles les plus étendues, avec leurs hautes montagnes, leurs cratères, leurs roches basaltiques, appartiennent évidemment aux terrains de soulèvement plutonien. Les autres, basses, plates, uniformes, s'élevant à peine de quelques mètres au-dessus de la mer, doivent leur formation, relativement récente, aux travaux des polypiers qui ont élevé jusqu'au niveau de la mer le massif corallien.

Oupolou, qui a pour capitale Apia, la plus importante des stations de l'Archipel, a 45 lieues de circonférence. Les marins s'accordent à l'appeler la « Reine de l'Océanie ». « Nous rangeant à l'opinion de Lapérouse, a écrit Dumont d'Urville, nous n'hésitons pas à proclamer Oupolou supérieure en beauté à Tahiti elle-même. »



FEMME DE SAMOA

« Aux Samoa, écrit l'amiral Aube, une chaîne de montagnes, courant de l'Est à l'Ouest, s'élève en pente douce et régulière par une série ininterrompue de plateaux étagés jusqu'à une hauteur moyenne de 800 mètres. Les profils de ces montagnes se dessinent si nets sur un ciel d'une limpidité transparente, tous les plans de ces collines aux lignes mollement arrondies sont si bien fondus et se relient entre eux par des transitions si gracieuses, qu'on ne regrette pas les effets heurtés, les contrastes puissants justement admirés en d'autres archipels polynésiens. Des rivages, que défend comme une jetée avancée une ceinture de récifs sur lesquels l'Océan brise ses flots bleus en longues nappes d'argent, jusqu'aux cimes les plus élevées, partout s'étale une végétation d'une puissance exceptionnelle qui couvre l'île Oupolou d'un immense tapis de ver-

dure. Cette végétation d'ailleurs est si variée que toutes les nuances du vert, depuis le vert pâle des pandanus et le vert métallique des mangliers, dont les feuilles immobiles miroitent au soleil, jusqu'aux masses d'ombres presque noires que projettent aux flancs des collines les bouraos gigantesques, se mêlent sans se confondre et produisent un ensemble harmonieux d'un calme profond, mais à travers lequel perce une animation singulière. Tableau unique, où tout est force et douceur, vie et repos ! L'artiste le plus habile briserait sa palette devant cette mosaïque infinie de teintes si variées. »



SOUS UN TARO

La ville d'Apia, qui n'était autrefois qu'un assemblage pittoresque de cases ouvertes à toiture de chaume, prend de plus en plus une physionomie européenne. Les Anglais, les Américains, les Allemands surtout, en ont fait un centre commercial important, desservi chaque mois par les paquebots qui relient les Samoa et San Francisco à Sydney et à Auckland.

A l'ouest d'Oupolou s'élève l'île Savaii, qui a 55 lieues de tour. C'est la même végétation puissante, mais au milieu de roches volcaniques. La montagne principale s'élève de 1300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est creusée de cratères profonds, et de ses flancs jaillissent des chutes d'eau dont les filets argentés produisent les plus capricieux effets sur les basaltes qu'elles sillonnent. Au Nord, la côte est bordée de rochers coralliens sur une étendue de plusieurs

lieues; et, comme elle n'est pas protégée en avant par une ceinture de récifs, la mer y brise avec violence, s'y creusant, de distance en distance, des excavations, en forme de grottes, qui se prolongent jusqu'à 20 mètres dans l'intérieur du roc, et qui se terminent par des puits ouvrant au sommet de la falaise. Quand la mer est haute, les grosses vagues s'y précipitent avec un mugissement pareil au bruit du tonnerre et, sortant par les ouvertures supérieures, se dressent en gerbes de 50 à 75 mètres, se pulvérisent et prennent sous les feux du soleil toutes les nuances de l'arc-en-ciel. « Devant ce phénomène qui s'étend sur une longueur de huit lieues, les eaux de Versailles, écrit un missionnaire, ne sont qu'un jeu d'enfant. »

L'île Manoua, plus petite, est située dans le bras de mer qui sépare Oupolou de Savaii. Elle est très peuplée, et ses habitants jouissent d'une grande influence dans les affaires publiques.

A 18 lieues d'Oupolou, vers l'Est, se trouve Toutouila, qui a 30 lieues de tour. « Toutouila, dit un voyageur, est une forêt qui embaume l'Océan du parfum du mosooï. » Son port le plus fréquenté est Pango-Pango, sur une baie profonde et bien abritée. On y entre par une passe étroite, resserrée entre des coteaux à pic. « Je me croirais, écrivait M. de Hübner, dans quelque fjord de Norvège, n'était la forêt épaisse surmontée de panaches de cocotiers qui couvrent les terres. »

C'est dans cette île, dans la baie d'Asou, au Nord-Est, que, le 11 décembre 1787, furent massacrés le capitaine de Langle, commandant de l'*Astrolabe*, le naturaliste Lamanon et neuf marins qui faisaient partie de l'expédition de La Pérouse. Interrogés sur ce massacre, les vieillards se taisaient par crainte de représailles. En 1882, Asou étant devenu catholique, le P. Vidal, Vicaire apostolique actuel des Fidji, obtint un aveu d'un vieillard octogénaire. Les Blancs auraient été massacrés parce que les devins les représentaient comme des génies malfaisants qui voulaient détruire l'île. On ne les mangea pas, parce que les Samoans n'étaient plus anthropophages,

et leurs restes furent ensevelis auprès d'un arbre. Les fouilles permirent de reconnaître l'exactitude du renseignement : le missionnaire y érigea un petit monument en maçonnerie, surmonté d'une croix de bois incorruptible. Deux années plus tard, le 13 juillet 1886, le *Kerguelon* se rendit à la baie d'Asou, déposa sur la tombe une plaque commémorative en bronze. Sa Grandeur Mgr Lamaze célébra, en plein air, une messe de *Requiem* devant l'état-major et une partie de l'équipage du *Croiseur*, auxquels s'étaient joints les petits-fils des assassins.

Le groupe de Manoua, situé à l'est de Toutouila, est d'une importance moindre. Enfin, le dernier îlot de la chaîne, l'île Rose, n'est qu'un atoll au sommet d'un piton volcanique submergé.

Le climat de Samoa est sain. La chaleur y est tempérée par des brises de terre et de mer se succédant régulièrement. Au milieu de la journée toutefois la chaleur devient excessive, les oiseaux se taisent assoupis dans les bois, et les hommes gardent la maison. La moyenne est à Apia de 25°,7, celle de juillet étant de 24°,7, et celle de décembre, 26°,7. La saison pluvieuse, de décembre à avril, est celle des coups de vent et des tempêtes. Les ouragans sont d'une violence inouïe : ils emportent les toits des maisons et font sombrer les navires en pleine rade. Les hommes eux-mêmes sont souvent obligés de se coucher et de s'accrocher de toutes leurs forces pour ne point être enlevés. En 1883, un missionnaire, le P. Delahaye, fut écrasé au pied de l'autel par un cyclone. Le 16 mars 1889, à Apia, plusieurs navires de guerre furent jetés à la côte par un autre cyclone, et 150 marins allemands et américains y trouvèrent la mort. La moyenne annuelle des pluies est de 3433 millimètres en 192 jours. Il pleut même pendant la saison sèche, sauf parfois de juillet à septembre où la sécheresse durcit le sol à l'extrême.

La fertilité naturelle du sol, l'abondance relative des pluies, la forme accidentée des terrains, rendent intéressante et variée la flore des îles Samoa. Nous signalerons en passant les cultures alimentaires

des indigènes : l'*arum esculentum*, le taro ou talo des Polynésiens, la base de l'alimentation et comme le pain de la famille, qui acquiert aux Samoa son développement le plus parfait et que l'on cultive avec le plus grand soin; l'igname, dont le tubercule remplace notre pomme de terre; de nombreuses espèces de bananes, de forme et de goût divers; l'arbre à pain; l'ifi, qui donne une châtaigne très appréciée;



UNE FORTERESSE A SAMOA

l'ananas, l'oranger, le cocotier. Des colons allemands ont essayé des plantations de caféier, de cacaoyer, de vaniller, etc. De leur côté, les missionnaires s'efforcent de développer chez les indigènes le goût et le soin de ces cultures pleines de promesses.

La faune terrestre est moins riche que la flore. En arrivant aux Samoa, les missionnaires n'y ont trouvé que le porc, le chien et la poule d'Océanie, très inférieurs à leurs congénères d'Europe, et aucun mammifère sauvage. Les oiseaux sont nombreux, mais d'espèces peu variées : les genres les plus abondants sont les pigeons et les échassiers. Le poisson le plus commun est le mulet; on y trouve

la raie, l'anguille, la bonite, qui est très recherchée; le requin, partout redoutable, et divers poissons de passage. Les tortues n'y sont pas rares. Aucun reptile dangereux n'a été signalé. Les Européens ont importé la plupart de nos animaux domestiques. Dans les environs d'Apia, on trouve maintenant des chevaux, des vaches, des chèvres, diverses variétés de poules, de dindons et de canards.

L'introduction des armes à feu a rendu la chasse plus facile. La pêche au filet est très curieuse. Un village entier se jette à la mer avec des branches de palmier à la main, et revient au rivage en formant un filet vivant. Cernés par cette muraille humaine, pris dans les ramures des cocotiers, les bandes de poissons viennent s'échouer sur la plage où les femmes en remplissent des paniers. La pêche à l'hameçon de nacre est dirigée surtout contre les bonites, que l'on prend à la ligne flottante en pleine mer. La pêche à la lance ou au trident de bois dur, est celle dont les indigènes sont les plus fiers. Elle suppose en effet une adresse remarquable. Debout sur les récifs, ou voguant sur les pirogues, le pêcheur sonde la mer de ses yeux perçants et laisse venir à sa portée le poisson qui s'ébat. Soudain il lance son arme, et la houle lui ramène d'elle-même le trait et le poisson qui le porte dans ses flancs.

Les rapports des voyageurs s'accordent à dire que les Samoans sont les plus beaux hommes de la race polynésienne. La couleur de leur peau rappelle le bronze florentin; les femmes ont le teint brun clair. De nombreux auteurs voient dans les habitants de cet archipel la souche de la race qui, émigrant des hauts plateaux de l'Inde, aurait d'abord peuplé dans le Pacifique l'île Savaii, pour se répandre plus tard à Tahiti, aux Marquises, aux Tonga et jusqu'en Nouvelle-Zélande.

L'intelligence des Samoans, le langage renommé de leurs orateurs, leur belle prestance entretiennent chez eux un orgueil immense et un dédain marqué pour les autres races.

Ils ont répudié le cannibalisme depuis plus de cent ans et ils ont

poli leurs mœurs, que La Pérouse avait dépeintes sous de sombres couleurs; mais ce progrès, tout de surface, cache des instincts sauvages qui feront payer cher aux missionnaires leurs succès. Indolents et vicieux, ils ne se prêtent que difficilement au travail des plantations. Ils cultivent leurs champs pour eux et leur famille, mais n'entendent point louer leurs bras. Aussi doit-on aller chercher ailleurs des ouvriers, aux îles Salomon, aux Nouvelles-Hébrides, en d'autres archipels de la Mélanésie.



LE ROI MATAAFA
EN COSTUME INDIGÈNE

Les Samoans sont d'excellents marins, épris de navigation et fort habiles à tailler des pirogues, à les gréer et à les manœuvrer. Leurs pirogues de guerre, faites de planches cousues ensemble à l'aide de lianes, peuvent contenir une cinquantaine de combattants. Elles ont vraiment grand air, avec leurs pagayeurs qui rament en cadence et leurs guerriers armés de pied en cap. La mer est la route normale d'un village à l'autre, et les Samoans aiment à s'abandonner à la merci des flots sur une simple pirogue, allant ainsi par petits groupes aborder sur des rivages inconnus, ou naviguant 200 ou 300 personnes ensemble, durant plusieurs mois, pour visiter leurs parents ou amis des terres voisines.

Les fêtes publiques aux Samoa, comme aux Wallis et aux Tonga, sont célébrées par des réjouissances, dont la principale est un repas vraiment digne des héros d'Homère. Porcs entiers rôtis, monceaux

APIA. — UNE CLASSE INTERNE A SAVALALO

de taros, d'ignames, de fruits de l'arbre à pain, régimes monstrueux de bananes, tous les mets défilent avec solennité devant les hôtes réunis et sont amoncelés aux pieds des chefs. Le maître des cérémonies en proclame le partage, la distribution se fait avec le plus grand ordre, et, séance tenante, tout disparaît dans l'estomac complaisant des convives. Au festin succèdent les divertissements. Les plus goûtés sont des pantomimes accompagnées de chants; les jeunes gens simulent une marche guerrière, un combat, etc.; à leur tour les jeunes filles, assises en groupe, exécutent avec un ensemble étonnant des gestes où la tête et les bras accentuent le rythme et le mouvement du chant. Ces sortes de danses polynésiennes, connues à Samoa sous le nom de *Siva*, sont généralement convenables. Il n'en va pas de même d'un autre genre de danse nommée *Pooula* ou divertissement de nuit.



LE ROI MATAAFA
AVEC LA CROIX ET LE CHAPELET

L'unité et l'indissolubilité du mariage ont été longtemps l'infranchissable obstacle à la conversion des Samoans. Ici comme ailleurs, les Protestants permettent le divorce, et les indigènes l'ont changé en une polygamie successive.

La langue samoane appartient à la famille touranienne, dans la classe des dialectes malais. Elle conserve les mots racine intacts, sans flexion; la juxtaposition des mots traduit les idées de personne, de temps, de genre et de nombre. Les syllabes se composent invariablement ou d'une seule voyelle ou de deux réunies en diphtongue

d'une consonne et d'une voyelle. Jamais un mot, ni une syllabe ne finissent par une consonne ; jamais deux consonnes ne se suivent. Les consonnes *b*, *c*, *d*, *j*, *r*, *x*, manquent à l'alphabet; le *k*, nouveau venu, est souvent remplacé par une aspiration forte. S'il faut introduire un mot européen, on intercale des voyelles et on remplace les consonnes inconnues par une équivalente adoucie. Le mot *Christianus*, *Chrétien*, devient en samoan *Hilisitiano* ou *Kilisitiano*. L'accentuation joue un rôle très important dans la langue, et le déplacement de l'accent suffit pour changer totalement le sens du mot. Le samoan est coulant et mélodieux : c'est le dialecte ionien de la Polynésie, dont la langue de Tonga serait le dorien. Un point digne de remarque, c'est l'usage d'une sorte de haute langue, qui s'impose rigoureusement quand on parle à des chefs, une langue de cour, en quelque sorte. « Tout ce qui regarde un chef, dit le P. Violette, sa personne, ses membres, ses vêtements, sa démarche, ses actions, etc., réclame une terminologie à part, différente du langage commun. »

LA POLITIQUE EUROPÉENNE AUX SAMOA

Le gouvernement de Samoa est une fédération de chefs. Élus par les guerriers, ces chefs sont ordinairement choisis au sein de certaines familles privilégiées. Leur autorité varie suivant l'importance et la renommée de leur territoire, mais tous portent le nom générique d'*Alii*. Ils ont le droit de convoquer l'assemblée de leur région ou *Fono*, d'en présider les délibérations et de proposer les mesures à prendre. Chaque *Alii* a auprès de sa personne un ministre appelé *Toulafalé*, et un orateur attitré qui porte la parole en son nom. Les Samoans sont orateurs; ils aiment les beaux discours et se plaisent à parler en public. Raisonnables cependant et mesurés dans leurs délibérations, ils étudient avec soin les questions proposées. Aux Samoa, comme dans les monarchies constitutionnelles de l'Europe, l'*Alii* règne et ne gouverne pas. On lui rend de grands honneurs,

on lui paie des redevances, mais on se réserve le droit de contrôler, de limiter, d'annuler ses décisions dans les assises publiques.

Les villages sont groupés en districts. L'île Savaii en compte deux et l'île Oupolou trois. Les districts, comme les villages, ont des assemblées provinciales qui font des lois et se prononcent sur les questions d'intérêt national. Dans les circonstances graves, les Samoans se réservent le droit d'élire un chef suprême, *Toui* ou roi. En premier lieu, on procède à l'élection d'un *Toui* pour le district



MATAAFA ET SON ÉTAT MAJOR

d'*Atoua* dans l'île Oupolou. L'élu est proposé au second tour dans un autre district, puis dans un troisième, etc. Successivement élu chef de tous les districts, il reçoit enfin l'investiture royale sur tout l'archipel.

Très jaloux de leur autonomie, les Samoans, malgré les divisions que peuvent susciter les rivalités de leurs chefs, ne veulent point de l'intervention étrangère. En 1868, plusieurs chefs, encouragés par le consul anglais d'Apia, proclamèrent roi le jeune Maliétoa Laoupépa en présence de ce consul et des ministres protestants, sans consulter les assemblées des districts. Cette usurpation souleva de violentes protestations. Bientôt on en vint aux mains. Le jour de

Pâques 1869, dans un premier engagement, le roi Maliétoa fut vaincu et prit la fuite. Mais la guerre n'en continua pas moins et l'on revit, dans tout l'archipel, les horreurs du massacre, du pillage et de l'incendie. Mgr Elloy se prodigua aux blessés et aux mourants des deux partis. Cela lui valut une telle autorité qu'il obtint la neutralisation du port d'Apia, où l'on ne devait plus se battre dans un espace de deux kilomètres dont le point central était l'église catholique. Après quatre années de guerre civile, les partis épuisés songèrent à la paix et convoquèrent une assemblée générale pour le 12 avril 1873. Malgré les démarches du consul anglais, M. William, Mgr Elloy y fut invité. Il s'y rendit, et, protestant contre les agissements de ce consul, déclara : « que la France ne pouvait se désintéresser d'une convention d'où dépendait en grande partie l'avenir d'un pays où ses fils se dévouent au bien de tous ». La paix fut signée le 1er mai. L'assemblée, renonçant à nommer un roi, confia le gouvernement à un conseil de sept chefs, dont Josefo Mataafa fut élu président à l'unanimité.

Pendant ces événements, une compagnie américaine, « Polynesian Land C° », avait fait des propositions aux chefs de Savaii et d'Oupolou, en même temps qu'une corvette américaine concluait un traité d'amitié avec Toutouila. Sans comprendre la portée de leurs engagements, les chefs avaient signé l'annexion de leurs terres aux États-Unis. Quand Mgr Elloy le leur expliqua, ils en furent épouvantés, et ils le prièrent d'adresser en leur nom une protestation motivée au Président de la République Américaine. Les États-Unis cédèrent et offrirent aux Samoans de les aider à constituer un gouvernement stable. Le colonel Steinberger, porteur de cette réponse, fit hisser au mât de la place publique le pavillon samoan et, l'ayant salué de ses canons : « Je reconnais votre drapeau, dit-il aux assistants, comme celui d'un peuple libre, qui a le droit de se gouverner et de faire ses lois ».

Sur la demande des chefs, le colonel Steinberger revint en 1875

pour élaborer une constitution. Il aurait voulu faire élire comme roi le chef catholique Mataafa, dont l'intelligence, la fermeté de caractère et l'ascendant sur tous les *Alii* l'avaient frappé. Mais l'opposition du consul anglais l'en empêcha. Maliétoa Laoupépa fut nommé pour quatre ans. Le pouvoir reviendrait ensuite à Mataafa.

Sur ces entrefaites, arriva en rade d'Apia le navire anglais le *Barraconta*, commandant Stevens, qui exigea l'expulsion du colonel Steinberger. Le conseil des chefs refuse. Stevens, aidé d'un ministre protestant et avec l'assentiment de Maliétoa, fait enlever le colonel. Les chefs prononcent la déchéance de Maliétoa. De son côté le commandant opère un débarquement et, avec l'aide des consuls d'Angleterre et d'Allemagne, rétablit Maliétoa. Seule une pluie torrentielle arrêta un carnage.


LA FILLE DE MATAAFA

Le commandant Stevens, se repentant de sa brutalité, eut alors recours, pour arriver à une entente, à Mgr Elloy qui fut accueilli par les chefs comme l'ange de la paix. On lui promit de cesser toute hostilité et de s'en remettre à la justice du commodore anglais Haskins, dont la visite était annoncée. Le 26 avril 1876, Haskins approuva pleinement les résolutions arrêtées par le Conseil des chefs sous l'inspiration de l'évêque français. La paix était encore une fois rétablie, et Mataafa demeurait le chef incontesté du gouvernement. Mais il était facile de prévoir que les meneurs, qui avaient trompé le commandant Stevens sur la véritable situation, momentanément déçus dans leurs espérances, recommenceraient leurs agissements. Peu de temps après, en effet, les consuls rétablirent

Maliétoa, dont ils appréciaient la docilité, et, en 1879, ils lui firent signer un traité par lequel il cédait aux trois puissances signataires, l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis, l'usufruit et l'administration du territoire d'Apia.

Cependant les Allemands, peu satisfaits de Maliétoa, firent élire en 1885 le chef Tamasésé. L'archipel avait donc en même temps deux rois, également nommés sous la pression des étrangers. Deux ans plus tard, les consuls exilèrent Maliétoa. Mais les chefs, fatigués du despotisme de Tamasésé, supplièrent à nouveau Mataafa de se mettre à leur tête. La guerre éclata en août 1888. L'armée de Mataafa l'emportait complètement quand les consuls demandèrent l'intervention de trois vaisseaux allemands mouillés dans la rade. Le bombardement commence, et Mataafa, qui ne voulait pas combattre les Européens, se retire avec son armée sur les hauteurs. Aux vaisseaux allemands se joignent trois vaisseaux américains et un anglais. C'en était fait de l'indépendance de l'archipel, sans le cyclone du 16 mars 1889 qui jeta les navires allemands et américains sur les rochers. L'occasion était bonne pour Mataafa de se venger. Il le fit en Chrétien. « Ces hommes en proie à la tempête sont ses ennemis, s'écriera le cardinal Moran dans un meeting public à Sydney, il se hâte d'envoyer à leur secours ses chefs et ses soldats. Il ordonne à ses gardes de police de maintenir l'ordre, et il se fait obéir au point que, dans un sinistre qui amenait autrefois tant de vols et de crimes, pas une pièce de monnaie n'a été dérobée. » La tempête finie, il aida à renflouer le vaisseau allemand *Olga*. On verra la reconnaissance que les civilisés lui témoignèrent.

Les consuls rappelèrent de l'exil Maliétoa pour remplacer Tamasésé. Les mêmes rivalités provoquèrent encore une fois les mêmes luttes. Les trois quarts des Samoans refusaient d'obéir à Maliétoa, le « roi des blancs ». On reprit les armes en 1892. Mataafa, contraint de se mettre à la tête de son parti, soutint les attaques violentes de Maliétoa. Redoutant toutefois l'intervention des Puissances et ne vou-

lant pas prolonger une lutte désastreuse, il céda aux conseils des missionnaires et, pour épargner la vie de 2000 innocents dont on redoutait le massacre, il se rendit sur un navire de guerre anglais, s'en remettant à la loyauté des Européens et récitant tranquillement son rosaire. On l'exila aux îles Marshall, et ses chefs aux Tokélaou. Durant cinq années, il fut l'objet de l'admiration du Gouverneur allemand, qui, après plusieurs instances, sollicita et obtint son rapatriement. Un croiseur le ramenait à Apia en septembre 1898, au milieu de l'enthousiasme des indigènes; lui, toujours calme et digne, se rendit dans le village qu'on lui avait assigné pour résidence.

A cette même époque mourait le roi Maliétoa. Le traité de Berlin avait statué qu'à la mort du roi, les usages du pays seraient conservés pour l'élection du successeur : les consuls des trois puissances devaient reconnaître l'élu, et, en cas de contestation, porter la délibération devant le chef de justice qui prononcerait sur la validité de l'acte. Au mois de novembre, les chefs de district choisissaient donc Mataafa, et une lettre signée de tous les électeurs notifia aux consuls l'avènement du roi. Deux jours après, un journal d'Apia émettait des doutes sur la validité de l'élection, et bientôt on apprit avec surprise qu'un parti politique avait élu pour roi le jeune fils de Maliétoa, et que les consuls anglais et américain l'avaient salué et reconnu pour souverain. Les Allemands, au contraire, voyant dans cette reconnaissance une violation du traité de Berlin, sommèrent le chef de justice de proclamer l'élu légitime. La cause fut instruite, et les interrogations publiques démontrèrent la validité de l'élection de Mataafa. Le juge américain cependant prononça que Mataafa, déclaré inéligible, ne pouvait être élu roi, et il se retira aussitôt sur un vaisseau de guerre anglais, au mouillage dans le port.

La décision étant inique, Mataafa ne pouvait l'accepter; mais, pour éviter l'effusion du sang, il offrit aux chefs de se retirer et de leur rendre leur parole. Les chefs refusèrent et prirent les armes pour venger leurs droits méconnus. Menacés d'un bombardement

par l'amiral américain, ils n'en devinrent que plus résolus. On eut alors le spectacle cruel et ridicule de deux grandes puissances, les États-Unis, et l'Angleterre, avec toutes les ressources de l'artillerie moderne, unissant leurs forces pour combattre quelques poignées d'indigènes. Pendant deux mois, leurs vaisseaux lancèrent sur les villages d'Oupolou plus de mille obus. On brûla les cases et on laissa aux partisans de Maliétoa toute liberté de piller, pendant que Mataafa donnait aux siens l'ordre rigoureux de respecter la vie des blancs. A la fin, après des massacres et des incendies tout au moins inutiles, les indigènes, lassés de la lutte, déclarèrent s'en remettre à la décision des Puissances.

Or, après de longs pourparlers, les Puissances décidèrent que l'archipel serait partagé. Oupolou et Savaii furent la part des Allemands; les Américains prirent Toutouila. Quant aux Anglais, ils renoncèrent à leurs droits sur Samoa et reçurent en échange plusieurs des îles Salomon, jusque-là occupées par les Allemands.

LES MISSIONNAIRES MARISTES AUX SAMOA

Les Samoans croyaient à l'existence de la divinité, avec des tendances à la métempsychose et des pratiques qui accusent une source brahmanique. Au sommet de la hiérarchie des dieux, des *Aïtous*, était un génie supérieur, le *Nafanoua*. Au-dessous de lui étaient des Aïtous subalternes préposés à chaque île, à chaque district, à chaque village, à chaque famille, à chaque individu, toujours prêts à nuire même à leurs protégés, et qui avaient, disait-on, la faculté de se montrer sous toutes les formes d'animaux possibles. Le sentiment prédominant était la crainte, et les offrandes présentées à la Divinité n'avaient pour but que d'apaiser sa colère. Ils admettaient le jugement de chaque individu après sa mort, et l'éternité de la peine comme de la récompense. Enfin, ils avaient la coutume du *tabou*.

Le Protestantisme parut aux Samoa vers 1836 : les Wesleyens, avec leur rigueur apparente de doctrine et leurs coupables indul-

gences pour les habitudes païennes, furent impuissants à moraliser ce peuple, encore moins à le christianiser. Ils s'occupèrent surtout à calomnier les prêtres catholiques et à rendre la France odieuse. L'historien de la Mission protestante, le Rév. Turner, constata qu'après 20 ans d'efforts, 10 ministres aidés de 230 *teachers* indigènes, avec des écoles dans chaque district et des ressources immenses, avaient converti seulement 645 Samoans qui, d'après le rapport de 1862, de la Société des Missions de Londres, « ne manifestaient aucune vie spirituelle ».

« Pour ôter toute chance au Catholicisme de pénétrer en Océanie, dit de son côté le commandant Marceau, dans un rapport officiel, les ministres protestants n'ont rien imaginé de mieux que de dénoncer les Catholiques comme anthropophages, de représenter dans une lanterne magique, destinée à l'instruction de leurs néophytes, des prêtres faisant rôtir à la broche des ministres protestants, ou les faisant bouillir dans une chaudière. — Aussi, ajoute Marceau, lorsque la goélette de Mgr Bataillon parut sur la côte de Savaii, fut-elle repoussée de toutes les baies où elle se présenta. » Reçus enfin dans la demeure d'un chef, les Pères furent l'objet de l'examen le plus inquiet, le plus curieux ; on venait de toutes parts, on faisait le tour de leurs personnes pour s'assurer qu'ils étaient bien véritablement faits comme les autres hommes. Et le capitaine Marceau, dans son journal de bord de l'*Adolphe* (1844) continue : « Les ministres protestants dépeignent les Français comme des monstres avides de sang, comme les ennemis-nés de Dieu et de toute l'humanité. Ils répètent aux Samoans, chaque jour, au prêche comme sous leurs toits, que cette misérable race de blancs, après avoir massacré les plus braves et les plus forts parmi eux, mettront les jeunes gens à la chaîne la nuit, en feront leurs esclaves le jour, qu'ils s'empareront de leurs femmes comme d'un bien à eux, et de toute l'île ensuite. » Un témoin auriculaire (Crawley) entendit au prêche, où il se trouvait, les paroles suivantes du ministre : « Quand vous verrez

venir à vous des hommes enveloppés dans un sac noir, aussi long qu'eux, et ayant sur la poitrine une croix avec un Christ en cuivre, alors prenez garde à vous!... Méfiez-vous de la douceur de leurs manières et rappelez-vous ce que je vous dis en toute certitude, en toute vérité : ce ne sont là que des moyens de vous attirer, pour vous livrer ensuite pieds et poings liés à ces monstres de Français qui ont soif de votre sang, qui ont faim de vos entrailles, etc., etc.... »

Mgr Bataillon était aux Wallis depuis sept ans. Il désirait envoyer des missionnaires aux Samoa, mais nulle occasion ne s'était encore offerte, lorsqu'un commerçant anglais, M. Jones, qui faisait le cabotage entre les îles, lui céda, avant de mourir, sa goélette en construction, que le commandant du *Rhin*, M. Bérard, fit ponter et gréer par les matelots de son équipage. Au mois d'août 1845, l'*Étoile de la mer* mettait à la voile, conduisant aux Samoa le P. Roudaire, le P. Violette, le Fr. coadjuteur Jacques Peloux, deux catéchistes wallisiens et deux jeunes ménages samoans, venus de Savaii aux Wallis où ils avaient trouvé la foi. Le 25 août, elle abordait à Faléaloupo sur la pointe occidentale de Savaii. Repoussée de partout pendant six semaines, elle put enfin atterrir à Léalatélé. Contre leur attente, les missionnaires y furent reçus avec cordialité, et, sur les instances des indigènes qui se plaignaient amèrement des exigences des ministres protestants, ils consentirent à aller rendre visite dans l'intérieur des terres au grand chef Touala, qui déclara vouloir les garder auprès de lui et embrasser leur religion. Le lendemain, 15 septembre, les Pères purent célébrer une première messe sur la terre des Samoans.

Désireux de continuer leur tournée d'inspection, ils hésitaient cependant à quitter Touala avant de l'avoir instruit et préparé à la lutte qu'il allait avoir à soutenir contre les Protestants. « Vous pouvez vous éloigner pour quelques jours, leur dit Touala, je suis fort; partez et revenez vite. Si l'on nous fait la guerre, nos forêts sont vastes, nous irons nous y cacher pour servir votre Dieu. Comptez sur moi. »



PENDANT LE BOMBARDEMENT DES TRIBUS DE MATAAFA

Rejetés de Safotoulafaï, ils craignaient le même sort à Salélavalou, lorsque Moé, l'un des chefs, intervint en leur faveur : « Vous dites qu'ils sont méchants, les missionnaires français, dit-il, je le verrai, et s'ils sont tels, je les chasserai. Mais si les Anglais sont mauvais, ce sont eux qui partiront. Maintenant je crois les prêtres bons ; ils sont chez moi, je les garde, moi Moé. » Et comme on insistait : « Moé est maître chez lui, comme les autres chefs chez eux. Qu'on se le tienne pour dit ! » Et montrant suspendu dans sa case un énorme casse-tête, il ajouta : « Le premier qui revient me parler des missionnaires, voici ce qui donnera la réponse de moi, Moé. »


PRESBYTÈRE DU P. HELLEGOUARCH A SATAOUA (SAVAII)

A la fin de septembre, l'*Étoile de la mer*, continuant sa tournée, touchait à Apia. Les indigènes fuyaient, effrayés de ce qu'on leur disait que les Pères, en quittant Savaii, y avaient laissé 600 soldats français armés jusqu'aux dents et prêts à fondre sur Oupolou. Heureusement, Mataafa se convertit et leur offrit l'hospitalité sur ses terres.

Il serait trop long de dire les souffrances, les déboires, les humiliations que coûtèrent aux vaillants apôtres, durant dix années, leurs premières conquêtes, et les tournées incessantes qu'ils durent faire au travers de l'archipel pour les conserver. Plusieurs fois, ils faillirent être engloutis dans les flots ; ils manquèrent souvent de vivres ; leurs

vêtements tombaient en lambeaux. Les Protestants, dans leurs journaux, ne cessaient de les calomnier. Le peuple, indolent et sensuel, reculait effrayé devant une religion de sacrifice, ou bien, dérouté par les diverses doctrines, tombait dans l'indifférence. La guerre civile vint accroître le mal, et rien ne manqua à la couronne de nos apôtres, de ce qui en fait l'honneur, après en avoir payé le prix.

Cependant, une à une, les calomnies tombaient sous l'évidente loyauté de leur conduite; les Catholiques indigènes étaient heureux de lever la tête ; le mouvement des conversions se propageait lentement dans les grandes îles de Savaii et d'Oupolou, lorsque arriva le P. Elloy, que l'on a appelé à juste titre l'apôtre des Navigateurs (1856).

Louis Elloy naquit le 29 novembre 1829 à Servigny-les-Raville, au diocèse de Metz. D'un caractère énergique et franc, d'une ardeur peu commune, tempérée par une douceur exquise et contenue toujours par une prudence rare, il entra dans la Société de Marie, entraîné par son attrait pour les Missions étrangères. Après de fortes études de théologie, son temps de probation achevé, il fut heureux de se rendre dans les archipels de l'Océanie.

Il travailla d'abord à Savaii avec un merveilleux succès. « J'ai admiré le zèle de notre cher P. Elloy, qui parle la langue de Samoa avec une facilité vraiment merveilleuse, écrivait de lui le P. Poupinel, visiteur général des Missions. On dirait qu'il ne connaît pas la fatigue.... J'ai béni Marie, notre Mère, des dispositions vraiment extraordinaires de cet apôtre dont la jeunesse donne les plus grandes espérances. » Aussi nul ne fut surpris, quand, en 1859, Mgr Bataillon manda le jeune missionnaire de trente ans à Apia, pour en faire son provicaire.

Le P. Elloy visita aussitôt chaque station et ne fut heureux que le jour où il eut pourvu chaque Père d'une maisonnette et d'un petit champ auprès de la chapelle. Dans la ville d'Apia, il organisa les processions de la Fête-Dieu avec une pompe tout européenne. Tou-

jours sur la brèche, il accepte les discussions, se tient jour et nuit à la disposition de ceux qui le viennent consulter et qui souvent craignent d'être reconnus. Les fatigues lui paraissent légères quand il s'agit de sauver une âme ou de soulager un confrère. Un fait entre cent.

Il apprend un jour que le chef de Léfanga, avec quelques-uns de ses sujets, est désireux de l'entendre : il part d'Apia, franchit les montagnes qui l'en séparent et se présente au village. Là comme partout, il oublie nourriture et sommeil et passe les jours et les nuits à instruire les gens avides de l'écouter. Les chefs protestants du district l'apprennent à l'improviste. Ils fondent durant la nuit sur le village, décidés à massacrer tous les catéchumènes qui leur tomberaient sous la main. Les femmes et les enfants affolés poussaient des cris lamentables. Mais déjà, entre eux et les assaillants, le missionnaire était debout, la croix élevée, et arrêtant ces derniers du geste : « Gens d'Aana, s'écrie-t-il avec une voix qui parut surhumaine, qu'avez-vous fait des mœurs hospitalières de vos ancêtres? Vous venez pour égorger des frères endormis! Eh bien! c'est moi qui suis le coupable.... » Subjugués, les envahisseurs se retirent après avoir accordé que chaque village pouvait choisir sa religion.

En novembre 1863, le P. Elloy recevait de Lyon les bulles pontificales qui, en date du 21 août, le nommaient coadjuteur avec future succession du Vicaire apostolique de l'Océanie centrale et des Navigateurs. Cela ne changea rien à sa vie et à ses travaux. A Apia, vers la fin de l'année suivante, il se dévoua plus que jamais, surtout pendant le jubilé de 1865, à la conversion et à l'amélioration de son peuple. Le concile du Vatican le ramena en Europe, d'où il retourna vers la fin de l'année 1870, le cœur déchiré d'angoisses par l'invasion des armées allemandes qui venaient d'enlever son pays natal à la France. « A notre passage à Sydney, écrivait-t-il, nous avons vu des Irlandais catholiques pleurer en apprenant les malheurs de la France; d'autres refusaient absolument d'y croire. Mêmes conso-

lantes sympathies à Tonga et à Samoa. Partout le Catholique, surtout s'il se trouve mêlé à une population protestante, regarde la France comme une seconde patrie. »

Pendant son absence, la guerre civile avait continué ses ravages dans l'archipel. Dès son retour, il s'employa tout entier à calmer l'effervescence et à pacifier les esprits.

La guerre finie, tandis que la France posait la première pierre de la Basilique de Montmartre, les Catholiques samoans bâtissaient à Faléfa, sous la direction du P. Pierre Chouvier, une belle église en l'honneur du Sacré-Cœur. Les villages voisins vinrent y travailler à tour de rôle, et le chef Mataafa lui-même fut un des ouvriers les plus assidus. Mgr Elloy, en présence des représentants du gouvernement samoan, bénit le nouvel édifice. De toutes parts, Catholiques et Protestants s'étaient rendus en foule à la solennité.

« Si l'on nous demande pourquoi nous sommes ainsi réunis, disait à ce propos, quoique protestant, le premier *Toulafalé* ou orateur officiel, nous répondrons ouvertement que c'est pour honorer la religion catholique et ses missionnaires. Autrefois, le gouvernement ne reconnaissait que la religion protestante, mais c'est assez de privilèges. Autrefois, nous ne connaissions pas la religion catholique ; maintenant sa bienfaisante lumière a brillé à nos regards, et nous reconnaissons que ses missionnaires sont de vrais hommes de Dieu. Pourquoi ne pas les honorer ? Désormais donc, qu'on ne dise et ne fasse rien contre l'honneur du Catholicisme, car qui l'injurierait, injurierait le gouvernement ; qui le blesserait, nous blesserait au cœur. »


AU LENDEMAIN D'UN CYCLONE

Les œuvres se multipliaient, grâce à l'arrivée de nouveaux missionnaires. Six Résidences principales étaient établies dans l'île Oupolou, 4 dans l'île Savaii et 2 à Toutouila. Une école de catéchistes se fondait près d'Apia, sous la direction du R. P. Gavet.



APIA. — LA CATHÉDRALE EN CORAIL
(en construction).

Ce fut à ce moment que mourut Mgr Elloy, le 22 novembre 1878, sur la terre de France où l'avaient appelé les besoins de sa Mission. Son successeur fut Mgr Lamaze, qui conserva l'administration du Vicariat des Navigateurs jusqu'en l'année 1896. Durant cet intervalle la guerre civile fit de nouveaux désastres, mais l'élan était donné. Partout s'élevaient des églises en pierre et en corail. A Apia, le P. Didier, puis, après son naufrage aux îles Tokélaou, le P. Broyer, provicaire, bâtissaient la cathédrale incomplètement achevée. A Toutouila, le P. Vidal faisait de nombreuses conversions et trouvait encore le temps de construire des églises et des écoles. Aussi Mgr Lamaze pouvait-il écrire en 1894 : « Je suis étonné qu'au milieu de toutes les épreuves que nous cause la guerre civile, nos œuvres puissent se soutenir. Partout on bâtit de nouvelles églises. J'en ai béni 4 l'an dernier. Actuellement, il y en a 7 en construction. »

La population de Samoa est de 34000 habitants, dont 7000 environ sont catholiques. 19 Pères Maristes, aidés d'un prêtre indigène, sont établis dans 14 Résidences principales ayant chacune un presbytère et une église ; 28 chapelles en maçonnerie et une trentaine en bois et en torchis sont disséminées dans les villages ; 12 Reli-

gieuses françaises du Tiers-Ordre Régulier de Marie, aidées par des Sœurs indigènes, tiennent 5 maisons pour l'éducation des filles européennes et samoanes; un second groupe de Sœurs indigènes, formé par les soins de Sœur Marie de la Miséricorde, a pu fonder trois autres internats.

La Congrégation française des Petits Frères de Marie dirige à Apia deux écoles : l'une pour les jeunes Européens de langue anglaise ou allemande, qui réunit une soixantaine d'écoliers, et une seconde où 50 enfants samoans reçoivent une instruction complète. Une troisième école pour les fils de chefs vient d'être créée et réunit 25 jeunes gens près d'Apia. C'est auprès de cet établissement que l'on va développer l'enseignement de l'agriculture pour les indigènes.

Sur la colline de Vaéa, tout autour d'une jolie église, à côté de vastes bâtiments, une série de cases océaniennes parsemées sur la hauteur, à l'ombre des arbres à pain, abritent les futurs catéchistes. C'est là que se forment, par un noviciat de 3 ou 4 années, ces aides dévoués des missionnaires. Quand il a donné ses preuves de savoir, le catéchiste, qui doit être marié, reçoit de l'évêque sa destination, qui est parfois très éloignée. Mais, à l'exemple du missionnaire, il s'en va, généreux et vaillant, là où Dieu l'envoie, le chapelet au cou et le crucifix sur la poitrine. On compte actuellement une centaine de catéchistes en activité de service dans une soixantaine d'écoles de village.

LES TOKÉLAOU.

A 300 milles au N.-O. de l'archipel des Samoa, le groupe des Tokélaou est situé vers le 175e degré de long. Ouest de Paris et le 10e degré de lat. Sud. D'origine madréporique et de formation assez récente, il offre un spécimen intéressant de ces archipels coralligènes si nombreux dans le Pacifique. Il se compose d'environ 150 îlots dont les principaux sont Atafou, Noukounonou et Fakaofo.

Dans un rapport adressé au Conseil central de la Propagation de la Foi, le 2 juin 1878, Mgr Elloy fait de ces îles la description sui-

vante: « Sur la pointe des roches sous-marines, des millions de polypes ont bâti leurs demeures, les élevant jusqu'au niveau de la mer, et ont ainsi formé de vastes bancs de corail qui se sont brunis à l'air. En passant et repassant, les vagues ont enlevé les arêtes des récifs et apporté sur ces bancs des débris qui s'y sont peu à peu superposés. Le tout est devenu un terrain aride. Pas d'autre terre végétale que ce sable rebelle à toute culture. Pas d'autre verdure que des cocotiers dans quelque fissure du bloc madréporique. Plusieurs de ces îles sont inhabitées; d'autres renferment 60, 100, 200 âmes. Le type, le langage, les traditions de ces indigènes les rattachent aux grands archipels voisins. »

Il y a environ 50 ans, le Protestantisme comptait, aux Tokélaou, quelques rares adhérents, la masse restait païenne. Deux idoles, grossièrement taillées dans les blocs de corail et revêtues de nattes, représentaient la divinité. Quant au culte, il consistait en offrandes d'armes prises à des équipages égorgés, ou, à défaut de captures, en offrandes de noix de coco et de coquillages. Comme chez les autres peuplades polynésiennes, la crainte et la terreur semblaient inspirer tous les actes religieux envers des divinités malfaisantes.

En 1846, les Tokélaou furent ravagés par un terrible cyclone ; la famine suivit. Quelques indigènes se jetèrent dans les pirogues pour aller chercher des vivres, comptant sur un vent favorable qui les porterait sur des îles plus fortunées. Plusieurs embarcations furent submergées en plein Océan : deux seulement échappèrent et continuèrent, pendant six semaines d'angoisses et de souffrances, leur périlleux voyage. Le 31 octobre, elles arrivèrent en vue de Wallis. « A la vue des naturels qui couvraient le rivage, raconte M. Félix Julien, les gens de Tokélaou s'arrêtèrent hésitants: la crainte faisait taire et la soif et la faim. D'après leurs traditions et leurs mœurs, ce qui les attendait, c'était un massacre assuré. Dix ans auparavant, ils eussent tous été impitoyablement égorgés et rôtis. Aujourd'hui, les Wallisiens, les mains chargées de fruits, se disputaient l'honneur de

les recevoir et de les secourir. C'étaient des hôtes inconnus, mais sacrés, que la mer jetait sur leur rivage : ils les accueillaient dans leurs cases, les entouraient de soins. Puis, quand la faim se fut calmée, ils les prirent sous les bras et, soutenant les plus faibles dans leur marche, les conduisirent processionnellement à l'église. »

Six années plus tard, en 1852, Mgr Bataillon apprit que les Tokélaou étaient à nouveau dévastés par l'ouragan. Aussitôt, affrétant un navire de passage, il envoya le P. Padel, avec plusieurs des naufragés de 1846 leur porter secours. Après avoir distribué les provisions, le missionnaire réussit à emmener avec lui un bon nombre d'insulaires. La réception que leur firent les Wallisiens fut encore plus cordiale que la première. Les gens des Tokélaou ne comprenaient rien à cette charité ; mais leurs cœurs s'ouvrirent à son contact, et peu après ils devinrent tous d'excellents Chrétiens.

Ils vivaient heureux à Wallis et suppliaient l'évêque d'envoyer des missionnaires dans leurs îles. Une occasion favorable se présenta en 1861. Mgr Bataillon partit avec deux familles chrétiennes originaires des Tokélaou et deux jeunes gens, fils de chefs influents de ces îles. Après de longues délibérations, les chefs de Fakaofo décidèrent que les gens ramenés par le navire pourraient demeurer, à condition toutefois d'abandonner la religion étrangère. On repartait, quand le père de l'un deux, chef très considéré dans l'île, désolé de voir s'éloigner son fils, arracha au roi de Fakaofo une autorisation sans condition. Les Chrétiens furent rappelés par une pirogue lancée à leur suite, et ils restèrent, voyant avec regret repartir Mgr Bataillon.

Le zèle de ces apôtres indigènes amena un certain nombre de leurs compatriotes à la vraie foi. Mais comment recevoir les sacrements, n'ayant point de prêtres ? Samoa était à plus de 100 lieues de distance, et ils n'avaient pas de navire. Les courageux catéchumènes partent sur leurs frêles pirogues et, après une traversée pleine de privations et de souffrances, abordent aux Samoa.

« Quels ne furent pas mon étonnement et mon admiration, écrit



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DE VAÉA

à ce propos Mgr Elloy, en écoutant les récits qu'ils me firent de leurs excellentes dispositions ! Après les avoir instruits et confirmés, nous les renvoyâmes sur un vaisseau solide et gardâmes à Apia leurs pirogues comme souvenir. Nous leur donnâmes, à défaut de prêtres que nous n'avions pas, des catéchumènes samoans. C'était demander à ces derniers un rude sacrifice que de les condamner à l'exil, à la plus pauvre nourriture et à la privation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et peut-être à mourir sans prêtre. Ils eurent la force de tout accepter.

Les catéchistes qui s'établirent à l'île Fakaofo eurent beaucoup à souffrir de la part des Protestants et du *teacher* qui les avaient précédés. La persécution devint même violente sur les ordres du roi ; mais les violences ne firent qu'aviver la foi des néophytes et rendre plus éclatants les progrès du Catholicisme. Plusieurs membres de la famille royale se convertirent, et les Catholiques, qui forment la moitié de la population, jouissent actuellement de la paix. Ils ont construit en corail blanc une jolie petite église dédiée à l'Immaculée Conception.

A 50 kilomètres de Fakaofo s'élèvent les îles Noukounonou qui ne comptent que 120 habitants, tous catholiques, et forment une chrétienté des plus ferventes. Elle s'est construite elle-même une chapelle en coraux taillés et sculptés. Pour donner un aspect plus civilisé à son humble royaume, le vieux roi de Noukounonou a fait tracer et niveler, au centre de l'île, une grande place publique au milieu de laquelle s'élève une croix monumentale.

Le troisième groupe des Tokélaou, Atafou, est situé au nord-ouest des deux précédents. Les habitants ont d'abord repoussé les prêtres et chassé les catéchistes. En ce moment, le Catholicisme commence à s'y établir.

Chaque année, un missionnaire des Samoa se rend en ces îles éloignées pour visiter les néophytes et leurs catéchistes. Ce voyage, toujours difficile, est souvent plein de dangers : en 1891, il a coûté la

vie au P. Didier et à son compagnon, le Fr. Hyacinthe Moulin.

Parti d'Apia, le 25 juillet, sur le bateau l'*Uvéa*, le P. Didier quittait les Tokélaou le 15 août, après avoir baptisé, confessé, catéchisé et confirmé ces pauvres gens. Dans les jours qui suivirent, des ouragans terribles, accompagnés d'énormes trombes d'eau, s'abattirent sur ces mers, et le navire disparut, corps et biens, sans qu'on ait jamais pu en avoir de nouvelles.

Ouvrages à consulter. — P. Monfat, S. M., *Les Samoa, Mgr Elloy*, 2 vol. in-8, Lyon, 1890. — *Annales des Missions d'Océanie*, 10 vol. in-8, 4, Lyon. — Amiral Aube, *Entre deux campagnes*, 1 vol. in-12, Paris, 1881. — Rév. Turner, *Nineteen years in Polynesia*, 1 vol. in-8, Londres, 1861. — Félix Julien, *Harmonies de la mer; les commentaires d'un marin*, 2 vol. in-8, Paris, 1870.



NAVIRE DE GUERRE ALLEMAND ÉCHOUÉ A SAMOA LE 16 MARS 1889



POTERIES DE RÉWA

CHAPITRE VIII

L'ARCHIPEL FIDJI

LE PAYS ET SES HABITANTS.

L'archipel Fidji ou Fiji — anciennement Viti — se trouve entre les groupes polynésiens et mélanésiens. Tasman, le premier, en découvrit les îles orientales. Wilson les visita en 1797, et, sur ses traces, de nombreux navires de commerce allèrent trafiquer avec les indigènes, au commencement du XIXe siècle, et leur acheter le bois de santal. Dumont d'Urville découvrit et explora les grandes îles dans ses deux expéditions de 1827 et 1838.

255 îles ou îlots, dont une centaine habités, composent cet archipel qui s'étend entre le 174e et le 180e degré de longitude Ouest de Paris et les 16e et 20e parallèles Sud. Son groupement forme un vaste hémicycle que l'on peut comparer à une coupe volcanique à bords irréguliers, ouverte à la mer par son bord méridional, forte-

ment relevée en crêtes à l'Ouest et au Nord, parsemée d'îles moindres dans l'intérieur. La plupart de ces terres émergées, d'origine éruptive, sont entourées d'une ceinture de récifs madréporiques qui en défendent les approches et rendent périlleuse la navigation dans ces parages. La superficie totale approximative des îles Fidji est de 20 808 kilomètres carrés.

La plus grande de ces îles, Viti-Lévou (Viti la Grande), de forme ovale, dépasse d'un tiers l'étendue de la Corse. Entièrement montagneuse, hérissée de cratères éteints, elle est recouverte d'une végétation remarquable jusqu'aux cimes les plus élevées, qui atteignent 1 500 mètres de hauteur. Le sol argileux devient très productif dans les régions suffisamment arrosées. Les rivières, d'ailleurs, sont nombreuses ; l'une d'elles, la Réwa, arrose plus du tiers de l'île et est navigable sur plus de 100 kilomètres. Au sud-est de l'île se trouve la capitale actuelle, Souva, ville de construction récente, où résident le gouverneur de la colonie et le Vicaire apostolique de la Mission catholique. On peut citer encore Réwa, à l'embouchure de la rivière de ce nom, Natovi ou Vérata sur la côte Est ; Naïsérélangi, au Nord ; M'Ba, sur la côte Ouest ; Lomary au Sud. L'intérieur, appelé Colo, encore peu exploré, est très accidenté et dangereux en raison des mœurs farouches de ses habitants, naguère encore anthropophages ; les missionnaires ont cependant commencé à le visiter depuis l'année 1889.

Vanoua-Lévou (Ile grande) est la seconde en étendue. Située au nord-est de Viti-Lévou, de forme allongée, sinueuse, elle est découpée en baies profondes. D'origine volcanique, comme la précédente, elle est couronnée d'une chaîne continue de montagnes, dont l'escarpement le plus rapide plonge vers les criques du Sud où jaillissent de nombreuses sources thermales.

Outre ces deux principales îles, reliées entre elles par des barrières de récifs, sur lesquels se succèdent plusieurs îles de moindre importance, telles que l'archipel Yasawa au Nord-Ouest et les Malolo

plus au Sud, il faut citer, au Sud-Est, l'île Tavéouni (550 kmq.) qui est dominée au centre par un ancien volcan de 760 mètres dont le cratère est rempli d'eau ; l'archipel Laou, dont les îles, sur une longueur d'une centaine de lieues, sont divisées en deux groupes principaux, les îles Explorées et les Lakemba ; à 25 lieues de Souva, au sud de Viti-Lévou, la montagne Kandavou (500 kmq.) de forme demi-circulaire, étroite et très accidentée, qui se continue au Nord par une longue enceinte de récifs ; enfin, parmi les îles centrales secondaires, Ovalaou (124 kmq.), célèbre dans l'histoire des Fidji, comme centre politique et religieux de l'archipel. C'est là que se trouve Lévouka, l'ancienne capitale de la colonie, peuplée d'Européens et dont le port est très fréquenté par les navires.

La brise marine tempère, sur le littoral, le climat tropical de l'archipel Fidji, mais non dans les régions centrales qui ont plus à souffrir des ardeurs du soleil. A Lévouka, la température moyenne annuelle serait de 26° centigrades. L'année est divisée en deux saisons : la saison relativement fraîche de mai en octobre, moyenne de 23 à 24°, et la saison chaude, d'octobre en mai, avec, au mois de janvier, une moyenne de 27 à 28°. Le minimum observé a été de 15°,6 au mois d'août. L'écart moyen du jour à la nuit est d'environ 5°.

Les observations pluviométriques ont donné des résultats très différents suivant les régions. Les alizés du Sud-Est, qui soufflent presque constamment, apportent aux versants de l'Est et du Midi des pluies abondantes et réparties à peu près sur tous les mois ; les contrées sous le vent sont beaucoup plus sèches. Durant la saison chaude, les averses sont plus fortes et accompagnées parfois, entre janvier et mars, d'ouragans terribles et de cyclones.

La flore fidjienne est aussi riche que variée. Le botaniste Horne, qui a signalé 300 espèces nouvelles dans ces régions, y a recueilli 1086 phanérogames et 245 fougères. Comme dans la plupart des îles tropicales, une ceinture de cocotiers borde le littoral, interrompue dans les endroits marécageux par les palétuviers. Sur les collines, on



PIROGUE REMONTANT LA RIVIÈRE DE RÉWA

voit apparaître les fougères arborescentes, les palmiers de diverses formes, entremêlés d'arbres et d'arbustes de genres et de familles extrêmement variés, où la flore de la zone équatoriale semble s'unir à celle de l'Australie. En dehors des productions importées, telles que le melon d'eau, l'oranger, le citronnier, le riz, le maïs, la canne à sucre, les indigènes cultivent particulièrement, pour leur nourriture, l'igname, la patate, le taro, le kava, etc. L'arbre à pain, les bananiers de diverses espèces, le cocotier, le papayer, etc., donnent des fruits abondants et de belle venue.

Les bois recherchés d'essence rare tels que le Dammara Vitiensis, le bois de rose, le santal, etc., ont presque disparu sous les coupes multipliées des indigènes qui les vendaient aux traitants, dans les premières années du XIXe siècle. Le cocotier est régulièrement exploité. Le *masi* est une des plantes les plus utilisées par les Fidjiens; son écorce, martelée par les femmes, se transforme en une étoffe souple, la *tape*, dont les fragments sont reliés par une colle spéciale. Les pièces, d'un blanc pur, ont de 50 à 100 mètres de longueur sur une largeur de 1 m. 20. On en fait des pagnes, des ceintures, des toges. Décorées de dessins de couleurs, elles prennent le nom de *gatou* et deviennent l'ornement des chefs aux jours de réunion.

Avec un tel sol et sous un pareil climat, les colons n'ont cependant obtenu, jusqu'à ce jour, que des résultats irréguliers. La cause en est moins aux ouragans, qui ont dévasté les plantations, qu'à la

difficulté de recruter des travailleurs. Après la guerre de Sécession, les Américains introduisirent la culture du cotonnier qui enrichit rapidement les premiers planteurs; la canne à sucre donna les mêmes résultats dans la vallée de la Réwa. Mais les indigènes se refusant au travail mercenaire, il fallut recourir à la main-d'œuvre étrangère, dont la rareté fit abandonner l'entreprise. A leur tour les Anglais, les Allemands vinrent exploiter ce riche terroir; des vaisseaux, sous le contrôle du gouvernement britannique, parcoururent les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, allèrent jusqu'aux Indes louer des travailleurs. On put ainsi obtenir des produits plus réguliers que l'on exporte en Australie et en Nouvelle-Zélande.

Comme toutes les îles du Pacifique, les terres fidjiennes sont d'une extrême pauvreté en mammifères : quelques chauves-souris, un rat, dans les mers environnantes quelques cétacés; c'est tout. Tous les autres, porcs, chiens, chats, chevaux, ruminants, ont été importés. Le naturaliste Seeman compte 46 espèces d'oiseaux : des gallinacés, des canards, des pigeons, des échassiers, des perroquets et des perruches, quelques oiseaux de proie. Les reptiles sont plus nombreux; les serpents toutefois n'y sont pas venimeux. Les poissons y sont abondants et d'espèces variées; plusieurs d'entre eux sont dangereux et leur chair est véné-



PIROGUE FIDJIENNE

neuse, au moins à certaines périodes de l'année; les requins remontent même dans les rivières. La faune inférieure y est intéressante; les mollusques marins y sont nombreux; les espèces terrestres et lacustres, moins variées, tiennent une place intermédiaire entre celles de la Nouvelle-Calédonie, des îles Salomon et des Samoa.

Les Fidjiens appartiennent à une famille mélanésienne qui a contracté de nombreuses alliances avec les Polynésiens. C'est une race mixte, produit du mélange de populations primitivement différentes. On y trouve des affinités avec les Africains du Tanganika, les Papous de l'Ouest et les Tongiens de l'Est. Elle est l'anneau extrême de la chaîne insulaire qui s'étend de la Nouvelle-Guinée jusqu'aux Fidji et qui relie les Mélanésiens aux Polynésiens.

Le Fidjien est ordinairement de taille au-dessus de la moyenne; il a le buste et les membres fortement constitués; ses traits manquent généralement de régularité; les lèvres charnues de sa grosse bouche, armée de longues dents, « vous rappellent l'anthropophage émérite », dit le baron de Hübner. Selon la proportion du sang polynésien qui coule dans ses veines, son teint varie du noir au brun ou à la couleur olive. Les hommes et les femmes d'un âge mûr ont les cheveux courts; les jeunes gens étaient fiers autrefois de porter une abondante toison laineuse et crépue, rougie à la chaux, qui se dressait hérissée comme une vulgaire tête de loup. Naguère, les hommes n'avaient au travail ou à la pêche qu'une ceinture, et les femmes qu'une jupe courte de filaments. Partout ailleurs ils s'enveloppaient le corps de *tapes*. Aujourd'hui ils sont vêtus de chemises, de robes ou de blouses, et conservent l'usage de la *tape* qu'ils ajustent à la ceinture pour couvrir le bas du corps.

Tous les Fidjiens, depuis l'âge adulte, avaient autrefois le lobe des oreilles percé; le trou qu'ils y pratiquaient leur servait à suspendre leur pipe, à entreposer leur feuille de tabac, à introduire même une simple rondelle de bois ou d'écorce. Le premier soin de leur toilette consiste à s'oindre le corps d'huile de coco parfumée.

Les grands chefs portent fièrement, piqué dans leur chevelure, un peigne de bois artistement sculpté et ornent leur cou d'un collier de dents de cachalot : aux chefs inférieurs est réservé le privilège de porter suspendue une dent de babiroussa. Les gens du peuple se contentent d'orner leur tête de fleurs ou de plumes d'oiseaux, et les jeunes filles ont l'habitude assez gracieuse de se parer de colliers de coquillages ou de fleurs.



CASE INDIGÈNE AUX ILES FIDJI

L'habitation consiste en une charpente reposant sur 8 piliers et recouverte d'une toiture de chaume qui descend à 1 m. 50 du sol. C'est un quadrilatère régulier d'environ 10 mètres de long sur 4 ou 6 mètres de large. Les 4 faces en sont recouvertes d'un treillis de roseaux dans lequel sont ménagées des ouvertures servant de portes et de fenêtres. L'intérieur n'y est jamais divisé en chambres; une couche épaisse de feuilles ou d'herbes sèches couvre le sol, et sur ce tapis on étend des nattes tressées; des tentures de *gatou* servent la nuit de cloisons mobiles.

Le Fidjien cuit ses aliments dans un four creusé en terre et garni de cailloux chauffés au rouge, sur lesquels on les dépose, ou encore dans des marmites que son sol argileux lui permet de fabriquer. L'igname, la patate, le taro, le fruit à pain, la banane, la châtaigne du Pacifique, les poissons, les langoustes, les crabes, les mollusques marins, les poulets et le porc, avec quelques fruits, la pomme

canaque, la pomme de Cythère, la grosse noisette, le pamplemousse, l'orange, etc., constituent sa nourriture. L'eau naturelle lui sert de boisson ordinaire, ou parfois le lait de coco et le jus de la canne à sucre. Le kava polynésien constitue la boisson de cérémonie, avec laquelle autrefois ils honoraient leurs divinités ; avec laquelle encore ils se réconcilient entre ennemis, et entretiennent la bienveillance des chefs. Les coupables lui doivent souvent leur pardon. Le kava préside aux contrats, aux moindres démarches ; presque rien ne se fait sans le kava.



INTÉRIEUR D'UNE CASE DE CHEF INDIGÈNE

Les œuvres anciennes de l'industrie fidjienne, les armes et les pirogues, sculptées et taillées à l'aide de pierres ou de coquillages aiguisés, excitent l'admiration. Ils ne font pas mieux actuellement avec les outils de fer. Trouvant plus commode l'usage du fusil, ils ont délaissé les flèches et les sagaies et abandonné la sculpture du casse-tête. Moins aventureux que les Polynésiens, ils ont cependant le goût de la navigation. Avec les troncs creusés de gros arbres, ils vont sur les rivières et le long des côtes en dedans des récifs. Pour la pleine mer ils ont, comme les Néo-Calédoniens, la pirogue double. Elle consiste en deux fortes et grandes pirogues creusées dans plusieurs troncs d'arbres ajustés, de 30 à 40 m. de longueur, reliées parallèlement entre elles, à 2 ou 3 m. de distance, par de solides traverses, qui supportent un vaste pont en planches assez large pour recevoir une centaine de guerriers ou de voyageurs, et abriter les

chefs dans une sorte de cabine. Munies d'un fort gouvernail, d'un mât et d'une large voile en nattes de pandanus, ces embarcations permettent aux indigènes de naviguer au travers de l'archipel et, au besoin, de se rendre sur des terres plus lointaines.

Les Fidjiens sont intelligents et remarquables par la logique de leur esprit, mais légers et superficiels, et il faut une grande patience pour fixer leur attention. Indifférents et dénués de curiosité, les yeux attentifs et sympathiques ne sont chez eux que de très rares exceptions. « Quand nous faisons le catéchisme à nos gens, écrivait le P. Favier, le plus grand nombre restent les yeux égarés, l'un regarde en riant un lézard qui se joue devant la porte, l'autre chasse un moustique à grands mouvements de bras; ils se grattent, remuent les jambes; les plus tranquilles sont les plus bouchés, ils ne comprennent pas grand'chose et ne retiennent rien. » Les habitants des îles de l'Est sont laborieux, ouverts, mais arrogants et orgueilleux, preuve de l'abondance du sang tongien. Ceux de l'Ouest, au contraire, sont paresseux à l'excès, doux et affables d'apparence, mais dissimulés. Tous sont vindicatifs, et n'oublient jamais l'injure ou le châtiment qu'ils ont reçus. La défiance et la duplicité les accompagnent partout.



A L'OMBRE D'UN PALMIER

On a beaucoup écrit sur la férocité des Fidjiens et les atrocités de leurs mœurs de cannibales. Il est certain qu'ils étaient anthropophages, et les repas publics de chair humaine n'ont cessé chez eux

qu'en 1877. On ne mangeait cependant que les naufragés, ces « victimes de la colère des dieux », et les ennemis tués ou faits prisonniers de guerre. Si des naufragés appartenaient à une tribu amie, on les comblait de présents; mais on les obligeait à travailler comme des esclaves pour rendre au centuple les dons reçus. S'ils étaient originaires d'une tribu ennemie, on les poursuivait sur les récifs, comme des fauves, pour les faire cuire au four et les dévorer. Les ennemis tués à la guerre étaient rôtis et mangés. Quant aux prisonniers, on en mangeait quelques-uns, à l'issue de la guerre, au grand festin qui réunissait tous les combattants; quelques autres étaient distribués comme esclaves aux meilleurs guerriers; mais la plupart restaient au grand chef qui, à part un petit nombre qu'il gardait près de lui, les faisait parquer dans un village, au centre du district, où, gardés et engraissés avec soin, ils étaient ensuite mangés, eux et leurs enfants, dans les solennités publiques.



OFFRANDE D'UNE TORTUE A L'OCCASION D'UNE FÊTE

« Un aventurier anglais avait pénétré dans l'intérieur de Viti-Lévou, cherchant un coin propice pour la culture du caféier, racontait le P. Montmayeur en 1872, d'après un témoin oculaire. Il arriva dans une tribu qui revenait victorieuse d'une guerre avec la tribu voisine. Comme



CASES INDIGÈNES A TOKOU-OVALAOU

il était sans armes, qu'il avait l'air pacifique, on le reçut bien ; on l'invita même à participer à la fête qui allait avoir lieu. — Je suis un malheureux coureur, disait-il, je suis allé partout, même au centre de l'Afrique, où j'ai vu des horreurs que je croyais impossibles ; mais il m'a fallu venir à Fidji pour voir des choses qui surpassent en abomination tout ce que l'imagination la plus furibonde pourrait jamais se représenter. La tribu où j'arrivais avait fait une incursion dans le village voisin ; six ou sept femmes et huit hommes étaient tombés sous ses coups, blessés ou tués. Ces malheureux, liés par les bras et les jambes, étaient transportés au moyen d'un bâton, comme les plus vils animaux. En arrivant au village, on se dirigea vers la place publique où les femmes et les enfants, qui n'avaient pas fait partie de l'expédition, se firent un plaisir de torturer, à leur tour, les infortunées victimes qui avaient encore un reste de vie. Pendant ce temps, les cloches de bois, frappées par des mains exercées, sonnaient leurs airs les plus joyeux. Des nuages de fumée s'élevaient des fours préparés pour cuire les ennemis. Tout le village était dans un état de surexcitation inexprimable.



PRÉPARATIFS DE FÊTE : DÉPEÇAGE DES TORTUES

« Les chefs se tenaient fièrement à leur place d'honneur. Les guerriers défilèrent avec une satisfaction vraiment satanique. Le bas peuple, chargé de la cuisine, vint ensuite portant de grandes corbeilles pleines de taros et d'ignames, dont on fit des monceaux devant

les chefs. Enfin on apporta les corps humains qui furent déposés sur les tas d'ignames et de taros. Avant de les jeter au four, on les avait liés dans la posture qu'on désirait leur donner, c'est-à-dire assis, le menton sur les genoux et les bras croisés par-dessus les jambes. Le feu en contractant les membres, en rôtissant les chairs, avait donné à chaque cadavre quelque particularité dégoûtante qu'il serait aussi impossible d'imaginer que de dépeindre. On distribua les vivres : chaque famille principale eut un morceau à partager entre ses membres. Le repas commença, hideux et horrible. Il me fallut subir l'ignominie d'être invité à prendre part à ce festin. Jamais je n'oublierai les horreurs de ce jour. »

Tout homme de trente à quarante ans, si vous le pressez un peu, vous narrera à profusion des faits de ce genre, vous assurant pourtant que, pour lui, il n'a jamais voulu manger de chair humaine.

Ces coutumes abominables avaient pour conséquences de rendre les mœurs plus féroces, de produire des tyrans sans nom, dont le roi Thacombao est un type devenu légendaire. Né dans les premières années du XIXe siècle, ce personnage reçut le nom qui lui est resté : Thacombao, malheur à M'Bao. « A en juger par les récits qui ont cours à Fidji, on ne saurait imaginer, écrivait le P. Montmayeur en 1874, qu'il y ait sous le soleil des scélérats capables de commettre, même dès leur première enfance, de pareilles atrocités. Il n'avait pas encore l'âge de raison qu'il lançait des flèches à ceux qui le contrariaient. Un jour qu'il jouait sur le bord de la mer, il apprit que dans le village on massacrait des hommes pour un festin ; aussitôt il se met à assommer un des enfants qui jouaient avec lui. Plus tard, il ne devint pas seulement le plus avide mangeur de chair humaine, mais encore l'inventeur des cruautés les plus inouïes. Une fois, un chef rebelle ayant été amené devant lui, il commanda à ses gens de couper la langue au prisonnier, la prit et la dévora toute crue en sa présence, raillant et injuriant en même temps le malheureux mutilé qui lui demandait par signes une prompte mort. Ce ne

fut qu'après l'avoir torturé jusqu'à satiété qu'il le fit tuer, cuire et le mangea. Une autre fois, dans un engagement avec une tribu voisine, deux prisonniers tombèrent entre ses mains. Il les condamna d'abord à creuser le four où ils devaient être rôtis. Ce travail fini, il les envoie se laver; après quoi, leur ayant fait préparer des coupes en feuilles de bananier, il leur ouvre à chacun une veine, remplit les coupes de sang qu'il avale ou fait boire à ses gens. Il leur fait couper ensuite les bras et les jambes, et, après les avoir fait cuire, les force à en manger. Puis il leur perce la langue avec de gros hameçons, l'arrache hors de la bouche, la fait rôtir et la dévore. Enfin on leur ouvre le côté, et les victimes ont encore le temps de voir extraire leurs entrailles avant de mourir. Pendant plus de trente ans, il ne passa peut-être pas de semaine sans festin de chair humaine. Aux capitaines des vaisseaux de guerre, anglais ou américains, qui visitaient de temps à autre ces îles et qui le sommaient de mettre fin à ces repas anthropophages, il répondait : « Vous autres, blancs, vous avez des bœufs, voilà pourquoi vous ne mangez pas les hommes ; pour moi, les hommes sont mes bœufs. »



FIDJIEN PORTANT UN COLLIER DE DENTS DE CACHALOT

Vers 1850, les ministres wesleyens voulurent s'introduire à M'Bao. Le tigre grinçait des dents. La gueule des canons, qu'il avait l'occasion de voir quelquefois, l'intimidait cependant, et leurs voix sonores parlèrent hautement en faveur des ministres, qui parvinrent enfin à pénétrer dans la citadelle en 1853. Thacombao avait besoin des Anglais et de la protection de leurs vaisseaux. Pour l'obtenir, il céda enfin à leurs menaces et à leurs pressantes sollicitations, se



DANSE GUERRIÈRE DES FIDJIENS

déclara wesleyen avec tout son peuple et supprima effectivement l'anthropophagie.

Les mœurs étaient cependant respectées aux Fidji, et la répression des crimes de cette nature plus sévère sous le paganisme qu'elle ne le fut après les invasions des Tongiens et l'immigration des blancs. Tout acte d'immoralité connu mettait en danger les jours du coupable et exposait son village au pillage et à la vengeance des parents de l'offensée. La polygamie, commune chez les chefs, était très rare parmi les gens du peuple. Le mariage était un marché qui se traitait en famille : seule la jeune fille n'était pas consultée. Après avoir longuement discuté la valeur des présents et l'honorabilité de la famille du futur gendre, le conseil donnait son avis. S'il refusait l'alliance, les présents étaient immédiatement renvoyés. Si les propositions étaient agréées, les conseillers se partageaient les présents, et la famille du jeune homme était avertie de préparer le festin. Le soir de ce même jour, le père de la jeune fille la conduisait dans la famille de son fiancé, où elle séjournait quelque temps à l'essai, jusqu'à ce que l'on eût pu se rendre compte de ses qualités et de ses défauts. L'épreuve achevée, on procédait à la cérémonie du mariage. L'état social des femmes fidjiennes est encore aujourd'hui très dégradé : elles sont réduites au rôle de bêtes de somme que l'on n'exempte d'aucun genre de travaux, qui subissent toutes les brutalités, et auxquelles pour aliments on ne laisse que les restes.

Le mode des funérailles aux Fidji variait suivant le rang du défunt. Quand un vieillard, homme du peuple, était depuis long-



SOLDATS FIDJIENS INDIGÈNES

temps malade, il priait son fils de l'étrangler pour mettre fin à ses souffrances. On l'enterrait sans honneur. Parfois même, le fils n'attendait pas la manifestation de ce désir: fatigué de soigner son père, il lui donnait la mort et l'inhumait en secret. Lorsque le défunt était riche ou chef, on oignait son corps d'une huile parfumée, on le revêtait de ses plus beaux vêtements, et on l'exposait pendant plusieurs jours. De toutes parts, les parents, les amis et les sujets venaient contempler ses traits; les hommes versaient des larmes et déchiraient leurs vêtements; les femmes poussaient des cris aigus. Au moment de la sépulture, chacun touchait de son nez le nez du défunt pour lui donner un dernier témoignage d'estime. Le corps était ensuite déposé dans une fosse ou transporté dans une caverne inaccessible.

Aux funérailles d'un roi ou d'un grand chef, toutes ses femmes se disputaient l'honneur d'être étranglées et jetées auprès de lui dans la fosse; les parents subissaient l'amputation d'une phalange du doigt, et c'est par centaines que les doigts tombaient sous la hache

redoutable. Les petits enfants à la mamelle n'étaient pas même épargnés. Les traces de cette coutume barbare sont d'ailleurs faciles à constater : tous les Fidjiens de 30 à 40 ans et au delà ont au moins le petit doigt de la main droite coupé.

Avant la domination anglaise, les îles Fidji étaient divisées en divers royaumes, comprenant un nombre de tribus plus ou moins considérable. Chaque tribu, dont le gouvernement était confié à un membre de la famille royale, comptait au moins 8 villages. La succession du roi et du chef de tribu se transmettait dans la branche collatérale. Les castes existent aux Fidji comme aux Indes, et chaque tribu doit réunir les huit classes ou *matangali* qui constituent une société complète : celle des grands chefs, tous membres de la famille royale, dans laquelle on prenait les prêtres et les gouverneurs de province ; celle des nobles, ou propriétaires fonciers, qui prenaient chacun le nom de leur terre ; celle des intendants des domaines qui surveillaient les travaux ; puis les marins, les cultivateurs, les pêcheurs, les charpentiers et industriels de toutes sortes, et les domestiques. Ces castes sont encore loin d'avoir disparu.

Depuis leur annexion à la couronne britannique en 1874, les Fidjiens n'ont qu'une part secondaire au gouvernement. Le gouverneur et son conseil exécutif sont nommés par le souverain de la Grande-Bretagne et les lois sont préparées par un conseil législatif de 13 membres. L'archipel a été divisé en 12 provinces, dont l'administration est confiée à des chefs indigènes, nommés *roko*, qui doivent faire appliquer les lois votées par le conseil ; les *bouli* sont les chefs inférieurs préposés aux villages.

Les Fidjiens, comme les autres peuplades polynésiennes, croyaient en un Dieu suprême, créateur des esprits bons et mauvais, ou dieux subalternes, auxquels il a confié le soin des mortels. Les esprits bons étaient chargés de récompenser le bien ; les mauvais de punir le mal. Ils admettaient l'immortalité de l'âme, croyaient que leurs parents venaient, après leur mort, sur la terre, les protéger ou

les punir ; de là le culte des ancêtres auxquels on offrait des sacrifices. Chaque tribu avait un prêtre, choisi dans la famille royale et dont la charge était héréditaire. Il incarnait en lui la divinité, et ses paroles étaient des oracles auxquels tous devaient la soumission la plus complète. Le culte consistait en invocations, en oblations et en sacrifices que le prêtre offrait aux dieux irrités pour les apaiser et se les rendre favorables.

LES MISSIONNAIRES MARISTES DANS L'ARCHIPEL FIDJI

L'immigration des Tongiens dans les îles orientales de l'archipel fidjien avait créé, vers l'an 1830, une colonie polynésienne dont l'ambition du roi Georges, de Tonga, sut adroitement profiter. Sous le couvert de protéger ses sujets, il fit agréer au roi de Lakemba la présence d'un prince de sa famille avec le titre de vice-roi. Dès 1835, le chef tongien Finaou vint prendre possession de ce poste, accompagné de deux ministres wesleyens anglais et de quelques *teachers* auxiliaires. Par la contrainte morale ou par la force armée, il devait soumettre tous les indigènes à la religion de Wesley. Les ministres anglais Indépendants, qui résidaient à Lakemba depuis 1825, durent quitter l'île, et les habitants des groupes de Laou et de Lakemba se soumirent. Il fallait en même temps empêcher les missionnaires catholiques de pénétrer dans l'archipel. A cet effet, dès 1839, un ministre fit imprimer et répandre un infâme pamphlet où on les représentait comme des monstres avides de sang humain, qui cherchaient à pénétrer dans les îles de l'Océanie pour les livrer à la France et emmener tous leurs habitants en esclavage. Cela ne pouvait arrêter Mgr Bataillon. Ayant reçu de France les PP. Bréhéret et Roulleaux et le Fr. Annet, il s'embarqua avec eux sur l'*Adolphe*, à la recherche d'un néophyte fidjien du nom de Mosé, instruit à Wallis, que Mgr Pompallier avait rapatrié en 1842.

« L'*Adolphe* mouilla à Lakemba, le 9 août 1844, raconte dans ses mémoires le capitaine M. Morvan ; j'envoyai à terre mon pilote

pour s'assurer des chances du débarquement ; il ne tarda pas à revenir m'apportant de tristes nouvelles. Le navire anglais *Triton* nous avait précédés de trois jours, annonçant aux chefs une invasion prochaine de papistes et de Français. Le roi refusait de venir à bord pour visiter l'évêque, et le néophyte Mosé avait quitté l'île pour se rendre à Namouka. Monseigneur me tendant la main me dit en souriant : « Puisque le roi de Lakemba refuse de venir à moi, j'irai vers lui. » Et prenant pour escorte le P. Roulleaux, le pilote et deux catéchistes wallisiens, il descendit à terre. Accompagné du Tongien Finaou, le roi ne voulut le recevoir que sur un rocher du rivage : « Les tiens peuvent rester si tu le veux, lui déclara-t-il avec hauteur et mépris, mais je ne puis ni les loger, ni les nourrir, ni les défendre ». Les instances de Mgr Bataillon furent vaines, et le lendemain Sa Grandeur résolut d'aller dans une autre île. A l'instant j'appareillai et me dirigeai sur Namouka, où, après une navigation très difficile, nous pûmes aborder le 11 août.

« L'accueil des deux chefs de l'île fut bienveillant. Monseigneur coucha à terre ainsi que le P. Roulleaux, et revenant à bord le lendemain, me pria de faire préparer l'érection d'une grande croix. Quand le charpentier eut achevé son œuvre, l'évêque bénit avec émotion ses généreux apôtres, et la baleinière, portant la croix, partit, conduisant à terre les deux Pères, le Frère et leurs deux catéchistes, chantant *O crux, ave, spes unica* ! Il était 9 heures du matin quand les missionnaires mirent le pied sur le rivage ; à bord, tous les yeux étaient fixés sur la petite procession qui défilait sur le sable blanc de la grève, s'acheminant vers un monticule. Arrivé au som-



UN JOUEUR DE FLUTE

met, le P. Bréhéret saisit la croix et, l'élevant vers le ciel, après l'avoir inclinée vers l'*Adolphe* en signe de salut, vers les îles en signe d'appel, il l'implanta dans le sol. A ce moment le navire se couvre de pavois, l'*Adolphe* salue de ses canons la croix et les missionnaires, l'évêque debout sur le pont entonne le *Te Deum* et, émus jusqu'au fond de l'âme, nous reprenons la route de Wallis. »



DEUX PRINCESSES DE FIDJI

Namouka n'était qu'une petite île stérile. Les missionnaires apprirent bientôt qu'elle manquait d'eau douce et ne comptait qu'une centaine d'habitants. C'était un pied-à-terre qui ne pouvait être le centre de la Mission. Mosé étant retourné à Lakemba, le P. Roulleaux réussit à s'y rendre en pirogue. Persécuté par les chefs, délaissé de sa famille, méprisé de tous en haine de sa religion, en butte aux obsessions continuelles des ministres wesleyens, pouvant à peine se procurer un peu de nourriture, Mosé vivait dans une pauvre cabane avec le néophyte Philippe, qu'il avait baptisé en danger de mort, et qui, dans le baptême, avait trouvé la santé. Quelques jours plus tard, le P. Bréhéret venait rejoindre son confrère avec le Fr. Annet et les deux catéchistes wallisiens.

Dès la première heure et durant une longue série d'années, les

missionnaires eurent à subir des épreuves de toute nature. Leur principal persécuteur furent le grand chef Finaou et son successeur Maafou, dont l'influence auprès du roi de Lakemba était aussi grande que leur haine contre les missionnaires français. « Nous n'avons rien de bien consolant à vous apprendre sur notre petite Mission, écrivait un an plus tard le P. Roulleaux au P. Colin, rien que beaucoup de contradictions et de souffrances. C'est notre pain quotidien depuis que nous sommes ici. Mépris, insultes, calomnies, persécutions, défections, maladies, indigence, nudité, disette : voilà ce que de toute manière nous avons éprouvé. Nous avons été bien petits; nous le sommes encore, ou plutôt nous ne sommes rien. Et cependant nous ne laissons pas de donner bien des craintes, et l'on remue ciel et terre pour nous chasser. »



CHAPELLE PROVISOIRE DU B. CHANEL, A M'BAO

Dépourvus de ressources, sans terrains qu'ils pussent cultiver, les missionnaires parcouraient les bois pour recueillir les racines et les fruits sauvages, et ils étaient réduits, pour se nourrir, à enlever la nuit les taros et les ignames que la coutume païenne déposait sur la tombe des morts et que nos apôtres disputaient aux rats.

En 1849, le *John-Wesley*, goélette de la Mission protestante, venait à Lakemba, annonçant que « Pie IX lui-même avait abjuré les erreurs papistes, embrassé le Wesleyanisme et envoyait une lettre d'insultes à ses deux coreligionnaires de Lakemba ». Deux mois après, les calomnies les plus abominables furent répandues contre Mgr Bataillon, à l'arrivée d'un second navire. Les esprits, préparés



FIDJIENS EN COSTUME DE GUERRE

de longue date à l'imposture, accueillirent ces nouvelles sans résistance, et les missionnaires catholiques, n'ayant aucun moyen de défense dans ces îles perdues, eurent la douleur de voir la foi de leurs néophytes ébranlée. Pour comble de douleur, ils apprirent qu'un de leurs compatriotes, un Français naufragé, séduit par l'or



YASAWA. — INAUGURATION DE L'ÉGLISE SAINTE-THÉRÈSE

des ministres, avait renié la foi de ses pères et devenait à leurs côtés l'apôtre de la doctrine de Wesley.

C'est dans ces tristes conjonctures que Mgr Bataillon put enfin, en août 1851, visiter Lakemba, amenant sur sa goélette les PP. Mathieu, Michel et Ducrettet, avec les trois FF. Paschase, Sorlin et Auguste; quelques mois plus tard, le P. Favier venait à son tour les rejoindre. Le Fr. Annet était mort en 1848; les deux Pères, surtout le P. Roulleaux, étaient dans un état de faiblesse extrême, par suite de leurs privations; les néophytes demandaient

à fuir devant la persécution qui s'aggravait de jour en jour. Désireux depuis longtemps d'aborder les grandes îles du centre de l'archipel fidjien, Mgr Bataillon décida alors d'abandonner Lakemba.

Il envoya auparavant le P. Bréhéret, le P. Michel et le Frère Sorlin dans l'île Tavéouni, dont le chef autrefois avait offert l'hospitalité à ses missionnaires. Arrivés le 15 août 1851, les Pères furent très mal reçus. Cédant à la crainte des Tongiens, le chef de l'île avait embrassé l'hérésie, et ses gens se montrèrent pires que ceux de Lakemba. Ils entraient de force dans la misérable case des missionnaires ; ils leur présentaient et tordaient dans leurs mains des membres humains tout sanglants qu'ils broyaient sous leurs dents avec délices. Puis, avant de sortir, ils enlevaient leur maigre repas qui cuisait sur leur feu. « Malgré tout, ce n'est qu'à la mort ou en vertu de l'obéissance, que nous quitterons le champ de bataille », écrivait le P. Bréhéret à Mgr Bataillon. L'ordre de partir arriva : c'est à Lévouka, dans l'île Ovalaou, qu'en abandonnant Lakemba et Tavéouni, les Pères se portèrent en 1852. Lévouka était un port assez fréquenté, et déjà quelques Européens commençaient à s'y établir. Ce choix était heureux. Du centre de l'archipel on pouvait par mer visiter les grandes terres de Viti-Lévou, Vanoua-Lévou, encore païennes, et choisir les points où l'on se fixerait plus tard. Pour un tel poste, il fallait un missionnaire d'expérience et d'autorité, et aussi un marin qui se portât de rivage en rivage, d'île en île, pour visiter les catéchumènes et secourir au besoin ses confrères. A force de luttes et de sacrifices, le P. Bréhéret avait acquis ces qualités.

« Né le 14 juin 1815 dans le diocèse d'Angers, raconte de lui le P. Favier, le P. Bréhéret est un des missionnaires les plus extraordinaires qui aient paru sous le ciel d'Océanie. Le genre de vie qu'il mène est digne de l'admiration des anges et des hommes ; la faim, la soif, les fatigues, les dangers de toute espèce, rien n'est capable de l'arrêter. Voyez-le battant nuit et jour la mer pour aller,

à travers les îles, au secours des brebis sans pasteur, tantôt brûlé par les ardeurs du soleil, tantôt trempé par les pluies torrentielles, tantôt à demi mort de lassitude et de faim, souvent à deux doigts du naufrage, au milieu des récifs dont nos passes sont toutes hérissées. Que fait-il de sa main droite? Il tient le gouvernail, et de la main gauche il roule un chapelet. Gouvernail et chapelet, c'est bien le double insigne de sa vaillance et de sa foi!

« Le ciel s'obscurcit, l'orage entre en furie : la mer monte, monte toujours. Demandez au « capitaine » Bréhéret, qui est en plein dans l'orage et qui monte avec la mer, ce qu'il en pense. Il vous répondra avec un calme que je n'ai jamais vu se démentir : « A la garde « de Dieu! Sans sa « volonté un cheveu « ne tombe pas de « notre tête! » Jamais une plainte ne s'échappe de ses lèvres. Il revient de ses tournées de 50, 60, 100 lieues, après de nombreuses nuits sans sommeil et les plus maigres repas, le visage brûlé et pelé par des coups de soleil. « Nous nous usons, nous nous faisons vieux! » C'est sa réponse à nos témoignages de respectueuse compassion. « Mon Père, « ménagez un peu vos forces et reposez-vous. — La terre et la mer « pour le travail, répond-il, le ciel pour le repos! » Comme on l'engageait un jour à écrire la relation de ses voyages : « Est-ce que je sais « seulement écrire? répondit-il; ma plume, c'est mon gouvernail. — « Mais, Père, quelles utiles leçons vous donneriez, vous qui savez « si bien manœuvrer sur les eaux! — Qui n'en saura autant que moi



LA VILLE DE LÉVOUKA

« quand il se sentira balancé entre le ciel et la mer? Si la tempête « vient, on s'essaie à lutter contre elle, à être plus fin que le vent, « puisqu'on ne peut être plus fort. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire? « Quand on a traversé le grain et passé le récif qui gronde et écume « en vain, on n'y pense plus que pour remercier le bon Dieu. »

Tel est l'homme qui va diriger la Mission de Fidji jusqu'en l'année 1887 où, érigée en Vicariat apostolique, elle fut confiée à Mgr J. Vidal.

Dès l'année 1852, le P. Mathieu, secondé par le P. Michel, put fonder une station près de l'embouchure de la Réwa, à Viti-Lévou. Thacombao fit empoisonner le roi de Réwa pour s'annexer ses États, et, incapable de vaincre à lui seul la résistance des chef des tribus réwiennes, il fit appel à Georges de Tonga qui n'attendait que cette occasion pour tenter une croisade wesleyenne dans l'archipel Fidji. Georges accourt, promène partout le casse-tête et le feu et impose par la violence la soumission à une religion que les vaincus acceptent sans la connaître. Nos missionnaires durent se cacher pour éviter la mort, et quand le torrent dévastateur eut passé, l'œuvre était à reprendre, plus laborieuse et plus ingrate, parce qu'il fallait désormais lutter contre le prosélytisme de la secte de Wesley partout triomphante. Ils la reprirent. Le Fr. Paschase était mort; les PP. Mathieu, Roulleaux, Ducrettet avaient été emmenés par Mgr Bataillon, pour se refaire. Ceux qui restaient firent des prodiges d'héroïsme. Ils commencèrent, sous la direction du P. Bréhéret, par construire deux solides baleinières et un grand bateau ponté. Le travail achevé, le P. Favier fut chargé d'aller à Solévou, le P. Michel de visiter Réwa et Vérata; le P. Bréhéret s'était réservé les îles les plus éloignées, les Yasawa, Kandavou et Lakemba.

Après douze ans d'épreuves, ils comptaient un millier de catéchumènes, quand une nouvelle persécution menaça de tout détruire. Heureusement, en apprenant les angoisses de nos Pères aux Fidji, M. du Bouzet dépêcha de Tahiti, en 1858, le commandant Le Bris qui intima l'ordre au roi Thacombao de laisser à tous la liberté de

conscience et de respecter les personnes des missionnaires français et de leurs néophytes. Cet acte eut les plus heureux effets; le roi de M'Bao et ses chefs redoutèrent désormais les navires de la France; les conversions s'accrurent; on envoya des auxiliaires aux trois intrépides missionnaires, les PP. Favre et Leberre, accompagnés du Fr. Edouard. A leur arrivée à Ovalaou. en 1859, on comptait 4000 catéchumènes.



LÉVOUKA. — COUVENT DES SOEURS

Cependant, dans une excursion armée aux Yasawa, les convertisseurs wesleyens avaient torturé des indigènes catholiques parce que, disaient-ils, il n'y avait pas d'autre moyen de convertir ces gens à la religion wesleyenne. Un navire de guerre français, la *Cornélie*, vint rappeler Thacombao et ses chefs au respect des traités (1861). Son commandant, M. Lévêque, condamnant aux fers le chef coupable, l'emmena aux bagnes de la Nouvelle-Calédonie.

En 1863, la Mission de Fidji, détachée du Vicariat de l'Océanie centrale, fut érigée en Préfecture apostolique sous la direction du P. Bréhéret. Elle comptait alors 8 missionnaires. En 1869, malgré la perte du P. Aubry, noyé victime de son zèle, ce nombre montait à 12; six stations principales avaient été fondées et l'on comptait 9000 catéchumènes, sans parler des adhérents que l'on n'avait pu instruire. Ce n'étaient cependant pas les difficultés qui manquaient. Le caractère fidjien, versatile, faux et ennemi de toute gêne, donnait un jour des espérances que le lendemain voyait s'évanouir. Les guerres et les persécutions armées poursuivaient leur cours, et le commandant Aube, sur la *Mégère*, dut intervenir au nom de la France pour obliger le chef de Solévou à réparer les dommages causés par ses sauvages agressions.

Avec l'année 1874 s'ouvre une ère nouvelle. Préparée de longue date, l'annexion des Fidji à l'Angleterre fut signée par le roi de M'Bao et les principaux grands chefs. En récompense de son abdication, Thacombao fut conduit à Sydney, d'où il comptait ramener des trésors. Il en rapporta la rougeole. Par un concours de circonstances malheureuses, cette épidémie se répandit rapidement dans tout l'archipel et y causa des ravages terribles. Malgré les soins des missionnaires, les indigènes, surpris par ce mal inconnu et incapables de suivre les conseils que l'expérience des Européens leur prodiguait, furent frappés à mort dans une proportion inouïe. Les statistiques ont enregistré les décès de plus de 40000 Fidjiens dans l'année. De ce fait la Mission catholique perdit 2000 néophytes.

Le premier gouverneur de Fidji, sir Arthur Gordon, manifesta, dès son arrivée, l'intérêt qu'il portait au développement des écoles. Bien que surchargés par les travaux apostoliques, nos missionnaires avaient pris les devants et se multipliaient pour instruire les enfants. A Ovalaou, le P. Montmayeur réalisait des merveilles dans son école de Tokou; le gouverneur, entouré des chefs, voulut y assister à



SOUVA. — LA PREMIÈRE CHAPELLE

un examen public; les réponses des élèves excitèrent son admiration. Un des premiers magistrats indigènes, Ratou Marika, ancien catéchiste wesleyen, disait en sortant aux autres chefs : « Je me moquais autrefois des écoles catholiques, mais je vois aujourd'hui qu'elles l'emportent de beaucoup sur les écoles protestantes. » Ces succès encouragèrent le P. Bréhéret. En 1878, il fondait pour les catéchistes maîtres d'école un collège qu'il confiait au P. Montmayeur. Celui-ci y mourut deux ans après, et pendant ce temps, le P. Deniau, à Waïriki, formait une trentaine de ces mêmes auxiliaires. Les diverses stations avaient aussi leurs écoles; le P. Favier réunissait 250 enfants dans les divers villages de son district; à Solévou, le P. Bochettaz en avait une centaine.

L'éducation des filles indigènes préoccupait le Préfet apostolique. A cet effet il fit venir de France, en 1882, des Sœurs du Tiers-Ordre Régulier de Marie, qui fondèrent trois établissements, à Lévouka, à Waïriki et à Solévou. Le succès de ces écoles dépassa bientôt toutes les espérances. Deux ans après, trois Fidjiennes

demandaient à se joindre aux Sœurs et à partager leur vie. Dès ce jour, l'œuvre si utile des Petites Sœurs indigènes était fondée.

De 1880 à 1886, l'arrivée de nouveaux Pères permit de créer de nouvelles stations à Souva et Zoulanoukou, au sud de la grande île Viti-Lévou. Mais aux Fidji, plus encore qu'en Polynésie, les santés s'épuisent rapidement. Sur 34 Pères Maristes, envoyés dans cette Mission depuis son origine jusqu'en 1886, 25 y étaient morts ou avaient dû la quitter pour cause de maladie. Les PP. Favre et Courrech succombaient à leur tour; les PP. Favier, Bochettaz et Grosselin, accablés d'infirmités, n'allaient pas tarder à les suivre.

Sur les instances du P. Bréhéret qui, lui aussi, sentait ses forces faiblir, la Préfecture apostolique des îles Fidji fut érigée en Vicariat apostolique. Mgr Julien Vidal en fut le premier évêque. Une période nouvelle s'ouvrait sous la direction de ce jeune et ardent apôtre qui déjà, durant 14 ans, avait fait ses preuves aux îles Samoa. Son arrivée du reste fut un triomphe, et sa première visite pastorale, qui dura 3 mois, d'île en île, une ovation prolongée.

Mgr Vidal fut escorté et suivi de nombreux missionnaires. Avant tout il fallait solidement établir les postes occupés. Autour des stations, Sa Grandeur acquit des terrains dont la culture devait aider à l'entretien du personnel et des écoliers. Bon nombre d'églises, de presbytères, de couvents, de bâtiments scolaires furent construits, agrandis ou améliorés. Il fallait aussi songer à de nouvelles stations et développer l'œuvre capitale des écoles indigènes. Les colons européens, à leur tour, réclamaient les soins des missionnaires pour eux et leurs enfants. Il fallait encore défendre les Catholiques contre les vexations, et parfois contre les persécutions des Wesleyens qui, souvent haut placés, mettaient à chaque instant de nouvelles entraves à la liberté de conscience. Il fallait enfin lutter contre la calomnie et les obstacles accumulés pour empêcher le recrutement des établissements scolaires. Mgr Vidal suffit à tout; le premier sur la brèche pour défendre ses enfants, il se multipliait pour les visiter et les

secourir jusque dans les régions les plus inaccessibles. Ne comptant point ses jours de labeur, ses voyages incessants, il est partout, dressant les plans de campagne, encourageant tous les efforts, commençant sur place les constructions jugées indispensables et prenant la route de l'Australie ou de la France pour quêter l'argent nécessaire à leur achèvement.

Voici du reste l'état actuel de la Mission .

Lévouka, dans l'île Ovalaou, possède une église, une résidence et un couvent où 4 Sœurs Maristes instruisent les jeunes filles de la colonie européenne. C'est là que mourut en 1898, après 54 ans de labeur ininterrompu, le P. Bréhéret. Sa charité héroïque lui avait gagné l'affection de tous. Sa mort fut un deuil public; ce jour-là, les affaires furent suspendues, les navires mirent leurs pavillons en berne tandis que la foule se pressait pour contempler une dernière fois les traits du saint vieillard. Les ministres des sectes dissidentes tinrent eux-mêmes à honneur d'assister au cortège funèbre de celui qu'ils regardaient comme un parfait imitateur des premiers apôtres de l'Église.

C'est à Lévouka que se trouvent la procure et l'imprimerie de la Mission. Une Revue catholique en langue fidjienne sort chaque mois de ces presses, et, dans les intervalles, on publie des livres de prières, des cantiques et maints opuscules pour les missionnaires, les écoliers ou les fidèles. Les ouvrages importants sont imprimés en France, par exemple, en 1884, l'*Essai de grammaire de la langue de Viti*, premier travail de ce genre.



PALAIS DU GOUVERNEUR A SOUVA

A quelques kilomè-

tres de Lévouka, dans un site très convenable à cette fin, à Zawazi, Mgr Vidal a groupé trois grands établissements d'instruction : le collège des Petits Frères de Marie où, sous la direction de 3 maîtres, 50 fils de chefs se préparent aux fonctions publiques auxquelles ils seront appelés ; le couvent des Sœurs Maristes pour les jeunes filles indigènes de famille noble; enfin le collège des catéchistes dans lequel une quarantaine de ménages sont formés pour tenir les écoles, présider aux prières, expliquer le catéchisme, au besoin baptiser les enfants en danger de mort.

Au nord de Lévouka, à 5 kilomètres, se trouve la station de Lorėto qui contient un couvent avec une quarantaine de jeunes Fidjiennes et une vaste Résidence, où se réunissent chaque année, pour la retraite, tous les missionnaires du Vicariat.

L'île Viti-Lévou compte actuellement 6 Résidences principales disséminées sur toute la côte : Souva, Réwa, Natovi, Naïsérélangi, M'Ba et Lomary, où a été transférée l'ancienne Résidence de Zoulanoukou.

Capitale de l'archipel, Souva est le lieu de résidence ordinaire de l'évêque. Il y a là au moins 500 travailleurs ou domestiques, recrutés aux Hébrides, aux Salomon ou aux Indes; leur instruction religieuse est très importante, car ils peuvent être des éléments de pénétration et des auxiliaires de conversion auprès de leurs tribus, quand ils seront rapatriés, à l'expiration de leur contrat. Six Petits Frères de Marie s'occupent des enfants européens et des travailleurs indiens, et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny des filles des colons.

Réwa est une des plus belles stations du Vicariat. Fondée par le P. Mathieu, développée par le P. Favier, qui lui a consacré plus de 30 ans de sa vie, elle a été dans ces dernières années renouvelée par le P. Emm. Rougier. Tour à tour architecte, charpentier, maçon, briquetier, après avoir construit une usine à briques et formé ses jeunes Fidjiens à ces travaux, il s'est mis à leur tête et a élevé successivement un presbytère pour les deux missionnaires, une Rési-



SOUVA. — MAISON DES PÈRES : DANSES A L'OCCASION DU RETOUR DE MGR VIDAL

dence pour les Sœurs du Tiers-Ordre, une autre pour les Petits Frères de Marie, et deux vastes locaux bien aérés pour les deux écoles de garçons et de filles. Marin intrépide, il a pu entre temps, grâce au fleuve, visiter le Colo, en attendant que de nouvelles recrues lui permettent de s'y établir.

L'île Vanoua-Lévou n'a que quatre Résidences : Solévou, une des stations modèles du Vicariat, avec un noviciat de Sœurs indigènes et des écoles très fréquentées; Na-Savousavou, qui complète son installation d'année en année; Tounouloa, avec ses écoles très nombreuses et ses 1000 Catholiques dispersés sur un immense littoral, difficile à visiter; enfin Nandouri, qui a été fondée ces derniers mois.

La résidence de Vaïriki, dans l'île Tavéouni, est une des plus belles et des plus importantes du Vicariat. Située sur une colline en pente douce qui descend jusqu'à la mer, elle possède l'église la plus monumentale de Fidji. Bâtie toute en pierre par le P. Prin, elle

donne par ses dimensions une idée du travail de géant qu'une volonté de Breton a pu mener à bonne fin, sans autres ressources que sa vaillance et l'entrain qu'il a su communiquer à ses gens. Hommes, femmes, enfants, tout le monde y travaillait : les plus forts apportaient les pierres sur leurs épaules; les femmes et les enfants allaient chercher le sable dans des paniers, et l'église s'élevait. Vaïriki compte 1200 néophytes, bien instruits, solides dans leur foi et très fervents. Les Sœurs du Tiers-Ordre de Marie ont leur Résidence sur un petit monticule, et leur école très prospère est admirable de tenue.



SOUVA. — CATHÉDRALE EN CONSTRUCTION

Annexée à l'Angleterre en 1881, sous la dépendance du gouverneur des Fidji, Rotouma est une île isolée, distante de 500 kilomètres de l'archipel fidjien, par 12°30′ de latitude australe et 174° de longitude orientale. Cette terre volcanique, dont les cratères éteints ne dépassent pas 200 à 300 mètres d'altitude, est de forme oblongue, s'allongeant de l'Est à l'Ouest et occupant une surface d'environ 40 kilomètres carrés. Son sol est fertile, recouvert d'une riche végétation. Les cocotiers et les arbres à pain le protègent contre les ardeurs du soleil. Les coups de vent y sont fréquents et la mer très houleuse. Ses habitants, de race polynésienne, ont le teint bronzé clair, le nez déprimé, les cheveux noirs et lisses. Leur taille est plutôt élevée, forte et bien proportionnée. Très hardis marins, passionnés pour les aventures de mer, ils appor-

tent de ce fait une cause de décroissance rapide dans la population. Leur physionomie et leurs mœurs décèlent un mélange d'éléments très divers, qui leur ont donné un langage et un caractère spéciaux. Un grand nombre d'entre eux ont les yeux du Chinois. Le culte des morts, l'habitude de raser la tête des enfants en ne leur laissant qu'une touffe de cheveux au sommet, et divers autres usages sembleraient confirmer l'introduction de la race du Céleste Empire dans



LORÉTO. — MAISON DES PÈRES ET ÉCOLE DES GARÇONS

cette tribu polynésienne. Les femmes y sont traitées avec plus d'égards qu'ailleurs et exemptes de tout travail pénible. Conscientes de leurs avantages et très vaniteuses, elles exercent sur leurs maris une influence qu'on est surpris de rencontrer dans le Pacifique.

La population de Rotouma est d'environ 2300 habitants, dont 750 Catholiques; les autres sont wesleyens ou païens. L'établissement de la religion catholique y a souffert des mêmes difficultés que dans les autres îles de la Polynésie. Les doctrines wesleyennes importées de Tonga, les persécutions des chefs malgré la liberté proclamée, obligèrent les missionnaires et leurs néophytes à une lutte continuelle. Si les résultats sont modestes, ils établissent au moins

la supériorité incontestable d'une instruction plus sérieuse, d'une foi plus sincère et généralement d'une conviction plus solide.

Deux missionnaires résident à Rotouma. Ils ont pu y bâtir une vaste et belle église en pierre dont la construction demanda plus de quinze ans de travaux pénibles. Les écoles sont tenues, celles des garçons par des catéchistes, et celles des filles par les Sœurs du Tiers-Ordre Régulier de Marie.

En résumé, la Mission catholique de Fidji possède actuellement 9500 Catholiques baptisés; 17 stations principales; 30 missionnaires Maristes; 3 établissements d'éducation pour 200 enfants de colons européens; 18 écoles principales pour 1300 enfants fidjiens; 10 Frères européens, 14 Frères tertiaires de Marie indigènes, 27 Religieuses européennes, 20 Sœurs indigènes et 180 catéchistes. Les missionnaires sont honorés et respectés de tous. Enfin, la liberté d'enseignement, qui jusqu'à ces dernières années souffrait du mauvais vouloir des chefs, est désormais garantie et permet les plus belles espérances.

Les Sœurs européennes du Tiers-Ordre Régulier de Marie font l'admiration de tous, dans les soins qu'elles donnent aux malades, aux femmes, aux enfants. Il y a deux ans, le gouverneur des Fidji, quoique protestant, le reconnut d'une manière significative en les chargeant officiellement de visiter les villages indigènes. « C'est par votre présence au milieu d'eux, leur disait-il dans sa lettre du 2 février 1899, par votre exemple, votre persuasion et vos explications pratiques, que vous arriverez à inculquer et développer une manière de vivre et des habitudes plus convenables et plus hygiéniques qu'on ne les rencontre actuellement chez la femme fidjienne. »

Ouvrages à consulter. — Amiral Aube, *Entre deux campagnes*, 1 vol. in-12, Paris, 1851. — Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, 2 vol. in-4°, 1835. — E. Reclus, *Océan et terres océaniques*, 1 vol. in-4°, 1889. — *Journal of Commodore Goodenough*, 1 vol. in-8°, Londres, 1876. — Baron de Hubner, *A travers l'empire britannique*, 2 vol. in-8°, 1886.

CHAPITRE IX

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

LE PAYS ET LES HABITANTS



UN NÉO-ZÉLANDAIS TATOUÉ

La Nouvelle-Zélande est actuellement une colonie anglaise trop étudiée et trop connue pour avoir besoin d'une longue description. Découverte en 1642 et ainsi nommée par Tasman, elle s'étend entre le 164e et le 176e degré de longitude Est de Paris, par le 34e à 48e degré de latitude Sud. Elle se compose de deux grandes îles, celle du Nord et celle du Sud, séparées par le détroit de Cook, et, au Sud, de la petite île Stewart, dont les vents et les flots du pôle antarctique ne cessent de battre les âpres promontoires. On y rattache encore les groupes des îles Chatham et Auckland, qui sont perdus à grande distance dans l'Océan.

Les voyageurs s'accordent à dire qu'on ne saurait trouver pays plus pittoresque. Ce qu'on y remarque d'abord, c'est une chaîne longitudinale de hautes cimes qui, interrompue par les détroits de Fauveaux et de Cook, se continue en courant du Sud-Ouest au Nord-Est, depuis l'extrémité de l'île Stewart jusqu'au cap Est qui ferme la baie de Plenty. De puissantes ramifications se détachent, au Nord, de cette ossature centrale en s'infléchissant à

l'Ouest, tandis que, parallèlement à cette chaîne, on voit surgir dans l'île du Nord des cratères de volcans dont les forces éruptives n'ont pas encore perdu toute leur activité. Dans l'île du Sud, des pics nombreux, avec leur couronne de neiges éternelles et leurs glaciers, ont mérité le nom d'Alpes australes ; au milieu, se dressent les géants de la chaîne, le mont Tasman et le mont Cook, dont le dernier a 4300 mètres de hauteur.

Ces montagnes, aux arêtes abruptes, ont, en maints endroits, des pentes adoucies qui se terminent en vastes plaines vers la mer, ou se découpent en fosses marines semblables aux fiords de la Norvège. Mais, dans les resserrements du sol, ces pentes sont brusques et tombent souvent à pic sur l'abîme. Des contreforts les épaulent, séparés par des vallées qui reçoivent les eaux d'autant de sommets et de ravins. Ce sont des rivières parfois larges, profondes et paisibles, parfois grondant entre de sombres murailles de rochers; plus souvent, des torrents que les fontes des neiges et les pluies rendent terribles.

Toute la région septentrionale de l'île du Nord est extrêmement riche en lacs, généralement encadrés de superbes montagnes. Certains d'entre eux ont les eaux chaudes, parfois bouillonnantes. Le Rotomahana, avant le tremblement de terre des années dernières, était curieux par ses terrasses qui s'élevaient en degrés gigantesques, d'où ne cessait de couler l'eau chaude à des températures diverses. Le lac Taoupo est le plus admiré de cette contrée où les volcans Tongariro et Rouapéhou portent à 2000 et 3000 mètres d'altitude leurs multiples cratères en ignition.

Le climat de la Nouvelle-Zélande est très varié. Si la péninsule du Nord a les douceurs du ciel d'Italie, les régions du Sud rappellent l'Écosse et la Norvège. Partout les changements sont brusques, les sautes de vent rapides. Néanmoins, l'absence de brouillards donne à ces terres australes une remarquable salubrité.

La flore néo-zélandaise, qui renferme un millier d'espèces, est



UN GEYSER EN NOUVELLE-ZÉLANDE

très distincte de celle des autres contrées de l'hémisphère méridional, et on y trouve une trentaine de genres qui n'ont de représentants nulle part ailleurs. Parmi les plantes les plus caractéristiques, il faut signaler les 130 espèces de fougères dont quelques-unes sont arborescentes, et l'une même (*Pteris esculenta*) est comestible. Le *Phormium tenax* est le chanvre ou le lin indigène Le *kaouri* (*Dammara australis*) est le géant des forêts : son fût atteint 60 mètres de hauteur, donnant un excellent bois de construction ; sa résine est fort recherchée pour la fabrication des vernis.

Aussi originale que la flore, la faune ne comprend actuellement aucun quadrupède indigène, aucun serpent, aucune tortue. Les lézards sont nombreux. Avant l'arrivée des Européens, les cours d'eau n'y étaient pas très poissonneux. Mais la classe des oiseaux y est fort riche. Le genre le plus caractéristique est le *kiwi* (*apterix*) : dépourvu

d'ailes et de queue, couvert de poils au lieu de plumes, de la taille d'une caille ou d'une poule, il est sans défense contre le chien, qui l'aurait bientôt détruit sans ses habitudes nocturnes. Il est devenu rare. On retrouve encore des traces subfossiles du fameux *moa* (*Dinornis*), récemment éteint, qui atteignait trois mètres de hauteur. Citons aussi le *Nestor* ou *kéa*, sorte d'aigle-perroquet, encore commun dans certaines vallées et très redouté des pâtres, dont il a pris l'habitude de saigner à vif les brebis et les agneaux.

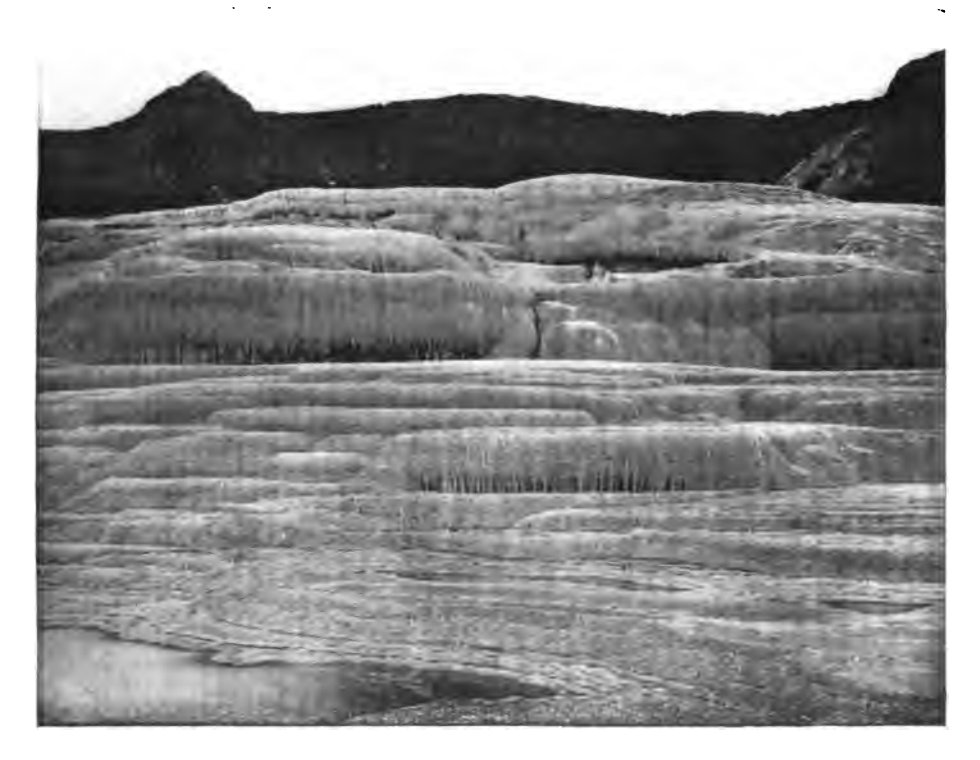
Depuis l'arrivée des colons anglais, les forêts se peuplent de cerfs, de chevreuils, de lièvres et de lapins; les perdrix, les cailles et les faisans s'y multiplient. Les saumons et les truites abondent désormais dans les rivières. L'élevage, sur une vaste échelle, des chevaux, des bœufs et des moutons, donne les meilleurs résultats, tandis que les basses-cours ont acclimaté la plupart des animaux domestiques de l'Europe. On a également importé un grand nombre de plantes alimentaires et d'arbres fruitiers de diverses régions du globe.

Les indigènes de la Nouvelle-Zélande s'appellent *Maoris*. Appartenant à la race polynésienne, il paraît très probable, et d'ailleurs conforme à leurs traditions, qu'ils sont venus de l'île Savaii (Archipel des Navigateurs), après avoir passé par Tonga. La plupart sont de haute et forte taille. Leurs traits sont assez réguliers; ils ont la peau bronzée d'une teinte claire, le regard fier et pénétrant. Autrefois, ils étaient renommés dans l'art du tatouage; ils savaient varier les courbes et les enroulements de lignes bleues dont les hommes couvraient une partie de leur corps et surtout leur visage; les jeunes filles ne portaient qu'un tatouage indélébile aux lèvres.

Nous retrouvons dans cette race l'intelligence, la fierté, la bravoure, l'hospitalité des Polynésiens des Samoa. Leur riche nature est ternie par l'orgueil, la sensualité, la colère dégénérant en cruauté et poussée parfois jusqu'au cannibalisme, la mobilité des impressions; puis, récemment, par les vices empruntés ou développés au contact

des Européens. Les guerres du milieu de ce siècle ont eu sur leur caractère et leurs mœurs une influence déplorable. Aigris contre l'Européen, confinés dans les régions centrales de l'île du Nord, ils fuient généralement la civilisation et habitent des villages isolés sur les montagnes.

« Les anciens, dit M. de Quatrefages, aimaient la société et ils vivaient ensemble, à l'intérieur ou auprès des *pâ*, forteresses des chefs. Ces *pâ* étaient toujours placés sur quelque colline escarpée ou sur quelque promontoire isolé, dont on avait remanié le relief de façon à le rendre accessible sur un point seulement. Des fossés profonds, plusieurs rangs d'énormes palissades, en défendaient les abords, et de hautes plates-formes dominaient l'étroit passage qui conduisait à l'intérieur. Ces citadelles étaient difficiles à forcer, même pour les Européens. »



NOUVELLE-ZÉLANDE. — UNE VUE DE LA GRANDE-TERRASSE

« L'industrie des Néo-Zélandais, dit M. É. Reclus, ne s'appliquait qu'à un petit nombre de travaux, mais, dans chacun de ces métiers, ils étaient d'une habileté remarquable. Comme sculpteurs et décorateurs, ils étaient sans rivaux parmi les insulaires du monde océanique, et les figures taillées, les dessins sculptés dont ils ornaient leurs demeures, leurs bateaux, leurs armes, les pieux sacrés placés à l'entrée de leurs villages, de leurs forteresses, sont des plus remarquables par l'originalité de l'ornement et la perfection du travail. Quoique déchus, les Maoris contemporains sont toujours très adroits à préparer la fibre du *Phormium tenax* et à la tresser en manteaux et en nattes qu'ils teignent de couleurs éclatantes et durables ; ils savent aussi fabriquer de superbes manteaux avec des crins de *kiwi* et des plumes d'autres oiseaux. »

Fort habiles à mesurer leurs paroles, orateurs éloquents dans leurs discours, ils ont un esprit qui tourne de lui-même à la poésie. Leur langage recherche les images, les comparaisons, les figures. Les poèmes maoris sont remarquables par la couleur et l'élan, par l'ordonnance et le rythme.

« Le culte se mêlait à tous les actes de leur vie, dit M. de Quatrefages. Les Néo-Zélandais n'entreprenaient jamais rien sans avoir récité une invocation appropriée à la circonstance. Les chants recueillis par Sir G. Grey attestent partout de vives et sincères croyances ; il y est souvent question de sacrifices offerts aux dieux et d'invocations à leur puissance. Ils avaient leurs prêtres et de vrais collèges où ils étaient initiés aux mystères des fausses divinités. »

Les Protestants anglais se rendirent en Nouvelle-Zélande au commencement de ce siècle. Parlant de leur Mission, le Dr Lang, en 1839, s'adressait en ces termes à Lord Durham : « Je suis certain, my Lord, qu'il serait impossible de trouver dans l'histoire d'aucune Mission protestante, depuis la Réforme, des faits égaux en impuissance et en indignité morale, à ceux que le rapport (fait en 1824 par un missionnaire protestant) nous présente. Il y a encore aujourd'hui des

abus flagrants et tolérés par la grande majorité des membres de la Mission, capables de paralyser les efforts d'un collège entier d'apôtres. »

Suivent des pages, toutes consacrées à des méfaits d'un autre genre, la cupidité, la rapacité la plus criante.

LES MISSIONNAIRES CATHOLIQUES FRANÇAIS CHEZ LES MAORIS.

Le 10 janvier 1838, Mgr Pompallier, accompagné du P. Servant et du Fr. coadjuteur Colomban, débarquait sur la côte nord-ouest de l'île du Nord, dans la baie d'Hokianga. Un noyau d'Irlandais catholiques se trouvait réuni dans cette région, et l'archevêque de Sydney avait recommandé à Mgr Pompallier d'abriter ses débuts sous leur protection.

La nouvelle se répandit dans les villages, et bientôt l'habitation que M. Poynton avait mise à la disposition des missionnaires fut envahie par les Maoris en quête de présents. Mgr de Maronée se montra généreux, et l'affluence devenait encrombrante, lorsque les *teachers* méthodistes intervinrent. Des parlementaires se présentèrent de leur part, menaçant de livrer la maison au pillage, si les missionnaires français refusaient de repartir.

Apprenant à cette occasion qu'une tribu païenne, nommée Wirinaki, réputée intraitable et que les méthodistes n'avaient pu entamer, avait ses *pâ* à quelque distance, sur la rive opposée de l'Hokianga, Monseigneur n'hésite pas à s'y rendre. Son affabilité gagne ces cœurs farouches ; on lui fait le meilleur accueil ; les chefs promettent d'écouter sa parole et de suivre ses enseignements. Le 29 juin suivant, tous les Catholiques irlandais, entourés des gens du village, installaient l'évêque et ses deux compagnons dans une maison qu'on venait de leur construire à Wirinaki. Pour la première fois l'évêque prêcha en maori.

Sur ces entrefaites, au milieu des menaces des Wesleyens, de jour en jour plus inquiétantes, arrive dans la Baie des Iles le vaisseau

français l'*Héroïne*, commandant Cécille. M. Cécille déclara clairement aux chefs indigènes qu'il ne prétendait aucunement leur imposer la religion catholique, mais qu'il avait le droit et le devoir de protéger des missionnaires, sujets français, et il réclamait pour eux une liberté complète. Mgr Pompallier en profita pour fonder une seconde station dans la tribu de Mangakaia; puis ayant reçu, le 16 juin 1838, trois nouveaux missionnaires, les PP. Baty, Epalle et Petit, il s'établit à Kororaréka, sur la Baie des Iles.

« La Mission prospère de jour en jour, écrivait quelques mois plus tard le P. Servant. Chaque matin et chaque soir, les fidèles se réunissent pour faire la prière et entendre la parole de Dieu. Quelque multipliées que soient nos instructions, ils les trouvent encore trop rares. Mais nulle part leur foi n'éclate mieux qu'à Kororaréka, pour les offices du dimanche. Dès le samedi, on les voit accourir par tribus, fussent-ils à 6 ou 7 milles de distance. Jusqu'au lundi matin, leurs villages restent déserts, et c'est un spectacle émouvant de voir, la nuit et le jour, malgré les intempéries, nos néophytes groupés autour des feux qu'ils ont allumés sur le bord de la mer, préparant leur pauvre nourriture, sans paraître s'apercevoir de ce qu'ils ont à endurer de privations. »

Le 11 décembre 1839, l'arrivée des PP. Petitjean, Viard et Comte permit à Mgr Pompallier d'envoyer les PP. Epalle et Petitjean à Whangaroa, à l'extrémité septentrionale de l'île du Nord, puis le P. Petit, avec un Irlandais et quelques indigènes, à travers les marécages et les forêts impraticables, dans la tribu de Kaïpara, sur la côte occidentale. Lui-même accomplit une tournée d'exploration vers le Sud, le long de la côte orientale. « Un grand nombre de tribus ont été visitées, écrivait à ce propos son compagnon, le P. Viard, partout Sa Grandeur a été accueillie avec empressement. Dans chaque *pâ*, on demandait à grands cris des prêtres ; les sollicitations furent si vives et si pressantes à Taouranga, sur la baie de Plenty, que Monseigneur promit de m'y laisser. Six mois déjà se sont écoulés depuis que

j'occupe ce poste, seul et à plus de 100 lieues de la Baie des Iles. J'ai 6 tribus à desservir, et déjà j'ai pu baptiser près de 200 enfants en danger de mort et instruire un grand nombre d'adultes. »

Cependant les colons commençaient à arriver en foule dans l'île du Nord, venant de tous les pays avec des mœurs fort diverses. Les



PAYSAGE DANS L'ILE DU NORD

désordres se multipliaient et il devenait urgent d'y porter remède. Les nationaux britanniques réclamèrent la protection de l'Angleterre qui les écouta d'autant plus volontiers que la France pouvait arriver avant elle. Le 5 février 1840, le capitaine Hobson réunissait à Waïtangi les chefs de la Baie des Iles et les amenait à signer le célèbre traité par lequel ils reconnaissaient comme suzeraine la reine d'Angleterre qui, de son côté, les prenait sous sa protection et s'engageait à les défendre. Très vite, les Maoris comprirent qu'on les avait trompés ; ils prirent les armes et, en peu de temps, le pays fut cou-

vert de ruines. La prise de possession de l'île du Nord n'en était pas moins un fait accompli.

Cinq mois plus tard (juillet 1840), un navire de guerre français, l'*Aube*, était envoyé en Nouvelle-Zélande pour protéger une colonie nanto-bordelaise qui, sur le *Comte de Paris*, se dirigeait vers la côte Est de l'île du Sud, pour s'y établir à Akaroa. Heureux de cette circonstance, Mgr Pompallier s'empressa d'adjoindre le P. Comte au P. Pezant, que l'*Aube* venait d'amener en Nouvelle-Zélande, pour fonder une première station dans l'île du Sud. Quel ne fut pas le désappointement du commandant de l'*Aube*, des missionnaires et des passagers du *Comte de Paris*, quand, abordant sur la côte d'Akaroa, ils virent flotter le pavillon britannique ! Une parole trop confiante du capitaine français avait tout compromis ; un officier anglais les avait devancés, et l'île du Sud venait d'être déclarée possession de l'Angleterre.

Les colons s'éloignèrent. Les missionnaires restèrent, mais dénués de toutes ressources et de tous moyens d'influence sur les indigènes, dont l'accueil avait été déconcertant. Leur persévérance fut pourtant couronnée de quelque succès, car vingt ans plus tard un missionnaire qui visitait cette contrée disait que, malgré les guerres et la dispersion des Maoris, un certain nombre d'entre eux étaient demeurés catholiques et recevaient avec reconnaissance la visite du prêtre.

En l'année 1841, quatre nouveaux missionnaires arrivèrent, les PP. Garin, Borjon, Séon et Rozet. Avec eux étaient sept Frères coadjuteurs. Forgerons ou menuisiers, charpentiers ou artisans en tout genre de métiers, ils devenaient à l'occasion catéchistes, débarrassaient les missionnaires des tracas extérieurs et collaboraient à leurs travaux. Modestes autant que dévoués, ignorés des hommes et ayant perdu, sous leurs noms religieux, jusqu'à leurs noms de famille, ces sept Frères, Euloge, Élie-Régis, Déodat, Basile, Claude-Marie, Florentin et Gennade, méritent, eux aussi, d'être comptés parmi les fondateurs de la Mission de la Nouvelle-Zélande.

Nous ne pouvons plus suivre chacun de ces apôtres sur le champ où va s'exercer leur zèle. Un mot seulement de leur genre de vie. « J'estime à une quarantaine de lieues l'étendue de mon district, écrivait au P. Colin le P. Borjon, qui eut la tribu de Makétou en partage, les naturels sont disséminés par villages plus ou moins distants contenant de 10 à 300 ou 400 personnes. Les voyages de visite



PAYSAGE DANS L'ILE DU NORD

durent de quinze jours à un mois ; c'est la part la plus pénible de notre ministère. Il faut, comme le Bon Pasteur, aller à travers les montagnes chercher les brebis égarées. Les forêts, les marais, les rivières, les lacs occupent de vastes espaces dans la contrée et rendent les courses difficiles. On vit de pommes de terre et de racines; quelquefois on a du poisson. Le lit ordinaire c'est la terre couverte de joncs sur lesquels on s'étend, la soutane au dos et les bottes aux pieds. Si l'on est surpris par la nuit dans la forêt, on allume un grand feu et l'on se couche sur la fougère en s'enveloppant

de son manteau.... Dès qu'on est arrivé, les naturels sont là : c'est d'abord une obsession continuelle pour avoir des pipes, du tabac, des aiguilles, des livres. Le défilé des quémandeurs commence dès le matin et ne finit que bien avant dans la nuit. Ces pauvres gens à demi nus et à peine nourris, faute d'un travail qui pourrait les mettre à l'aise, se figurent que le prêtre n'est venu à eux que pour les fournir de tout ce qui manque à leurs convoitises. Ils commencent maintenant à venir aux instructions que je fais matin et soir. Dans mes tournées, ils veillent autour de grands feux, ne se lassant pas de m'entendre et de me questionner. Pendant quatre jours, j'ai été suivi dans les tribus voisines par une trentaine de jeunes gens de Rotoroua, qui ne pouvaient se rassasier de s'instruire et de s'édifier. »

Hélas! ce jeune missionnaire, dont la carrière s'annonçait si féconde, périssait en août 1842, dans le naufrage de l'*Eléonore*, qui le conduisait à Port-Nicholson (plus tard Wellington, aujourd'hui capitale) pour y fonder une station que réclamait l'affluence des indigènes et des colons. Les missionnaires, quelque nombreux qu'ils fussent, étaient insuffisants à évangéliser d'aussi nombreuses tribus ; écrasés de travail, ils étaient usés promptement par la fatigue et les privations. Malgré toutes ces difficultés et cette pénurie, après trois ans d'efforts, Mgr Pompallier, dans un rapport en date du 14 novembre 1841, adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande, évaluait à 164 le nombre des tribus des deux îles qui avaient reçu avec faveur la doctrine catholique, à 45 000 celui des indigènes auditeurs ou catéchumènes, et à un millier celui des néophytes baptisés. En 1844, le chiffre des néophytes s'élevait à 5000, et une vaste moisson était prête, quand le fléau d'une guerre générale, aussi longue que funeste, vint paralyser les efforts des missionnaires et anéantir en peu de temps leurs laborieuses conquêtes.

Les Maoris avaient subi, plutôt qu'accepté, le traité de Waï-

tangi qui donnait à l'Angleterre le protectorat sur l'île du Nord, mais ne sauvegardait pas suffisamment les droits des naturels. Une question de taxes excita le premier mécontentement ; on imposa sur la vente des terres le droit exorbitant de 10 shillings par acre. Puis le transfert de la capitale à Auckland blessa vivement les naturels de la Baie des Iles, qui se trouvèrent éloignés des arrivages de navires. Honé-Héké, grand chef des Ngapouhis et suzerain des tribus riveraines de la Baie des Iles, donna le signal de l'insurrection. A cette nouvelle, l'évêque anglican, le docteur Selwyn, qui avait présidé à l'éducation d'Honé, se rendit auprès de lui : « Comment, toi, Honé, notre fils fidèle, c'est toi qui ferais la guerre aux Chrétiens, tes frères ! qui violerais la parole, donnée par toi et par les autres chefs, que vous respecteriez le pavillon d'Angleterre ! Les Écritures, que je t'ai apprises, ne défendent-elles pas la haine et le parjure ? — Tu m'as appris saint Paul, repartit le chef avec un grand calme. Saint Paul dit : « Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, j'agissais en « enfant ; puis je suis devenu homme, et alors j'ai rejeté l'enfance. » Quand l'Anglais a levé son pavillon sur nos îles, nous l'avons laissé faire, ne comprenant pas que c'était le deuil de notre indépendance, nous étions des enfants ; le bon sens nous est revenu ; nous agirons en hommes, nous le renverserons ! — Quoi ! reprit le docteur Selwyn, le disciple fait la leçon au maître ! En méprisant la parole du ministre, ne sais-tu pas que tu méprises Jésus-Christ lui-même ? — C'est Jésus-Christ, n'est-ce pas, reprit le chef, qui a dit aux Anglais d'usurper par la violence les terres de nos ancêtres ! Evêque, arrête ! Tu as cessé à nos yeux d'être son ministre. Tu n'es pour nous qu'un homme, un homme comme nous. Les hommes achètent des terres et font le commerce ; les hommes ont des femmes et des enfants. Vous autres, vous achetez des terres, vous faites le commerce, vous avez des femmes et des enfants. Vous n'êtes pas les envoyés de Jésus-Christ. C'est Jean-Baptiste Pompallier qui est l'évêque, l'envoyé de Jésus-Christ ! Toi, tu es l'envoyé de la Reine pour frayer à ses sol-


GOUVERNEUR PIPI WANGENEWI
(PROVINCE DE WELLINGTON)

dats le chemin de nos côtes. Va trouver le gouverneur à Auckland. Ouvre devant lui la Bible, à la page où il est écrit : *Tu ne voleras pas*. Dis-lui qu'à défaut de sa conscience, nos fusils sauront l'arrêter. »

De son côté, Mgr Pompallier s'était rendu auprès des chefs, qui accueillirent avec déférence ses paroles de paix, mais refusèrent d'entrer en pourparlers avec le gouverneur. « C'est perdre le temps, disaient-ils, de parler ou d'écrire ; nous n'y gagnerions que d'être dupes une fois de plus. Que les Anglais retirent eux-mêmes leur pavillon, nous serons leurs alliés ; mais nous refusons d'être asservis. »

Le lundi 8 juillet 1844, à deux heures du matin, Kororaréka était envahie par une troupe armée gravissant la colline où était arboré le pavillon anglais ; le mât fut abattu et le pavillon livré aux flammes. Le gouverneur, croyant tout pacifier, déclara francs de tous droits les ports de la Baie et abaissa à 1 penny la taxe énorme de 10 shillings sur les ventes de terrain. Ayant fait relever solennellement le drapeau, il partit avec ses troupes en le saluant de ses canons. Six mois plus tard, Honé-Héké abattit de nouveau le pavillon et annonça qu'il attaquerait la ville de Kororaréka le 10 mars (1845). La garnison fut obligée de battre en retraite ; les colons obtinrent un armistice qui leur permit de se retirer sur les navires mouillés dans la baie. Mais, les habitants partis, Héké ne retint plus ses guerriers qui se livrèrent au pillage, incendièrent les maisons, n'épargnant, selon l'ordre du chef,


TATOUAGE MAORI

que les églises des deux cultes et la résidence de Mgr Pompallier.

Apprenant que des troupes nombreuses parties de Sydney s'avançaient contre lui, Honé-Héké se retira successivement dans deux *pâ* où sa défense fut longue et meurtrière. Enfin, le 11 janvier 1846, le *pâ* de Rouapékapéka, où il s'était renfermé avec toutes ses forces, succomba sous l'assaut du colonel Wynyard.

Il serait trop long de décrire les guerres opiniâtres que les Maoris soutinrent contre les troupes britanniques, durant les 20 années qui suivirent cette première levée de boucliers. Vers l'année 1860, l'insurrection des tribus de la côte sud-ouest de l'île du Nord fut plus violente que jamais. Confondant dans une même haine tous les blancs, les insurgés allaient, semant partout l'incendie et le carnage ; les missionnaires furent impuissants à conjurer ces fureurs. Fidèles à leur mission de charité, ils se jetaient au milieu de la mêlée pour porter secours aux blessés des deux partis. Au combat de Wanganoui, on vit le P. Lampila, les vêtements troués de balles, parcourir le champ de bataille, accompagné du Fr. Euloge, un ange de fidélité et de dévouement, qui succomba sous les coups d'un traître.



FEMME MAORIE VÊTUE DU PARAWAI

Les indigènes, rendus impuissants, se calmèrent peu à peu. Refoulés aujourd'hui dans les réserves de l'île du Nord que la civilisation envahit de plus en plus, ils commencent à se résigner au sort qui leur a été fait. Dès 1880, les missionnaires purent reprendre leur œuvre si longtemps interrompue et s'efforcer de protéger cette race contre les vices précurseurs d'une extinction prochaine. Les Maoris du diocèse d'Auckland, qui sont les plus nombreux, ayant été

confiés à la Société des Missions de Mill-Hill, les Maristes se sont retirés, depuis 1848, dans le nouveau diocèse de Wellington, au centre et au midi de l'île du Nord. Dispersés dans les forêts et éloignés des centres de la colonie, les indigènes y sont d'un abord difficile. Pendant plusieurs années, une admirable Lyonnaise, Mlle Aubert, en religion Sœur Marie-Joseph, eut le courage de parcourir les *pâ* et les villages, de visiter et d'entretenir dans leur foi les rares Catholiques qu'elle put retrouver, et ainsi de préparer les voies aux missionnaires. Sept prêtres Maristes furent successivement envoyés dans cette Mission. Ils n'épargnèrent aucun effort, ne se laissèrent décourager ni par l'indifférence religieuse dans laquelle les Maoris étaient tombés, ni par leurs préventions haineuses contre les blancs. Depuis bientôt 20 ans, il n'ont cessé de parcourir les immenses districts qui s'étendent du cap Est au cap Egmont, de Wellington au lac Taoupo et au delà de Hauke's bay.

Établis à Hirouharama, dans l'intérieur des terres, sur les rives du Wanganoui, le P. Soulas et le P. Lacroix y ont une station centrale, auprès de laquelle s'élèvent une église, un hôpital pour les vieillards et une école pour les jeunes filles. Ces établissements occupent une dizaine de Religieuses sous la direction de Sœur Marie-Joseph. De cette station centrale, les missionnaires desservent Ranana, où se trouve une seconde école de filles tenue par les Sœurs, et trois autres stations secondaires ayant chacune leur chapelle. Ils comptent un millier de Catholiques.

Okato, sur la côte Ouest, au pied du mont Egmont, est une création récente du P. Cognet, secondé par le P. Maillard. Ce district s'étend sur un espace de 335 kilomètres ; 7 à 8000 Maoris y sont disséminés en 52 villages. En trois ans, les missionnaires ont commencé à y créer de nouveaux centres religieux ; près de 500 catéchumènes ou néophytes ont déjà répondu à leur appel.

Le district d'Otaki, confié aux PP. Melu et Delach, s'étend dans l'île du Nord sur la côte Ouest, de Wanganoui à Wellington (280 kilom.)

et sur la côte Est, de la capitale à Woodwille (220 kilom.). Les deux Pères ont en outre la charge de visiter les Maoris établis dans les provinces septentrionales de l'île du Sud. De leur résidence d'Otaki, où ils ont créé une église et une école florissante tenue par 5 Religieuses, ils visitent 12 stations secondaires où ils ont fondé des églises et installé des catéchistes. Cette région compte 4500 indigènes, disséminés en de nombreux villages, et dont un quart est catholique.

La région de Wairoa et de Hauke's bay, confiée au P. Leprêtre, s'étend sur une longueur de 360 km. et sur une largeur de 80 à 100 km. Trois églises ont été érigées dans les stations principales; elles ne réunissent encore que 350 Catholiques sur une population totale de 4000 à 5000 indigènes, trop dispersés pour qu'il soit possible de les visiter fréquemment.

A Napier, un pensionnat tenu par les Sœurs donne à une cinquantaine de jeunes filles une éducation chrétienne qui les prépare à devenir de bonnes mères de famille.

En résumé, le renouvellement de la Mission des Maoris dans le diocèse de Wellington a permis de fonder 4 districts ayant chacun une Résidence centrale, d'y bâtir 22 églises et 4 écoles principales de jeunes filles contenant plus de 200 pensionnaires, et d'y réunir plus de 3000 néophytes ou catéchumènes.

LES MISSIONNAIRES ET LES COLONS.

Une nouvelle période s'ouvre avec l'immigration européenne, et de nouveaux devoirs naissent pour nos missionnaires. Avec le même zèle que vers les indigènes, ils se portent vers les grands centres urbains qui surgissent partout comme par enchantement, et y fondent des paroisses florissantes. Ils iront aussi visiter les colons disséminés au loin, et suivront dans leurs placers les chercheurs d'or qu'ils s'efforceront d'arracher au vice et au crime. Et partout ils rencontreront l'hérésie. Par la plume et par les conférences publiques



FEMME MAORIE CATHOLIQUE PORTANT SUSPENDUES A SON COU DES FLEURS DE « LORANTHUS TETRAPETALA »

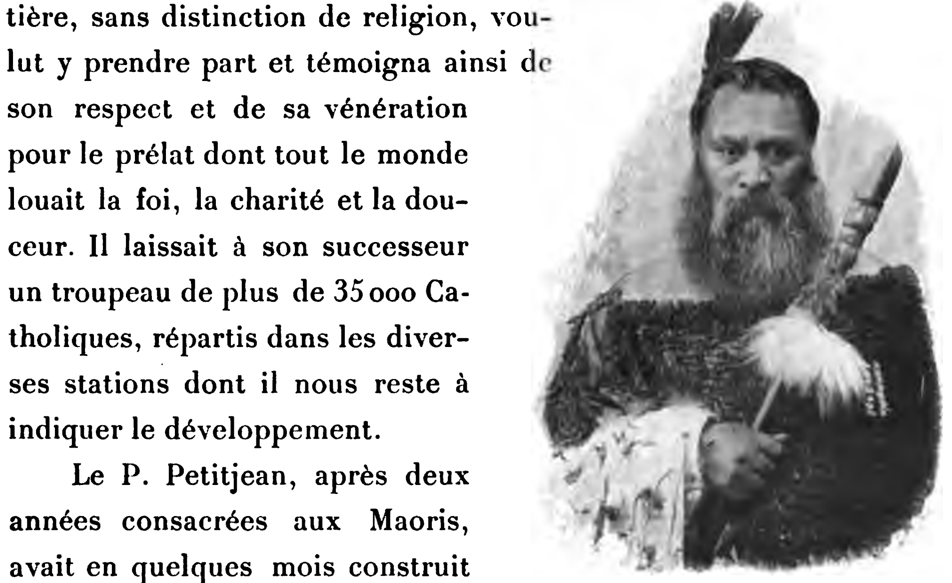
ils sauront suffire à tout. Partout ils élèveront des écoles et ils construiront des églises.

En 1848, les progrès de la colonisation décidèrent le Saint-Siège à établir en Nouvelle-Zélande la hiérarchie régulière. Mgr Pompallier échangea son titre de Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale contre celui d'évêque d'Auckland, tandis que Mgr Viard, son coadjuteur depuis 1845, était chargé du nouveau diocèse de Wellington qui comprenait la moitié de l'île du Nord et celle du Sud tout entière. A la suite de cette nouvelle organisation, les Pères Maristes quittèrent le diocèse d'Auckland pour celui de Wellington.

Mgr Philippe-Joseph Viard était né à Lyon, le 11 octobre 1809. Condisciple d'études de Pierre Bataillon, l'apôtre des Wallis, comme lui prêtre et Mariste, il manifesta aussitôt le désir d'aller rejoindre son ami dont les luttes héroïques enflammaient son ardeur. D'une santé robuste, d'un zèle actif, d'une douce affabilité, il avait toutes les qualités d'un parfait missionnaire. Il fut désigné pour la Nouvelle-Zélande. A son arrivée en 1840, il fut chargé de la tribu de Taouranga, qu'il transforma en peu de temps. Envoyé ensuite aux Wallis pour aider le P. Bataillon, il fut, en décembre 1843, emmené en Nouvelle-Calédonie par Mgr Douarre, qui était venu sacrer l'évêque d'Enos. Il y souffrit pendant deux ans, et reçut l'ordre de retourner en Nouvelle-Zélande, où il devint coadjuteur de Mgr Pompallier. Deux ans plus tard, il était nommé évêque de Wellington et Supérieur de tous les missionnaires Maristes de la Nouvelle-Zélande. Il prit possession de son immense diocèse le 30 août 1850. Wellington, aujourd'hui capitale de la Nouvelle-Zélande, était alors une petite ville de fondation récente, sur un excellent port, dont la position centrale commandait aux deux îles. Ce fut là son centre d'action.

La population blanche du territoire confié à ses soins comprenait environ 30 000 colons européens, disséminés sur une étendue de 250 lieues de longueur et une largeur moyenne de 75 à 80 lieues. Le plus grand nombre des immigrants venaient de l'Angleterre et de l'Écosse et appartenaient aux diverses branches du Protestantisme ; les Catholiques, d'origine irlandaise pour la plupart, ne dépassaient pas le chiffre de 3000. On établit, dès le début, des stations centrales dans les divers districts, d'où les missionnaires devaient rayonner pour créer des postes selon les nécessités imprévues de l'immigration. Mgr Viard pourvut à tous les besoins, et, admirablement secondé par ses missionnaires, il put jeter les fondements d'un diocèse prospère, dont chaque année vit s'accroître par milliers les fidèles et se multiplier les églises et les écoles.

Cela n'allait pas sans grandes fatigues, et usée par ses voyages sur un territoire immense, très difficile à visiter, la santé robuste de Mgr Viard s'altéra. Au début de l'année 1872, ses forces déclinèrent, et le 2 juin il rendait son âme à Dieu. Le concours de la population à ses obsèques fut universel ; la ville entière, sans distinction de religion, voulut y prendre part et témoigna ainsi de son respect et de sa vénération pour le prélat dont tout le monde louait la foi, la charité et la douceur. Il laissait à son successeur un troupeau de plus de 35 000 Catholiques, répartis dans les diverses stations dont il nous reste à indiquer le développement.


CHEF MAORI ARMÉ DE LA TAIAHA

Le P. Petitjean, après deux années consacrées aux Maoris, avait en quelques mois construit à Auckland une chapelle et une

école pour la colonie irlandaise (1843). Chargé de Wellington par Mgr Viard, il y groupa les Catholiques, construisit la cathédrale, plus une église paroissiale, fonda un couvent de Religieuses pour l'éducation des jeunes filles, créa une école de garçons et une Providence pour les petites filles indigènes. Envoyé en 1867 pour visiter les deux provinces de Canterbury et d'Otango, il parcourut la plus grande partie de l'île du Sud, et y visita les nombreux Catholiques qui y étaient disséminés, dans le but de leur procurer les secours religieux. Partout il fut reçu avec une vraie joie par les colons irlandais, dont la plupart n'avaient pas vu de prêtres depuis leur établissement en Nouvelle-Zélande. Trouvant à Christchurch un petit groupe de Catholiques, il obtint du gouvernement un terrain pour y bâtir une église, une école et un presbytère. De même à Dunedin. Revenu à Wellington, il y resta 25 ans, pendant lesquels il y créa un foyer d'œuvres catholiques dignes de la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Compatriote du P. Petitjean, le P. Séon partagea avec lui les travaux de fondation de la chrétienté de Wellington. Rompu à la fatigue par un apostolat de neuf ans chez les Maoris de la Baie des Iles, il dirigea principalement son activité sur les stations secondaires du district qu'il desservit, en visitant sur le parcours les colons éloignés des centres. Sur la côte occidentale, il franchissait à cheval les 53 milles qui séparent Wellington d'Otaki, pour remplacer le P. Comte, fondateur de cette station. Entre temps, il se rendait sur la côte Est et s'en allait, à travers les forêts, évangéliser les tribus maories, ou, gagnant l'île du Sud, il parcourait les provinces et les districts qui n'avaient pas encore de missionnaires résidents et visitait les familles catholiques. Mgr Viard, connaissant la générosité de son dévouement, le plaçait et le déplaçait selon les besoins, et il le trouvait toujours prêt à se rendre aux postes les plus pénibles. Seule la paralysie vint mettre un terme à cette vie de zèle et d'abnégation. Retiré à la station de Sainte-Marie de Meanee, près Napier, il s'endormit dans la paix du Seigneur, en juil-

let 1878, à l'âge de 71 ans, sans avoir proféré une seule plainte au milieu de ses longues souffrances.

A Wanganoui, le P. Pezant se multiplia durant 10 années pour fonder dans cette petite ville et la région environnante des stations qui plus tard devaient prendre un grand développement. Poussant ses excursions jusqu'à la baie de Taranaki, dont le climat doux et tempéré, au pied du mont Egmont, attirait les émigrants, il y construisit une église et un presbytère, et y installa le P. Trésallet, digne émule de son zèle. La guerre des Maoris fit de cette région un campement de soldats britanniques, dont un grand nombre, d'origine irlandaise, étaient heureux de recevoir les secours religieux des prêtres catholiques. « A la vue de ce qui se passe à Wanganoui, écrivait en 1862 le P. Poupinel, visiteur général des Missions, je me disais avec tristesse que notre France oublie trop que ses soldats en campagne ont besoin des secours de la religion pour développer en eux l'esprit de sacrifice. L'Angleterre me semble plus sage; elle exige que chaque dimanche ses soldats paient leur tribut de prières à Dieu. J'étais heureux de voir les Catholiques arriver à l'église, sans armes, sous la conduite d'un officier, prendre leurs places comme les autres fidèles et lire leurs prières avec attention. Pendant la semaine, on les voit encore se rendre à l'église, et ce qui me réjouissait surtout c'est que plusieurs d'entre eux s'approchaient assez souvent de la sainte table, sans aucun respect humain. Puis j'étais touché de ces visites



POINTE SCULPTÉE D'UNE TAIAHA
(Réduite de moitié)

faites au prêtre dont les conseils, donnés avec charité, étaient reçus avec une reconnaissance émue. » De Wanganoui le P. Pezant, infirme et usé par les fatigues, fut envoyé dans la province de Marlborough, à Blenheim et à Picton qu'il desservit encore pendant 20 ans.

Non moins intrépide que le P. Pezant, le P. Lampila remonta la rivière Wanganoui et s'installa en pleine région maorie, où il convertit d'un coup une tribu de 200 Protestants. « Reste au milieu de nous, lui avaient dit les chefs, tu remplaceras notre ministre qui nous fait mourir de honte, en ne venant pas nous visiter, malgré ses promesses. » Avec lui le Fr. Elie-Régis, son compagnon, instruisait les néophytes, leur donnait des leçons de culture et d'hygiène, construisait une église, une école, deux moulins à blé, et n'interrompait son œuvre de civilisation qu'à cause des guerres incessantes que les tribus protestantes faisaient aux néophytes catholiques.

Le P. Reignier, en quittant la baie de Plenty, s'établit sur la côte Est, près de Napier, dans un centre nombreux de blancs catholiques. Attiré surtout vers les Maoris, il parcourut leurs tribus et leur prodigua ses soins, surtout en 1850, pendant une épidémie de typhus qui causa de grands ravages. La guerre éclata en 1857, et les tribus vaincues, aigries par leur défaite, émigrèrent dans le Nord. Dès lors il se consacra aux colons. A mesure que les centres de population se formaient et que les Catholiques y étaient en nombre suffisant, il leur bâtissait des églises : à Meanee en 1863, à Waipawa en 1871, à Hastings en 1881 et à Wairoa en 1882.

Le P. Forest s'occupa plus spécialement de la ville de Napier. Il y bâtit un couvent des Sœurs de la Mission pour y recevoir les jeunes filles pensionnaires ou externes ; il créa de vastes écoles pour les garçons et en confia la direction aux Petits Frères de Marie ; il construisit une église capable de recevoir 1500 fidèles.

Pendant ce temps, les mêmes œuvres et les mêmes prodiges se renouvelaient dans l'île du Sud, dans les trois principales provinces

de Marlborough au Nord, de Canterbury au centre et d'Otago dans le Sud.

Le P. Antoine Garin, né en 1810 à Saint-Rambert en Bugey (Ain), était doué d'une nature gaie et alerte. Intrépide missionnaire, controversiste courtois mais ferme, bâtisseur d'églises, constructeur d'écoles, cultivateur et horticulteur modèle, il avait le talent de s'assimiler toutes les sciences usuelles. Arrivé en 1841 sur le sol de la Nouvelle- Zélande, il s'occupa d'abord des Maoris de la baie de Plenty. Quand la guerre éclata, il alla dans la mêlée porter aux chefs des paroles de paix ou secourir les blessés sous le feu croisé des combattants. Sur l'appel de Mgr Viard, à la fin d'avril 1850, il se rendit à Nelson. Cette ville, située au nord-ouest de l'île du Sud, venait d'être fondée et comptait déjà 5000 habitants, Anglais, Écossais, Irlandais, Américains et Maoris. Huit sectes protestantes se divisaient la population, qui ne comptait guère que 230 Catholiques. Toutes les confessions, hors les Catholiques, avaient des temples, des prédicants et des écoles pour lesquelles se pratiquait une propagande très active. Le travail ne manquait pas. Le P. Garin n'hésita pas à tout entreprendre et réussit en tout.



MGR VIARD, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Il fallait d'abord enlever la jeunesse catholique à l'école protestante. Il fonda une école de garçons et eut bientôt la faveur de l'opinion, même parmi les Protestants, puis une école de filles qui devait plus tard se transformer en un vaste couvent. Lui-même donne

l'exemple ; il prend chez lui de petits pensionnaires sur lesquels il fonde des espérances pour l'avenir. Et déjà, dans son premier groupe, il a la main assez heureuse pour trouver un intelligent enfant qui dépassera de beaucoup tout ce qu'il laisse présager. Fils d'une excellente famille catholique anglaise, fixée en Nouvelle-Zélande, le jeune Francisque Redwood commença ses études dans l'humble presbytère de Nelson, vint les achever en France, au collège de Saint-Chamond (Loire), devint prêtre de la Société de Marie, pour retourner en 1875 prendre, comme évêque de Wellington, la succession du siège laissé vacant par la mort de Mgr Viard.



PRESBYTÈRE D'OKATO

Irrités des succès du P. Garin, les ministres protestants le prirent à partie, s'attachant à ridiculiser les dogmes catholiques, à déprécier et à calomnier sa personne. En peu de temps, par la fermeté de ses affirmations et la clarté de son exposé, il les eut réduits au silence. Il fit mieux : par la courtoisie de ses procédés et de son langage, par la dignité et la sincérité de sa conduite, il les désarma et s'acquit leur propre considération. Travailleur infatigable, il revêtait de toutes les formes sa polémique de controverse ; il parlait en chaire et à l'école ; il allait dans les bureaux des journaux adversaires pour essayer de les éclairer quand il leur supposait de la bonne foi ; sinon il prenait la plume et écrivait des articles qui furent souvent de vrais triomphes pour la foi catholique.

En même temps, il poussait activement les travaux de construction de son église. En 1864, le monument était achevé, et son clocher

PANORAMA DE PICTON

de 64 pieds de hauteur dominait la cité. Dix-sept ans plus tard, un incendie dévora tout. Le lendemain du sinistre, il se remit à l'œuvre sur un plan à la fois plus élégant et plus vaste. En moins de dix-huit mois le bel édifice fut construit et couronné d'un clocher qui dépassa de près de 20 mètres la hauteur du précédent.

Tous ces travaux n'empêchaient pas l'intrépide missionnaire de



ÉCOLE DU B. CHANEL, A OTAKI

visiter les fidèles dispersés dans son immense district. Chaque année il y faisait des tournées générales très longues et très pénibles. Lorsque sur la côte Ouest commença la recherche de l'or, il n'hésita pas à augmenter de 80 lieues ses courses déjà si longues. A Collingwood, auprès des mineurs, il ne trouva d'abord que cinq familles catholiques que le crime ou le Protestantisme n'eussent pas démembrées. Ce qu'il vint à bout de faire, Dieu seul le sait. Après l'épuisement des mines de Collingwood, il suivit les chercheurs d'or sur la rivière Hokitika, et le poste minier de Reefton, dans le district de Nelson, devint un centre de 1500 Catholiques, dont la station

principale dessert actuellement 4 églises et voit s'élever 2 écoles prospères réunissant plus de 150 enfants.

En 1875, il reçut à Nelson son ancien élève, devenu évêque de Wellington, Mgr Redwood, et il vécut encore jusqu'en 1889. Sa mort fut un deuil public et son souvenir restera impérissable à Nelson. Il laissait en mourant un millier de Catholiques dans la seule ville de Nelson; 4 stations secondaires à plusieurs lieues de distance; un couvent de Sœurs de N.-D. des Missions avec 16 Religieuses et plus de 200 jeunes filles ; 2 grandes écoles industrielles, pour garçons et pour filles, dont il confia la direction aux Petits Frères de Marie et aux Sœurs de N.-D. des Missions.

A une vingtaine de lieues de Nelson, à vol d'oiseau, sur la pointe nord-est de l'île du Sud, en face de Wellington, se trouve la ville de Blenheim. Sa population catholique de 1500 âmes doit au P. Sauzeau la fondation et la belle organisation de ses œuvres. Envoyé en 1864 dans cette colonie naissante, il ne trouva qu'une soixantaine de maisons ou baraquements en planches, occupés par quelques centaines d'habitants. Il dit d'abord sa messe dans la salle du tribunal. L'année suivante, il avait pu construire une chapelle et ouvrir deux écoles pour les enfants du district. Dix ans plus tard, la chapelle provisoire était remplacée par un vaste et beau monument.

En dehors de Blenheim, le P. Sauzeau avait à visiter toute la province de Marlborough. Son activité et son zèle lui firent élever, en peu de temps, trois autres églises, à Toua Marina, à Picton et à Havelock. C'étaient donc quatre stations à desservir, à six, dix et trente-trois lieues de distance. Seul prêtre dans ce district, il dut, pendant plusieurs années, suffire à tout. « Le dimanche, écrivait-il, je célébrais la Sainte Messe deux fois par mois à Blenheim, une fois à Picton et à Havelock ; et, lorsqu'il y avait cinq dimanches dans un mois, j'en profitais pour aller visiter les centres éloignés et les familles éparses que je réunissais comme je pouvais. En Nouvelle-Zélande, il est vraiment difficile à un missionnaire de trouver le



HIROUHARAMA. — MISSION CATHOLIQUE DE MAORIS (ILE DU NORD)

temps de s'ennuyer ; chaque dimanche, il me faut célébrer deux fois la Sainte Messe, prêcher à diverses reprises, baptiser les enfants ; durant la semaine, il faut faire les catéchismes, surveiller les écoles, diriger les constructions, visiter les paroissiens et surtout les malades dans mes quatre stations. Grâce à Dieu, bien que nos Catholiques soient disséminés dans toute la province, et, par conséquent, à de grandes distances de la résidence centrale, très peu sont morts sans les secours de la religion. »

La province de Canterbury, qui occupe la partie centrale de l'île du Sud, a été érigée en diocèse distinct, le 13 mai 1887, et son siège, fixé à Christchurch, fut confié à Mgr Grimes, de la Société de Marie. Cet acte pontifical consacra les florissantes créations des missionnaires maristes, depuis les années 1856 et 1857, où nous avons vu les PP. Petitjean et Séon explorer ces vastes régions. A partir de 1860, de nouveaux missionnaires arrivés de France se partagèrent les deux côtes opposées de la province. Christchurch, Leeston, Témouka, Timarou, Waimate, Rangiora, sur la côte Est, sont autant de stations

principales fondées par les PP. Chataigner, Goutenoire, Chareyre, Pertuis, Chervier, Fauvel ; tandis que le West Coast, la région des mines, voyait s'élever les centres de Greymouth, Ahaoura, Hokitika, sous la direction des PP. Colomb, Martin et Rolland.

Dieu bénit l'activité prodigieuse de ces ardents missionnaires. Ils élevèrent partout en même temps églises, chapelles succursales, presbytères, écoles de garçons, couvents de Religieuses, et, en 1887, ils pouvaient présenter à Mgr Grimes les résultats merveilleux de trente années de labeurs.

En 1875, trois diocèses étaient fondés : Auckland, Wellington et Dunedin. Mgr Redwood, de la Société de Marie, venait remplacer Mgr Viard sur le siège de Wellington et imprimer, par sa haute influence, un mouvement qui ne s'est point ralenti. De nouveaux missionnaires français, secondés par leurs confrères de nationalité britannique, viennent secourir les fondateurs et développer leurs œuvres. En 1889, un quatrième diocèse est créé à Christchurch et confié à Mgr Grimes, de la Société de Marie, en même temps que le siège de Wellington était érigé en archevêché et que Mgr Redwood recevait le pallium.

L'archidiocèse de Wellington compte actuellement 25000 Catholiques, 40 prêtres de la Société de Marie et 15 prêtres séculiers, 25 stations principales et environ 80 stations secondaires, 70 églises, une quarantaine de chapelles et un collège pour l'éducation secondaire des jeunes gens. Cette institution, dirigée par les Pères Maristes, compte déjà 15 ans d'existence ; sa prospérité montre à la fois sa nécessité et la sagesse avec laquelle il est dirigé.

Le diocèse de Christchurch a environ 20000 Catholiques, 22 prêtres de la Société de Marie et 12 prêtres séculiers ; 18 stations principales et une quarantaine de stations secondaires ; une cinquantaine d'églises ou de chapelles.

Chaque localité un peu importante, dans ces deux diocèses, possède une école purement catholique. Tout en payant les taxes

communes, les fidèles sont obligés de bâtir leurs écoles et de pourvoir aux traitements des maîtres et maîtresses ; et, sous ce rapport, stimulés par le zèle et l'exemple de leurs évêques et de leurs prêtres, ils ont fait des merveilles de générosité et de sacrifices pour pourvoir à l'éducation de leurs enfants. Actuellement, les écoles catholiques réunissent plus de 7000 enfants dans les deux diocèses.

Ouvrages à consulter. — Monfat, S. M., *Les origines de la Foi catholique en Nouvelle-Zélande*, 1 vol. in-8°, Lyon, 1896. — *Missions catholiques*, Lyon, années 1894, 1899. — Élisée Reclus, *Océan et terres océaniques*, 1 vol. in-4°, Paris, 1889. — *Annales des Missions d'Océanie*. — Dr Hochstetter, *New Zealand, physical geography, geology and natural history*, Stuttgard, 1863-1867. — Maoriland, 1 vol. in-12, Sydney, 1884.



KIWI APTERIX

CHAPITRE X

LA NOUVELLE-CALÉDONIE

LE PAYS ET LES HABITANTS



TYPE CANAQUE

Des rares colonies que nous possédons dans le Pacifique, et qui auraient pu être si considérables et si riches, si nous avions su mieux en profiter, au cours du XIXe siècle, de l'initiative de nos marins et de l'activité de nos missionnaires, la plus importante à tous égards est sans contredit la Nouvelle-Calédonie.

Aperçue la première fois par Cook, le 4 septembre 1774, visitée ensuite par La Pérouse et d'Entrecasteaux, elle nous fut enfin acquise, le 24 septembre 1853, par l'amiral Febvrier-Despointes.

Située à 1700 kilomètres à l'ouest de l'Australie, entre les 20° 10′ et 22° 26′ de latitude Sud, entre les 161° et 164° 25′ de longitude Ouest du méridien de Paris, affectant la forme d'une ellipse allongée, elle a 400 kilomètres de long sur environ 50 de large, et une superficie de 21 000 kilomètres carrés, trois fois celle de la Corse. Autour d'elle se groupent, comme autant de satellites, un certain

nombre d'autres îles, l'île des Pins, les îles Loyalty, l'île Ouen, les îles Bélep, Huon, Chesterfield, etc. Traversée dans toute sa longueur par une série de massifs de composition sédimentaire et volcanique, dont quelques-uns, comme le mont Humboldt, dépassent 1600 mètres, elle est très accidentée. De profondes vallées s'interposent entre ces massifs, par exemple celle du Diahot au Nord-Ouest et celle de Yaté au Sud-Est, qui sont parcourues perpendiculairement à l'axe de l'île par de nombreuses rivières, navigables quelques-unes pour de légères embarcations.

Les côtes, qui se développent sur une étendue de 1000 kilomètres, sont très accidentées, les montagnes s'avançant jusque dans l'Océan et y découpant des baies profondes, comme celles de Canala, d'Harcourt, de Nouméa, etc. Elles sont entourées d'une ceinture de corail qui forme avec la terre une sorte de bassin intérieur, profond et tranquille, et admirablement propre à la navigation côtière.

Le climat est très agréable et le plus sain que l'on puisse rêver, puisqu'il n'y a ni fièvre, ni épidémie d'aucune sorte. La moyenne de la température est de 20°, avec 32° pendant la saison chaude et humide, 16° pendant la saison fraîche, et le maximum, rarement atteint, de 36°.

La Nouvelle-Calédonie produit tous les fruits indigènes des îles voisines, noix de cocos, ignames, taros, etc., et possède à peu près la même faune et la même flore. De plus, on y a introduit des cultures intéressantes, le café, le maïs, les haricots, le manioc, le tabac, la luzerne, nos fruits et nos légumes, et on y élève avec succès nos animaux d'Europe. Cependant la grande richesse de l'île, ce sont, à ne pas en douter, ses mines très abondantes et très riches, de nickel surtout, de cobalt, de cuivre, et également, en moindre quantité, d'or, de fer, de charbon, etc.

Un tel pays devrait devenir une colonie de peuplement. Et, de fait, il y a quelque chose à faire en Nouvelle-Calédonie pour des

immigrants sérieux, travailleurs, économes, et ayant un capital suffisant. Mais l'on a, depuis quelques années, imprudemment appelé trop de colons n'ayant ni la capacité ni les moyens matériels de réussir, et il est à craindre, pour ne pas dire certain, que l'on ait ainsi compromis un avenir qui pouvait être brillant. Et c'est regrettable, car il y a de la place en Nouvelle-Calédonie pour une population honnête et laborieuse, puisque l'on paraît décidé à y supprimer l'envoi des nouveaux condamnés, puisque la culture, l'élevage, les mines surtout, réclament de nouveaux bras, puisque la population actuelle est insuffisante, le nombre des indigènes diminuant chaque jour. Cette population est en effet : population civile, 10595; condamnés libérés et relégués, 11602; engagés océaniens et asiatiques, 4000; indigènes de 25000 à 30000. Total de 50000 à 56000, à peine 2,5 par kilomètre carré.

Les indigènes de la Nouvelle-Calédonie, comme aussi ceux des Nouvelles-Hébrides, appartiennent à deux races bien distinctes, la race mélanésienne et la race polynésienne. Les individus de la première, qui forment le principal élément de la population, ont un crâne allongé, des cheveux crépus, le nez aplati à la racine, le teint noirâtre avec une nuance purpurine qui rappelle la nuance du chocolat, de grands yeux enfoncés sous une arcade sourcilière proéminente, qui donnent souvent à l'ensemble de la physionomie un aspect dur et parfois farouche. Ils aiment à s'isoler par familles vivant sous l'autorité d'un chef, en petites tribus, toutes également jalouses de leur autonomie et de leur indépendance. Et c'est ce qui explique peut-être comment les langues varient entièrement, non pas seulement d'une île à l'autre, comme dans toute l'Océanie, mais de tribu à tribu, de vallée à vallée, à ce point que sur la Grande Terre on compte 13 idiomes et plusieurs dialectes intermédiaires.

D'un type plus gracieux et plus correct que le Mélanésien, le Polynésien présente un visage aux traits assez réguliers, des

cheveux moins crépus et même assez souvent lisses, des lèvres moins grosses, un nez moins épaté, un teint plus clair, des allures et une physionomie plus avenantes.

Ce n'est que par la rencontre de ces deux flots d'émigration, d'origine et de races différentes, qui se sont heurtés, entre-croisés et confondus, dans la plupart des îles, par une longue série de générations, qu'on peut expliquer la diversité et la confusion indescriptible des types de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.



FEMME CANAQUE

Jusqu'à l'arrivée des missionnaires, les Néo-Calédoniens ne s'étaient révélés que par leurs coutumes barbares et leurs mœurs d'anthropophages. Ils paraissaient dépourvus de sens moral, et l'on peut se demander s'ils avaient aucune idée morale ou religieuse. Une connaissance plus approfondie de leurs mœurs et de leur vie intime montra plus tard que la loi naturelle, inscrite dans le cœur de tous les hommes, n'est pas absente du leur. Ils en possèdent les éléments essentiels, et, malgré la dégradation morale où ils sont tombés, ils ont conscience du mal. Ils sentent que le meurtre, le vol, la fraude, le mensonge, sont des actes mauvais, et, quand ils les ont commis, ils expriment leur malaise par une parole qui dénonce le

remords. « J'ai le feu dans la poitrine, disent-ils, au souvenir de ce que j'ai fait. » Ils possèdent à un haut degré le sentiment de la propriété, et le voleur est particulièrement flétri. Ils ont aussi des idées de morale et condamnent en principe le libertinage. Les parents s'appliquent à en préserver leurs enfants. L'enfant illégitime a un nom particulier : *naen nan out*, « enfant de l'herbe, » et ce mot entre dans le vocabulaire des injures proférées dans les altercations. Si, en fait, les Canaques se montrent voleurs, menteurs et cannibales, c'est par suite d'une inconséquence pratique, qui est énorme chez ces pauvres indigènes, dont l'intelligence manque de portée, et que, à juste titre, l'on a appelés de grands enfants.



UN CHEF CANAQUE

On ne peut donner le nom de religion aux idées superstitieuses dont ils sont imbus. Il est pourtant indéniable que l'idée du surnaturel est le mobile de leur vie. Comme tous les peuples anciens, ils croient à l'existence d'esprits supérieurs, appelés à exercer sur l'humanité une influence toujours en éveil et le plus souvent malfaisante. Ils en ont peuplé l'air, la terre et la mer ; il y en a dans les forêts, au fond des grottes, le long des sentiers, dans les cimetières surtout. Les esprits éclatent avec le tonnerre, mugissent avec la tempête et grondent avec les récifs. Ils se mettent en rapport avec les sorciers et tiennent conseil avec les

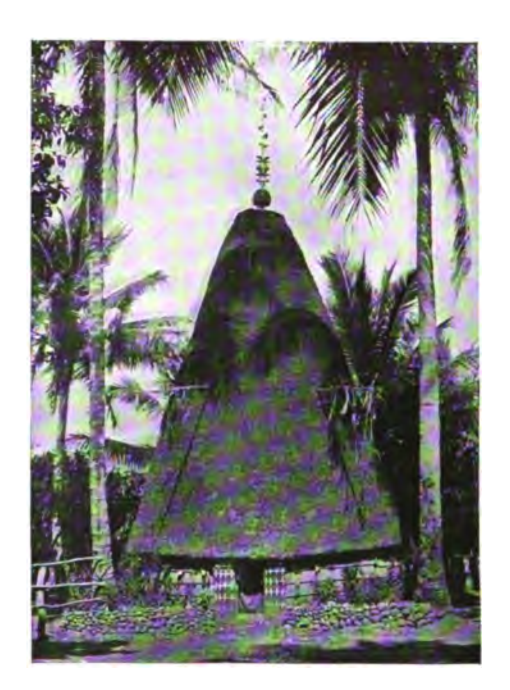
chefs. Chaque tribu a les siens et, en temps de guerre, la victoire dépend de leur concours. Ils gouvernent les événements et ont le secret de la vie comme de la mort. Les Calédoniens leur attribuent des corps éthérés, fantastiques et grotesques. Ils croient à la survivance des âmes, et à une vie ultérieure de jeux et de jouissances pour les bons, de châtiments pour les mauvais. Les âmes des ancêtres, des chefs surtout, prennent rang, on ne sait trop à quel titre, parmi les esprits de second ordre, qui exercent sur les survivants une action incessante. Ceux-ci veulent à tout prix se les rendre favorables, et le culte qu'on leur offre est en réalité le fond de la religion.

Comme résultat de ces croyances, la série des actes religieux, qui constituent le culte rendu aux génies et aux mânes, enlace et règle tous les mouvements de la vie familiale et sociale. Aux champs, à la pêche, à la guerre, au foyer domestique, on ne rencontre que pratiques superstitieuses, purifications, paquets sortilégiques, pierres fétiches, talismans, offrandes, invocations, sacrifices de vivres, etc. Des prieurs ou évocateurs sont particulièrement chargés d'accomplir les rites et cérémonies de ce culte où la naïveté le dispute au ridicule, et ils jouissent d'un grand prestige.

Existe-t-il, au-dessus de tous ces esprits de différents degrés, une divinité toute-puissante qui les domine? Il n'est pas aisé de le savoir. Quand on interroge les Calédoniens sur cette question, la plupart restent muets; mais les plus instruits placent au-dessus de tous les génies un esprit unique et supérieur, le *Viéeporé* de l'Ile des Pins, le *Doibat* de Bélep. Il n'est ni homme, ni esprit de l'homme. Son origine inconnue se perd dans la nuit des temps. Il est toujours immobile et a l'œil ouvert sur tout. Il préside au *Schéol*, lieu fortuné où vivent les âmes des bons après la mort. Il a le pouvoir de rendre heureux tous ceux qui viennent à lui. Idée vague, mais réellement existante d'un Dieu suprême. Toutefois, les Canaques ne lui rendent aucun hommage spécial, absorbés qu'ils sont par le culte incessant qu'ils offrent aux esprits subalternes.

LES PREMIERS TEMPS (1843-1853)

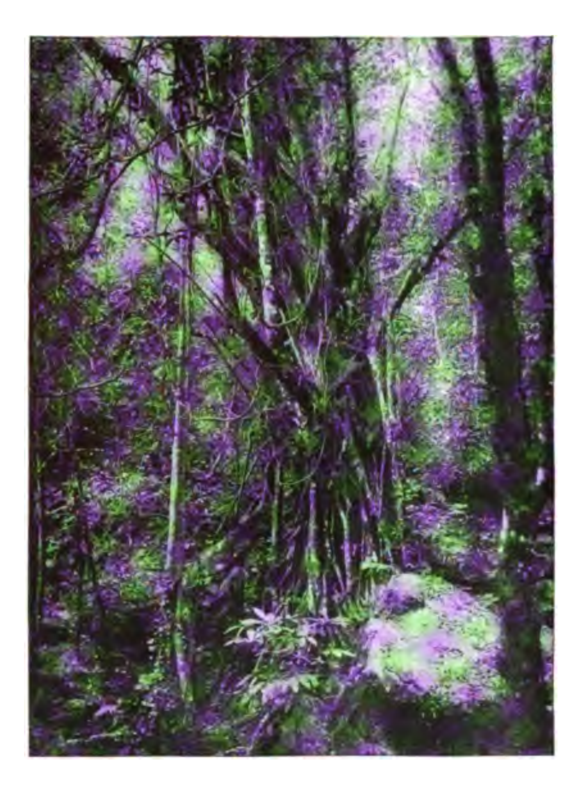
C'était le 21 décembre 1843. La corvette française le *Bucéphale*, commandant Julien de la Ferrière, entrait dans le havre de Balade, sur la côte N.-E. de la Nouvelle-Calédonie, portant à son bord Mgr Douarre, avec quatre missionnaires de la Société de Marie.



CASE DE CHEF CANAQUE

Le jour de Noël, par les soins de l'équipage, sous la voûte de verdure qu'offraient les superbes cocotiers du rivage, un autel fut dressé et le Saint Sacrifice de la messe offert, pour la première fois, sur la terre calédonienne. On construisit ensuite un abri pour les missionnaires. Puis, le 21 janvier, le commandant hissa le drapeau français sur la case épiscopale, à côté de la croix qui en dominait le faîte, le salua de 21 coups de canon et partit dès le lendemain, le confiant à la garde de l'évêque qu'il laissait seul avec ses missionnaires, sur une terre inexplorée, à la merci d'une population sauvage.

Leur premier soin, l'évêque donnant lui-même l'exemple et se faisant le manœuvre du Frère maçon, fut de remplacer par une maison en pierre leur abri provisoire. Ils achetèrent ensuite un terrain, et y cultivèrent, avec les légumes d'Europe, l'igname et le taro. On ne leur avait en effet laissé que pour cinq mois de vivres. Puis ils se mirent à parcourir les villages échelonnés sur la côte, de Hienghène à Arama, et ceux de l'intérieur sur les rives du Diahot.



NOUVELLE-CALÉDONIE. — UN BANIAN

Mais aussitôt les obstacles se présentèrent.

Le premier fut la guerre entre les tribus. Jouir de la protection d'un chef, c'était en effet s'attirer la haine des autres. Et les combats incessants que des motifs imprévus de sorcellerie, de vengeance, d'intrigues et de représailles, faisaient surgir, ne se terminaient jamais sans des scènes révoltantes d'anthropophagie.

Mgr Douarre marchait droit au danger et, plusieurs fois, par la puissance de son regard, il fit tomber des mains des assassins la hache déjà levée sur sa tête. « Malheur à toi, si tu viens dans ma tribu! » lui dit un jour un chef dans un moment de fureur. « J'y vais », répondit le courageux évêque. Et le Canaque, embarrassé, lui fit un accueil respectueux. Deux tribus allaient en venir aux mains. Il accourt et, par sa parole et son attitude, il en impose à cinq ou six cents combattants qu'il amène à déposer les armes.

Il était donc très difficile d'aborder les Canaques, il était plus difficile encore de se fier à eux, la perfidie faisant le fond de leur caractère, et de faire accepter nos idées morales et religieuses à des intelligences tout entières occupées à satisfaire de grossiers appétits.

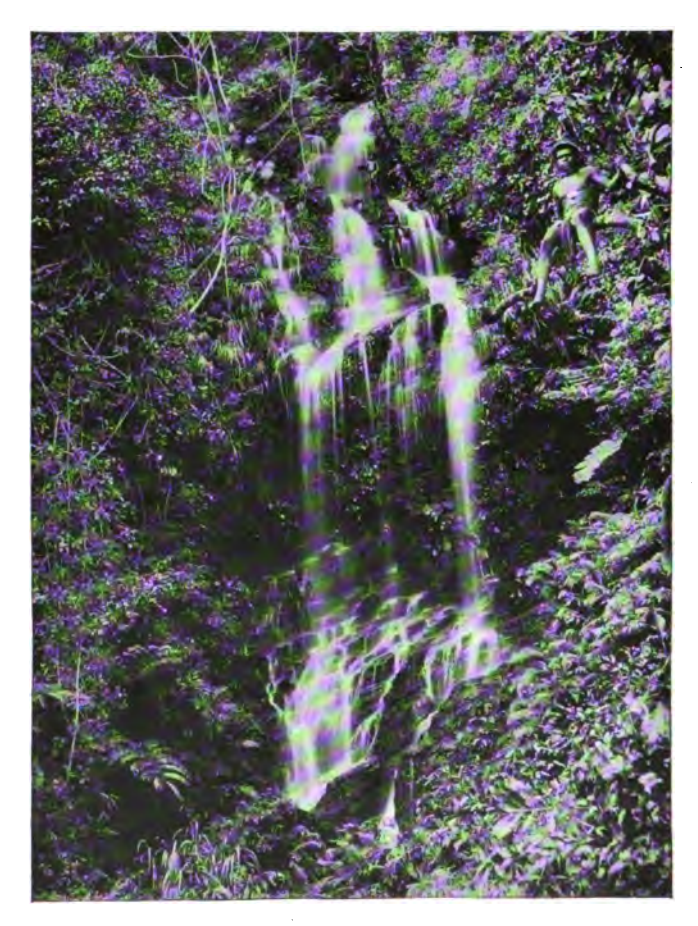
Pour comble de malheur, au bout d'un an d'efforts et de patience héroïque, voici la disette et le danger de mourir de faim.



NOUMÉA. — VUE PRISE DU MONT COFFIN

Une sécheresse extraordinaire avait en effet détruit les cultures des Pères. Un champ d'ignames, leur unique provision, leur avait été volé, et ordre était donné dans la tribu de ne leur fournir aucune nourriture. Pendant plusieurs semaines, ils durent se contenter de racines et de lianes arrachées dans les bois. Bientôt même ces racines leur firent défaut, et le Journal de la Mission signale que, la veille de la Toussaint, puis plus tard, le 3 décembre, ils manquaient de tout aliment, quand, inopinément, ils virent arriver des indigènes chargés de vivres qu'on leur apportait de plus de 60 kilomètres de distance.

Ce secours était providentiel, mais il n'aurait pu les sauver, si le 26 septembre 1845, après vingt-deux mois d'attente, la corvette le *Rhin*, commandant Bérard, n'était venue enfin mouiller en rade de Balade. — « Cette visite nous dédommagea de bien des épreuves, écrit le P. Rougeyron dans son Journal. Béni soit le navire de la patrie! Voilà notre sort bien changé; le *Rhin*, en nous quittant, nous laisse des vivres en abondance pour un an. »



NOUVELLE-CALÉDONIE. — CASCADE DE GOU

Au mois de décembre suivant, les Pères reçurent encore deux agréables visites : celle du R. P. Dubreuil, Procureur des Missions d'Océanie, qui leur apportait des matériaux pour une chapelle, et celle de la corvette l'*Héroïne*, commandant Lecointe. « L'*Héroïne*, écrit Mgr Douarre, a quitté Balade le 8 janvier 1846, après avoir élevé, à ma prière, une croix sur la tombe du capitaine de vaisseau Huon de Kermadec, de l'expédition d'*Entrecasteaux*, inhumé à l'îlot de Poudioué, à l'entrée même du havre de Balade. Nous avons fait une belle cérémonie, heureux de venir ensemble, marins, missionnaires et premiers néophytes, prier à l'autre bout du monde, sur la tombe d'un Français. »

Quelques jours auparavant, le 3 décembre 1845, Mgr Douarre, que l'on appelait en France le petit évêque de la Sainte Vierge, par un acte authentique et solennel, signé de tous les membres de la Mission, proclamait Marie Supérieure de la Mission et lui en confiait l'entière direction, s'engageant à ne se considérer en tout que comme son humble représentant; puis il partit pour Sydney afin d'y demander de nouveaux ouvriers et s'occuper des intérêts de la Nouvelle-Calédonie. Il en revint sur une frêle goélette qui, à peine sortie du port, fut assaillie par une furieuse tempête. Le commandant perd la tête. L'évêque, — et ce trait peint bien son caractère, — le chapelet à la main, prend le commandement, ranime les courages, dirige les manœuvres, baptise sur ses instances un jeune Calédonien qui l'avait accompagné à Sydney, et sauve le navire. On peut voir un souvenir de ce fait à N.-D. de Fourvière, à Lyon, dans un tableau représentant une goélette envahie par les flots et un évêque au gouvernail.

Quelques semaines plus tard, le 3 juillet 1846, un navire de guerre français, la corvette la *Seine*, faisait naufrage dans la direction de Pouébo. Le commandant, M. Le Comte, tout son état-major et 230 marins se trouvaient sans vivres, sans ressources, en proie aux plus vives inquiétudes pour l'avenir, quand arriva Mgr Douarre. En quelques mots, il rassure le commandant et son équipage, retient

les naturels accourus pour massacrer et piller, offre sa résidence, ses vivres et une grande quantité de farine, qu'il avait achetée, il ne savait trop pourquoi, avant de quitter Sydney, et qu'il avait sauvée du naufrage alors qu'il jetait à la mer tous ses matériaux de construction. Pendant de longs jours il logea chez lui, à Balade, nourrit, consola, abrita tous ces malheureux.

La *Seine* n'avait pas été envoyée pour prendre possession de l'île,



CLOCHES DE OUALA

comme Mgr Douarre aurait pu s'y attendre après les communications du Gouvernement et de l'amiral Febvrier-Despointes, mais au contraire pour retirer notre drapeau. Navré, l'évêque partit en France, sur les sollicitations de M. Le Comte, afin de combattre cette regrettable décision. Bien accueilli par le roi, mieux encore par la reine Amélie, très froidement par les ministres, il reçut la croix. Ce n'était pas ce qu'il demandait. Si cependant, malgré ses instances, la prise de possession ne fut pas ordonnée immédiatement, l'idée d'abandon fut rejetée et une solution définitive renvoyée à plus tard.

Au point de vue religieux, les indigènes semblaient bien disposés. A son passage, le P. Dubreuil avait pu entendre chanter, sur les airs de France, des cantiques traduits dans la langue du pays. Quatre néophytes, dont trois chefs, avaient reçu la confirmation, et vingt-cinq catéchumènes étaient prêts à recevoir le baptême. Deux nouvelles Résidences étaient en projet, l'une à Hienghène, l'autre à Pouébo. Hélas! c'était l'épreuve qui attendait l'évêque à son retour, une épreuve longue et sanglante.

Si en effet le Christianisme s'implantait dans les esprits simples et droits, il rencontrait une résistance acharnée, surtout auprès des chefs païens, auxquels les progrès de la nouvelle religion menaçaient d'enlever le prestige que leur assuraient leurs pratiques superstitieuses. Leurs intrigues commençaient à soulever les tribus. Tout d'ailleurs les servait dans cette résistance.

La tribu de Balade se trouvait décimée par une effroyable épidémie, suivie d'une famine extraordinaire. Chez les Canaques, ces sortes de fléaux sont toujours imputables à l'action de quelque mauvais génie. Cette fois, ils l'attribuèrent aux missionnaires, que des aventuriers anglais, fixés à Hienghène, leur avaient représentés comme des sorciers auteurs de tous les maux. Il fallait donc se débarrasser d'eux. Le 20 juin 1847, ils font une première manifestation qu'ils ne poussent pas à fond, dominés par la fermeté des missionnaires. Mais la menace était partout, et avec elle le danger. Le 10 juillet, seconde tentative de pillage et de massacre. Le 18, nouvel assaut, qu'un acte de perfidie devait rendre meurtrier. Pour attirer les missionnaires en dehors de leur demeure, le grand chef de Balade se présente, afin de restituer, dit-il, les objets volés, et les invite à venir les recevoir. Le P. Grange s'avance avec le Fr. Blaise vers la porte d'entrée. Il prononce quelques paroles; aussitôt les lances pleuvent sur eux, et une troupe de sauvages, armés et mâchurés, se précipitent dans l'intérieur. Un coup de fusil tiré en l'air les met en fuite; mais ils ont mis le feu et le Fr. Blaise a été blessé mortellement d'un coup de lance.

Le soir, deux enfants, Antoine et Marie, qui, en ces terribles jours, furent pour les missionnaires comme les anges de la Providence, viennent les prévenir d'une attaque générale pour le lendemain. Toute la nuit on fut sur pied et chacun se prépara à la mort.

« A 2 heures, lit-on dans le Journal de la Mission, la Résidence est assaillie de tous côtés. Les Canaques, barbouillés de noir, poussent des cris féroces. Une bande, abritée par le mur de la terrasse, lance de gros cailloux qui enfoncent les parois de la maison, et, après un moment d'hésitation, la foule envahit la terrasse et le rez-de-chaussée. Dominant les vociférations, un chef crie : « Brûlez tout! » Aussitôt le feu est mis à la Résidence. Déjà les missionnaires qui occupent le premier étage sentent la chaleur qui monte, et à leur esprit se pose cette cruelle alternative : ou périr dans les flammes ou tomber infailliblement sous le casse-tête des sauvages. Leur parti est pris : ils essayeront de s'ouvrir un passage à travers l'incendie.

« Un instant, ils se réunissent à la chapelle pour adresser au Ciel une dernière prière. Le Fr. Blaise, mourant, se traîne au pied de l'autel, et le sourire sur les lèvres : « Je viens, dit-il, attendre ici le dernier coup. » On l'exhorte à pardonner à ses bourreaux. « Oh! répond-il, de tout mon cœur, et puisse ma mort être le salut de leurs âmes! » Cependant le temps presse : Mgr Collomb, qui venait d'arriver quelques jours auparavant de Nouvelle-Zélande, se rendant aux Salomon, donne à tous une dernière absolution, et fait, ainsi que le P. Grange, le vœu de dire 100 messes en actions de grâces, s'ils sont sauvés. Ils s'embrassent et se donnent rendez-vous au Ciel.

« Dans cette extrémité, une pensée leur vint à l'esprit. Si on ouvrait aux Canaques la porte du magasin, ils s'y porteraient sans doute pour assouvir leur cupidité, et l'on pourrait peut-être s'enfuir à Pouébo, où le P. Rougeyron avait, depuis quelques mois, établi une seconde Résidence. C'était la dernière chance de salut.

« Le P. Grange, du haut d'une fenêtre, propose aux assiégeants la clef du magasin, à la condition qu'ils éteindraient de suite l'incendie

et ne frapperaient personne. Les deux grands chefs promettent tout et semblent vouloir entamer des pourparlers avec le Père, qui les prolonge, au péril de sa vie, afin de favoriser la fuite des autres. Recueillant alors toutes leurs forces, les assiégés, à la suite de Mgr Collomb, se frayent un passage à travers les indigènes des derniers rangs, décontenancés par ce mouvement, et prennent en toute hâte le chemin de Pouébo. Le P. Grange lui-même, traversant les décombres de l'église incendiée, ne tarde pas à les rejoindre. Et les fugitifs, protégés par quelques coups de feu des ouvriers Julien et Taylor, peuvent, en dépit d'une poursuite acharnée, franchir les 15 kilomètres qui les séparent de Pouébo.

« Le Fr. Blaise avait dû être abandonné. On envoya aussitôt trois enfants pour prendre de ses nouvelles et, si possible, l'amener sur une embarcation. Hélas! il était déjà mort. Pour se soustraire à la cohue, il s'était traîné à quelques pas au-dessous de la maison. Les deux enfants, Antoine et Marie, étaient venus lui offrir leurs soins. Mais bientôt une bande de pillards l'aperçoit, fond sur lui à coups de casse-tête, le dépouille de ses vêtements et disparaît, le croyant mort. Revenu à lui, les yeux fixés au ciel, il se remit à prier jusqu'à ce qu'un sauvage, d'un coup de hache, lui tranchât la tête. La Mission de Calédonie avait un martyr. »

Ces événements, connus bientôt dans les tribus, excitèrent partout les esprits. Tout le pays était en effervescence, et les indigènes de Pouébo, à leur tour, se préparèrent à attaquer les missionnaires. Ceux-ci s'y attendaient. Pour se prémunir contre les surprises et les tentatives d'incendie, ils abandonnèrent leur Résidence et se retirèrent sur un morne voisin où ils élevèrent, en guise de rempart, une muraille de troncs d'arbres plantés debout. Ils établirent, aux quatre coins, une sorte de guérite où, tour à tour, avec le concours de quelques ouvriers attachés à la Mission, ils faisaient sentinelle nuit et jour, ne devant, selon qu'il fut convenu, se servir des armes à feu que pour effrayer les Canaques.

Cependant, un certain nombre de néophytes, soit à Balade, soit à Pouébo, se montrèrent dévoués jusqu'à l'héroïsme. Ils venaient à la dérobée avertir les Pères du danger et leur porter de l'eau et des vivres. L'un d'eux, Grégoire, de Pouébo, voulut se fixer au milieu d'eux. Michel, petit chef de village, prit les armes contre les assaillants et ne les déposa que lorsqu'il fut réduit à l'impuissance.

« Comme nous sommes à chaque instant sur le point d'être mas-



HIENGHÈNE. — DANS LE LOINTAIN, LES TOURS NOTRE-DAME

sacrés, écrit dans son Journal le P. Rougeyron, nous avons voué, réunis à Mgr Collomb : 1° Un ex-voto à N.-D. de Fourvière; 2° une messe à perpétuité dans chaque Vicariat en l'honneur de la Sainte Vierge, le jour où nous nous embarquerons; 3° chacun, 100 messes d'action de grâce, si nous échappons tous à cet imminent danger. »

Leur prière allait être exaucée. Le 9 août au soir, en effet, une voile apparaît à l'horizon. C'était la corvette française la *Brillante*, commandant M. du Bouzet. Prévenu de leur détresse par une lettre que les Pères réussirent à lui faire parvenir, M. du Bouzet envoya 84 hommes pour les dégager et les amener à son bord. Il y eut un

sanglant combat où cinq matelots furent blessés; mais, le 13 août, tout le monde était en sûreté sur la *Brillante.*

Tout était à recommencer. Après quelques mois de repos à Sydney, les missionnaires ne songèrent plus qu'à revenir, non pas sur la grande Terre, qui leur était fermée, mais sur un îlot voisin, d'où ils surveilleraient les événements, prêts à profiter de la première occasion qui s'offrirait de recommencer leur entreprise un moment interrompue. Ils choisirent l'île Anatom, au sud des Hébrides, et c'est là que l'*Arche d'Alliance*, commandant Marceau, alla les déposer. Trois mois plus tard, d'autres missionnaires étant arrivés, ils fondèrent un second poste d'observation à l'île des Pins, à quelques milles au sud de la Calédonie.

Cependant Mgr Douarre était encore en France, et c'est là qu'il apprit ces tristes nouvelles. Son plus grand regret fut de n'avoir pas été au milieu des siens à l'heure du danger. « Tout est perdu, disait-il, moins l'espérance, plus forte que jamais. » Et il n'eut plus qu'un désir, quitter la France au plus tôt pour venir rejoindre ses frères d'armes. Le général Cavaignac avait mis à sa disposition le *Cocyte*; mais son voyage fut retardé par des escales forcées sur les côtes d'Amérique, et ce n'est qu'un an après l'établissement de ses missionnaires à Anatom qu'il put les y rejoindre. Il s'y reposa quelques jours; puis, avec le P. Rougeyron, 3 jeunes missionnaires et 5 indigènes de Balade, qui avaient suivi les Pères en exil, il fit voile pour la Calédonie. A l'île des Pins, ils trouvèrent leurs frères bien installés, et jouissant déjà d'une certaine influence sur la Calédonie, grâce à la suzeraineté que le chef de l'île exerçait sur quelques tribus du Sud, notamment à Yaté. Bien reçus dans ce dernier endroit, ils longèrent la côte Est et visitèrent Canala, Kouaoua et Hienghène, où ils arrivèrent le 7 octobre 1849.

Le grand chef Bouarat y accueillit l'évêque avec des cris de joie, et l'invita à se fixer dans sa tribu, lui faisant les offres les plus empressées et les plus généreuses. On voulait retourner à Balade,

mais les Baladiens venant de massacrer et de dévorer l'équipage d'un petit cotre anglais, n'était-ce pas s'exposer imprudemment et inutilement que de persister dans ce dessein? N'était-il pas préférable d'accepter les offres de Bouarat, en dépit de sa réputation d'anthropophage? Ce fut l'avis de tous, et trois missionnaires mirent pied à terre. Seul, avec le P. Rougeyron, l'intrépide évêque alla à Balade pour y visiter les ruines de sa Mission, savoir ce qu'étaient devenus les néophytes si fidèles aux jours des désastres, les consoler, et, s'ils y consentaient, les ramener pour les établir dans une résidence tranquille où ils achèveraient de s'instruire et de se former. 23 demeurés fidèles à leur foi, en dépit de toutes les difficultés, l'écoutèrent et le P. Rougeyron les conduisit à Yaté, sur la propriété que la Mission venait d'y acquérir.



PIROGUE CANAQUE

Deux jours après, le 17 octobre, Mgr Douarre descendit à Hienghène, où il se fixa, avec deux Pères et deux Frères, dans la belle et grande case que le chef lui avait offerte. On avait toute liberté d'action; mais les indigènes devenaient chaque jour plus insolents, et Bouarat était loin d'être sûr. Un jour, un jeune néophyte de Balade, Augustin, surprit une conversation des vieux de la tribu. Ils avaient, après délibération avec le chef, décidé de tuer et de manger l'évêque et ses missionnaires, à la fête des premières ignames. « La lutte est terrible, écrit Monseigneur dans son journal; nous voudrions et ne voudrions pas abandonner cette Mission. Nous sommes

tous prêts à faire le sacrifice de notre vie. N'est-ce pas le moment? Les missionnaires voudraient que je partisse pour mettre, comme Supérieur, ma vie en sûreté, et eux resteraient.... Je ne le ferai pas; nous resterons tous ou nous partirons tous. » Ils partirent tous, à la grande déception de ces cannibales, le 19 novembre, sur le bateau qui venait les approvisionner.

La résidence de Yaté, où le prélat voulait se réfugier, n'était pas elle-même en sécurité. Les tribus voisines avaient pris une attitude hostile. On eût pu s'y maintenir en permettant aux néophytes venus de Balade de répondre aux assaillants par des coups de fusil; mais ce moyen extrême répugnait aux missionnaires. On préféra quitter le poste et se retirer à l'île des Pins.

C'était abandonner la Calédonie pour la seconde fois, mais non encore pour toujours. Repoussés sans être vaincus, les missionnaires conservaient au fond du cœur l'espérance du retour. Peut-être les néophytes venus de Balade étaient-ils destinés à devenir les convertisseurs de leurs compatriotes. Cette pensée fit naître le hardi projet de les conduire à Foutouna, où le sang du bienheureux Chanel avait, en quelques années, transformé des indigènes tout aussi féroces en admirables néophytes. Les PP. Rougeyron et Gagnière les y accompagnèrent. Reçus comme des frères par les Catholiques de Foutouna, les Baladiens admiraient les actes de charité chrétienne dont ils étaient l'objet. Leurs âmes réconfortées s'ouvraient et s'épanouissaient. Leur foi se fortifiait et ils devenaient bientôt, eux aussi, d'excellents chrétiens. Encouragé par ce premier essai, le P. Rougeyron repartit en Calédonie chercher de nouveaux catéchumènes. Il en ramena 43, parmi lesquels 7 chefs influents, et 3 assassins du Fr. Blaise.

Cependant, de l'île des Pins, Mgr Douarre avait informé la Propagande et la Société de Marie de son insuccès. A Rome comme à Lyon, la situation parut intenable, et on l'invita à quitter la Calédonie pour prendre la direction de la Mission de Samoa.

« Un coup de foudre m'eût fait moins de mal que cette nomination, répondit-il. Pourrais-je, quand les Protestants font l'impossible pour jeter des missionnaires dans cette infortunée Calédonie, rester impassible et ne pas tenter une fois encore de rentrer dans mon premier Vicariat? J'attendrai de nouvelles lettres. Je ne puis me décider à avoir d'autres enfants que mes chers anthropophages de la Nouvelle-Calédonie. »



MGR DOUARRE

« Si vous voulez continuer cette mission, écrivait de son côté le P. Rougeyron au R. P. Supérieur général, je consens volontiers à retourner pour la troisième fois sur le champ de bataille, et cette fois, il faudra vaincre ou mourir. Je vais me faire jeter sur les côtes de la Nouvelle-Calédonie, accompagné d'un missionnaire, sans provisions, sans bagages, armé seulement de mon bréviaire et de mon dépouillement. »

Juste vers cette époque, six évêques anglicans se réunissaient en synode à Sydney, pour aviser au moyen d'envoyer des missionnaires en Calédonie, aux Loyalty, aux Hébrides, aux Salomon, et l'Angleterre faisait explorer l'Archipel par ses navires. Tout cela inquiétait Mgr Douarre. « Une corvette anglaise va visiter Balade

et Hienghène, sous prétexte d'aller demander raison du massacre d'un équipage anglais, écrivait-il le 24 mai 1850. Le commandant est accompagné de l'évêque anglican de la Nouvelle-Zélande, qui s'est arrêté avec sa goélette à Lifou. C'est la seconde tournée de cet évêque depuis six mois. » Et au ministre de la Marine : « Les commandants anglais m'ont assuré que nous serions visités au moins trois ou quatre fois l'an. Auraient-ils pris possession de cette vaste terre? *Cette idée me fait mal*, surtout quand je pense que le pavillon français a flotté plusieurs années sur notre case. » L'arrivée à l'île des Pins, en octobre 1850, de la corvette française l'*Alcmène*, commandant d'Harcourt, n'était pas faite pour faire cesser ses patriotiques angoisses. Elle n'avait en effet d'autre mission à remplir que de reconnaître la situation et d'explorer le nord de la Calédonie, et 14 hommes de son équipage, 2 officiers et 12 matelots, envoyés de Balade en reconnaissance dans la baie Yenguébane, y furent massacrés par les indigènes.

Cependant des lettres arrivèrent de France qui autorisaient le prélat à rester en Calédonie. En même temps, le Frère, qu'il avait donné comme interprète et comme guide à l'*Alcmène*, lui apporta des renseignements favorables sur les dispositions des indigènes de Pouébo et de Balade. Il n'hésita plus. Le 23 mai 1851, il était à Balade. La population lui fit bon accueil. Quelques mois plus tard, le P. Rougeyron rentrait aussi, avec le noyau des Chrétiens formés à Foutouna. La Mission de Nouvelle-Calédonie était désormais fondée.

Les ruines de la Résidence furent relevées, une église s'éleva sur l'emplacement de la première, des « maisons de prières » furent construites dans les villages de la région, et toutes les tribus échelonnées sur le rivage, de Pouébo à Touho, demandèrent un missionnaire. Le nombre des catéchumènes s'accrut de jour en jour, et un grand nombre d'entre eux, un an après la reprise de la Mission, furent jugés dignes de recevoir le baptême.

L'œuvre de Mgr Douarre était terminée. Jeune encore, il tomba,



VUE DE POUÉBO

non comme le martyr sous les coups du sauvage, mais comme une victime consumée par les ardeurs du zèle. Étendu sur une natte, dans une masure de planches qui lui servait d'évêché, entouré de ses missionnaires, il fut visité par des milliers d'indigènes qui venaient avec étonnement voir mourir l'*Épikopo*. Jusqu'au dernier moment son cœur déborda, pour eux, en paroles brûlantes d'affection. Il expira saintement le 27 avril 1853.

Le Gouvernement français reconnut ses services par l'envoi d'une belle pierre tombale, que l'on voit encore au cimetière de Balade. De son côté, la Mission lui a fait ériger dans l'église de Pouébo un monument de marbre, dans lequel ses restes vénérés furent solennellement transportés en 1881. Son épitaphe résume toute sa vie.

SUB MARIÆ NOMINE
CORDE MAGNO ET ANIMO VOLENTI
CONTRA SPEM IN SPEM CREDIDIT
UT FIERET IN XTO
PATER NOVAE GENTIS

FONDATION DE LA COLONIE ET DÉVELOPPEMENT DE LA MISSION (1853-1863)

« Ce jour d'hui, 24 sept. 1853, à trois heures de l'après-midi,

« Je soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

« En conséquence, le pavillon français est arboré sur la dite île qui, à partir de ce jour 24 sept. 1853, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

« La dite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers de la corvette à vapeur le *Phoque* et de MM. les missionnaires français, qui ont signé avec nous.

« Fait à terre au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heures, jour, mois, et an que dessus.

« Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, Barazer, Rougeyron, Forestier, Vigouroux, Mallet, missionnaires.

« A. Cany, Muller, Butteaud, L. Deperiers, A. Amet, L. de Macé, le contre-amiral Febvrier-Despointes. »

Tel est l'acte par lequel la France prenait possession de la Nouvelle-Calédonie.

Le plan de campagne tracé à l'amiral par le ministre de la Marine montre bien la confiance que le Gouvernement avait dans la Mission.

« L'amiral, y est-il dit, doit se rendre rapidement, et avec le plus de mystère possible, dans la partie N.-E. de la côte orientale de l'île, et là, se mettre en rapport avec l'évêque....

« Après s'être entendu avec Monseigneur, lequel est au courant de ce qui fait l'objet de la présente expédition, l'amiral doit acquérir la certitude que l'île est libre, que le pavillon anglais n'a pas été arboré. Cette certitude acquise, il faudra se hâter de prendre pos-

session de la Nouvelle-Calédonie. L'amiral se renseignera auprès de l'évêque sur la convenance du lieu à choisir pour faire un premier établissement. De préférence il se placera aux environs de la Mission. Celle-ci le fera bénéficier de sa connaissance du pays, de son expérience, ainsi que de l'ascendant moral qu'elle exerce sur les indigènes. »

Ce fut le P. Rougeyron qui fournit à l'amiral les renseignements attendus. Les Anglais n'avaient, à sa connaissance, fait aucun acte qui de sa nature pût impliquer une prise de possession ; le pavillon britannique n'avait pas encore été arboré à terre. Nous étions donc complètement libres d'agir.



LE R. P. ROUGEYRON

A l'unanimité, le conseil de bord décida que la prise de possession aurait lieu à Balade, le lendemain.

La cérémonie fut imposante.

Vers midi, l'amiral quitta le bord pour se rendre à la Mission, accompagné de son état-major général, de l'état-major du *Phoque* et d'un détachement de 20 hommes, sous les ordres d'un enseigne de vaisseau. Les missionnaires l'attendaient à l'entrée de leur palissade. A la suite de la compagnie de débarquement, entrèrent, pour faire acte de sympathique adhésion, 150 indigènes catholiques. Les païens, accourus en grand nombre, restèrent au dehors. L'amiral proclama à haute voix la prise de possession, le drapeau fut hissé à côté de la croix de la Mission et salué de 21 coups de canon.

« Voilà un missionnaire qui vient de rendre un signalé service

à sa patrie, à ajouter à tant d'autres qui resteront inconnus », avait dit la veille l'amiral parlant du P. Rougeyron. Il aurait pu dire la même chose de tous ses frères, et en particulier du P. Montrouzier, qui accourut le lendemain d'une station voisine : « Amiral, déclara-t-il, vous n'avez pas un moment à perdre, si vous voulez devancer les Anglais à l'île des Pins. Je viens d'être informé que le *Herald* est en route pour cette île, pour y arborer le drapeau britannique.

— Qu'on chauffe, qu'on chauffe ! s'écrie l'amiral, et qu'on se prépare au départ. » Le 28, à la nuit, il arriva à l'île des Pins. Le *Herald* était en rade. Un enseigne, M. Amet, qui, comme officier de l'*Alcmène*, avait visité l'île en 1851, s'offre à aller, pendant la nuit, prendre des renseignements à terre. A minuit il rentrait amenant le P. Goujon.

« Amiral, dit le Père à M. Febvrier-Despointes, depuis longtemps Mgr Douarre m'avait avisé des projets de la France et de ceux de l'Angleterre, et m'avait demandé d'user de toute mon influence, pour décider le chef de l'île à donner la préférence à notre patrie. Ce chef m'a donné sa parole qu'il ne traiterait qu'avec la France.

« Aussi quand le *Herald*, arrivé ici le 26, a fait faire des démarches pour acheter l'île, il s'est, suivant mes conseils, retiré à Gadji, sur la côte opposée, afin de se soustraire à ces sollicitations. »

Le P. Goujon, étant retourné à terre, son confrère, le P. Chapuy, alla immédiatement à Gadji, et ramena de nuit Van-de-Gou, afin qu'il pût, le lendemain, hisser sur sa case le drapeau que lui remettrait l'amiral, représentant le « grand chef des Français », et signer l'acte par lequel il donnerait son île à la France. Les conditions furent modestes. Une somme de 1500 francs lui fut promise, comme pension annuelle, et il demanda à conserver le gouvernement de l'île. « La France n'a pas besoin de l'île des Pins, dit l'amiral, mais, ayant pris la Calédonie, elle ne peut permettre que les Anglais s'établissent en maîtres chez vous. A l'ombre du drapeau français qui vous protégera, vous serez toujours le chef de l'île des Pins. » Et cette promesse fut insérée dans le procès-verbal de prise



RIVIÈRE DU NÉRA, A BOURAIL

de possession solennelle qui eut lieu le lendemain, 29 sept. 1853, avec la même solennité et dans les mêmes circonstances qu'à Balade.

Cet engagement sacré, la France ne l'a pas tenu. En 1871, l'île fut affectée à la déportation simple. La Chambre qui émit ce vote n'avait pas, paraît-il, connaissance du contrat fait par l'amiral Febvrier-Despointes, et c'est avec peine que les indigènes obtinrent de conserver la moitié de leur île et de s'y confiner. Après l'amnistie, on eût pu réparer l'injustice. On ne le fit pas. Et l'histoire dira à combien de mesquines tracasseries a été en butte le chef de l'île des Pins de la part d'un certain nombre d'administrateurs.

« Je ne dois pas oublier de dire à Votre Excellence que j'ai trouvé dans le concours des Pères missionnaires des ressources inespérées, disait l'amiral dans son premier rapport au ministère. Tout ce que la Mission possédait a été mis à ma disposition.

« Le R. P. Rougeyron, qui remplace ici Mgr d'Amata, a été pour moi du plus grand secours. Sa conduite, pleine de dévouement et de patriotisme, mérite bien de fixer l'attention du gouvernement.

« Désirant achever mes travaux avant la mauvaise saison dont les

approches se font déjà sentir, je viens d'expédier le *Phoque* à l'île des Pins. Il y prendra les planches que la Mission consent à nous céder. Le *Phoque* est arrivé m'apportant de l'île des Pins un chargement de bois, qui *n'a nécessité aucun déboursé....* »

C'est dans des termes semblables que son successeur, M. le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, rendit témoignage au dévouement des Pères, soit pour calmer les susceptibilités et l'effervescence, parfois menaçante, des gens de Balade, soit pour le seconder dans son voyage autour de l'île et l'aider à obtenir la soumission des chefs.

« Je ne terminerai pas ce rapport sans dire à Votre Excellence combien nous avons à nous louer des Pères de la Mission, depuis notre arrivée en Calédonie. J'ai trouvé chez eux une coopération franche et désintéressée, en même temps qu'ils se sont toujours montrés les avocats véritables de leur famille adoptive. Leur dévouement à leur œuvre première ne s'est pas démenti un instant, et cependant ils ont su, avec un tact parfait et l'esprit de conciliation qui les distingue, rendre on ne peut plus facile la route que je m'étais tracée vers l'assimilation des tribus. Si j'y suis arrivé facilement, si la solution de ce problème m'a été si légère, c'est à la connaissance parfaite qu'ils ont des naturels, et à leur franche coopération que je le dois. Si nos nombreux scorbutiques ont pu résister aux effets de cette terrible maladie, qui eût pu être si meurtrière pour nous, c'est à l'empressement avec lequel ces Révérends Pères se sont dépouillés de tous les produits de leur jardin et ont reçu chez eux une partie de nos invalides, que nous le devons. »

Ces services furent officiellement reconnus par la croix de la Légion d'honneur que le gouvernement français accorda au P. Rougeyron, et par une lettre très élogieuse, que le ministre de la Marine, M. Ch. Ducos, lui adressa, à cette occasion, le 19 août 1854. Peut-être n'était-il pas inutile de le rappeler, à un moment où le gouverneur de la Calédonie veut voir des adversaires dans ces mêmes missionnaires Maristes à qui nous devons en somme la possession de cette colonie.

La prise de possession s'était donc faite dans les conditions les plus favorables. Les chefs avaient promis obéissance au « grand chef des Français », devenu le grand chef de l'île. Ils avaient même accepté un code élémentaire qui eût suffi pour assurer la tranquillité publique. Mais ces chefs, qui s'étaient engagés à le faire respecter et à en appeler, dans leurs différends, à l'autorité française, furent les premiers à le méconnaître et à ouvrir les hostilités. C'est que les règlements, comme les enseignements, sont impuissants à changer les mœurs sociales d'un peuple. Il y faut surtout l'œuvre du temps.



ÉGLISE DE BOURAIL

Les guerres de tribu à tribu continuèrent, et des idées d'insurrection surgirent. On vit alors se dessiner de plus en plus deux partis: l'un catholique, ami des Français, et l'autre païen, leur ennemi d'instinct. Les néophytes furent accusés d'avoir, avec les missionnaires, appelé l'étranger. On ne leur pardonnait pas de se ranger, en cas de conflit, du côté des soldats. A Balade, le P. Montrouzier ayant amené la fin d'un soulèvement provoqué par une punition infligée au chef Philippe, les païens se retirèrent du voisinage de la Mission et laissèrent le Père avec ses seuls néophytes.

L'état des esprits n'était pas meilleur à Pouébo.

Un jour, le commandant du *Duroc*, M. de la Vaissière, descend à terre pour une reconnaissance. Les païens, jugeant l'occasion favorable, l'attendent en embuscade le long de la rivière, et il eût été infailliblement massacré si les Chrétiens, avertis de ce mouvement, n'en eussent informé les missionnaires qui lui envoyèrent une escorte

de leurs fidèles, et si le jeune chef Hippolyte ne fût accouru, à leur prière, lui faire plusieurs fois rempart de son corps.

Le 29 avril 1855, la corvette l'*Aventure*, portant M. le gouverneur du Bouzet, se brisait sur les récifs de l'île des Pins. L'équipage put se sauver sur un îlot. Mais les provisions sombrèrent avec le navire, et la famine était à craindre. Par leur influence, les missionnaires décidèrent le chef de l'île et les indigènes catholiques à courir au secours des malheureux naufragés. Le commandant du Bouzet, touché des sentiments d'humanité dont les naturels avaient fait preuve, adressa à Van-de-Gou les plus grands éloges et remercia avec effusion les missionnaires. « La Mission de la Nouvelle-Calédonie a été une fois de plus la providence des naufragés », leur écrivait-il le 11 mai 1855.

Cependant les païens étant de plus en plus acharnés contre les Catholiques, ceux-ci auraient fini par succomber à Balade. Pour les sauver, le P. Rougeyron pensa à fonder pour eux une Résidence à Yaté, sur la propriété de la Mission. La guerre qui y sévissait entre les indigènes l'en empêcha. Dans son embarras, il alla à Nouméa, consulter le commandant Testard, qui gouvernait la colonie en l'absence de M. du Bouzet, et le P. Montrouzier, aumônier de la garnison. Le commandant lui offrit, à 10 km. de Nouméa, une vallée inhabitée sur la baie de Boulari. Les indigènes seraient là des sentinelles avancées, qu'il ferait soutenir par un poste militaire, et des guides utiles à travers les marais et les montagnes pour arrêter et refouler les rebelles, de plus en plus audacieux. Ne venaient-ils pas, aux abords de la ville, de massacrer un fonctionnaire du sémaphore et un colon? Le P. Rougeyron accepta, et telle est l'origine des villages de la Conception et de St-Louis.

Ce fut, du reste, un vrai poste de combat, car c'est la sagaie et le casse-tête à portée de la main que les indigènes construisirent leurs premières cases. Les incursions des rebelles étaient incessantes. Un sous-commissaire, M. Bérard, qui avait fondé un établissement au

pied du mont Dore, fut massacré avec ses onze employés. Le village de la Conception fut plusieurs fois attaqué. Celui de St-Louis était à peine formé qu'il fut incendié.

Cependant, le 23 mai 1859, M. du Bouzet fut remplacé dans le gouvernement de la colonie par M. le capitaine de vaisseau Saisset, qui se donna pour mission d'achever la pacification du pays. Et d'abord, il mit à l'ordre du jour les indigènes de la Conception, en reconnaissance de leur dévouement et de leur fidélité. Puis il tourna ses regards vers la côte Est.

Sur cette côte, en effet, la situation était grave. En 1859, la tribu de Hienghène se révolta pour venger son chef, Bouarat, que, deux ans auparavant, on avait dû exiler à Tahiti. On la réduisit par la force, et trois Anglais, qui combattaient avec elle, furent faits prisonniers, jugés et passés par les armes. Un poste militaire, autour duquel se groupèrent les colons, fut créé à Canala, et celui de Balade supprimé.

En 1860, 4 tribus, les Ouébia, les Diaoué, les Maloum, et les Tipendié, enhardis par le départ des soldats, se coalisèrent contre le chef Hippolyte, de la tribu de Pouébo. On lui envoya un pierrier et 30 fusils, et il triompha seul de ses ennemis.

A Wagap, le grand chef Appengou étant mort, ses frères, méconnaissant ses volontés, s'unirent à Kdoua, chef de la tribu des Poyes, et se ruèrent, le 16 janvier 1862, contre la tribu des Touho, toute dévouée aux missionnaires. La Mission fut incendiée, les plantations ravagées, et plusieurs cadavres indigènes, arrachés de leur tombeau, furent foulés aux pieds. La Mission allait succomber, lorsqu'un détachement, envoyé de Canala en toute hâte, arriva et, avec une bravoure sans défaillance, fit face pendant une semaine à des milliers d'insurgés. Le successeur de M. Saisset, M. Durand, accourut avec des renforts, comprima la révolte et établit un poste à Wagap.

C'est à cette époque qu'il faut faire remonter le premier essai de colonisation libre. Déjà, en 1855, un navire autrichien avait débarqué

à Balade 6 émigrants sans ressources. L'année suivante, un second groupe arriva; le mouvement d'émigration devint continu, et Nouméa, avec ses rues décorées de noms rappelant les récentes victoires de la France en Crimée, offrait déjà l'aspect d'une petite ville. Des colons s'étaient, à la même époque, portés à la Dumbéa, à Païta et à Canala.

M. Saisset n'avait pas seulement pacifié le pays, il avait aussi organisé les services publics. Par ses soins, le service du culte fut assuré administrativement à Nouméa et à Canala. Des écoles, dont la direction fut confiée à la Mission, furent ouvertes à Nouméa. Afin de favoriser la colonisation naissante, il créa un jardin d'acclimatation et institua un comice agricole; il en nomma membres les PP. Forestier et Montrouzier. M. Saisset créa également un hôpital militaire.



BOURAIL. — LA ROCHE PERCÉE

De son côté, la Mission prenait un rapide accroissement. L'effervescence qui avait soulevé les païens contre les Catholiques sur la côte N.-E. de l'île, n'avait été que locale et momentanée. Les Missions de Wagap, de Touho, de Pouébo en avaient triomphé, et, en 1862, elles étaient prospères. Les Chrétiens de la Conception et de St-Louis donnaient pleine satisfaction. Les missionnaires étaient désirés dans les îles adjacentes. En janvier 1856, sur la demande du chef de l'île, le sage Amabili, le P. Montrouzier et le P. Lambert allèrent fonder une Mission à Bélep. A cette époque, furent

VUE GÉNÉRALE DE NOUMÉA

aussi fondées deux Missions dans les Loyalty, la première à Ouvéa en 1857, la seconde à Lifou en 1858.

En même temps, le personnel de la Mission se complétait. Aux Sœurs du Tiers-Ordre de Marie, arrivées en 1855, étaient venues se joindre, en 1860, les Sœurs de St-Joseph de Cluny, pour les écoles européennes et les hôpitaux. Des Frères, pour l'enseignement, étaient demandés en France. De nombreux missionnaires étaient attendue.

Par le concours bienveillant que le Gouverneur et la Mission s'étaient toujours prêté en face des difficultés, celles-ci avaient été vaincues. Dans toute la population régnait une entente de bon aloi. La Mission, comme la colonie, étaient en droit de regarder l'avenir avec confiance, lorsque, tout à coup, l'arrivée de M. le gouverneur Guillain, marqua, dans cette marche en avant, un arrêt funeste qui devait durer huit ans.

GOUVERNEMENT DE M. GUILLAIN (1863-1870)

M. Guillain débarqua en Calédonie le 2 juin 1862.

Partisan fanatique de Fourier, ce jeune capitaine de vaisseau avait quitté Paris avec un système d'administration arrêté d'avance, pour lequel il eût voulu trouver un champ d'action encore inexploré. Aussi regretta-t-il vivement d'avoir été devancé par les missionnaires, dont la collaboration n'entrait point dans son programme. « Les missionnaires sont trop puissants en Nouvelle-Calédonie, avait-il dit en traversant Sydney, je les chasserai. » « Vous avez votre mission, moi, j'ai mes idées à propager », répondit-il aux paroles de bienvenue du Supérieur de la Mission à Nouméa.

D'une activité énergique et d'une belle intelligence, M. Guillain s'employa en premier lieu à organiser les services administratifs. Tout fut prévu, même la formule dont les fonctionnaires devaient signer leur correspondance, et cela dans le but évident d'avoir tout en main pour réaliser son programme. S'il n'eût pas été un sectaire, il eût été un grand administrateur, car son talent incontesté a laissé

sa trace dans toutes les questions où la religion n'était pas en jeu. Nous verrons en particulier, plus tard, en parlant du Protestantisme, avec quelle habileté et quelle énergie il conduisit l'expédition de Lifou, pour y arborer et y faire respecter le drapeau français. Mais, en ce qui concerne la Mission, son passage fut désastreux. Et ce mot des premiers missionnaires est parfaitement exact que, « sans lui,



ILE NOU. — VUE GÉNÉRALE DU PÉNITENCIER

toute la Calédonie serait aujourd'hui catholique », c'est-à-dire que la population indigène prospérerait, au lieu d'être sur le point de disparaître; c'est-à-dire qu'elle serait docilement soumise à notre autorité et aurait pris l'habitude de travailler, au lieu d'être toujours vagabonde, paresseuse et sur le point de se révolter.

Son premier soin fut d'établir un phalanstère, et il choisit pour cela la fertile plaine de Yaté.

« La frégate la *Sibylle* venait d'amener un bon nombre de colons, raconte M. Garnier. On choisit dans la masse une société de 20 mem-



PÉNITENCIER DE L'ILE NOU
CULTURES DE LA FERME SUD

bres représentant des industries diverses. On donna à cette *communauté* 300 hectares de terrain, soit 15 hectares par personne. De plus, le gouverneur fit l'avance de bétail, de poules, de graines, d'outils et d'ustensiles aratoires. La direction fut confiée à l'un des sociétaires, sous la surveillance d'un conseil choisi parmi les membres.

« Cet essai n'eut pas même ici un moment d'éclat. Le seul jour de joie pour ces malheureux associés fut le jour de fête que leur donna M. Guillain à leur départ. Une année ou deux après, ils durent se séparer, pleins de défiance, d'aigreur, de haine les uns contre les autres, non seulement ruinés, mais endettés. »

La dernière survivante est venue cette année même (1900) se réfugier chez les Petites Sœurs des Pauvres à Nouméa.

En l'année 1864, M. Guillain fit un essai d'organisation sociale d'un autre genre. 60 orphelines furent demandées à l'Assistance publique en France, pour devenir les femmes des colons et des ouvriers de la colonie. L'orpheline, à qui on avait promis richesses et fortune, ne voulut point de l'ouvrier ; le riche négociant, pas plus que le fonctionnaire, ne voulut de l'orpheline, et c'est à peine s'il y eut quelques rares unions heureuses.

La loi de mai 1854 avait substitué, pour les condamnés aux travaux forcés, la transportation au bagne, et le premier convoi de transportés arriva à Nouméa le 9 mai 1864. Nouvelle occasion pour M. Guillain de mettre en pratique ses idées sociales.

« Ouvriers de la transportation, dit-il aux condamnés qu'il alla recevoir à bord de l'*Iphigénie*, vous êtes envoyés en Nouvelle-Calédonie pour participer aux travaux importants à exécuter dans la colonie; je vous attendais impatiemment, comme des auxiliaires dévoués de cette œuvre, et vous ne tromperez pas, je l'espère, la confiance que j'ai mise en vous. »

Il voulut régler par lui-même tous les détails de leur installation au pénitencier de l'île Nou. Désireux de tenir les missionnaires à l'écart, il chargea l'aumônier du bord de célébrer l'office religieux et d'exercer le ministère, n'oubliant qu'une chose, c'est que cet aumônier ne pouvait avoir d'autre juridiction que celle que lui donnerait le Vicaire apostolique. Mais c'était chez M. Guillain une manie que de se mêler des cérémonies religieuses. Ne venait-il pas, en effet, d'écrire au P. Frémont, curé de Nouméa, pour se plaindre qu'au deuxième dimanche de l'Avent il n'y eût pas de fleurs sur l'autel pendant la messe? Pour faire jouir au plus tôt les transportés des avantages réservés aux colons libres, il fonda dans les riches vallées de Bourail un centre de « concessionnaires ». Il espérait y voir des condamnés se marier à des femmes qu'il avait fait venir pour cela des prisons centrales de France, et y former des familles honnêtes. Mais ni les ouvriers, ni les colons de la transportation ne répondirent à ses intentions. Les débuts furent très durs pour la surveillance, et l'ordre ne put être maintenu que par de sévères répressions.

La formation sociale des indigènes était cependant son principal objectif. Dès la première année de son gouvernement, il recruta une compagnie de troupes indigènes, qu'il versa dans la section d'ouvriers, et, le 24 mars 1864, il créa à Nouméa une école professionnelle indigène. Ces institutions, bien dirigées, eussent été utiles

au double point de vue du progrès de la colonisation et de l'utilisation de la race autochtone. Malheureusement, par raison d'économie, elles furent supprimées avant d'avoir porté leurs fruits.

Pour se réserver la haute direction de l'enseignement, même le plus élémentaire, il fit paraître, le 15 octobre 1863, un arrêté soumettant toutes les écoles, même indigènes, à toutes les formalités de la loi française. Comme conséquence, les écoles de la Mission, sauf deux, furent fermées. Peut-être est-ce là ce qu'il désirait. Il alla plus loin et voulut enlever aux missionnaires toute influence au sein des tribus. Pour cela, il notifia aux indigènes que son drapeau n'était pas celui de la Mission, que les Catholiques n'étaient pas ses amis. Le 15 août 1864, fête nationale de la France, une cinquantaine de chefs de la côte Est et de l'île des Pins, ayant répondu à son appel et s'étant rendus à Nouméa, il les fit ranger devant lui, les Chrétiens derrière les païens, les passa en revue, et, s'arrêtant devant Bouarat, chef de Hienghène et ancien déporté à Tahiti, devant Undo et Goa, apostats et ennemis acharnés de la Mission : « Voilà, dit-il publiquement, comme j'aime les chefs. Ceux-là sont bien. » Puis, se tournant vers les Chrétiens, qui tous, jusqu'à ce jour, avaient été dévoués à la cause de la France : « Vous autres, Chrétiens, vous n'êtes pas mes amis, parce que vous n'écoutez que les Missionnaires. »

Ce mot d'ordre, répété partout, mit sur pied toute une armée de fonctionnaires et d'indigènes contre la Mission. « Je viens de recevoir les instructions du Gouverneur, dit au R. P. Villard M. Bailly, chef de la brigade de Pouébo, en 1863; dès à présent vous êtes sous la haute surveillance de la police.... » Les chefs chrétiens de Pouébo ne peuvent plus faire une case sans autorisation. Il leur est interdit de couper n'importe quel bois. Ils ne peuvent ni sortir de leurs tribus, ni aller dans les villages éloignés de chez eux, sans une permission spéciale. Le 20 octobre, de nouvelles instructions à ce même M. Bailly lui interdisaient : 1° de laisser faire aux missionnaires

aucune procession sans permission; 2° de laisser le chef les aider en ce qui regarde la religion, c'est-à-dire qu'il fut impossible de faire aucune construction. La surveillance redoubla et devint absolument odieuse, lors du passage du P. Poupinel, Visiteur général, ou à l'occasion de la tournée pastorale, et le P. Rougeyron put se plaindre à bon droit au gouverneur qu'un gendarme « se trouvât en tout lieu sur ses pas ».

Puis ce furent des indigènes largement payés, qui, sous le nom officiel d'interprètes, se dirent les dépositaires de la parole du Grand Chef des Blancs, et s'employèrent à l'imposer, en particulier Undo, ancien déporté à Tahiti pour avoir attenté à la vie de l'amiral Febvrier-Despointes, et Goa, également apostat, qui ne négligèrent rien pour détourner les indigènes des Catholiques. Ils étaient, eux, les champions de la « religion des soldats », mot charmant qui existe encore aujourd'hui chez quelques vieux indigènes et qui veut dire : arborer le drapeau français comme les soldats, faire fi des missionnaires comme de la religion qu'ils prêchent, et se livrer à la pratique de la morale indépendante.



PHARE DE L'ILOT AMÉDÉE

D'autre part, le gouverneur faisait défense de fonder de nouvelles Missions sans autorisation, et cette autorisation était souvent refusée, ou n'était donnée qu'avec des retards et à des conditions impossibles. Le Père Provicaire allait-il faire une tournée de confirmation, le chef du poste de la circonscription entreprenait la sienne en même temps, et déclarait qu'on ne se rendrait à l'église que lorsqu'il en donnerait le signal. Et ce signal, il

omettait parfois de le donner. Les missionnaires se proposaient-ils de réunir à l'église centrale, pour une cérémonie extraordinaire, les Chrétiens ou les catéchumènes des tribus voisines, l'autorité intervenait pour les disperser, sous prétexte de rassemblement et d'émigration, et un jour deux chefs furent arrêtés par M. le Secrétaire général lui-même et transportés à Nouméa, parce qu'ils étaient allés recevoir le baptême à quelques lieues de leurs villages. Les indigènes entreprenaient-ils, sous l'impulsion et la direction des missionnaires, une industrie quelconque, afin de se créer quelques ressources, on ameutait immédiatement contre eux les colons à qui on les représentait comme des concurrents dans le commerce.



CASE DE CONCESSIONNAIRES DE L'ADMINISTRATION PÉNITENTIAIRE A DEGOAT-DIAHOT

Au commencement de 1864, M. Guillain prit plaisir à faire citer devant le tribunal correctionnel de Nouméa, le P. Rougeyron, Supérieur de la Mission, et le P. Forestier, pour contravention à la législation locale sur la vente des armes et munitions de guerre, parce que, depuis l'époque de la guerre, ils gardaient en dépôt, à la Conception, avec autorisation de l'administration, quelques fusils de chasse. Ils furent condamnés à 5000 francs d'amende. Cette fois ils firent appel au Ministre, qui leur fit restituer cette somme, « une telle condamnation ne pouvant être que l'effet d'un malentendu », et ne craignit pas d'ajouter, dans sa réponse au P. Forestier, leur représentant à Paris : « J'ai en même temps recommandé à M. le

gouverneur Guillain d'accorder à votre Mission, dont j'apprécie depuis longtemps les services, toutes les facilités et toute la protection dont elle aura besoin pour développer son œuvre, à laquelle je porte l'intérêt le plus sincère. »

Quelques mois plus tard, comme pour exercer des représailles, M. Guillain fit saisir cinq catéchistes de la Mission par les gendarmes de Pouébo, qui les lièrent comme des malfaiteurs dangereux et les lui amenèrent à Nouméa. Ils les condamna à 15 jours de prison, et l'un d'eux à un mois de cachot, pour avoir coupé du bois, afin de construire une case de catéchiste contre le gré du chef....

« L'emprisonnement des catéchistes a été pour moi une bien triste nouvelle, lui écrivit le P. Rougeyron. D'après tous les renseignements que j'ai reçus, et le long interrogatoire que vous leur avez fait subir, ils ne sont pas plus coupables les uns que les autres. Il faut, Monsieur le Gouverneur, une fin à cette persécution ouverte aujourd'hui à Pouébo en votre nom par M. Bailly, votre chef de Poste. Il a attaqué dernièrement le Provicaire d'une manière indigne, il a attaqué les Chrétiens, et aujourd'hui, comme si tout cela n'était pas assez, il se porte à des violences contre mes auxiliaires, mes catéchistes. »

Le 26 octobre 1865, le chef de Poste de Pouébo, M. Bailly, fit appeler le chef Hippolyte et les anciens pour leur dire que, par ordre du Gouverneur, les indigènes de la rive droite devaient cesser de faire des plantations sur leurs terres, depuis Ciévit jusqu'à Oubatche, tout ce terrain devant être donné aux blancs. Inquiets et consternés, ces malheureux supplièrent les chefs d'appuyer par leur signature une pétition motivée, dans laquelle ils demandaient respectueusement à ne quitter leurs terres qu'autant qu'on leur assurerait la possession définitive de l'autre partie du territoire ou d'un territoire équivalent. Irrité de cette pétition, M. Guillain alla lui-même à Pouébo, fit mettre aux fers les principaux signataires et emmena Hippolyte en exil pour avoir signé le premier. C'était



THIO. — LA MAIN-D'ŒUVRE PÉNITENTIAIRE AUX MINES DE NICKEL

inexact, la première signature étant celle du Grand Chef Napoléon Ouarébat. Mais c'était le jeune chef dévoué aux missionnaires, que M. Guillain voulait frapper. Déjà, le 18 octobre 1865, il l'avait fortement blâmé : 1° de travailler pour les missionnaires et de les écouter; 2° de n'être pas allé au pilou-pilou de Bouarat à Hienghène; 3° d'avoir laissé faire une aumône de 2 francs pour l'église; 4° d'avoir laissé les missionnaires faire une maison à Balade sur leur propriété; 5° d'avoir lui-même fait couper du bois pour construire un hangar affecté à une modeste huilerie. « Si tu n'obéis pas, avait-il ajouté, je te destituerai, et t'enverrai à Tahiti. Si je t'enchaîne, est-ce que le P. Rougeyron te déliera? » Le P. Rougeyron fut en effet impuissant à le délier, et le jeune chef qui avait fait un rempart de son corps au commandant la Vaissière, qui toute sa vie s'était montré aussi attaché à la France qu'à sa religion, fut envoyé pour un an en exil à l'île des Pins.

« Tu es un chef intelligent, lui dit à bord M. Guillain, éloigne-toi des missionnaires, quitte la croix et la médaille qu'ils t'ont données, et, au lieu de t'envoyer en exil, je te ferai chef de tout le

nord de l'île. » Une épidémie qui éclata à l'île des Pins cette année-là emporta Hippolyte, admirable de soumission et de résignation, pendant que les anciens ennemis de la France, Undo, Bouarat et Kaoua paradaient avec une décoration reçue de la main de M. Guillain.

Après l'enlèvement du chef Hippolyte, eut lieu l'apostasie des Chrétiens établis à l'est de la Mission dans les villages de Ciévit, Bouébat, Tiambouène, Oubatche, Yambé, qui abandonnèrent leur religion pour échapper aux vexations dont ils étaient l'objet de la part de certains colons, des gendarmes et de leurs émissaires. On poussa la violence jusqu'à leur enlever leur ceinture, leur arracher leur croix et leur médaille, voire jusqu'à les menacer des fers s'ils retournaient à l'église. Déjà Ungo et Goa avaient fait apostasier Bondé et Arama, et on y avait rétabli les danses de nuit.

« Je ne voyais plus personne de ces tribus, affirme le P. Villard, sauf quatre qui avaient persévéré. Chaque samedi soir, il y avait grand pilou-pilou jusqu'au lendemain matin. Par contre, la partie ouest de la tribu faisait ma consolation. »

Telle était la situation lorsque, sans qu'aucune démonstration extérieure eût fait pressentir cet horrible attentat, le brigadier Bailly, le gendarme Venturini et un excellent colon, M. Déméné, furent massacrés, le 6 octobre 1867, sur la rive droite de Pouébo, au ruisseau qui sépare les villages de Ciévit et de Bouébat, au centre de la population apostate.

A cette nouvelle, tout le pays fut en émoi. Le P. Villard arriva le premier à la brigade où M. Gachet restait seul. Sur leur demande, le chef Napoléon, accouru pour se mettre à leur disposition, envoya 40 hommes bien armés chercher les blessés, toute la famille Déméné, la mère et deux enfants. La Résidence de la Mission fut transformée en hôpital, et le personnel en infirmiers.

Ce même chef et ses gens sauvèrent Pouébo, que les assassins avaient juré de détruire. Ils se mirent à leur poursuite, les surprirent

et les firent prisonniers. « Toutes les nuits ils faisaient faction, écrit le P. Villard. On aurait dit que leur dévouement grandissait avec notre danger. Demain matin je vous enverrai 8 hommes, écrivit enfin, le 16, le lieutenant Kriéyer, veuillez féliciter le chef de Pouébo pour l'assistance qu'il vous donne. M. Gachet déclara également vouloir faire accorder une récompense à Napoléon, et que si M. le gouver-



NOUVELLE-CALÉDONIE. — SCIERIE DANS LA BROUSSE

neur la refusait, il était décidé à ne pas en accepter pour lui-même. »

Le 26 arriva M. le gouverneur sur la *Sibylle*. Napoléon, Abraham, Moïmo et d'autres notables de la tribu furent appelés à bord et constitués prisonniers. Le 15 novembre, il repartit pour Nouméa, emmenant 25 hommes accusés, au nombre desquels était Napoléon.

Évidemment M. Guillain voulait faire retomber la responsabilité du crime sur les missionnaires, et rien n'était négligé pour atteindre ce but. Avant de se rendre à Pouébo, dès la première nouvelle du désastre, n'avait-il pas trahi son désir par cette phrase insérée au

Moniteur : « Le Gouvernement ne connaît rien encore des raisons qui ont amené ces meurtres. Les nouvelles arrivées au commencement du mois étaient satisfaisantes. L'infortuné Bailly annonçait que les influences fâcheuses exercées par *les ennemis de la Colonisation* semblaient diminuer. C'était le calme qui précédait la tempête. » Enfin, avant d'arriver à Pouébo et de connaître l'attitude de Napoléon, ordre de l'arrêter avait été envoyé au poste.

Les premiers débats eurent lieu en décembre. Les trois avocats d'office, trois jeunes employés, étaient dans la même disposition. Mais l'avocat, Me D..., chargé de défendre le chef catholique, se fit au contraire, avec une éloquence et une logique remarquables, l'avocat de la Mission. Or, le *Moniteur* reproduisit toutes les plaidoiries à charge, mais non celle de la défense, ni le réquisitoire du Procureur impérial qui concluait dans le même sens.

Il n'y avait cependant aucun moyen de condamner la Mission. Alors, par un arrêt du 28 décembre 1867, le tribunal ordonna de nouvelles recherches sur les causes des crimes. Les accusations les plus invraisemblables prenaient cours. Un colon, connu par son hostilité contre la Mission, répandit la nouvelle que la tête d'Hippolyte avait été apportée par une Sœur à Pouébo, et que, pour exciter les indigènes, le P. Villard l'avait montrée en chaire.... C'était burlesque. M. Guillain n'en envoya pas moins une commission à l'île des Pins pour contrôler le fait. Cette commission, composée du juge d'instruction, d'un docteur et d'un greffier, trouva, cela va sans dire, la tête d'Hippolyte et aussi son corps intacts, et même, ce à quoi l'on était loin de s'attendre, en parfait état de conservation, après 18 mois de sépulture.

Que faire encore pour incriminer la Mission?

M. Coudelou, le juge d'instruction, entreprit une nouvelle enquête auprès des prisonniers. Le Secrétaire général, l'ancien président du phalanstère, M. Leloup, et d'autres sectaires demandèrent à déposer. Certains colons de la côte Est furent entendus par

M. Bourgey, aide de camp du Gouverneur. L'officier du poste d'Oubatche fit comparaître les catéchistes et les principaux Chrétiens de Pouébo, pour leur arracher, même en les soumettant à la question, des dépositions compromettantes. On en aura la preuve par la lettre suivante du catéchiste Abel, que nous donnons en entier.

« Je vais te raconter, écrivait-il au P. Rougeyron, la conduite du commandant de Pouébo à mon égard. Il m'a dit de lui raconter notre conduite pendant la guerre.

« Quelles armes avez-vous prises? — Nos lances et nos casse-
« tête. — Avez-vous eu des fusils? — Oui, mais après. — Qui vous
« les a donnés? Le Père? — Non, c'est Tricot (colon) avec Gachet
« (gendarme). »

« A ces mots, il a commandé de me lier à un bois qui était debout, et je suis resté deux jours collé à ce bois, mes mains et mes jambes et ma poitrine et mon cou liés. On avait aussi mis dans ma bouche un morceau de bois dont les deux bouts étaient arrêtés à mon poteau. Ce morceau de bois me faisait tenir la bouche ouverte. Après deux jours on me délia pour me questionner de nouveau.

« Étant à la Mission, qu'avez-vous entendu pendant la guerre?
« — Rien, mais Gachet, qui nous a envoyés avec Napoléon, peut vous
« l'apprendre. » En disant cela, le commandant a crié : Aux fers! Alors on m'a encore attaché et je suis resté lié debout sur ce bois cinq jours et cinq nuits; mes jambes et mes mains ont enflé; la chair a été meurtrie par les cordes qui étaient entrées dedans. Dans ce moment de grandes souffrances, une forte pluie est tombée, un vent violent a soufflé, et un bois énorme a été renversé à côté de moi. Alors les hommes du poste sont venus qui m'ont dit : Nous te détacherons si tu as trouvé quelque chose à dire au commandant.... Moi j'ai répondu : Je n'ai rien trouvé à dire. Alors ils ont encore serré mes cordes, qui ont pénétré plus profond dans mes chairs.

« Après cinq jours on m'a délié pour me mettre aux fers, j'y suis resté deux lunes et un gros morceau d'une autre, après quoi le com-

mandant m'a fait venir pour voir si je voulais lui révéler quelque chose. Comme je ne lui disais rien, il s'est mis en colère et j'ai été remis aux fers. « Si tu persistes à te taire, je persisterai à te laisser en « prison. » J'ai répliqué : C'est bien, fais comme tu voudras, mais moi je ne puis point te dire ce que je ne sais pas.... Il y a aussi beau-



FERME ÉCOLE DE NÉMÉARA

coup d'autres hommes qu'on a fait venir pour les lier, mais aucun n'est resté si longtemps. »

Le procès fut repris en février, sous la direction du juge impérial titulaire, M. Dumant. L'arrêt fut rendu le 9 mai. 10 indigènes furent condamnés à être guillotinés sur le lieu du crime — ce qui n'empêcha pas M. Guillain de les faire exécuter au centre de la tribu catholique ; — le chef Napoléon fut déclaré innocent et la Mission complètement mise hors de cause.

« Toutes les pièces composant le volumineux dossier de l'affaire ont été mises sous vos yeux, avait dit le Procureur impérial dans son réquisitoire. M. le juge impérial intérimaire Coudelou s'est occupé

MISSION DE NATHALO

principalement, pour ne pas dire exclusivement, à rechercher la part que les missionnaires de Pouébo avaient pu prendre aux faits accomplis dans les environs de leur établissement. Son instruction et celles de MM. les commandants du poste de Pouébo, auxquels il avait transmis différentes commissions rogatoires, sont remplies de déclarations plus ou moins vagues, plus ou moins étrangères à la cause, mais ayant toutes pour but final d'incriminer les Pères, les couvrir d'infamie et établir enfin qu'ils sont les véritables instigateurs des assassinats et des pillages.

« Pour nous, nous les croyons complètement innocents, et notre conscience nous ferait les plus grands reproches si nous ne le disions pas hautement dans cette enceinte. Vous avez entendu la lecture de tout ce qui a été recueilli; *on est remonté bien loin, on a fouillé bien profondément, on a longuement consigné les réflexions de gens peu favorables à la Mission.* Des bruits plus ou moins vagues, qui se répandent de tribu en tribu, qui se dénaturent et prennent, en se propageant, des proportions de plus en plus grandes, dont la source est inconnue presque toujours, jamais certaine dans tous les cas, non seulement ne sont pas des preuves, mais méritent peu que des gens sérieux, des juges surtout, y arrêtent leur esprit. Il ne faut pas se hâter si vite d'accuser les gens quand on ne les connaît pas et surtout quand on ne les a pas entendus. »

Comme en réponse à l'arrêt du Tribunal, M. Guillain prit, en vertu de son droit administratif, le 16 février 1868, un arrêté par lequel le territoire de Pouébo était interdit, pendant deux ans, aux PP. Villard et Guitta.

Les faits nous ont amené à parler presque uniquement de Pouébo. Ce n'est cependant pas la seule Mission qui ait été en butte à la politique agressive de M. Guillain. Le mot d'ordre était général. Tous les missionnaires furent soumis à la surveillance, ou à des enquêtes secrètes, auxquelles ils ne pouvaient par conséquent pas répondre. A St-Louis, à Yaté, à Ouen, ils furent, avec leurs néophytes, en proie

à d'odieuses tracasseries. A Wagap, plusieurs Chrétiens furent mis aux fers, sans motif plausible; le chef Robert fut condamné, pendant une semaine, au travail forcé durant le jour, et, la nuit, il était aux fers avec menottes aux mains; un chef païen fut même imposé à la tribu au préjudice de ses chefs héréditaires. En 1868, 6 soldats, envoyés du poste d'Oubatche chez les Ouébia pour demander des corvées, furent massacrés. Ouébia était une tribu païenne. La tribu catholique de Bondé n'en fut pas moins atteinte et, chose étrange, des filles catholiques furent prises et amenées à Nouméa en otages. Le ministre ordonna à M. Guillain de les rendre à leurs parents, mais le navire qui exécuta cet ordre en ramena un nombre deux fois plus considérable. Le jour même où elles arrivèrent à Nouméa, M. Guillain alla les visiter sur le navire; celles qui n'avaient pas atteint l'âge de puberté furent confiées aux Sœurs; les autres furent, le lendemain, conduites à Bourail et mises à la disposition du Centre pénitentiaire. Le curé de Nouméa eut en maintes circonstances à s'expliquer sur des allocutions dont les policiers avaient travesti le sens. En 1866, il fut déféré au Conseil d'État, accusé d'avoir trahi, en annonçant un service funèbre, le secret de la confession. Le Conseil d'État le déclara innocent.

Nous ne pouvons omettre qu'en retour M. Guillain autorisa, par un arrêté du 10 octobre 1868, l'ouverture de la loge maçonnique l'*Union Calédonienne*.

Ce gouverneur rentra enfin en France, le 13 mars 1870, et fut remplacé par M. le capitaine de vaisseau de La Richerie. Celui-ci, dans sa première proclamation, comme pour bien marquer qu'il ne suivrait pas la politique antireligieuse de son prédécesseur, se fit un devoir de rappeler les services rendus par les missionnaires, « ces pionniers de la civilisation, dit-il, qui par leurs efforts généreux et persévérants, sont parvenus à adoucir les mœurs des indigènes et à leur donner des leçons de morale et de justice. » Et dans sa réponse aux paroles de bienvenue du curé de Nouméa : « Je suis heureux,

ajouta-t-il, de trouver dans votre intelligent concours un aide puissant pour mener à bien l'œuvre de la colonisation. »

La Mission allait donc en paix reprendre ses œuvres et faire face aux nouvelles obligations que réclamait le développement de la Colonie. C'est alors que l'on vit le vénéré P. Rougeyron qui,



PAYSAGE AUX ILES LOYALTY

depuis vingt ans, la dirigeait avec un dévouement sans défaillance, supplier Rome de lui donner un successeur, et demander pour lui-même, comme unique récompense d'une vie tout entière de sacrifices et de dévouement, quelque coin au milieu de ses chers indigènes, où il pourrait se préparer sans bruit à la mort. Le coin désiré, ce fut la Mission de Pouébo, qui lui rappelait les plus attachants souvenirs. Et nous avons vu cet héroïque missionnaire, quand des infirmités ne lui ont plus permis de garder la direction de Pouébo, demander à

aller utiliser les forces qui lui restaient, dans une léproserie, comme aide de l'aumônier qui y était attaché.

Mgr Pierre Ferdinand Vitte, l'ancien théologien de Mgr Elloy au Concile du Vatican, fut le successeur désigné. Sa Grandeur arriva en Calédonie le 24 janvier 1874. M. de la Richerie conformément aux instructions envoyées par le Ministère, lui fit un excellent accueil. L'avenir s'annonçait souriant pour le Gouverneur et pour l'Évêque, lorsque, le 24 septembre 1874, par suite peut-être de l'émotion causée par l'évasion de M. Henri Rochefort, M. de la Richerie fut rappelé en France.

TEMPS PRÉSENTS

A l'époque où nous sommes arrivés, la Mission de la Nouvelle-Calédonie a 30 ans d'existence. Le grain de sénevé, malgré la longue tourmente qu'il a subie, a déjà levé et pris son accroissement sur toute la surface de l'Archipel. Dorénavant, il faudra surtout s'occuper de l'organisation administrative du Vicariat et de la fondation des œuvres d'éducation, de zèle et de charité, qui lui étaient nécessaires. Mgr Vitte s'y employa entièrement, mais il ne put en pousser bien loin le développement, sa santé l'ayant obligé à rentrer en France, en 1877. C'est à son successeur, Mgr Fraysse, que devait revenir le bonheur de compléter ces créations, que nous allons rapidement passer en revue, en les groupant sous des titres spéciaux.

Service du Culte. — « Le service du culte, porte l'article 47 du décret organique de 1874, est confié à la Congrégation des Pères Maristes, que nous avons trouvés établis en Nouvelle-Calédonie, à l'époque où nous avons pris possession du pays. Depuis lors, le dévouement de ces missionnaires n'a pas cessé d'être acquis à l'œuvre de la colonisation, et leurs efforts n'ont pas peu contribué à seconder, dans ce but, l'action de l'administration locale.

« Le choix qui a été fait de la Nouvelle-Calédonie comme colonie pénale, impose de nouveaux devoirs à la Congrégation. Je ne doute

pas qu'elle ne nous prête un concours aussi dévoué pour cette œuvre de moralisation. »

Les prêtres de la Mission forment donc trois catégories distinctes : les membres du clergé colonial, les aumôniers des pénitenciers et les missionnaires.

L'origine du clergé colonial remonte à l'année 1862.

A cette époque, sur la demande du gouvernement métropolitain (lettres des 7, 12, et 22 février), quelques prêtres furent officiellement détachés de la Mission proprement dite pour assurer, dans les centres européens, le service religieux : « Nous arriverons plus tard, ajoutait le Ministre, M. de Chasseloup-Laubat, à développer, sur les mêmes bases, l'organisation du clergé local, à mesure que les circonstances et les nouveaux besoins nous en feront connaître l'opportunité. »

En fait, ce clergé embryonnaire a été l'objet d'un grand nombre de réglementations destinées à régulariser sa situation officielle, mais aujourd'hui encore il ne compte que 8 membres, et ce nombre est tout à fait insuffisant pour assurer le service religieux dans les centres européens existants. La Mission a donc dû y pourvoir à ses frais. Les 50 missionnaires, disséminés sur tous les points de la colonie, s'empressent de se consacrer aux colons catholiques de leur district. De plus, comme quelques centres importants se trouvaient trop éloignés des Résidences des Missions existantes, Mgr Fraysse, laissant à la caisse de la Mission les frais de logement et d'entretien, a placé deux prêtres à Koné, un à La Foa, un quatrième à Houaïlou, avec mission de visiter tous les petits centres de colons qui se forment en ces régions et d'y ériger des chapelles. Il en résulte que, de fait, il n'est pas de centre de colonisation qui se trouve privé de la présence ou de la visite du prêtre.

A côté de ce clergé, dit colonial, fonctionne l'aumônerie des pénitenciers, qui compte aujourd'hui cinq membres desservant les centres de l'île Nou, Bourail, Néméara, La Foa, Fonwhari et l'île des Pins.

Cette organisation du clergé calédonien a amené plus tard l'amiral Cloué à déclarer que les missionnaires du Vicariat ne tombaient pas sous le coup des décrets du 29 mars 1880, « parce que ces décrets atteignent les Religieux vivant à l'état de communauté, se livrant à l'enseignement ou agissant en dehors du service paroissial proprement dit. »

Le décret organique de 1874 chargeait le gouverneur de pourvoir à ce que le culte soit entouré de la dignité convenable. Or l'église de Nouméa était loin d'offrir cette convenance. M. de Pritzbuër voulait la rebâtir. Il en fut empêché par la chute inattendue de la banque, et, en 1878, l'insurrection suspendit la reprise du même projet. En 1887, dans la nuit du 17 au 18 août, un vol sacrilège commis dans le coffre-fort où, par prudence, tous les soirs, le Saint-Sacrement était placé, ramena l'attention sur ce sujet. Il n'y eut qu'un cri : il nous faut une église ! En un mois, 40 000 francs furent réunis par souscription. Le 8 avril 1888, eut lieu, en présence du gouverneur, de toutes les autorités et d'une foule nombreuse, la pose de la première pierre, et, deux ans après, grâce aux généreux concours du service de l'Administration pénitentiaire, qui assura la main-d'œuvre pénale promise en échange des terres de Saint-Louis, grâce surtout à la générosité d'un bienfaiteur toujours dévoué de la Mission, fut inauguré en une fête pleine d'éclat, le jour de la Toussaint, le beau monument gothique qu'est l'église de Saint-Joseph de Nouméa.

« Je vous dois après la belle cérémonie de ce matin, écrivait ce jour-là même à l'évêque, le gouverneur, d'abord mes félicitations et mes remerciements, non seulement pour l'édifice grandiose, d'un art si pur, dont vous avez doté la ville de Nouméa, mais aussi parce que je sais que du haut de cette chaire nouvelle ne tomberont que les hauts enseignements de morale et de patriotisme qui, de tout temps, ont été, en Océanie, ceux de vos missionnaires et de votre clergé. »

Ces sentiments furent du reste ceux de tous les gouverneurs de la Calédonie, depuis le départ de M. Guillain jusqu'à l'arrivée de M. Feillet, en 1894, MM. les amiraux de Pritzbuër, Olry, Courbet, Palu de la Barrière, MM. Le Boucher, Nouet, Pardon, Piquié. Tous, sans exception, ont accordé à la Mission, qui est heureuse d'en conserver dans ses archives les témoignages officiels, leur bienveillance, et tous auraient pu écrire à Mgr Fraysse, ce que lui écrivait en février 1886, le premier gouverneur civil : « Je n'ai qu'à me féliciter des relations cordiales de bonne entente qui ont existé entre nous, depuis que j'ai l'honneur d'être à la tête de l'administration de la Nouvelle-Calédonie. Cette heureuse situation est due surtout à l'esprit de conciliation qui a toujours inspiré vos rapports avec l'autorité coloniale. L'un et l'autre nous n'avons envisagé les questions que nous avions à traiter ensemble, qu'au point de vue de l'intérêt colonial et de la justice : nous ne pouvions que nous entendre. »



SAINT-MICHEL D'OUVÉA (ILES LOYALTY). — LA VIEILLE ÉGLISE

Les sentiments du gouverneur d'aujourd'hui, M. Feillet, sont différents. Sous le faux prétexte que les missionnaires sont les adversaires de la colonisation, il emploie son influence administrative à les déconsidérer, et il cherche à les faire expulser de la colonie. En 1897 et en 1900, il a personnellement fait de vives instances auprès du ministre des Colonies, pour les faire remplacer par des prêtres séculiers. Jusqu'ici, ces démarches, quelque vives et persistantes qu'elles aient été, sont restées sans effet.

Au mois de novembre 1900, la majorité du Conseil général, toute dévouée à M. Feillet, s'est accordé la satisfaction de voter la suppression du budget des cultes dans la colonie. C'est la tempête dans toute sa fureur, et rien n'y a manqué : ni les enquêtes menées avec passion, ni les poursuites et les châtiments contre les Catholiques, ni les violences de la presse ou la publication, aux frais de la colonie, de brochures tendancieuses. Or, il faut le dire et le proclamer bien haut, cette persécution, ni Mgr Fraysse, ni la Mission ne l'ont méritée.

La transportation. — Depuis le 9 mai 1864, date de l'arrivée du premier convoi de condamnés, chaque année a amené des centaines de transportés, qui, à l'expiration de leur peine, en exécution de la loi du 30 mai 1854, sont déversés dans la colonie pour y chercher leurs moyens d'existence. 21 000 individus ont ainsi passé par le pénitencier, sur lesquels 11 000 environ ont été libérés. Aujourd'hui (1900), il y a en Nouvelle-Calédonie 4288 condamnés en cours de peine, et 6000 libérés de première ou deuxième section. A ce chiffre il faut ajouter, comme élément pénal, les 6000 relégués que la loi de 1885 a jetés sur le sol calédonien.

Le premier mode d'apostolat auprès de l'élément pénal, c'est l'aumônerie, surtout à l'hôpital. Si, dans les camps, en raison du milieu gangrené, le ministère est souvent infructueux, à l'hôpital il est particulièrement consolant, car il est peu de condamnés qui, au

dernier moment, ne demandent les consolations de la religion. Ainsi, à l'hôpital général de l'île Nou, durant les 20 dernières années, sur 2988 mourants, 320 seulement sont morts sans prêtre.

L'aumônerie ne pouvait exercer son influence que sur les condamnés en cours de peine. Il fallait donc une œuvre nouvelle pour atteindre les libérés, un refuge pour les enfants prodigues. Si en effet, parmi eux, il en est un grand nombre qui semblent d'une nature vicieuse et incorrigible, vagabonds, paresseux, irréligieux, il en est aussi dont toute la culpabilité est d'avoir un jour cédé à la violence d'une passion désordonnée, ou manqué d'énergie en face du devoir. Ils ont expié, pendant des années, dans les pénitenciers, cet oubli d'une heure, et n'ont point perdu les principes chrétiens qu'ils avaient reçus dans leur enfance. Si, après leur libération, ces hommes sont de nouveau abandonnés à eux-mêmes, on les voit, soit obscurcissement de la conscience, soit anémie de la volonté, retomber peu à peu dans le vice, quelquefois dans le crime. Il leur fallait donc une œuvre pour les préserver et pour les soutenir. Elle a été fondée, à la Ti-Ouaka, sur la côte Est de la Calédonie. L'établissement, qui a pris le nom d'Asile de Saint-Léonard, s'est ouvert le 9 décembre 1889 avec 5 libérés. Ils sont aujourd'hui 60. Pendant les onze années qui se sont écoulées depuis la fondation de cet asile, 120 sont venus frapper à sa porte. Sur ce nombre, une trentaine seulement l'ont quitté, et encore, parmi ces 30, 20 environ ont sollicité de nouveau instamment leur admission.



ÉGLISE DE WAGAP

Le 28 octobre 1895, l'évêque ayant demandé que la ration acquise, d'après les prévisions budgétaires, aux impotents asilés au pénitencier, fût délivrée à St-Léonard, M. Guieysse, ministre des Colonies, répondit favorablement à la demande, le 11 février 1896, « afin, dit-il, d'encourager l'œuvre si utile entreprise à St-Léonard ».

Écoles européennes. — Les Sœurs de St-Joseph-de-Cluny arrivèrent dans la colonie en 1860. Elles ouvrirent immédiatement une école, où furent reçues, dans des classes distinctes, des externes, des pensionnaires et des orphelines. Par une pétition presque unanime de la population, des Frères furent demandés pour les écoles de garçons. Ils arrivèrent en 1873. Leur établissement devint également externat, pensionnat et orphelinat.

Sur les instances du Conseil municipal de l'époque, la laïcisation, malgré les résistances de l'Administration supérieure, représentée alors par l'amiral Courbet, fut appliquée en 1882 aux écoles de la ville. La municipalité en confia la direction à des instituteurs protestants qui, aujourd'hui encore, la détiennent. En 1899, le directeur de l'école communale des garçons, M. Surleau, ex-coadjuteur du ministre protestant, ex-vénérable de la loge de Nouméa, a même été nommé, par M. Feillet, inspecteur de toutes les écoles de la Colonie. Mais un comité pour le maintien de l'école des Frères et des Sœurs se forma, le jour où la laïcisation fut connue; 18 000 francs furent souscrits, à sa première réunion générale; puis bientôt; 34 000; des locaux furent loués et aménagés; à la rentrée des classes, l'école des Frères comptait 139 élèves, l'école des Sœurs 180. Le succès fut tel, aux concours établis entre les écoles communales et les écoles libres, qu'on se hâta de les supprimer.

Quant aux internats, les Frères en fondèrent un dans l'ancienne usine de Païta, et les Sœurs un à la Conception, un autre à Païta. Les Frères fondèrent aussi un orphelinat à Païta pour remplacer celui de Nouméa, d'abord laïcisé en 1887 et supprimé en 1889.



MISSION DE NATHALO

L'Administration pénitentiaire a conservé les Frères et les Sœurs dans ses écoles. Ayant maintes fois constaté que, pour donner aux enfants des concessionnaires une éducation convenable, il était nécessaire de les soustraire à l'influence des parents, elle a créé deux internats, l'un pour les garçons à Néméara, l'autre pour les filles à Fonwhari, qui tous les deux donnent pleine satisfaction.

Toutes ces écoles sont prospères. 1000 enfants environ les fréquentent : 90 aux pensionnats de filles de Nouméa, la Conception, et Païta; de 50 à 80, au pensionnat des garçons de Païta; 400 environ dans les écoles libres de Nouméa; 30 dans celle du petit centre de Koné, fondée en 1900 par les Sœurs de St-Joseph-de-Cluny; 75 garçons à l'École pénitentiaire de Néméara, et 117 filles dans celle de Fonwhari; 80 filles enfin dans l'orphelinat de Nouméa, et 70 garçons dans celui de Païta.

Écoles indigènes. — Dès leur arrivée en Calédonie, les missionnaires, en attendant de pouvoir fonder des écoles régulières, se firent, autant que leur ministère le leur permettait, instituteurs et éducateurs. De 1855 à 1870, vu surtout les formalités imposées par M. Guillain, il ne put être créé qu'un petit nombre d'écoles. Dès l'année 1874, chaque missionnaire avait les siennes. D'année en année, le personnel enseignant se compléta. Des Frères et des Sœurs venus de France remplacèrent peu à peu les instituteurs improvisés, et déjà, en 1880, le cadre des écoles indigènes était complet. On y enseigne, avec la langue française, les premiers éléments de l'instruction primaire, et les résultats de cet enseignement prouvent que le Calédonien n'est pas incapable d'apprendre.

Un jour que l'amiral Courbet visitait l'école des filles de St-Louis, il donna à la première classe la dictée suivante : « Lorsque les missionnaires sont arrivés en Nouvelle-Calédonie, il a fallu toute la persévérance et l'énergie que donne la confiance en Dieu pour leur faire affronter des périls continuels. Quelques-uns y ont perdu la vie, mais ils ont emporté en mourant la ferme espérance de la

civilisation chrétienne que nous constatons aujourd'hui avec bonheur. » Il y eut des copies sans faute; la plus mauvaise n'en eut que quelques-unes. Se tournant alors vers ses officiers : « Que le député, s'écria-t-il, qui vient de déclarer à la Chambre que nos missionnaires n'enseignent pas le français, vienne donc visiter leurs écoles avant de parler! »

La Mission entretient aujourd'hui, dans ses diverses stations, 31 écoles indigènes, réunissant un total de 1500 élèves, garçons et filles, avec une école centrale à St-Louis, où se forment les auxiliaires indigènes. Ces écoles sont à peu près toutes des internats, vu la nécessité qu'il y a de soustraire l'enfant à la vie de famille, si l'on veut qu'il ne s'imprègne pas des préjugés et des superstitieuses idées qui hantent l'esprit des vieux Canaques. Installées dans de spacieux bâtiments, presque tous en pierres, elles sont à la charge de la Mission. En 1875, M. de Pritzbuër accorda une subvention de 8000 francs, réduite l'année suivante à 4000, puis supprimée. En 1885, quand un Conseil général fut institué, on lui demanda de subventionner les écoles indigènes, dont l'heureuse influence était reconnue de tous. Le directeur de l'Intérieur, M. Lacascade, appuya vivement cette demande. « Le directeur a visité quelques-unes des écoles canaques de la Mission, disait-il; il reconnaît qu'elles sont bien dirigées, conçues dans un bon esprit et qu'elles épargnent à l'Administration les soucis et les embarras financiers auxquels elle se serait exposée, si elle avait dû en prendre charge elle-même. L'Administration actuelle développe le plus qu'elle peut l'instruction parmi les indigènes, mais elle aura longtemps encore besoin d'auxiliaires tels que ceux qui l'ont précédée dans cette voie, et qui, chaque jour, font de nouvelles conquêtes au profit de la civilisation. » La proposition de subvention n'en fut pas moins repoussée par 8 voix contre 8, la voix du président étant prépondérante; mais, à l'unanimité, le Conseil émit le vœu que des démarches fussent faites par l'Administration, pour obtenir, en faveur de ces écoles indigènes d'une si

grande utilité, une subvention de l'État, qui n'a pas été accordée.

Les écoles des Loyalty étaient particulièrement florissantes. Leurs élèves étaient recherchés entre tous pour leur excellente formation et leur connaissance de la langue française. Or, le 24 mai 1899, sous le prétexte de fournir aux colons une main-d'œuvre dérisoire pour la cueillette du café, ne pouvant les supprimer, M. Feillet les désorganisait.



SAINT-LOUIS. — MISSION DES PÈRES MARISTES PRÈS DE NOUMÉA

A St-Louis, la Mission a fondé une imprimerie dont le personnel est entièrement composé d'indigènes. De cette imprimerie sort chaque semaine, depuis dix-sept ans, un journal, l'*Écho de la France catholique*, institué pour tenir notre population coloniale au courant du mouvement catholique.

La propagande protestante. — La question protestante, dans le Vicariat de la Nouvelle-Calédonie, s'est, jusqu'en ces derniers temps, déroulée tout entière dans l'archipel des Loyalty, où elle a eu des crises très aiguës.

L'acte par lequel la France avait pris possession de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances n'avait pas spécialement mentionné celle de ce petit archipel; mais ses relations avec la Grande Terre et les visites de nos marins à divers points de ses côtes, manifestaient clairement que, dans la pensée du gouvernement, la suzeraineté de la France s'étendait aux Loyalty. La Société biblique

de Londres semblait l'entendre autrement; et cela explique le zèle que ses envoyés, MM. Creagh et Jones à Maré, Mac-Farlane à Lifou, déployèrent pour imposer aux populations de ces îles l'influence britannique. Aussi, lorsque nos missionnaires arrivèrent à Lifou en 1858, se crurent-ils en pays anglais. La langue anglaise était la seule enseignée. M. Mac-Farlane hissait le pavillon anglais et le faisait hisser par les chefs, le dimanche. Il dictait même des lois au pays et allait jusqu'à exercer des vexations contre les Européens qui ne se soumettaient pas à ses règlements.

Averti de cette situation, M. Guillain résolut d'en finir et envoya à Lifou le lieutenant Bourgey avec 25 hommes.

Les missionnaires Maristes lui firent le meilleur accueil et purent lui fournir des interprètes de confiance. Mac-Farlane, au contraire, fit mine de vouloir résister. M. Bourgey lui ayant intimé la défense d'enseigner l'anglais, il réunit, autour de sa résidence, plusieurs centaines d'indigènes armés, comme pour s'emparer du poste. M. Bourgey lui ordonna de venir immédiatement au camp. Il vint escorté de 600 guerriers. Irrité, M. Bourgey lui enjoignit de s'avancer seul et lui ordonna, sous peine d'être passé par les armes, de disperser ses Canaques dans les vingt-quatre heures. Les Canaques se dispersèrent, mais après mille démonstrations insolentes. Nos soldats ne trouvaient de vivres qu'auprès des Catholiques. Le gouverneur, arrivé 45 jours plus tard, avec 300 hommes de troupe, déclara l'île en état de siège et convoqua les chefs, qui ne répondirent pas à son appel. Il y eut un vif combat, le 23 juin 1864; battus, les chefs firent leur soumission; le ministre Mac-Farlane fut, plus tard, éloigné de la Colonie, et un poste militaire fut créé à Chépénéhé, pour faire respecter notre drapeau. Ces évènements portèrent un rude coup à la propagande protestante, mais ne la détruisirent point; car elle s'exerce encore aujourd'hui, au plus grand détriment de l'influence française. Quant à Mac-Farlane, il se consola en écrivant un livre et contre les missionnaires et contre les officiers français.



LA FAMILLE DE PHILIPPE, CHEF DE HIENGHÈNE

L'île d'Ouvéa eut aussi sa guerre de religion en 1872, mais les Protestants étaient le petit nombre, et leur audacieuse agression n'eut point de suite.

A Maré, la lutte fut plus vive et plus longue. Elle n'y est pas encore éteinte, et, en 1898, elle a été sur le point de se rallumer plus sanglante que jamais.

Le plan de campagne des Protestants, dans la conquête d'un peuple, n'a jamais varié. Quand ils pénètrent dans un pays où il existe divers peuples ou tribus, ils cherchent à accaparer le plus puissant et à lui donner le pouvoir sur les autres. A Maré, ils se servirent de la tribu de Gouana, que gouvernait Naïsseline. « D'un caractère ambitieux et énergique, dit le rapport de M. de Pritzbuër, Naïsseline rêva de devenir grand chef de Maré. En 1860, sans déclaration

de guerre, il tombait à l'improviste sur la tribu de Si-Adjakasé où il massacrait vieillards, femmes et enfants. Cet éclatant début ne fut que le prélude de nouvelles conquêtes, et l'histoire de ces luttes n'est qu'une succession d'épisodes terribles et d'orgies de cannibales.

En 1866, M. le gouverneur Guillain engagea les missionnaires à s'établir à Maré, où ils étaient appelés d'ailleurs par un certain nombre de familles des Si-Médou, qui les avaient autrefois connus à l'île des Pins. Ils acceptèrent, et leurs premiers efforts y furent couronnés de succès. Mais, effrayé, Naïsseline résolut d'exterminer les Catholiques. Il n'avait pas d'armes. Il s'en procura malgré les menaces du résident des Loyalty, en embarquant comme coolies, sur des caboteurs, une centaine de ses jeunes gens, avec ordre de n'accepter en paiement que des armes et des munitions. Puis, en 1869, il attaque les établissements de la Mission catholique de la Roche et de Médou, les pille et les incendie. Le résident de Lifou, que ses mensonges ne parviennent pas à tromper, le jette en prison et se rend à Maré avec des soldats pour délivrer les prisonniers. Tout rentra dans l'ordre. Il laissa en partant un poste, qui eut toutes les peines du monde à se maintenir.

Après le 4 septembre 1870, ce poste fut retiré; mais il fallut, pour les empêcher d'être massacrés, transporter les 1000 Catholiques de Maré à l'île des Pins. Ce n'est qu'en 1875 que M. de Pritzbuër les réintégra d'autorité à Maré. Ce furent aussitôt des querelles de délimitation de tribus et de terrains. Naïsseline refusa d'accepter les décisions du gouvernement, et il fut interné en Calédonie.

Après sa mort, en 1880, son fils, le jeune Naïsseline, aujourd'hui encore l'un des grands chefs protestants de Maré, se hâta de reprendre les hostilités. Les tribus catholiques de Médou et de Pénélo se réfugièrent à la Roche. Naïsseline tua tous ceux qu'il rencontra, saccagea les villages, pilla les églises, insulta le missionnaire, poursuivit avec des chiens ceux qui s'étaient réfugiés dans les bois, et massacra de la façon la plus révoltante les enfants mâles de Médou. « C'était

le jour même de notre sacre, à Sydney, le 25 juillet 1880, écrit à cette occasion Mgr Fraysse, que Dieu nous réservait cette couronne de martyrs qui allaient devenir les anges protecteurs de notre Vicariat. » Enfin, avant la prise de la Roche, l'autorité française put intervenir; quinze chefs ou meneurs furent déportés en Cochinchine, livrés du reste par Naïsseline qui gagna ainsi de rester impuni; un poste de soldats fut établi pour maintenir la paix.



LES QUATRE PREMIERS TONSURÉS DE NOUVELLE-CALÉDONIE

Puis la discorde se mit entre les Protestants, séparés en deux camps : les partisans de M. Jones, et ceux de M. Cru, pasteur français, que l'Administration demanda pour remplacer le ministre anglais. Les agissements de M. Jones contre lui devinrent si violents qu'on dut l'expulser. Il se retira à Sydney d'où il continue encore à diriger son école de Maré.

M. Cru n'appartenait pas à la Société des Missions Évangéliques de Paris. En 1890, il fut remplacé par un pasteur de cette société qui, comme tel, pouvait espérer désarmer les partisans de M. Jones. Il n'en fut rien. Il imita la conduite de M. Jones, et la lutte recom-

mença. Le 25 décembre 1895, Naïsseline et Louës voulurent opérer une réconciliation avec les Jonistes. Ils réunirent à Netché tous les chefs protestants, les *teachers*, diacres et membres de l'Église réformée, afin de rechercher ensemble la source des démêlés qui troublaient le peuple protestant depuis 12 ans. Ils reconnurent qu'elle provenait de ce que certains chefs avaient écouté le conseil perfide de détruire l'influence des Anglais et de la remplacer par l'influence des Si-ouioui (Français). « Cette influence, est-il dit dans le contrat de réconciliation, a fait crouler l'autorité de la religion protestante. C'est par elle qu'ont surgi la division, le trouble et divers maux entre les deux Églises. »

Toutes ces luttes, qui ont désolé et désolent encore l'archipel des Loyalty, amenèrent le Gouvernement à interdire l'accès de la Grande Terre aux ministres et aux *teachers* protestants, afin d'éviter les mêmes difficultés. Mac-Farlane, dans son « Histoire de la Mission protestante des Loyalty », reconnaît cette défense : « Longtemps, dit-il, nous avons essayé de commencer notre mission en Nouvelle-Calédonie. En 1861, député par mes frères, j'eus une entrevue avec M. le Gouverneur sur ce sujet; mais il ne me donna aucun espoir. Plus tard M. Jones eut une entrevue avec le successeur de cet officier. Celui-ci lui affirma clairement qu'il avait reçu de son chef à Paris l'ordre d'empêcher l'établissement d'une Mission protestante anglaise en Nouvelle-Calédonie. »

Tous les Gouvernements, jusqu'à M. Feillet, ont énergiquement fait observer cet ordre et conservé ainsi la paix religieuse en Calédonie. Mais voici qu'en 1897, sans qu'on l'ait rapporté, cinq *teachers* des Loyalty y ont été introduits par le pasteur de Nouméa, M. Langereau, avec l'assentiment de M. Feillet. Cette première escouade fut suivie de plusieurs autres. On en compte aujourd'hui 25. Ils ont envahi tous les villages du Nord qui ne sont pas catholiques. Ceux qui sont originaires de Lifou ou d'Ouvéa ont en partage la côte Est, les Maréens la côte Ouest.

Ils ne pouvaient apporter en Calédonie un esprit différent de celui de leur pays d'origine. On les avait pénétrés de l'influence anglaise, ils ont répandu cette influence. Dans leurs écoles ils enseignent la numération anglaise. Dans leurs relations ils préfèrent l'élément anglais, et les colons de Houaïlou, de Monéo, de Ponérihouen et autres endroits ont adressé, en 1899, des pétitions motivées à l'Administration, pour demander leur expulsion. Ces démarches sont restées sans résultats.

Insurrection de 1878. — Le 25 et le 26 juin 1878, dans les centres européens de La Foa, de Bouloupari, de Moindou, plus de 150 victimes tombèrent sous les coups des Canaques, et peu après 500 à Bourail. Le colonel Gally Pasbosc, accouru en toute hâte avec des troupes à La Foa, fut tué d'une balle dans une reconnaissance. A cette nouvelle, une panique indescriptible s'empara de la population. Nouméa elle-même se crut menacée. La répression dura près de dix mois et la reddition des derniers insurgés n'eut lieu qu'en avril 1879.

Or, cela est très remarquable, à cette époque comme dans les premières années de l'occupation française, l'attitude des indigènes catholiques fut celle du dévouement le plus absolu. Non seulement, en effet, aucun Chrétien ne prit part à la révolte, mais ceux de Saint-Louis, de la Conception et de l'île des Pins, s'offrirent au gouverneur pour aller, avec les soldats, combattre les insurgés. « Je n'ai jamais douté, dit M. Olry, dans une lettre du 8 janvier 1879 au R. Père Provicaire, des sentiments de dévouement à la France exprimés par ces braves gens. Je vous prie de les remercier de la nouvelle assurance qu'ils m'en donnent et de leurs offres de service. Pour le moment, je ne leur demande qu'une chose, c'est de bien défendre leurs Missions et leurs villages. Si, plus tard, j'ai besoin d'eux, je ferai appel à leur courage et à leur dévouement ; qu'ils se tiennent prêts à toutes les éventualités. » A Thio, les indigènes chrétiens combattirent avec un détachement de soldats, commandé par M. de l'Estang, et se signalèrent par des actes de courage qui firent l'admiration de la

troupe. L'insurrection de Bourail gagna les Ounouas, dans l'intérieur, mais elle ne monta pas plus haut, la tribu catholique de Wagap lui barrant le passage.

« Wagap est tranquille, disait M. Olry en septembre 1878, dans ses instructions aux officiers de marine chargés de surveiller la côte Est, la population indigène est dans la main d'un missionnaire, le R. P. Roussel, qui exerce dans ces parages une heureuse influence.

« Dans le sud de Canala, vous avez Thio qu'il faudra visiter souvent. Vous exprimerez toute ma satisfaction aux indigènes de ce pays pour leur bravoure dans la dernière expédition, et vous remercierez de ma part le P. Moris qui se multiplie pour vous assister. »

« Messieurs, il n'y a que les Catholiques qui se font tuer pour nous, » disait le même gouverneur dans un dîner officiel, en faisant allusion à ceux des indigènes qui avaient succombé à nos côtés.

« J'espère que la mission pénible de la répression touche à sa fin, écrivait de son côté le lieutenant-colonel Wendling au P. Roussel. Dans le Sud, bon nombre de tribus se sont décidées à la soumission et ont accepté l'internement. *Là comme toujours*, nous avons trouvé les missionnaires, et c'est grâce à eux que nous avons pu concilier l'humanité et les mesures de sécurité. C'est donc à vous que j'ai recours pour leur faire connaître cette situation nouvelle et les engager à venir nous trouver, soit dans la vallée de Népoui, soit dans celle de Poya.... »

Enfin, c'est sous la garde des tribus catholiques de l'île des Pins et de Bélep, que M. Olry plaça les insurgés après la guerre, afin que ces derniers, au contact de nos néophytes, revinssent à de meilleurs sentiments, comme il le disait lui-même à la fin de la lettre par laquelle il les fixait pour toujours dans ces tribus.

Cet espoir ne fut pas déçu ; la plupart des révoltés, lentement, mais sincèrement, ont déposé tout esprit de rébellion et sont devenus de pacifiques Chrétiens.

Nous pourrions multiplier les témoignages et les exemples.



AU JUBILÉ DE LA MISSION EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Ceux-là suffisent, et nous avons le droit d'affirmer, avec tous ceux qui connaissent la Nouvelle-Calédonie, que si les tribus qui sont sous l'influence de la religion peuvent formuler des réclamations et chercher par les moyens légaux à défendre leurs intérêts, jamais elles ne se révolteront. Nous pouvons même ajouter que si une insurrection est impossible en Calédonie, cette impossibilité ne provient pas de l'état des esprits, — le Canaque-Calédonien étant de sa nature fier, insoumis et vindicatif, — mais bien de ce que les tribus catholiques, mêlées aux tribus païennes, empêchent l'entente et dénoncent les complots.

« En ce qui concerne la seconde cause (l'influence des Pères missionnaires sur les indigènes convertis), écrivait à Mgr Fraysse, le 8 février 1897, le colonel Pelletier, commandant militaire à Nouméa, je me trouve dans la même situation qu'en Indo-Chine où les missionnaires du Tonkin, et surtout ceux de l'Annam, ont été vis-à-vis de nombreux chefs de colonnes et de moi-même, dans bien des circonstances, d'une utilité aussi dévouée qu'efficace, par le concours des moyens moraux et naturels qu'ils nous ont si largement prêtés.

« Quelles que soient les passions qui interviennent malheureusement toutes les fois qu'il s'agit des missionnaires, je ne pense pas qu'il y ait un homme qui, dans son for intérieur, ne s'avoue à lui-même ce que parfois il n'oserait affirmer au public, à savoir, que l'autorité militaire n'a guère à se préoccuper actuellement des questions d'insurrection canaque dans les tribus catholiques ; et, généralisant la question, j'estime que si la grosse majorité des indigènes se trouvait dans la main des missionnaires, il ne serait point utile de construire des forts dans l'intérieur de l'île, au prix de lourdes dépenses, comme il en est question en ce moment ; cet argent serait mieux employé à l'organisation de la défense de Nouméa vis-à-vis des Anglais. »

La colonisation. — Aujourd'hui que la colonisation est à l'ordre du jour, accuser les missionnaires d'en être les adversaires,

c'est les décrier et les compromettre dans le monde colonial. Or, on en a accusé à faux les missionnaires de la Calédonie.

Déjà, en 1855, nous avons vu les six premiers colons arrivés sans ressources, accueillis et installés par leurs soins. En 1869, c'est à la Mission que les colons libres de Païta, le premier centre fondé en Calédonie, s'adressent pour la création d'une usine à sucre, qu'ils regardaient comme le seul moyen d'assurer leur existence, et voici avec quels sentiments de confiance : « L'intérêt que, dans toute occasion, vous nous avez témoigné, nous encourage à recourir à vous dans cette circonstance si grave et si décisive. Votre grâce parfaite à accueillir les colons, le bonheur que vous semblez éprouver à les obliger, nous sont un sûr garant que notre démarche auprès de vous ne peut rencontrer d'obstacle que dans les moyens. »

A qui fera-t-on croire, d'autre part, que la Mission s'oppose à tout cantonnement d'indigènes et à toutes délimitations de leurs réserves, lorsqu'on sait qu'en 1877, un missionnaire bien connu, le P. Vigouroux, nommé par M. Pritzbuër membre de la Commission chargée de restreindre les terres occupées par les indigènes, au profit de la colonisation libre, prit une part active à cette délimitation qui s'effectua de Thio à Houaïlou, à la satisfaction des indigènes et des colons. « Tout ce que la Mission désire, c'est que cette opération, délicate de sa nature, se fasse, aujourd'hui comme en 1877, avec circonspection, de manière à sauvegarder, autant qu'il est nécessaire, les droits et les intérêts des indigènes, et à prévenir toute irritation, tout en faisant à la colonisation libre une large part et une part de choix, écrivait l'*Écho* le 14 août 1896.

« Peut-on dire, encore, que la Mission tienne à accaparer et à occuper les terres de la colonie, alors que par une transaction, approuvée en 1883 par le Conseil d'État, elle ne s'est réservé que 1100 et quelques hectares? — Ce lot réparti entre 60 missionnaires constitue-t-il pour chacun une large part?... »

La preuve que les colons ne voient pas dans le missionnaire un



NOUMÉA. — LA RUE DE L'ALMA

adversaire, c'est que tous les centres européens qui n'ont pas un prêtre en résidence, ont demandé à avoir le service religieux mensuel ou bi-mensuel, et sont heureux de recevoir le prêtre.

En fait, ce n'est pas dans les centres des colons qu'a pris son origine l'accusation calomnieuse qui nous occupe. Elle est partie de Nouméa. Jetée dans le public par des chefs de parti, accréditée par les discours des soi-disant défenseurs des théories républicaines, ressassée par une presse complaisante, elle a été un cri politique en ces derniers temps, comme en 1868.

« La Mission à laquelle vous appartenez, dont vous êtes parmi nous le chef éclairé, écrivait en 1895 le président de l'Union agricole calédonienne à Mgr Fraysse, s'est toujours vivement intéressée au développement de l'agriculture dans notre belle colonie. Elle l'a toujours poussée de toutes ses forces. » Voilà la vérité.

« Nous, soussignés, colons de la région d'Ina, Poindimié, Amoa, Ti-Ouaka, Touho, écrivaient, de leur côté, 17 colons sur 27 de cette région, ayant appris que les missionnaires de l'endroit sont accusés d'avoir empêché le recouvrement de l'impôt de capitation et d'être

d'autre part opposés à la colonisation, nous déclarons n'avoir jamais pris au sérieux les bruits que l'on a fait courir sur le premier chef, et quant au second, déclarons n'avoir eu qu'à nous louer de la manière de faire des missionnaires, et certifions qu'ils n'ont jamais refusé de nous rendre service quand nous nous sommes adressés à eux. »

Les fêtes jubilaires. L'état actuel. — Un cinquantenaire fait époque dans les œuvres comme dans les familles. C'est en 1894 que la Mission de Calédonie put célébrer le sien, une épidémie qui retenait les bateaux en quarantaine l'ayant empêchée de le faire le 25 décembre 1893. Il fut comme annoncé par une visite que firent à Saint-Louis, au commencement de mai, les officiers de la frégate russe le *Kreisser*, le gouverneur intérimaire M. Gouharou et tous les officiers français. On parcourut tous les ateliers de formation professionnelle, l'imprimerie et le village indigène. Trois évêques d'Océanie, Mgr Redwood, archevêque de Wellington, Mgr Grimes, évêque de Christchurch en Nouvelle-Zélande, et Mgr Vidal, Vicaire apostolique de Fidji, le Révérend Père Visiteur, et le P. Le Rennetel, curé de Saint-Patrick à Sydney, d'autres représentants des Missions océaniennes, les missionnaires des principales stations du Vicariat, des groupes d'indigènes délégués par toutes les tribus catholiques, honorèrent de leur présence des fêtes qui durèrent 4 jours.

Le 12 juin fut consacré à la bénédiction d'une statue monumentale en fonte, de 3 m. 15 de hauteur, placée en ex-voto jubilaire sur la coupole de l'église de l'Immaculée-Conception. Le 14, à Saint-Louis, fête commémorative de l'arrivée des premiers missionnaires, honorée de la présence de M. Feillet, arrivé la veille. Le 16, consécration de la superbe cathédrale de Nouméa. Le 17, dimanche, office pontifical célébré par Mgr l'archevêque de Wellington, dans l'église consacrée la veille, en souvenir de la première messe célébrée le 25 décembre 1843, sous la voûte des cocotiers de Balade, par Mgr Douarre.

C'était l'union complète des intérêts et des cœurs en Nouvelle-Calédonie. Hélas! deux ans plus tard, la population était divisée en

deux partis qui, par la presse et les manœuvres électorales se livrèrent de véhéments assauts; dès le début de cette lutte, l'un des partis, qui se flattait de représenter et de défendre les idées de M. Feillet, attaqua violemment la Mission. Les missionnaires se virent accusés de manquer de zèle apostolique, de dévouement, de patriotisme, et cela par le gouverneur lui-même, dans ses discours au Conseil général.

A propos d'incidents sans gravité en eux-mêmes, des enquêtes



CHEFS CANAQUES RÉUNIS A L'OCCASION DU 14 JUILLET

sont ordonnées, où les missionnaires sont jugés sans avoir été entendus. Rien n'est négligé pour les compromettre. Les indigènes catholiques eux-mêmes sont discrédités, traités hautement de menteurs, d'hypocrites et mis au-dessous des païens et des Protestants.

Les jours de M. Guillain sont revenus....

La Mission de la Nouvelle-Calédonie compte aujourd'hui 51 prêtres Maristes, et 4 Frères coadjuteurs, répartis en 34 Résidences, dont 11 principales, portant le nom de Stations; 15 catéchistes indigènes; 35 Petits Frères de Marie; 78 Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny pour l'éducation des filles de familles européennes ainsi que pour les

hôpitaux de l'administration pénitentiaire et l'hôpital militaire de Nouméa; 21 Sœurs européennes du Tiers Ordre Régulier de Marie, 9 Sœurs indigènes et 30 Petites Filles de Marie pour les écoles indigènes de filles.

En 1897, les Petites Sœurs des Pauvres ont ouvert à Nouméa un asile pour 30 vieillards. Grâce à la générosité de la population nouméenne, elles bâtissent actuellement un vaste établissement, où elles pourront en abriter 150. L'Association des Dames de charité, pour le soin des malades à domicile, fonctionne depuis plusieurs années. Au mois de juillet 1899 s'est fondée, à Nouméa, la Conférence de Saint-Vincent de Paul qui comprend aujourd'hui 60 membres actifs. Une association de jeunes gens connue sous le nom d' « Association de la Jeunesse catholique », chargée du chant paroissial de l'église de Nouméa, a été instituée en 1895.

La Mission possède actuellement 38 églises en pierres et 43 chapelles succursales. Depuis la fondation, il a été baptisé 27500 indigènes. Aujourd'hui la population noire catholique est d'environ 11000, auxquels il faut joindre 3000 catéchumènes provenant de deux tribus importantes de la Grande Terre, qui n'ont demandé le missionnaire qu'en ces dernières années. Et, détail caractéristique, qui est peut-être le plus bel éloge de la Mission, tandis que la population diminue, d'une manière effrayante, dans les tribus encore païennes, elle se maintient, tendant plutôt à croître, dans les tribus catholiques.

Ouvrages à consulter. — Brainne, *La Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-12, Paris, 1854. — J. Garnier, *Océanie*, 1 vol. in-12, Paris, 1875; *La Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-12, Paris, 1876. — Mgr Douarre, 2 vol. in-12, Lyon, 1879. — Cordeil, *Origines et progrès de la Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-12, Nouméa, 1885. — E. Reclus, *Océan et terres océaniques*, 1 vol. in-4°, Paris, 1889. — De Salinis, *Marins et Missionnaires*, 1 vol. in-8°, Paris, 1892. — Dr Legrand, *La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en* 1890, 1 vol. in-8°, Paris, 1893. — Bernard, *l'Archipel de la Nouvelle-Calédonie*, 1 vol. in-8°, Paris, 1895. — P. Lambert, S. M., *Mœurs et superstitions néo-calédoniennes*, 1 vol. in-4°. Nouméa et Paris, 1900.



ILE DE PENTECOTE. — LE CATÉCHISME EN PLEIN AIR

CHAPITRE XI

LES NOUVELLES-HÉBRIDES

L'archipel des Nouvelles-Hébrides qui, jusqu'en 1900, se rattachait au Vicariat de la Nouvelle-Calédonie, reçut la première visite des missionnaires en 1848, quand, chassés de leurs établissements de Balade et de Pouébo, ils se réfugièrent à Anatom. Ils n'y restèrent point; et bientôt la Nouvelle-Calédonie absorba complètement le personnel de la Mission. Aussi Mgr Douarre, qui, sentant, à une faible distance de lui, une portion de son troupeau livrée au paganisme ou au protestantisme, brûlait d'aller à son secours, ne put-il rien faire pour elle. En 1875, Mgr Vitte engagea une douzaine d'enfants néo-hébridais, pour les instruire et préparer en eux, en vue d'une action future, des catéchistes et des auxiliaires. Mais ces enfants ne purent s'acclimater en Calédonie, et la tentative échoua.

Cependant, vers 1886, l'attention de la France se porta sur l'ar-

chipel. Déjà quelques colons s'y étaient établis, et une compagnie commerciale s'était fondée pour l'exploitation de terrains achetés aux indigènes. Le moment semblait donc opportun pour commencer une Mission.

Le 20 juillet 1886, M. Le Boucher, ancien gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, écrivit, au nom du sous-secrétaire d'État aux Colonies, à Mgr Fraysse, pour lui demander si « la Congrégation des Maristes serait en mesure d'envoyer à bref délai des missionnaires français aux Nouvelles-Hébrides. Il s'agit, ajoutait-il, de réunir, d'amasser, dans cet archipel, le plus de chances possible en faveur de l'influence française, de se tenir prêt à profiter des occasions favorables que l'avenir pourrait nous apporter, et M. le sous-secrétaire d'État n'a garde de négliger le concours précieux d'une Mission catholique française ».

C'était aussi l'avis de M. Higginson, alors président de la Société des Nouvelles-Hébrides. « Pour réussir complètement aux Nouvelles-Hébrides, écrivait-il au ministère des Affaires étrangères, il faut non seulement peupler l'archipel de colons français, mais encore battre nos adversaires avec leurs propres armes, c'est-à-dire élever église contre église, école contre école. »

Cet appel répondait aux intentions de Mgr Fraysse, et, le 18 janvier 1887, il envoya 4 missionnaires sous la conduite du P. Pionnier, provicaire.

Les ministres protestants occupaient alors tout le sud de l'archipel, jusqu'à l'île de Vaté inclusivement. Avec les faibles ressources dont on disposait, il eût été imprudent de s'établir sur les points déjà occupés. Aussi décida-t-on de commencer par les îles du Centre, où les Protestants ne s'étaient pas encore fixés, le long d'une ligne à occuper successivement, depuis Port-Sandwich (Mallicolo) jusqu'à Port-Olry (Espiritu Santo). Les 4 Pères se fixèrent donc à Port-Sandwich, à Baie-Banane (Mallicolo), à Port-Olry (Santo) et à Mélé (Vaté).

Les débuts furent particulièrement pénibles. En attendant la

construction de leur maison, les missionnaires n'avaient d'autre abri que des tentes, en pleine saison des pluies. Ils furent vite atteints de la fièvre et, dès le mois de juillet suivant, il fallut en remplacer plusieurs.

Cependant les fondations se multipliaient. En 1889, on s'établissait à Ouala, l'un des îlots de la côte orientale de Mallicolo; en 1890, à Vao, Rano et Atchin, dans le même groupe; en 1893 à Olal au nord-est de l'île d'Ambrym; en 1896, à Sésivi et à Creag-Cove (Ambrym). Enfin, en 1898, à l'occasion du retour de Fidji de 60 engagés, instruits et convertis durant leur engagement et appartenant aux tribus de Pentecôte, deux missionnaires furent envoyés en cette île, réputée jusque-là inaccessible à l'action du Catholicisme.

L'influence des missionnaires a été longue à se faire sentir en ces pays rudes, aux mœurs sauvages, où l'anthropophagie règne encore avec toutes ses horreurs. Et c'est à peine si, après treize années des plus pénibles efforts, on compte quelques néophytes. Cela s'explique par les nombreux et graves obstacles que les missionnaires y ont rencontrés.

Le premier de ces obstacles, ce sont les croyances et les superstitions locales, plus grossières encore et plus enracinées qu'en Nouvelle-Calédonie, et qui rendent très difficile l'introduction d'une croyance spiritualiste et surnaturelle. Au-dessus des es-



NOUVELLES-HÉBRIDES. — CLOCHE D'AMBRYM

prits, ancêtres divinisés ou autres, qui sont répandus partout et dont l'intervention, ordinairement malveillante, explique tous les événements naturels, pluie, vent, volcan, maladie, accident, mort, existe un esprit suprême et bon, Barkoulkoul à Ambrym, Aoba à Malo, Tahar, Téhara ou Takaro dans le nord de Mallicolo, Hambat dans le sud.

A ce premier obstacle s'en ajoute un autre, datant d'une trentaine d'années : l'existence de véritables sociétés secrètes qui jouent un rôle politique et religieux considérable. Elles ont pris naissance à Mallicolo et de là se sont répandues à Ambrym. Les initiés, d'après M. Beaune, font entre eux des cérémonies occultes et ont pour se reconnaître des conventions mystérieuses. Ils sont divisés en onze grades, et, pour passer de l'un à l'autre, il faut payer une forte somme en porcs à dents. Pour atteindre au grade suprême, au titre de Mal ou Namal, on doit subir diverses épreuves et donner un nombre de porcs, d'une valeur approximative de 8000 à 10000 francs. Mais alors on a une influence prépondérante dans les conseils, une véritable autorité même sur les chefs héréditaires, le droit au partage des amendes imposées aux violateurs des prescriptions de la Société, et des indemnités versées à l'entrée de chaque grade. Pour les initiés, la religion catholique est l'ennemi-né. De là le peu de progrès de la Mission dans le sud de Mallicolo et les quatre îlots voisins.

Un autre obstacle, c'est l'insalubrité du pays. Personne n'échappe à la fièvre. Les forts et les faibles y sont sujets, et, depuis la fondation de la Mission, un grand nombre de missionnaires ont dû rentrer en Calédonie, gravement anémiés par ce climat humide, quelques-uns minés à jamais. Les Calédoniens eux-mêmes qui s'offrirent à les aider n'ont pu, pour la plupart, résister à ce climat.

En 1890, le P. Vidil emmena un Calédonien qui avait été confesseur de la foi en 1868, et qui s'offrit à l'accompagner afin d'obtenir la guérison de son enfant atteint de la peste. Au bout de quelques mois, le missionnaire et son auxiliaire tombèrent malades de la fièvre, presque en même temps, et se virent bientôt dans une situation

désespérée. Benoît, c'est le nom du catéchiste, dans un élan héroïque de foi, offrit à Dieu sa vie, en échange de celle du Père. Il mourut quelques jours après, et le missionnaire guérit. La première victime choisie fut donc un auxiliaire calédonien. La seconde fut un missionnaire, le P. Roussel. Après trente ans de mission en Calédonie, il alla aux Hébrides au mois d'avril 1892, à Port-Sandwich d'abord, pour de



UNE CASE INDIGÈNE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

là aller fonder la mission d'Ambrym. Un jour, il sentit un léger malaise. « Ce n'est rien », dit-il. Il s'alita et tomba dans un état de somnolence dont il ne devait pas se réveiller.

En 1889, l'un de nos anciens missionnaires de Calédonie, s'étant rendu à Rome à l'occasion de la béatification du P. Chanel, eut l'insigne honneur d'une audience du Souverain Pontife. Le Pape l'entretint avec bienveillance des diverses branches de l'apostolat dans nos îles. Il lui parla spécialement de la mission récemment fondée aux Nouvelles-Hébrides. « Aux Hébrides, disait le Saint-Père, vous avez

la fièvre et vous avez les Protestants : lequel de ces deux ennemis redoutez-vous le plus? — Le Protestantisme », répondit le Père sans hésitation. Au moment de l'arrivée de nos Pères, la mission anglaise fit en effet appel à tous les moyens dont elle disposait pour contre-balancer leur influence, et, depuis ce temps, elle n'a cessé d'accroître son personnel et ses ressources. En 1890, d'après le rapport officiel du Synode des Nouvelles-Hébrides, il n'y avait, dans ce groupe, que 18 ministres et 169 *teachers*. Actuellement les ministres sont au nombre de 40, assistés de 300 *teachers*, et soutenus par un budget de plus de 300 000 francs. Un steamer spécial, affrété par eux, les visite chaque mois et « les aide à mieux tenir dans les îles contre les Français ». (Rapport de 1890.) Tous ces ministres sont de nationalité anglaise et sont entretenus par les églises d'Australie, de Nouvelle-Zélande, d'Écosse et même d'Amérique. Cet or et cette puissance de personnel produisent un certain effet sur les indigènes, qui, enrôlés par les Protestants, sont presque inconvertissables.



MALLICOLO. — LE P. PIONNIER FAISANT LE CATÉCHISME

Aujourd'hui, un grand nombre d'indigènes, recrutés par les bateaux anglais, quelques-uns par les bateaux français, reviennent de Calédonie

ou du Queensland, avec une antipathie marquée pour les blancs, dont ils n'ont pris que les défauts. Leur insolence, jointe à l'influence qu'ils acquièrent par la teinte de civilisation qu'ils ont prise, est un nouvel obstacle à l'action du missionnaire.



UNE CASE DE COLONS AUX NOUVELLES-HÉBRIDES

Enfin, le Néo-Hébridais, toujours armé d'un fusil, qui est une arme très dangereuse entre ses mains inexpérimentées, et qui est devenu la monnaie courante dans l'achat des terrains, tellement il l'apprécie, est constamment en guerre ou en quête d'aventures.

Malgré tout, la Mission des Nouvelles-Hébrides a réussi à fonder un certain nombre de chrétientés et à y établir des écoles, dont plusieurs très florissantes, où l'on apprend le français, et où se forment les futures générations catholiques. Par suite, elle a puissamment contribué au développement de l'influence française.

« Il est incontestable, dit M. Feillet lui-même, dans un rapport officiel du 22 août 1895, que la Mission mariste a rempli toutes ses obligations, dans l'œuvre patriotique que le Département lui demandait d'entreprendre aux Nouvelles-Hébrides.... Si les résultats de la propagande religieuse, tout en laissant entrevoir des espérances fondées, ont été minimes, il n'en est pas de même de la propagande

nationale. Les établissements de la Mission sont nombreux et importants. Ils contribuent, à ce point de vue, à la prédominance des intérêts français. De plus, les missionnaires ont su, par la dignité de leur tenue, par la bienveillance de leurs procédés, par leurs sentiments paternels à l'égard des indigènes, s'attirer la confiance de ces derniers, et ont ainsi grandement contribué à leur faire aimer et estimer les Français.

« Les missionnaires français sont aimés et respectés par les Canaques, qui savent qu'ils peuvent, en toute confiance, leur demander un conseil ou un avis; ils font l'école et enseignent le français aux jeunes indigènes; ce n'est pas pour nos prêtres une petite besogne que d'apprendre à de jeunes sauvages à être moins inconstants et à suivre régulièrement l'école. Ils se sont consacrés à cette besogne ingrate avec un dévouement souvent mis à l'épreuve par les atteintes d'un climat malsain. On ne saurait trop louer l'attitude des prêtres calédoniens, qui ont tous demandé au Vicaire apostolique, comme une faveur, de faire partie de la Mission des Hébrides.

« Ces résultats n'ont pas été obtenus sans efforts : d'un côté, les missionnaires ont dû lutter contre les préjugés et les usages d'une race sauvage, esclave des pratiques les plus abominables, souvent contre l'insolence de ceux qui rentrent dans leur pays après avoir travaillé chez des Européens, auprès desquels ils n'ont appris qu'à satisfaire leurs vices; de l'autre, contre l'action puissante des ministres anglais, qui disposent de toutes les ressources désirables.

« Ne sommes-nous pas en droit, monsieur le Ministre, d'être fiers de voir nos prêtres français ne pas craindre d'entamer une lutte dans des conditions aussi inégales ? Mais ils savent que les générosités des Protestants sont insuffisantes à cacher l'égoïsme implacable de leurs rivaux, et que les jours viennent où l'indigène compare et se tourne vers celui qui, pour être plus grand, descend jusqu'à lui, compatit à ses peines, le soigne dans ses maladies parce qu'il voit en lui un

frère auquel il doit son appui plutôt qu'un client dont il espère les commandes.

« Dans cette charité de tous les instants réside le secret du succès de nos missions dans le monde. En ce qui concerne les Nouvelles-Hébrides, et même l'Océanie, nous commettrions, à mon avis,



LE R. P. PERTHUY ET LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE SÉSIVI (AMBRYM)

une faute grave en ne soutenant pas les efforts de nos missionnaires. Le Département s'est engagé — il avait accordé en 1887 à la Mission des Hébrides une subvention de 8000 francs, qu'il retira l'année suivante — vis-à-vis de la Mission mariste qui, elle, a rempli toutes ses obligations; il serait fâcheux qu'il lui refusât aujourd'hui de l'aider dans l'œuvre qu'elle a continuée, malgré le retrait d'une subvention sur laquelle elle pensait pouvoir compter.

« J'ose espérer, monsieur le Ministre, que vous voudrez bien

entendre mon appel, en faveur de la Mission mariste, à laquelle nous devons déjà la Nouvelle-Calédonie, l'archipel des Wallis, et qui est prête à s'employer de toutes ses forces, pour étendre l'influence bienfaisante de la France dans tous les archipels où elle s'est établie. »

Le ministère des Colonies s'est souvenu, sans doute, de ce rapport, quand récemment il a senti le besoin d'affirmer davantage l'influence française aux Nouvelles-Hébrides, en face des agissements des Protestants anglais, si souvent dénoncés en ces derniers temps. De concert avec la *Société française des Nouvelles-Hébrides*, il a demandé, en mars 1900, 6 nouveaux Missionnaires et 4 Sœurs françaises pour la fondation d'un hôpital et d'une école à Port-Vila.

Ce nouveau renfort a permis de compléter les premières installations au centre et au nord de l'archipel. Le service a pu être ainsi assuré à Mélé, centre de colons près de Port-Vila, et à Tolomako, dans la baie de Saint-Philippe, au nord-est de Santo, pendant que l'île Aoba recevait deux missionnaires, les premiers qui aient abordé sur ces rivages, et que la Mission de Pentecôte voyait son personnel complété. En présence de ces développements qui vont donner un nouvel essor à la Mission des Nouvelles-Hébrides, le Souverain Pontife l'a érigée en Préfecture apostolique et a mis à sa tête le R. P. Douceré, ancien Provicaire de la Calédonie et curé de Nouméa.

La nouvelle Préfecture compte aujourd'hui 17 missionnaires Maristes, 2 Frères coadjuteurs et 6 Religieuses du Tiers Ordre Régulier de Marie. Les stations fondées sont au nombre de 15, dont deux possèdent des églises en pierre. La Mission compte environ 1000 Chrétiens et 3000 catéchumènes. Déjà 5 écoles de garçons et 3 écoles de filles fonctionnent régulièrement, avec environ 350 élèves. Les stations d'Ambrym et de Pentecôte sont très florissantes, et tout porte à croire que les autres suivront bientôt ce mouvement.

Ouvrages à consulter. — Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, 2 vol. in-4°, Paris, 1835. — G. Beaune, *La terre australe inconnue*, 1 vol. in-12, Lyon et Paris, 1894. — *Annales des Missions d'Océanie*, 10 vol. in-8°, Lyon.

CHAPITRE XII

LES ILES SALOMON

LE PAYS ET LES HABITANTS



UN INDIGÈNE DES ILES SALOMON

En l'an 1567, Alvaro Mendana de Neira découvrait dans le Pacifique un groupe d'îles importantes, qu'il appela îles Salomon. Durant six mois, il tenta d'explorer ces terres qu'il voulait coloniser, mais il ne vit que les îles Isabelle, Guadalcanar et San Christoval, et il dut repartir manquant de vivres et d'eau et ne pouvant en obtenir des indigènes. On n'en parla plus durant 200 ans, jusqu'à ce que, vers la fin du siècle dernier, Carteret, Bougainville, Surville et d'Entrecasteaux les reconnussent à nouveau.

Groupées à l'est de la Nouvelle-Guinée, les îles Salomon courent en deux chaînes parallèles du Nord-Ouest au Sud-Est, entre les 5° et 11° de latitude Sud et les 152° et 161° de longitude Ouest du méridien de Paris. On évalue leur superficie à environ 45000 kilomètres carrés. Parmi les plus grandes, il faut signaler, en allant du Nord au Sud : Bougainville, Choiseul, Isabelle, Nouvelle-Géorgie, Malaita, Guadalcanar, San Christoval. De la plupart, en dehors de quelques îlots, on ne connaît que les bords. Sous leur sombre manteau de

feuillage, où le soleil ne pénètre pas, que dominent des pitons basaltiques d'une grande hauteur, quelques-uns fumant encore, elles ont un aspect de repaire, hélas ! trop justifié.

L'île de Bougainville n'est, de l'une à l'autre extrémité, qu'une rangée de volcans dont l'un, le mont Balbi, s'élève jusqu'à 3100 mètres, et un autre, le Bagana, au centre de l'île, jette encore des vapeurs et des cendres. L'île de Choiseul, qui repose sur le même socle sous-marin, offre une plus grande étendue de terres basses, anciens fonds marins et lits de corail soulevés. Isabelle et Malaita, également des chaînes de volcans, dressent le plus élevé de leurs pitons, la première à 1188 mètres, et la seconde à 1303 mètres. Jusqu'à la hauteur de 150 mètres, les bases de montagnes sont entourées de terrasses calcaires émergées.



COSTUME DE FÊTE AUX ILES SALOMON

Dans la chaîne méridionale, l'île Vella (900 mètres) a des fumerolles et une soufrière; Kulambangra est un immense cône dont le plateau supérieur atteint 1800 mètres; les monts de Guadalcanar — l'île superbe, — presque toujours enveloppée de nuages, se dressent à près de 2500 mètres; San Christoval, qui forme la pointe méridionale de l'archipel, est également une terre d'origine volcanique dont les pitons du centre atteignent 1250 mètres. Entre ces deux chaînes, émerge un grand nombre d'atolls et d'îlots moins élevés, épars au travers des barrières coralligères qui environnent les grandes terres et contribuent à rendre dangereuse la navigation.

Dans ces terres si tourmentées par les feux intérieurs, on trouve çà et là des clairières cachées sous la forêt, des champs de taros, de bananiers, de cannes à sucre, qui donnent la mesure de la

fécondité du sol. Mais, pour résister à l'envahissement de la forêt vierge, au milieu de cette végétation équatoriale accrue par l'abondance des pluies, il faudrait des travaux pénibles et assidus. Or, presque partout, il n'y a que les femmes à travailler, l'homme, de caractère grossier et brutal, ne se livrant qu'à la guerre, à la chasse et à la pêche. La moyenne annuelle des pluies est, grâce aux moussons et aux alizés continuels, de 3 m. 75, sur les terres basses, et, sur les pentes élevées couvertes de forêts impénétrables, de 11 à 12 mètres. Grâce à ces pluies et à la chaleur, les bois envahissent tout, jusqu'aux rivages eux mêmes, où, parfois, le figuier banian, croissant jusque dans l'eau salée, s'en va jeter de nouvelles racines du haut de ses branches, et multiplie à l'infini l'inextricable fourré de ses colonnes et de ses arceaux verdoyants.



UN CHEF EN GRANDE TENUE

Les arbres qui dominent sont le cocotier, l'arbre à pain, le cannelier, plusieurs sortes de gommiers, le palmier d'Arec, le *nari*. Ce dernier, qui atteint 30 à 40 mètres de hauteur, élève son tronc droit sans ramures jusqu'à 10 mètres de terre; son feuillage est analogue à celui du noyer, son fruit délicieux est une amande dont la coque est recouverte d'une pulpe semblable à celle de la noix. Le P. Montrouzier a signalé aussi dans ces îles un arbre appelé *pourou*, dont le fruit, de la grosseur d'un citron, étant broyé et

pétri, donne une sorte de ciment qui sèche au bout de trois jours et ne s'altère point dans l'eau; les indigènes s'en servent pour lier les planches de leurs embarcations. Sous ces géants, des arbrisseaux étiolés, des bambous, des roseaux, des fougères, des végétaux à feuilles larges et épineuses, des lianes, des broussailles multipliées, rendent les forêts impénétrables en dehors des sentiers pratiqués par les indigènes, qui eux-mêmes deviennent bientôt obstrués si l'on cesse de les fréquenter.

L'air ne circule pas et il est saturé de vapeurs pestilentielles, qui portent les germes de terribles fièvres. « Après le coucher du soleil, dit M. Woodford, un brouillard mortel se lève du milieu des arbres et se répand en blancs flocons sur la surface des eaux. »

Les explorations scientifiques sont encore trop sommaires pour faire connaître la faune terrestre des Salomon. Sur les côtes, les naturalistes signalent des porcs, des chiens, quelques marsupiaux, des rats, des perroquets, de nombreux pigeons, des échassiers, des martins-pêcheurs. Les reptiles sont abondants, serpents qui atteignent 7 mètres de longueur, batraciens énormes et crocodiles, que les indigènes du reste semblent peu redouter.

Les Mélanésiens de cet archipel sont pour la plupart de taille forte et élevée; ils ont la peau d'un brun noir, la tête petite, ramassée, couverte d'une chevelure abondante et crépue. La mâchoire est forte, garnie de longues dents en saillie; l'habitude de mâcher le bétel recouvre les dents d'un vernis noirâtre et donne aux lèvres, comme à la bouche, un ton rouge de sang. La physionomie a un ensemble bestial et féroce que les mœurs sont loin de démentir. Toutefois, ces caractères physiques varient avec les îles, plus ou moins modifiés selon l'infusion du sang polynésien dans cette race nègre. Les usages et les mœurs ne sont pas uniformes; les langues ou les idiomes, nombreux et distincts, sont insuffisamment connus.

Partout on a observé les soins particuliers que les Salomonais apportent à leur toilette : bains fréquents, onctions d'huile de sen-

teur, peintures de couleurs sur la figure et sur le corps. La chevelure est l'objet d'une culture spéciale : à l'aide de l'argile, de l'ocre ou de la chaux, ils la teignent, la dressent en tour ou en sphère énorme. Pour tous vêtements, ils se tatouent par entailles et se surchargent d'ornements tels que colliers, bracelets, ceintures, tresses d'herbes et de fleurs. La plupart se percent la cloison du nez et les lobes des oreilles pour y introduire des anneaux, des morceaux de bois, des coquillages. En guise de parures, les hommes portent des phalanges, des vertèbres et des dents humaines, suspendues au cou, sur la poitrine, sur le front, dans les cheveux.

Les guerres sont incessantes, non seulement entre les tribus du littoral et celles de l'intérieur, mais aussi entre les peuplades riveraines. C'est par le nombre des têtes d'hommes, étalées sur le bord des pirogues et des solives de la case où on les abrite, qu'on juge de la grandeur d'un personnage. De là le nom de chasseurs de têtes, donné aux insulaires. Les fêtes solennelles, les funérailles des chefs réclament des sacrifices humains. « Le cadavre, dit M. É. Reclus, est placé debout au fond de la fosse, la femme la plus jeune et un enfant y sont jetés, avec les biens les plus précieux du chef et les offrandes des amis. Alors le tout est brisé, écrasé et recouvert de pierres, tandis que l'assemblée pousse des cris. Si en temps ordinaire les esclaves ne sont pas maltraités, ils ont toujours la redoutable perspective d'être abattus d'un coup de massue et mangés, quand on célébrera la victoire d'un chef ou la mise à la mer d'une pirogue. D'après Romilly, un des plats les plus appréciés est un mélange de sagou, de noix de coco et de cervelle humaine. San Christoval est une des îles où le cannibalisme fait le plus de ravages : parfois jusqu'à 20 personnes y sont tuées et dévorées en un jour. Un chef, que visita Brown, possède un cocotier sur lequel 76 entailles rappellent le nombre de corps humains dépecés et mangés à son ombre. »

Tout cela se fait sans horreur et, peut-être, sans remords. « Un jour, rapporte le P. Verguet, allant évangéliser un village, je m'ar-

rêtai devant une case et vis une belle chevelure qui pendait à l'entrée du hangar; un fil la tenait attachée au toit. En me retournant, je vis clouées aux solives les peaux des pieds et des mains d'une victime fraîchement égorgée. Jamais je ne m'étais trouvé aussi près du cannibalisme : il se pratiquait là sous mes yeux, dans cette cabane où j'allais entrer. Des personnes de tout âge et de tout sexe, réunies dans la case, qui n'avaient l'air ni empressé ni ému, se rassasiaient de chair humaine! Les enfants, accoutumés à me saluer joyeusement, parce que je leur faisais toujours quelque petit cadeau, vinrent, comme à l'ordinaire, au-devant de moi, en rongeant chacun un os. Déjà les oreilles, les doigts et le nez de la victime avaient servi comme parure de circonstance : je les voyais étalés sur le cou de plusieurs d'entre eux. »

La dissimulation est poussée jusqu'aux dernières limites : navigateurs et missionnaires en ont été souvent les victimes, pour avoir trop tôt fait taire leur juste défiance.



UN MARIN EN GRAND COSTUME

En certaines îles, à San Christoval en particulier, l'infanticide est de pratique habituelle; presque tous les enfants, garçons et filles, sont tués par leurs parents, et la population se recrute par des achats d'esclaves sur les côtes voisines. La dégradation et les souffrances de la femme atteignent les dernières limites. Elle est considérée comme d'une nature inférieure à l'homme et à peine supérieure à celle de l'animal. L'opinion et les mœurs donnent pouvoir de vie et de mort au mari sur ses épouses, au père sur ses enfants. D'elle aussi on peut redire le mot de Caton sur l'esclave : *Non tam vilis quam nulla !*

« Un jour, dit le P. Verguet, notre

attention fut attirée par des cris lamentables qui sortaient d'un bois voisin de notre demeure ; nous regardons tous de ce côté et nous voyons venir à nous Féron, naturel d'Oné, homme pour l'ordinaire assez pacifique. Il s'avance d'un air satisfait et nous dit en riant qu'il venait de rouer de coups de bâton la plus jeune de ses femmes. Il imitait les grimaces que faisait la malheureuse en subissant ce traitement. Le lendemain nous le vîmes la tête rasée et recouverte d'un manteau de deuil. « Qu'as-tu, Féron? — Je suis en deuil, dit-il en pleurant; ma pauvre Pékini est morte. — C'est ta faute, tu as été pour elle si brutal et cruel. — Non, c'est elle qui n'a pas eu la force de supporter la leçon que je lui donnais. »


UN INDIGÈNE EN TENUE DE GALA

Les habitations présentent, suivant les tribus ou les îles, tous les types de construction : agglomérations de cases élevées sur pilotis ou reposant sur le sol; arbres fortifiés, accessibles seulement par des échelles ou des poutres entaillées; maisons à toiture basse, à deux pentes recouvertes des feuilles du grand palmier éventail (San Christoval). Dispersées sur la côte ou disséminées dans les montagnes, elles forment des villages généralement distants les uns des autres d'environ deux heures de marche.

Excellents navigateurs, les Salomonais construisent des bateaux qui sont des chefs-d'œuvre de labeur et de patience. Ils en ont de deux sortes dans les iles méridionales : l'*ora* et l'*étéa*. L'ora présente dans sa longueur la forme d'un croissant; la proue et la poupe très élevées sont ornées desculptures, de figurines taillées; l'intérieur est incrusté de nacre et de bois précieux. L'étéa, de forme plus réduite,

creusée dans un tronc d'arbre, est accompagnée d'un balancier et ne présente pas les saillies de l'ora à la poupe et à la proue. A la guerre, ils font usage d'arcs et de flèches, de lances et de sagaies de plusieurs sortes, de masses en casse-tête, et se protègent au moyen de boucliers.

L'organisation politique est encore peu connue. Chaque tribu a son chef ou roi héréditaire, dont les guerres ou les alliances accroissent ou diminuent la puissance. D'ailleurs, l'action des gouvernements européens, qui se sont partagé ces îles, tend à consolider le pouvoir des chefs principaux et à les transformer graduellement en fonctionnaires. En 1886, les îles septentrionales de l'archipel Salomon, Bougainville, Choiseul, Isabelle et toutes les terres voisines devenaient allemandes; le groupe Vella, la Nouvelle-Géorgie, Florida, Guadalcanar, Malaita et San Christoval, anglaises. Le chiffre de la population, encore inconnu, ne doit pas être éloigné de 200 000.

LES MISSIONNAIRES MARISTES AUX SALOMON.

Les succès obtenus aux Wallis, à Foutouna et à la Nouvelle-Zélande, déterminèrent S. S. Grégoire XVI à développer les Missions du Pacifique. Par bref du 19 juillet 1844, il confia à la Société de Marie l'immense région qui s'étend de la Nouvelle-Guinée jusqu'aux îles Marshall et Gilbert. Désigné pour ce poste avancé, et encouragé par l'espérance du martyre, le P. Epalle se refusait à l'honneur d'en être le chef. On le lui imposa. Préconisé Vicaire apostolique de la Micronésie et de la Mélanésie, il s'embarquait à Londres le 2 février 1845, emmenant avec lui les PP. Frémont, Paget, Verguet, Chaurain, Montrouzier, Thomassin et Jacquet, et les Frères coadjuteurs Prosper, Charles, Hyacinthe, Gennade, Bertrand et Aristide. Après une longue et pénible traversée, les missionnaires arrivèrent en juin à Sydney. Dans cette ville, beaucoup plus qu'en Europe, les peuplades de la Mélanésie avaient un lugubre renom de férocité. Aussi s'intéressait-on vivement à leur expédition. Les préparatifs terminés,

Mgr Epalle fréta, pour le service de la Mission, une goélette à deux mâts, le *Marian Watson*, capitaine Richard, et il mit à la voile vers la fin d'octobre 1845.

Le 1er décembre, on arriva en vue de San Christoval. Après avoir côtoyé pendant quelque temps cette île, encore complètement inconnue, le capitaine se hasarda dans une anse large et assez pro-



UNE CASE INDIGÈNE AUX ILES SALOMON

fonde où il entra sans accident. Il l'appela port St-Jean-Baptiste. Les indigènes ne tardèrent pas à se montrer. Entourant le navire de leurs pirogues, ils demandaient en souriant à être reçus à bord. Ils y montaient sans armes, exprimant par signes que l'on n'avait rien à craindre de leur présence. Les provisions qu'ils avaient apportées furent échangées contre de menus objets, surtout contre des bouteilles vides. Point d'hostilité d'ailleurs dans leur physionomie et leurs manières; on se sentait plutôt attiré vers eux, et rien ne faisait présager les cruautés prochaines.

Cependant Mgr Epalle désirait une situation plus centrale. On se dirigea donc vers l'île Isabelle. Le 12 décembre, on mouillait près du rivage dans la baie de l'Astrolabe. Tout aussitôt les indigènes d'accourir. Leurs allures étaient vives et audacieuses; ils ne cessaient de s'agiter et de pousser des cris aigus. On hésita un instant à les laisser venir à bord. Vus de près, leurs regards, leur physionomie et leurs gestes dénotaient des mœurs farouches. Durant 3 jours, Mgr Epalle monté sur un canot inspecta de près le rivage. Puis, le 16 décembre, l'embarcation, conduite par M. Blémy, le second du *Marian Watson*, et par 4 matelots, le déposa sur le rivage, avec le P. Frémont, le P. Chaurain et le Fr. Prosper. Les marins avaient des armes à feu. Quant aux missionnaires, ils étaient sans défense. « Comment espérer, le fusil à la main, attirer des âmes au miséricordieux Sauveur qui s'est laissé égorger sans se plaindre? » disait Monseigneur. Il se contenta d'ôter le gland vert de son chapeau pour ne pas exciter la cupidité des naturels. Quand M. Blémy lui demanda la route : « Droit aux huttes, » répondit-il.

En approchant du rivage, on remarqua, à petite distance, un grand nombre d'insulaires armés de casse-tête, de lances et de haches, immobiles et silencieux. Cette attitude inattendue étonna. Mais on ne voulut pas s'alarmer et l'on aborda. Deux matelots furent laissés à la garde de la chaloupe, M. Blémy et les deux autres suivirent les missionnaires. Honteux, dirent-ils, de témoigner moins de confiance, ils avaient déposé leurs armes. La petite troupe s'avançait en deux groupes vers la masse des indigènes, sur les pas du chef qui s'en était détaché pour venir à eux. L'inquiétude la gagnait devant l'attitude sinistre et les réponses hautaines des Salomonais. « Ces gens-là ont de mauvais desseins, » observa le Fr. Prosper. « C'est vrai, dit l'évêque, nos marins devraient avoir leurs fusils. » On voulut revenir vers la chaloupe. Il était trop tard. Sur un signal du chef, les sauvages se rapprochent des deux groupes, les serrent de près et les enveloppent.



DIVINITÉS ET TOMBEAUX AUX ILES SALOMON

Le chef lève sa hache des deux mains et, poussant un grand cri, frappe l'évêque à la tête. Monseigneur resta debout, portant ses deux mains à sa blessure. Mais d'affreux cris de guerre ont répondu à sa plainte, et de tous les côtés les casse-tête s'abattent. Le P. Frémont deux fois renversé, deux fois se relève tout sanglant. M. Blémy reçoit par derrière un coup de hache qui lui fend le crâne. Le Fr. Prosper n'évite la mort qu'en se jetant à l'eau, qu'il rougit de son sang. Tous fuient. Le P. Chaurain, faisant face au danger, l'œil fixé sur les assassins, se retire à reculons. Il heurte contre deux pierres, chancelle, se baisse, les ramasse, et, de cette arme qu'il manie avec sa vigueur herculéenne, il se fait jour jusqu'à l'embarcation. Alors il aperçoit Monseigneur étendu à terre, les meurtriers s'acharnant sur sa personne. Aussitôt il se jette à l'eau et retourne pour enlever à ces cannibales le corps de son évêque, tandis que ses compagnons, qui ont pu rejoindre la baleinière, font feu et portent l'épouvante parmi les assassins qui se dispersent. Arrivé jusqu'à Monseigneur qu'il trouve à demi nu, baigné dans son sang, le P. Chaurain l'enlève malgré les cris de rage des insulaires, aidé bientôt par le P. Frémont et le

Fr. Prosper accourus au secours, et il le dépose dans la chaloupe qui gagne immédiatement le large.

On accoste le navire et l'on porte avec précaution l'auguste blessé sur le pont. Le docteur, à voix basse, se retourne pour dire : « Il n'y a plus d'espoir ». Le sang coulait par cinq blessures au crâne, larges et profondes. Tous s'efforçaient de retenir leurs cris, mais les larmes jaillissaient des yeux, pendant que l'évêque mourant ne cessait de murmurer : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Jésus miséricordieux, pitié ! Marie à mon secours ! » A distance, le capitaine Richard répétait d'une voix sourde : « A demain la vengeance ! »

Le lendemain, jeudi 18, à 7 heures du matin, au moment où l'embarcation tout armée allait larguer les amarres, le P. Chaurain présente au capitaine Richard la lettre suivante, signée de tous les missionnaires : « Monsieur le Commandant, ignorant les motifs déterminants qui vous portent à envoyer votre embarcation au rivage où notre évêque a été mortellement blessé, nous croyons devoir protester hautement que nous ne voulons aucun acte de représailles, cela étant contraire à la nature même de notre mission, qui est toute de sacrifice et de paix. Nous vous prions, et au besoin nous vous requérons, d'inscrire cette protestation dans votre journal du bord. Agréez.... » Visiblement contrarié, M. Richard fit hisser le canot aux bossoirs.

L'agonie du vénéré prélat se prolongea jusqu'au soir du 19 décembre. Quand il eut rendu le dernier soupir, il fallut songer à enterrer son corps. On convint de le déposer le plus près possible de l'endroit du sacrifice, sans l'exposer aux instincts de ces cannibales. Pour cela on fit choix de l'îlot St-Georges, désert et assez éloigné d'Isabelle pour que rien n'y révélât le trésor qu'on allait lui confier. Durant la nuit, on déposa le corps dans une fosse profonde; puis on amassa des pierres sur l'une desquelles on avait gravé une brève épitaphe. On recouvrit le tout de sable et l'on marqua exactement l'endroit. On s'occupa ensuite, sous la direction du Provicaire, le R. P. Frémont, des mesures à prendre pour sauvegarder l'avenir.

L'état des blessés étant satisfaisant, on décida qu'avant tout, par respect pour la volonté de Mgr Epalle, on ne reviendrait en arrière qu'après avoir constaté l'impossibilité de tout établissement dans l'île Isabelle. L'expérience rendant plus prudent, on reprit les recherches en canot sous la protection des matelots armés. Les rapports avec les indigènes furent plus avenants qu'on ne l'avait supposé. Devait-on se fier à ces apparences? En tout cas, sur toute la côte S.-O., on ne put trouver aucun ancrage favorable ni débarquer le matériel. On retourna donc à San Christoval.

Le 10 janvier 1846, la goélette entrait dans une baie bien abritée qui parut propre à l'établissement projeté. On lui donna le nom de Port Ste-Marie. Un village indigène, Oné, se trouvait dans une anse; les missionnaires résolurent de s'installer sur la rive opposée, en un point nommé Makira, d'où l'on pourrait le visiter sans être exposés aux scènes de la vie sauvage des habitants. Aussitôt on se mit à construire une habitation. Chercher les arbres à acheter, les équarrir, les transporter à pied d'œuvre, établir la charpente, dresser les parois, aménager l'intérieur, ce fut le travail de deux longs mois. Le soir on rentrait à bord.

Un jour, avant l'achèvement des travaux, les missionnaires prenaient leur repas sur le rivage, entourés, selon l'habitude, des indigènes du village voisin. Des visages nouveaux, à l'air inquiet et farouche, se montrent au milieu d'eux. Avant la fin du dîner, le P. Frémont se lève pour distribuer quelques salaires aux insulaires qui avaient rendu des services pour les transports. Soudain les étrangers s'en vont et disparaissent dans la forêt. C'étaient des gens d'une tribu de la montagne qui avaient formé le complot de tuer tous les missionnaires, sur la fin du repas, par derrière, pendant qu'ils seraient encore assis. Le mouvement inattendu du P. Frémont leur fit croire que le complot était éventé, et ils ne songèrent plus qu'à s'enfuir.

Le P. Montrouzier faillit être victime d'un indigène qui avait à

se plaindre d'un matelot. Caché dans les broussailles, le Salomonais guettait depuis 3 jours le premier blanc qui passerait à sa portée. Ce fut le P. Montrouzier. Il le frappa d'une lance dont la pointe s'enfonça dans le dos, se brisant contre les vertèbres et laissant le bois dans la plaie. Malgré les soins du docteur, il fut impossible d'arracher cette pointe; et de longs mois se passèrent avant la guérison de cette douloureuse blessure. Le coupable était un nommé Orimanou, d'une tribu voisine. Deux Pères allèrent le visiter dans sa retraite sur le plateau de la montagne. En les voyant, Orimanou tressaillit; il ouvrit sa cabane d'un air embarrassé et offrit des cocos et des bananes. On lui donna en échange des objets en fer et des perles, et on lui fit promettre de rendre la visite à la Mission de Makira. Le lendemain il arrivait à Oné, mais, saisi de peur, il n'osait avancer jusqu'à la Mission. Le P. Verguet va au-devant de lui : « Viens, lui dit-il, avec toutes tes armes; amène avec toi autant de guerriers que tu voudras; mais il faut que tu viennes. » Orimanou était vaincu. Peu à peu l'air brutal de ces visages noirs s'adoucit à l'approche des Pères; les cœurs semblaient s'ouvrir.

Et cependant, à chaque instant, de nouvelles alertes prouvaient que l'œuvre entreprise était à peine commencée; et des scènes dégoûtantes de cruauté, d'affreuses et désespérantes réalités se déroulaient sous les yeux des missionnaires. C'étaient de pauvres femmes rouées de coups jusqu'à la mort par leurs maris. C'étaient des conversations infernales où l'on se vantait d'un guet-apens, des coups portés à des ennemis, des détails horribles de cuisine et de festin où on les avait dévorés. Et tout cela d'un ton naturel, enjoué, avec cette froide réponse aux reproches indignés des missionnaires : « Chacun son goût! »

De plus, l'air malsain du pays n'avait pas tardé à porter ses fruits, et des accès de fièvre, toujours plus intenses, minaient les tempéraments. « A l'entrée du port Sainte-Marie, je vis bientôt arriver une baleinière, écrivait au P. Colin Mgr Douarre, lorsqu'il visita les



TYPES ET COSTUMES INDIGÈNES AUX ILES SALOMON

Salomon ; au gouvernail se tenait un Père à la figure pâle et au maintien tremblant, c'était le P. Verguet. Le P. Paget n'avait pas meilleure figure. Un moment après je trouvais les autres missionnaires et tous les Frères dans la même triste situation : huit malades sur neuf. Et cependant, ajoutait Mgr Douarre, ils sont pleins de courage et d'espoir, pleins d'une tendre piété et de confiance en Dieu ! »


UN ÉLÉGANT AUX ILES SALOMON

Sur ces entrefaites arriva le successeur de Mgr Epalle, Mgr Collomb. Jean-Georges Collomb était né au diocèse de Tarentaise en 1816. Après de fortes études, reçu docteur en théologie et en droit canonique, devenu professeur au séminaire de Moutiers, il se présenta à la Société de Marie pour les missions étrangères. Le noviciat achevé, il partit, avec le commandant Marceau, sur l'*Arche d'alliance.* Il était radieux, mais sa joie fit place à une émotion intense, quand il apprit qu'on l'avait choisi pour coadjuteur de Mgr Epalle. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on gardât le secret jusqu'au moment où il aurait à déposer ses bulles aux pieds de son Vicaire apostolique, qui devait être son consécrateur.

L'*Arche d'alliance* apprit à Tahiti la terrible nouvelle du massacre de Mgr Epalle. Le commandant Marceau hâta sa course au travers de l'Océanie centrale, et, le 11 février 1847, il touchait à San Christoval. Mgr Collomb y laissa le P. Crey et repartit pour Sydney, puis pour la Nouvelle-Zélande, afin d'y trouver un prélat consécrateur.

Pendant son absence, les missionnaires de Makira se mirent en quête de stations plus salubres. En mars 1847, les PP. Frémont et Crey s'établirent dans la tribu des Pias qui leur fit un très bon accueil.

Un mois après, le P. Crey succombait à l'âge de 24 ans. On rapporta ses restes à Makira. Les Pias ne voulurent pas, en effet, qu'on l'inhumât sur leur territoire, parce que, « durant sa vie n'ayant jamais tué personne, son esprit ferait de nombreuses victimes après sa mort ».

Quelques jours plus tard, les PP. Jacquet et Paget avec le Fr. Hyacinthe allaient voir le village Ouango qu'on leur avait signalé comme très propice à l'établissement d'une Résidence. Un peu moins éprouvés ce jour-là par la fièvre, pleins de confiance dans leur démarche, ils quittèrent Makira dès cinq heures du matin. Le chemin le plus direct pour se rendre à Ouango était de traverser la tribu des Toros. C'est là qu'ils devaient périr.

« A neuf heures du matin, écrit à ce propos le P. Montrouzier, je vis passer devant la maison un naturel d'Oné qui criait avec effroi : *maté*, *maté !* — c'est le mot qui exprime l'idée de mort violente. Bientôt, hélas! j'appris qu'il voulait parler de nos confrères massacrés. La nouvelle était accablante. Les Toros, non contents d'avoir tué trois des nôtres, avaient envoyé des émissaires chez les Onés, pour les exciter à se débarrasser aussi de nous et à piller nos effets. Les Onés accouraient en foule à Makira. Ils avaient tous leurs armes et ne cessaient de me dire : « Prends un fusil; nous irons avec toi et nous tuerons les Toros, que nous mangerons ensuite.

« Ce fut alors qu'on m'apprit les circonstances du lugubre événement. Nos confrères, en passant au village des Toros, furent accueillis comme à l'ordinaire; on les accompagna même avec honneur, on chantait et on les embrassait. Arrivés à un groupe de huttes perchées comme une aire de vautours, au milieu des sombres pics, les sauvages, après les avoir cernés de plus près pour les empêcher de se défendre, poussèrent un grand cri, et à l'instant commença l'attaque. Le P. Paget reçut un coup de lance dans la poitrine; le P. Jacquet eut la tête abattue d'un coup de hache; le Fr. Hyacinthe, frappé d'une lance qui glissa sur le corps, fut achevé à coups de hache. Les meurtriers s'éloignèrent d'abord, comme

épouvantés de leur œuvre, et laissèrent les trois victimes palpitantes dans leur sang. Mais un moment après, leurs instincts carnassiers l'emportant, ils revinrent et se jetèrent comme des tigres sur les restes mortels de nos malheureux frères. J'offris tout ce qui pouvait tenter leur cupidité. Tout fut inutile. Sans doute qu'à cette heure leurs crânes sont exposés sur les solives des cases en signes de trophées!



DANSE DE GUERRE AUX ILES SALOMON

« Les jours qui suivirent le massacre, lorsqu'ils eurent remarqué que nous ne paraissions pas songer à les attaquer, les Toros devinrent plus hardis; et un jour, à deux pas de la maison, deux flèches furent tirées sur notre Frère jardinier; heureusement elles ne l'atteignirent point; mais évidemment la soif du sang n'était pas satisfaite. Pour en prévenir les excès, nous coupâmes les herbes et les buissons tout à l'entour de notre demeure, nous suspendîmes des grelots au cou de nos deux chiens pour que ce bruit attestât aux malintentionnés notre vigilance; ensuite nous plaçâmes tous les soirs à chaque face de notre maison une lanterne allumée; les sauvages appelaient cela des fusils de nuit qui voyaient partout.

Nous crûmes nécessaire de veiller nous-mêmes toutes les nuits.

« Un soir, nous entendons aboyer nos chiens, nous regardons par les fentes de la porte et nous voyons que le feu est à notre toiture de feuilles de palmiers. Sortir pour l'éteindre, c'est s'exposer aux coups de lances ; rester, c'est périr dans les flammes. Nous sortons et nous sommes assez heureux pour n'être pas blessés. Le vent, qui avait soufflé tout le jour avec violence, se calma subitement, nos arrosoirs se trouvèrent pleins, et, en peu d'instants, nous fûmes maîtres du feu. Enfin le 28 août, après plus de 4 mois d'angoisses, on nous annonce un navire, et le lendemain nous avions la consolation de recevoir Mgr le Vicaire apostolique. »

Mgr Collomb venait d'échapper à grand'peine au sac de la station de Balade en Nouvelle-Calédonie. En face de San Christoval, il apprit les plus désolantes nouvelles de sa propre Mission. « Dès le jour même de son arrivée en cette île, écrivait-il aux membres du Conseil de la Propagation de la Foi, nous délibérâmes si nous resterions. La conclusion fut qu'on ne pouvait demeurer plus longtemps à San Christoval. Il faut, Messieurs, s'être trouvé dans la nécessité de prendre des déterminations semblables, pour bien sentir ce qu'elles ont de difficile et de pénible. Mon âme est toujours navrée de douleur quand je pense aux malheureux dont nous avons peut-être prononcé l'arrêt éternel de réprobation.

« Le 3 septembre, continue Mgr Collomb, nous sortîmes du port Sainte-Marie. Les naturels ne firent aucune démonstration hostile. Quelques-uns témoignèrent de la douleur de nous voir partir. Nous fîmes voile vers l'Ouest à la recherche des îles Woodlark, sur lesquelles on m'avait donné à Sydney des renseignements favorables, et, le 15, nous jetions l'ancre dans un excellent port de l'île principale. »

L'île de Woodlark, que les indigènes appellent Moïou, est située par 9°7 de lat. Sud et 150 degrés de long. Ouest. Haute sur les flots, bien découverte, dominée par deux montagnes d'où descend en un double cours une large rivière, cette terre paraissait fertile et salubre.

On la disait habitée par une population de 3 000 âmes dont les mœurs étaient douces et hospitalières. La renommée en faisait une oasis au milieu de cette redoutable mer mélanésienne. Hélas! sur la salubrité il fallut en rabattre, aussi bien que sur la fertilité du sol. Les qualités des habitants étaient toutes en surface, et, avant longtemps, on remarqua que leurs offres d'hospitalité étaient très intéressées.

Débarqués à Woodlark le 15 septembre 1847, les missionnaires, anémiés par la fièvre, durent demander aux matelots de l'*Anonyme* de leur construire une case en planches qui les protégeât contre le soleil, et surtout contre les pluies, si fréquentes en ces parages. En même temps, ils entrèrent en rapport avec les diverses tribus de l'île et se mirent à l'étude de la langue, dont ils devaient apprendre chaque mot de sauvages qui ne les comprenaient pas. Au bout de six mois, ils réunissaient les enfants pour les instruire.

Le 24 avril 1848, l'*Anonyme* revenait à Woodlark, apportant des provisions et conduisant un nouveau missionnaire, le P. Villien. Monseigneur en profita pour aller lui-même tenter une fondation sur une autre terre. Laissant les PP. Montrouzier et Thomassin, avec le Fr. Aristide, à Woodlark, il se rendit, avec les PP. Frémont et Villien et le Fr. Optat, à l'île de Rook.

Située dans le détroit de Dampier par 5°30 de lat. Sud et 146°30 de long. Ouest, Rook, centre d'un petit archipel, s'étend à quelques lieues de distance de la Nouvelle-Guinée. Des collines onduleuses, baignées à leur pied par de nombreux cours d'eau et couvertes d'une riche végétation, se succèdent jusqu'au rivage. L'accueil des naturels se manifesta par un mélange de joie que la cupidité inspirait et de craintive réserve. Les matelots du brick élevèrent rapidement une maisonnette en planches, et l'*Anonyme* reprit la route de Sydney.

Hélas! le 16 juillet suivant, Mgr Collomb mourait épuisé par la fièvre, les persécutions et le manque de soins. Les gens de Rook creusèrent une fosse, y portèrent son cercueil et assistèrent aux obsèques dans un morne silence. Quand le corps eut été confié à la terre, ils se

mirent à pousser de grands cris pour pleurer « l'Epikopo, parce qu'il était bon ». Quatre mois plus tard mourut le P. Villien, frappé au cœur par la mort de son évêque et miné par la fièvre. Le P. Frémont demeura encore six mois à Rook, essayant de faire pénétrer l'Évangile en des âmes d'une défiance et d'une dureté obstinées. Enfin, le 19 mai 1849, un bâtiment anglais, frété par le P. Rocher, Procureur de Sydney, étant arrivé à Rook, il rentra à Woodlark et attendit les ordres du P. Colin.

Ce fût un moment de réelles angoisses pour la Société de Marie. Au premier appel de Rome, comptant sur la divine Providence, elle avait lancé, en moins de douze années, dans la plus lointaine et la plus inexplorée des mers, quinze convois de ses sujets d'élite, dans la force de l'âge, déterminés à tout entreprendre et à tout souffrir. On vient de voir quel fut leur sort en Mélanésie. La situation de Mgr Douarre en Nouvelle-Calédonie était aussi douloureuse. Aux Fidji, les missionnaires déployaient, contre les tempêtes, la faim, la persécution, le délaissement, une patience admirable. La Mission des Navigateurs subissait le temps d'arrêt que nous avons fait connaître précédemment. Aux Tonga, les PP. Chevron et Calinon soutenaient, à force d'abnégation et d'héroïsme, la persécution du roi Georges, devenue sanglante à Péa. En Nouvelle-Zélande, les guerres anéantissaient tous leurs travaux chez les Maoris.



TYPE D'HABITATION AUX ILES SALOMON

Abreuvé de douleurs nouvelles, à mesure qu'arrivaient les courriers d'Océanie, le P. Colin avait le cœur brisé sous le poids de la plus anxieuse responsabilité. Était-il prudent d'envoyer en Mélanésie d'autres sujets? Était-il juste d'exposer à


CLOTURE D'UNE HABITATION AUX ILES SALOMON

des souffrances stériles des missionnaires qu'appellent à grands cris d'autres rivages? Le Supérieur général de la Société de Marie prit le seul parti qui pouvait fixer ses perplexités. Tout en envoyant à ses Religieux décimés des lettres admirables, qui les remplissaient de consolation et de courage, il exposa la situation à Rome, et il attendit des ordres, avec cet esprit de soumission et de droiture qui était un des traits caractéristiques de sa grande âme.

La S. Congrégation de la Propagande rendit son jugement en 1852. Elle releva de leur poste d'honneur, en Mélanésie, les Pères Maristes, afin qu'ils pussent concentrer leurs forces sur les archipels et les grandes îles, où la moisson commençait à blanchir, et elle confia le Vicariat de Mélanésie et Micronésie aux Missions étrangères de Milan. Pendant plusieurs années, cette Société s'y dépensa avec générosité; elle y versa des larmes amères, elle y versa son sang, qui tomba toujours sur un terrain stérile. Woodlark, où le P. Mazucconi fut martyrisé en septembre 1855, eut


UNE CASE A HANGOPASSA

à son tour ses scènes de massacre, et son nom est à inscrire en caractères sanglants à côté de ceux d'Isabelle et de San Christoval.

Quelques années plus tard, la Société des Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun recevait de Rome le soin de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Poméranie, des archipels de la Micronésie, successivement érigés en Vicariats apostoliques et confiés à leur zèle. Mais les îles Salomon restaient toujours inabordables. En 1897, le Cardinal Préfet de la Propagande demandait à la Société de Marie d'y tenter de nouveaux efforts. Malgré les charges de l'heure présente, les Maristes n'hésitèrent pas. L'archipel fut divisé en deux groupes : les îles méridionales, placées sous la domination de l'Angleterre, formèrent une Préfecture apostolique confiée à l'administration du Vicaire apostolique des Fidji, Mgr Vidal. Les îles du Nord, appartenant à l'Allemagne, furent constituées en Préfecture apostolique distincte, dont le soin fut remis au Vicaire apostolique des îles Samoa, Mgr Broyer.

Le 21 mai 1898, Mgr Vidal abordait aux îles Florida et prenait possession des îles Salomon méridionales, où il conduisait les PP. Bouillon, Rouillac et Guitet, accompagnés de plusieurs catéchistes indigènes des Fidji. Quelques jours plus tard, les missionnaires débarquaient sur la petite île inhabitée de Roua Soura, située près de la côte Est de Guadalcanar. A la fin de l'année, ils étaient à l'abri sous une vaste maison en planches, élevée sur pilotis, et pouvaient braver la saison pluvieuse. La position de leur île permit d'utiliser un petit voilier pour visiter sur les côtes les tribus qui jouissaient d'une réputation moins hostile aux Européens. Ils continuent actuellement ces visites, étudient les langues et commencent à instruire plusieurs enfants indigènes qui leur ont été confiés.

De son côté, Mgr Broyer, dès les premiers jours de l'année 1899, envoyait les PP. Estienne, Flaus et Englert, accompagnés de catéchistes samoans, prendre possession de la Préfecture apostolique des îles Salomon septentrionales. Les missionnaires s'installèrent, dès le mois de mai, sur la petite île Poporang, dans le voisinage de



MGR VIDAL ET SES CATÉCHISTES

l'île Alou, la plus importante des Shortland. Puissent-ils souffrir moins et mieux réussir que leurs prédécesseurs !

Il semble que ce vœu soit sur le point d'être exaucé : les missionnaires ont réussi à établir leurs postes à Tangareré, à Songou, à Moli, sur la côte sud de Guadalcanar; quatre des enfants de Roua Soura ont été baptisés solennellement à Sydney par S. E. le cardinal Moran; et, à Songou, deux familles récemment converties forment le noyau d'une chrétienté nouvelle.

. . . .

Toutes ces missions des Pères Maristes, si nombreuses et disséminées sur une aussi vaste étendue d'océan, sont reliées entre elles par la Résidence centrale ou Procure de Sydney.

Depuis longtemps déjà, la Société de Marie, dont la Procure générale est à Lyon, songeait à en établir une autre, plus rapprochée de ses Missions, qui recevrait les envois de France et ferait les achats sur place, qui serait un pied-à-terre pour les missionnaires,

Pères, Frères ou Sœurs à leur arrivée d'Europe; qui permettrait aux jeunes Pères des diverses Missions d'accomplir leur second noviciat, et aux vieillards, infirmes et autres de venir s'y reposer, pour y mourir ou pour y refaire leurs forces épuisées. Décidée en 1848 par le R. P. Colin, cette création fut enfin réalisée en 1847 par les deux PP. Dubreuil et Rocher, qui achetèrent à 6 milles de Sydney, sur la colline de Hunter's Hill, dans une situation ravissante, à l'air pur et vivifiant, une belle et vaste propriété. C'est là qu'habitent le R. Père Provincial et Visiteur des îles, qui est le Supérieur de toutes les Missions maristes, le Procureur général de ces mêmes Missions et un certain nombre de Pères qui s'y livrent à un ministère particulièrement fécond, soit sur place, soit dans diverses communautés. Plusieurs jeunes confrères y font leur second noviciat, et une dizaine de Frères, la plupart infirmes ou très âgés, avec un certain nombre de malades, s'y reposent ou tâchent d'y refaire leur santé.

« Les services que nous a rendus Villa Maria sont immenses, écrit à ce propos un Père Mariste. Et pour ne parler que des malades, que de missionnaires en tout temps y ont rétabli leurs forces épuisées dans les îles où ils ont pu retourner ensuite, remplis d'une nouvelle vie! A l'heure même où je vous écris, il se trouve à Villa Maria deux évêques qui se guérissent des fièvres des Salomon : Mgr Vidal et Mgr Broyer ; il s'y trouve de plus cinq ou six Pères des Nouvelles-Hébrides, des Salomon et d'ailleurs, qui bientôt pourront encore, sinon tous, du moins la plupart, recommencer leur vie d'apôtres. »

Ouvrages à consulter. — VERGUET, *Histoire de la première Mission catholique au Vicariat de Mélanésie*, 1 vol. in-4°, Carcassonne, 1854. — E. RECLUS, *Océan et terres océaniques*, 1 vol. in-4°, Paris, 1889. — *Annales des Missions d'Océanie*, 10 vol. in-8°, Lyon. — R. P. MONFAT, *Dix ans en Mélanésie*, 1 vol. in-8°, Lyon, 1891.

CHAPITRE XIII

LA NOUVELLE-GUINÉE, LES GILBERT ET LES ELLICE

A l'époque où les Pères des Missions Étrangères de Milan se voyaient contraints d'abandonner les îles Salomon et le Vicariat apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, se fondait à Issoudun la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur. C'est à cette nouvelle Société que Léon XIII demanda quelques années plus tard, en 1881, de reprendre l'œuvre abandonnée, et ils furent chargés de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande et des îles Marshall, des Gilbert et des Ellices, réunies alors sous le nom de Vicariat de la Mélanésie.

C'était une immense étendue d'îles, dont quelques-unes sont très considérables, comme la Nouvelle-Guinée, où la France a laissé vivant son souvenir par le nom même que leur ont donné ses explorateurs : la Louisiade, d'Entrecasteaux, d'Urville, Duperrey, Trobiano, Jurien de la Gravière, Saint-Aignan, Renard, Rossel, Beautemps-Beaupré, la Mothe du Portail, etc., et où la population indigène, mélanésienne et polynésienne, en était en 1881 au même degré de civilisation que celui où les avaient trouvés Bougainville, d'Entrecasteaux ou La Pérouse.

C'est en septembre 1881 que les cinq premiers missionnaires du Sacré-Cœur s'embarquèrent à Barcelone pour le lointain Vicariat de la Mélanésie. Le voyage fut long, puisqu'ils n'abordèrent dans la Nouvelle-Bretagne que le 29 septembre 1882, treize mois après leur

départ de Barcelone. Les commencements furent pénibles. Les tempêtes et l'incendie détruisaient en quelques jours les bâtiments qu'ils venaient d'élever, et qui durent être ainsi recommencés plusieurs fois. L'étude de la langue, sans le secours d'aucun livre, présentait d'énormes difficultés. Enfin les sauvages, quoique bien disposés, ne pouvaient être admis au baptême sans une préparation suffisante. Aussi plusieurs années s'écoulèrent avant que n'arrivât l'ère des conversions, aujourd'hui si nombreuses et si consolantes.

En 1885, les îles de la Nouvelle-Bretagne, de la Nouvelle-Irlande et les îles Marshall passèrent sous le protectorat de l'Allemagne, et le Vicariat apostolique de la Nouvelle-Poméranie, qu'elles constituent, est devenu un vicariat allemand, où les missionnaires français ont été remplacés par les missionnaires allemands du Sacré-Cœur de la maison de Hiltrup en Westphalie. Leur histoire n'entre donc pas dans notre cadre, et nous n'aurons à parler ici que de la Nouvelle-Guinée anglaise et des îles Gilbert et Ellice.

LA NOUVELLE-GUINÉE ANGLAISE

Le Vicariat de la Nouvelle-Guinée anglaise comprend la partie sud de la Nouvelle-Guinée appartenant à l'Angleterre, les îles du détroit de Torrès et l'archipel de la Louisiade. Il est situé entre le 139° et le 150° de longitude Est du Méridien de Paris, le 5° et le 11° de latitude Sud.

La première station fut fondée en novembre 1884 à Thursday Island, dans le détroit de Torrès. Cette petite île, d'environ deux milles de long sur un mille et demi de large, appartient au groupe du Prince-de-Galles. Elle comptait alors un certain nombre d'Européens et environ 800 Manillois catholiques travaillant dans les différentes stations du détroit. Thursday Island est le centre commercial du détroit de Torrès. C'est là que viennent s'approvisionner les voiliers de tout tonnage qui forment les nombreuses flottilles de pêcheurs d'huîtres perlières. C'est aujourd'hui un point important pour la

défense du nord de l'Australie. Un fort et des batteries protègent la rade (Port Kennedy). La ville européenne, très commerçante, est une des plus jolies du nord du Quensland, et le mouvement des navires dans le port comprend des vapeurs de presque toutes les grandes Compagnies qui font le service de l'Extrême-Orient et de l'Australie. En 1884, ce n'était qu'un groupement de petites maisons en fer galvanisé, élevées à la hâte, au milieu des eucalyptus, sur un sol rocailleux, peu fertile, d'un aspect triste et désolé, brûlé par les rayons d'un soleil ardent et privé d'eau pendant six à sept mois de l'année.

L'heure exacte de la découverte du détroit de Torrès est restée obscure. Le navigateur Torrès, le compagnon de Quiros, le Christophe Colomb de l'Australie, passa par là, par hasard, en 1606, et eut l'heureuse fortune de n'y point perdre son navire, *la Almirande*. Par hasard encore, le détroit de Torrès garda son nom, et cela grâce aux Anglais qui, ayant bombardé la ville de Manille en 1762, s'emparèrent des archives de la cité et trouvèrent, entre autres documents, une copie de la lettre de Torrès au roi d'Espagne, contenant une description assez exacte du détroit. Cette lettre fut publiée et le nom de Torrès passa ainsi à la postérité. Il est probable cependant que, bien avant Torrès, les Portugais avaient franchi le détroit, dès le commencement du XVI[e] siècle.

Le district de Thursday Island compte aujourd'hui près de 3000 habitants. La ville est formée de cottages en bois ou en fer galvanisé. Les rues sont larges et bien alignées. Un câble télégraphique assure les communications avec l'Australie. On y trouve des hôtels européens, de grands magasins, une bibliothèque publique, un musée, des écoles, des banques, la résidence du Gouvernement, un tribunal, une station météorologique, et même un journal local. La population est composée des représentants des races les plus hétérogènes. A côté des Européens qui ne forment que la minorité, on trouve le Chinois, petit commerçant ou maraîcher; le Japonais, pêcheur de perles ou marchand de bibelots; le Shingalais à la longue

chevelure d'un noir de jais, vendeur de nacre et de bijoux; le Malais, le Javanais, l'Indien de Bombay et de Calcutta, serviteur ou batelier; enfin, sur la flottille des bateaux employés à la pêche des nacres de perle, des tortues et du tripang : le nègre de Zanzibar et de Mozambique, bien membré et du plus beau noir; le nègre de Bourbon, parlant français; des noirs des États-Unis se disant Yankees, des Brésiliens, des Chiliens, des Péruviens, et, en plus grand nombre, des Manillois catholiques, dont quelques-uns sont mariés à des Chrétiennes de l'orphelinat de Hong-Kong ou à des Portugaises de Goa. Ces Philippins, parlant l'espagnol, forment le noyau de la Mission catholique.



UMÉ ZIALA, CHEF DE VANUAMAI (TOKAO)

La première maison des missionnaires, construite en 1885, servit tout d'abord de chapelle et de Résidence. Depuis, une église a été bâtie, des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont le couvent domine la ville et la rade, reçoivent des pensionnaires européennes et donnent l'instruction à un grand nombre d'enfants catholiques et protestants de toutes les races.

Thursday Island n'est pour ainsi dire qu'à l'entrée de la Nouvelle-Guinée. C'est le point d'attache des Missions de la grande île. Il s'agissait de pénétrer au cœur de cet immense pays.

La Nouvelle-Guinée, ou Papouasie, s'étend au nord de l'Australie dont elle est séparée par le détroit de Torrès. C'est la plus grande île du globe. Elle a, en effet, 800000 kilomètres carrés de superficie, tandis que Bornéo n'en a que 749000, Madagascar 600000, et Sumatra 440000. Comprise entre le 0° 15′ et le 10° 40′ de latitude

Sud, le 131° et le 151° de longitude Est (méridien de Greenwich), elle atteint une longueur de 2400 kilomètres (la distance de Paris à Saint-Pétersbourg, ou encore des côtes d'Espagne à la Crète), sa plus grande largeur ne dépassant pas 700 kilomètres.

Reine par l'étendue, elle l'est plus encore par sa situation, au cœur même de ces archipels qui, au sud-est de l'Asie continentale, prolongent dans les lointains du Pacifique une seconde Asie. Elle compte dans son cortège quelques-unes des plus belles îles du globe : les Moluques, Béroe, Amboyne, Ceram dans le Nord-Ouest; et, vers le Sud-Est, les d'Entrecasteaux et les Louisiades.


FEMME DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Sans histoire dans le passé, elle n'a d'autres dates ni d'autres noms illustres à fournir, que la date des explorations qui l'ont révélée au monde et les noms de ses grands découvreurs, le Portugais Jorge de Ménesès (1524-1530), les Espagnols Ortiz de Retes et Saavedra (1528-1545). Depuis lors, les explorateurs se sont succédé, déterminant peu à peu les contours de ses rivages, l'orientation de ses montagnes et le cours de ses fleuves. Les noms de d'Urville et de l'*Astrolabe*, semés le long de ses côtes, disent assez que la France sut, ici comme ailleurs, cueillir de nobles palmes. Mais, quelle que soit l'obscurité de son passé et l'insignifiance de son présent, la Nouvelle-Guinée a devant elle un grand avenir. Ce n'est pas sans dessein que Dieu l'a placée au croisement de deux grandes routes du globe : l'une qui, tôt ou tard, s'ouvrira de l'isthme

de Panama vers l'Inde et l'Europe, à travers l'Océanie; l'autre, déjà en partie frayée, de l'Australie vers le Japon et les ports russes de l'Extrême-Orient.

La Nouvelle-Guinée se trouve partagée entre trois dominations. La Hollande revendique, plutôt qu'elle n'occupe, toute la partie occidentale jusqu'au 141° de longitude Est; l'Allemagne a pour elle une large bande de la partie Nord, du 141° au 148°; l'Angleterre étend son sceptre sur le vaste bassin du Fly et sur la longue presqu'île qui descend vers le Sud-Est.

Bien que proche voisine de la Nouvelle-Hollande, et placée au nord du détroit de Torrès comme une annexe du continent austral, la Nouvelle-Guinée a pourtant sa physionomie propre, et garde, en face de l'Australie, une originalité des plus marquées. L'Australie, comme un énorme banc de sable surgi par accident des profondeurs de la mer, donne par son relief indécis, par le contour informe de ses rivages, l'impression d'une ébauche de continent. Cette impression est d'ailleurs justifiée par une étude plus attentive du pays : les montagnes les plus audacieuses, celles qui portent le nom sonore d'Alpes australiennes, ne réussissent pas à atteindre 3000 mètres. Les fleuves s'en vont à l'aventure à travers les sables, et quelques-uns, ne trouvant pas le chemin de la mer, terminent brusquement leur course et s'ensevelissent dans les sables. La Nouvelle-Guinée, au contraire, — un regard jeté sur la carte le démontre suffisamment, — est vigoureusement sculptée dans son ensemble, et, dans plusieurs de ses détails, finement ciselée. Elle se laisse largement pénétrer par la mer dans ses beaux golfes du Geelvink et des Papous, et, en retour, elle projette au loin dans les flots de superbes presqu'îles et de hardis promontoires. La péninsule du Sud-Est rappelle l'Italie, et, à l'extrémité opposée, la double presqu'île d'Onin et de Beraü, découpée comme un pampre de vigne sur la mer qui l'enveloppe, éveille l'image de l'antique Péloponnèse : mêmes nervures dessinées par les chaînes de montagnes, mêmes échancrures pro-

fondes où la mer vient s'abriter dans le golfe de Maccluer, tout semblable à celui de Corinthe, et même étrange succession de lacs intérieurs où se prolonge la baie d'Argouni.

Par ses montagnes et ses fleuves, la Nouvelle-Guinée se place d'emblée à la première place. Où est l'île dans le monde entier qui, sous les ardeurs du soleil équatorial, ait la gloire de dresser des cimes éternellement blanches ? Et à quelle autre terre a-t-il été donné de réunir, en un même paysage, ces trois magnificences qui, partout ailleurs, se cherchent sans se rencontrer : l'Océan, la forêt vierge des tropiques, la candeur immaculée des neiges alpestres? Dans la Nouvelle-Guinée hollandaise, la chaîne des monts Charles-Louis, — les montagnes de neige des anciens navigateurs, — et, dans la partie allemande, le groupe des monts Bismarck montrent de loin, aux marins voguant sur le Pacifique, des sommets de plus de 5000 mètres, où le ciel des hauteurs a déposé le bandeau sacré des neiges sans tache, blanches apparitions que les nuages découvrent par instants, mirages aériens d'une Suisse invraisemblable. La partie anglaise, où la Mission se trouve établie, sans prétendre à de pareils tableaux, a pour elle le vaste système de l'Owen-Stanley, dont les deux cimes principales, l'Albert-Édouard et le Mont Victoria, dépassent 4000 mètres.

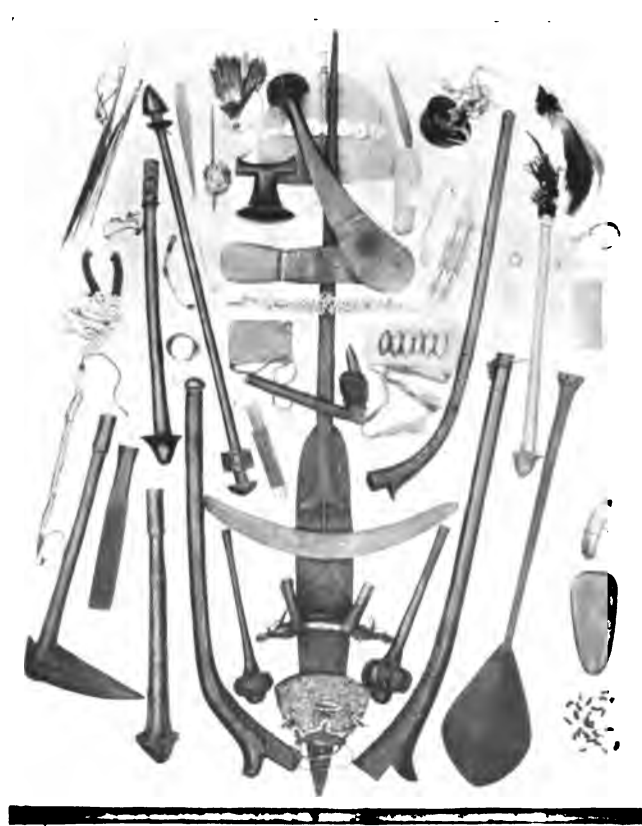


CASES INDIGÈNES DE RIVORI

Sur toutes ces montagnes, la forêt vierge étend son rideau impé-

nétrable jusqu'à une altitude de 3500 à 4000 mètres, donnant à la Nouvelle-Guinée cet aspect de terre sombre et inaccessible, qui inspire aux voyageurs une admiration mêlée d'effroi.

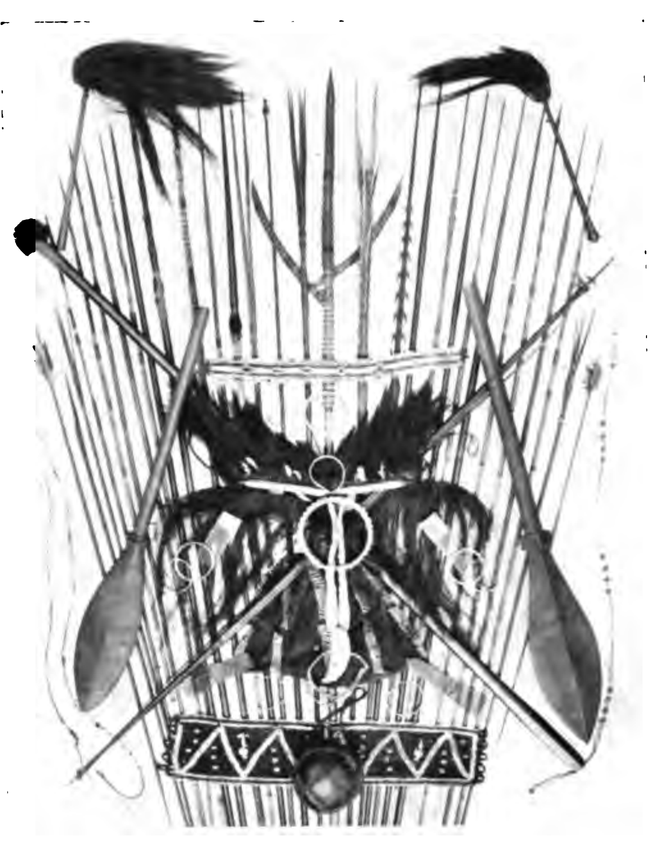
Les fleuves, rivières et torrents, courent et bondissent ici dans toutes les directions. Les montagnes de neige donnent naissance aux deux artères principales de la Papouasie : l'Anbernoh et le Fly. L'Anbernoh, encore inexplorée, descend à travers les solitudes de la Nouvelle-Guinée hollandaise et se jette à la mer par un vaste delta, près de la pointe d'Urville. Découvert au XVI[e] siècle par les marins espagnols, il reçut d'eux le nom de Rio de Saint-Augustin, qu'il est juste sans doute de ne pas laisser dans l'oubli. Le Fly, exploré d'abord par Albertis, et que Sir William Mac Gregor a pu remonter jusqu'à 800 kilomètres de son embouchure, reçoit, par ses affluents, les eaux des chaînes centrales de la grande île, entre autres celles des monts Victor-Emmanuel, et verse ses eaux dans le golfe des Papous.



ARMES ET USTENSILES INDIGÈNES
(Cliché de la Société de Géographie).

Viennent ensuite, comme importance, la Kaiserin-Augusta River, le plus beau fleuve de la colonie allemande, dont le cours, parallèle à la côte Nord, peut

porter des navires d'un fort tonnage jusqu'à plus de 400 kilomètres de la mer; puis, parmi les tributaires du golfe des Papous, le Pourari, autrement désigné sous le nom de Queen's Jubilee River, qui descend des montagnes de la Nouvelle-Guinée allemande et se jette dans la mer près des villages de Maipoua, après avoir formé un delta de 400 à 500 milles carrés: il est navigable sur un parcours d'au moins 200 kilomètres; ensuite, inclinant vers le sud-est, les rivières Bailala (130 kilomètres de cours navigable), Tanri et Lakékamou (environ 90 kilomètres), la première, bordée de fertiles et gracieuses collines, les deux autres glissant à l'ombre des sagoutiers qui se pressent en forêts sur leurs rives.



ARMES ET USTENSILES INDIGÈNES
(Cliché de la Société de Géographie).

A la hauteur du mont Yoube, la ligne des montagnes se rapproche de la côte, et, dès lors, les rivières Biarou, Arabourc ou Saint-Joseph, et l'Arva ne permettent pas aux embarcations de remonter vers l'intérieur au delà de 50 ou 60 kilomètres. Les grandes rivières de la côte Nord-Est, le Mousa, le Koumousi, le Mambare et l'Ikore, bien que très abondantes, prennent trop souvent, à travers les rapides,

une allure de torrent, et ne permettent qu'une navigation pleine de difficultés et de périls.

Avec un modelé si différent de celui de l'Australie, et sous la triple influence de ses hautes montagnes, de ses rivières et de ses forêts, on conçoit que le climat de la Nouvelle-Guinée tranche singulièrement avec celui des pâturages et des vastes déserts du continent austral. D'autant plus que l'Équateur fait sentir son voisinage par la brûlante température de son été sans déclin. Humidité et chaleur caractérisent suffisamment le climat de ce beau pays et en indiquent d'avance l'état sanitaire, qui, pour l'Européen non encore acclimaté, se résume en un mot qu'il importe de bien savoir : la fièvre!

Il ne faut pourtant rien exagérer. Au témoignage de ceux qui ont vécu dans d'autres colonies de la zone tropicale, à la Guyane, par exemple, ou au Sénégal, le climat de la Nouvelle-Guinée est relativement supportable. La température dépasse rarement 38 ou 40° centigrades, même par les journées les plus chaudes. Il est vrai qu'elle descend rarement au-dessous de 30°. De plus, les vents réguliers du Sud-Est et du Nord-Ouest apportent dans l'atmosphère surchauffée de la plaine la vie fraîche et inépuisable de l'Océan.

La baie de Hall Sound figure une anse à peine perceptible dans les sinuosités capricieuses de la côte sud-est de la Papouasie. L'île Yoube (Rabao) qui, depuis les anciens jours, stationne dans ses eaux comme un navire à l'ancre, vit, un soir, — c'était le 1er juillet 1885, — aborder sur ses rives un jeune voyageur fatigué, dont l'allure annonçait autre chose qu'un explorateur ou un marchand. Cet homme était le P. Verjus, le premier prêtre catholique qui eût foulé la terre papoue. Sa prise de possession, écrite d'une main tremblante, sonne comme un bulletin de victoire : « Vive le divin Cœur de Jésus! Comme autrefois d'Albertis, le fameux explorateur de la Nouvelle-Guinée, notre petite Société peut s'écrier : Je suis enfin en Nouvelle-Guinée, et, avec la grâce de Dieu, j'y resterai. »

Ce n'était pas sans avoir vaincu bien des obstacles qu'il y était

arrivé. Longtemps il avait cherché un voilier pour le transporter depuis Thursday Island. Mais inutilement, les capitaines ayant reçu d'un agent subalterne l'ordre de ne pas prendre à leur bord de missionnaire catholique. Après plusieurs semaines d'attente, un Américain, depuis 20 ans pêcheur dans ces parages, mit enfin un petit lougre à sa disposition. Le bateau n'avait que 8 mètres de long sur 3 de large, la mer pendant presque toute la traversée était démontée, et le voyage fut des plus périlleux. On arriva cependant. Une cabane en branchages couverte d'herbes fut élevée dans l'île Youle, et le 4 juillet, jour de saint Irénée, martyr, le P. Verjus eut l'immense bonheur de célébrer la première messe dite en Nouvelle-Guinée.

De l'île Youle où avaient abordé les premiers missionnaires, la vue s'étend au delà de la baie sur une des plus belles parties de la Nouvelle-Guinée. On aperçoit d'abord le mont Youle (ou Kobio), dont le noble profil alpestre captive le regard; plus loin et plus haut, dans le Nord-Est, une vaste courbe aux tons d'argent s'arrondissant dans le ciel comme l'orbe d'un bouclier antique, c'est Oumi Manaia, la grande cime mystérieuse à laquelle, longtemps après, les missionnaires donnèrent le nom glorieux de Mont Sainte-Marie. C'est de là que vient le Saint-Joseph.

Au premier plan la croupe sauvage du Bobéléva plonge son cou de monstre dans la vallée où roule cette rivière, et présente une large dépression qui promet un accès facile dans la région des montagnes. Mais ce n'est qu'une promesse, le vrai chemin étant ailleurs. Les dernières ramifications du système de l'Owen-Stanley succèdent immédiatement; ce sont les crêtes de Diené, Boué, Kébéa, qui portent les villages d'Ouni-Ouni, dominées au loin par le massif de l'Albert-Édouard; puis, terminant, vers la mer, la haute muraille de l'Owen-Stanley, le Mont Victoria (à 100 mètres) dont le triple sommet s'empourpre chaque matin dans la gloire du soleil levant. Au pied des monts, la superbe plaine de Mékéo, dont le Saint-Joseph est le nourricier. Sur ce sol fécond, la forêt vierge étend son lourd

manteau d'un vert intense, déchiré çà et là par de vastes clairières où ondoient les hautes herbes, le tout égayé par les bouquets de cocotiers penchés sur les villages, et par la verdure tendre des jardins indigènes. De gracieuses collines ondulent en chaînes parallèles jusqu'à la hauteur de Kivori, où elles se ramifient dans la direction du Nord et du Nord-Ouest, les unes s'abaissant graduellement vers Raourana et Inovacira, les autres gagnant sur la mer à la pointe du cap Possession, et, de là, se prolongeant en falaises jusqu'à Iokéa. Le point culminant de cette barrière est le pic de Kaliko, ou Wedge Hill sur les cartes anglaises, reconnaissable au loin en mer, et qui domine d'un côté la grande houle du golfe des Papous, de l'autre les solitudes mortes de l'étang d'Inapi, vaste foyer de fièvre que traversent comme un courant de vie les eaux joyeuses et froides de la rivière Maàkounga. Celle-ci se hâte vers Biarou (Combes River, de la carte anglaise), le fleuve côtier qui descend du mont Youle et dont le cours profond offre une autre route vers les tribus de l'intérieur. Aux collines de Béréina répondent à l'est de Youle les collines de Pokao et de Nara; et, par delà Kaiaou, la rivière Aroa, descendant de l'Owen-Stanley, fait pendant au Biarou; par elle, libre accès est ouvert aux riches et splendides campagnes de Kapatsi.

Les premiers temps de la Mission furent employés principalement aux soins de l'installation et à l'étude de la langue. Cependant, dès son arrivée, le P. Verjus s'était adonné au soin des malades, qui accouraient en foule, les uns couverts de larges plaies, malpropres et mal soignées; d'autres ayant « le feu dans le corps, » — c'est ainsi qu'ils nomment la fièvre —; d'autres enfin toussant de manière déchirante. A chacun, et avec, à défaut de langage, « force gestes pour explication », le missionnaire donnait un remède. C'est principalement à la guérison des plaies qu'il s'appliqua. Dans ce climat brûlant le sang se corrompt vite; une égratignure négligée et non couverte s'envenime et produit l'inflammation de tout un membre. Des lavages à l'eau fraîche et à l'eau phéniquée les guérissaient.

Avec les premiers travaux, toujours très pénibles, vinrent les fièvres, et plus tard la disette. On n'avait apporté de provisions que pour un mois, comptant sur le retour prochain du petit voilier. Un mois s'écoula et le navire ne revint pas. Il fallut se contenter du régime des sauvages, de bananes et de patates douces. Bientôt même



MAISON PROVISOIRE DES MISSIONNAIRES DE WAIMA

on ne put pas compter sur ces aliments, n'ayant plus d'objets d'échange, et les bananes elles-mêmes se firent rares. Sur ces entrefaites, le gouverneur de la Nouvelle-Guinée anglaise, le général Seratchley, cédant à la pression exercée sur lui par les missionnaires protestants, envoya l'ordre aux missionnaires catholiques d'abandonner leur station de Youle qui se trouvait, disait-il, dans la sphère d'influence protestante, et de se retirer soit dans la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée, soit dans l'archipel de la Louisiane. Le P. Verjus partit pour Thursday Island, afin d'aller prendre les ordres du Provicaire de la Mission, le R. P. Navarre. Mais bientôt le gouverneur

anglais fut changé. On profita du bon vouloir de son successeur, Sir John Douglas, pour rentrer dans la station de Youle, et le P. Navarre vint bientôt lui-même prendre la direction de la Mission.

Ce fut vers cette époque que le P. Couppé et le P. Verjus, pendant leurs voyages d'exploration dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, découvrirent un fleuve, inconnu jusqu'alors, qu'ils nommèrent le Saint-Joseph. Ensemble ils purent étendre leurs courses apostoliques aux trois tribus de Roro, Mékéo, et Pokao et les préparer à la venue des missionnaires.

Ces trois tribus, bien que très rapprochées, diffèrent cependant de langues et de coutumes.

Roro égrène ses villages au bord de la mer et le long des lagunes qui s'y déversent. Ses hommes vivent des flots autant que de la terre, celle-ci étant pierreuse et trop souvent aride. La pêche les rassemble périodiquement en grandes troupes, aux bouches de l'Éthel ou du Saint-Joseph, où le poisson abonde. Ce poisson, soigneusement fumé, est, aux jours de marché, échangé contre les superbes taros et les énormes patates que les femmes de Mékéo apportent plein leurs filets. Gens de mer, gens d'aventures et de trafic, les hommes de Roro émigrent vers les tribus de la côte, au Nord-Ouest et au Sud-Est, selon les vents et les saisons. A l'automne (octobre-novembre), qui est le printemps papouasien, c'est le voyage à Motou-Motou, à la recherche du sagou qui croît en forêts inépuisables, au bord des grandes rivières. On y échange les poteries de Ciria (Youle Island) contre les ballots de sagou qui s'entassent au fond de la *rébé* (quadruple, sextuple pirogue). En mars ou en avril, après les grandes pluies, c'est la visite annuelle, dans les parages de Port-Moresby, chez les gens de Aourama et de Mokou, sans rivaux dans l'art de monter un collier de menues coquilles (*mobio*) et de polir un bracelet (*ohéa*). Ces diverses migrations, favorisées par le changement des moussons, s'accomplissent au murmure d'une mélopée somnolente qui rend assez bien la monotonie mélancolique de la vie

canaque. Et toutefois, en dépit de cette vie instinctive et presque végétative, que la nature leur a faite, les gens de Roro ne manquent pas d'esprit. Leur langue mérite d'être tenue pour classique, en regard des dialectes voisins. Elle sonne nette et distincte, sans effort ni contraction; elle est aisée dans la causerie et ne répugne pas aux effets oratoires, colorée et musicale, comme il convient sous ces grands soleils, prodiguant les *o* et les *a* comme ferait la langue italienne ou espagnole.



LES FF. GEORGES, LOUIS HÉRAULT ET LOUIS ANTOINE TRANSPORTANT LES BAGAGES DE LA MISSION

Mékéo, en possession de la vallée du Saint-Joseph, a pour lui la richesse de la terre et le gibier de forêts. Les légumes plantureux s'entassent dans ses greniers, et, à l'approche des *tazous* (festins indigènes), ses claies de bambous fléchissent sous le poids des sangliers et des casoars. C'est le paysan solidement établi, abondamment nourri, et que l'ardeur du sang entraîne aux grandes chasses, le temps des grandes guerres étant passé. Cette robuste souche porte deux grandes branches, Veè et Biofa : Veè la tribu vaincue aux villages dévastés; Biofa, féconde et habile, qui sut se ménager l'appui des guerriers de la mer (Lokoou et Motou-Motou), pour écraser sa rivale. Sa langue est rude et fortement gutturale.

Pokao vit un peu à l'écart dans la région qui s'étend à l'est de Youle. C'est la terre des eucalyptus et des kanguroos, le pays des montagnettes aux bois légers et aux vertes pelouses, où les brises plus fraîches se chargent du parfum des aromates sauvages, où le missionnaire malade trouve, au sein d'un paysage reposant, la salu-

brité et la gaieté. La langue ici diffère encore; elle est suave et fluide, et semble vouloir être murmurée à voix basse; c'est la langue des gens paisibles, réfléchis, qui aiment à se recueillir et à vivre dans l'intimité. Et c'est bien là le caractère de cette peuplade, qui a horreur du bruit et des querelles.

Tandis que les missionnaires agrandissaient, par de courageuses expéditions, leur champ d'apostolat, le R. P. Navarre, nommé Vicaire apostolique de la Mission naissante de Nouvelle-Guinée, était sacré, le 30 novembre 1887, en la fête de Saint-André, son patron, dans l'église paroissiale d'Issoudun. Quand, à la fin de la cérémonie, le nouveau prélat s'en alla droit vers le T. R. P. Chevalier, fondateur de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, à genoux près de l'autel, et lui donna tout ému sa première bénédiction, le T. R. P. Chevalier se rappela peut-être qu'à pareil jour, il y avait 33 ans, il faisait à Issoudun une neuvaine préparatoire à la solennité de l'Immaculée-Conception et demandait au Cœur de Notre-Seigneur, par l'entremise de Notre-Dame, la grâce de fonder un institut de Missionnaires.

La première Mission de Youle entrait en pleine ère de prospérité. Les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun, récemment arrivées, furent du plus grand secours, car elles parvinrent peu à peu à former parmi les sauvages des familles vraiment chrétiennes. Ce furent elles aussi qui s'occupèrent de l'instruction des jeunes filles et qui prirent soin des églises et des chapelles, en dépit des fièvres et des maladies qui les épargnèrent moins encore que les missionnaires. Enfin, on fonda des stations dans l'intérieur, à Mohou, à Pinoupaka, à Abiara et à Béréina.

Le P. Verjus, l'âme et la vie de la Mission, fut nommé évêque titulaire de Limyre, le 22 septembre 1889, et sacré à Port-Léon, en Nouvelle-Guinée, par Mgr Navarre, auquel il fut adjoint ensuite comme coadjuteur. A partir de ce moment, il se multiplie encore davantage pour la conversion de ses chers sauvages. Il établit les nouvelles stations de Rapa, de Babiko, de Bioto, de Bahara, d'Inaoum

et de Jésou-Baiboua. Tant de travaux l'avaient épuisé et, le 13 novembre 1892, au cours de son voyage *ad limina*, il rendit sa grande âme à Dieu à Olleggio (Italie) où il était né et avait été baptisé 32 ans auparavant.

Ame d'élite, il n'avait qu'un désir : souffrir et se sacrifier pour sa chère Mission, et ses mortifications étaient effrayantes. Dans un acte



ÉTABLISSEMENT DES MISSIONNAIRES DE WAIMA. — MAISON DES SŒURS

de consécration au Sacré-Cœur qu'il avait écrit avec son sang, nous lisons : « Mon Bon et unique Bien-Aimé Jésus, aujourd'hui 17 octobre 1891, fête de l'aimante et première victime de votre Divin Cœur, je viens, par les mains très pures de ma Bonne Mère, m'offrir à votre justice et miséricorde pour être votre victime, vous priant et vous conjurant de me purifier, sanctifier et immoler entièrement pour payer les dettes de ces pauvres âmes, obtenir leur grâce et leur conversion. Je sais, ô mon Dieu, que vous pouvez me prendre sur parole, et me faire endurer toutes les rigueurs de votre justice. Je consens, ô mon Dieu! je le souhaite!... je le veux!... je vous le

demande ardemment!... Il faut, ô mon Jésus, que vous soyez connu et aimé de tout ce peuple. Il faut que ces âmes soient sauvées!... Il faut que votre sang les lave, les purifie et les sauve! et si, pour cela, ô mon Jésus Bien-Aimé, il faut du sang, des tourments! une Passion! une flagellation! un crucifiement! un chemin de Croix vivant! ô Bon Jésus, je vous en conjure, acceptez-moi. Voici tout ce que j'ai, tout ce qu'il me reste encore!... mon sang... mon corps tout entier!... mon cœur, mon âme, tout moi-même. Crucifiez-moi, ô mon Jésus.... Brisez-moi!... Et triomphez sur mes ruines!...

« O ma Bonne Mère, j'ose me placer sur votre cœur de Mère comme un encensoir. Brûlez, consumez tout en moi et faites que notre Jésus accepte ma pauvre offrande et qu'il envoie une grâce irrésistible à ces chères âmes que je veux lui porter. »

Il y a dans cette consécration des mots que l'héroïque pénitent traduisait en actes dans sa vie. Il parlait de flagellation, de crucifiement, de chemin de croix vivant : il prenait au pied de la lettre de la passion du Sauveur et il la reproduisait, toute vive et autant qu'il le pouvait, tout entière dans sa chair; c'était là pour lui le secret du véritable apostolat et la cause sans doute des conversions nombreuses qui surgirent de tous côtés après sa mort.

Neuf années se sont écoulées depuis cette mort; un nouveau coadjuteur, Mgr Alain de Boismenu, sacré à Montmartre le 18 mars 1900, est venu le remplacer auprès de Mgr Navarre, et les Stations se sont étendues et multipliées en Nouvelle-Guinée. On y en compte actuellement 25, fondées depuis 1889 jusqu'en 1900, — dont l'une, celle de Madiou-Dinawa, dans le district d'Ouni-Ouni, est en pleine région de montagnes, à 200 kilomètres ou 7 à 8 jours de marche de Youle Island, à laquelle la relie un long sentier tracé et nivelé par les Pères. Elles sont desservies par 2 évêques, une vingtaine de prêtres, 14 Frères, 78 Sœurs et un certain nombre de catéchistes. Elles possèdent 16 églises, 6 chapelles, 29 écoles avec près de 1100 enfants, et environ 3000 Catholiques.

LES ILES GILBERT ET LES ILES ELLICE

La Mission de Micronésie, détachée du Vicariat de la Mélanésie, fut, à partir de l'année 1888, administrée par le R. P. Bontemps. En 1897, le Saint-Siège en forma le nouveau Vicariat apostolique des îles Gilbert et des îles Ellice, et Mgr Leray, successeur du P. Bontemps, en fut nommé le premier Vicaire apostolique, le 26 juin 1898.

Deux groupes d'îles, celui des Gilbert et des Ellice, comprenant 24 îles principales, forment ce Vicariat apostolique. Elles sont comprises entre le 170e degré et le 178e de longitude Est de Paris, s'étendant en longues traînées obliques du 3°10′ de latitude Nord au 8°45′ de latitude Sud, dans le sens du Nord-Ouest au Sud-Est. Disséminés sur une ligne d'environ 500 lieues de longueur, ces atolls renferment une population d'à peu près 44 000 habitants, sur une surface habitable de 464 kilomètres, à peu près 95 habitants par kilomètre. Ce sont les plus peuplées de l'Océanie. Mais à quelles énormes distances se trouvent-elles les unes des autres? Si nous appliquons la carte des îles Gilbert et Ellice sur une carte de l'Europe à la même échelle, l'île de Makin, la plus au Nord, viendra se placer près de Pétersborough, à la hauteur de Birmingham; Apaiang près de Londres, Apamama à Dieppe, Nonouti à Paris, Tapitouéa près d'Auxerre, Onotoa dans la Côte-d'Or, et Arorai près de Fribourg en Suisse. En descendant toujours vers le Sud, Nanoméa, la première île des Ellice, correspond au départe-



MISSIONNAIRES EN ROUTE

ment du Var, Noukoufétaou à Ajaccio en Corse, enfin Noukoulailai, la dernière vers le Sud, vient se placer en face de la côte Est de la Sardaigne, près du cap Monte Santo.

Leur formation est étrange. Elles sont l'affleurement de murailles immenses s'élevant presque perpendiculairement du fond de l'Océan sur un socle commun, sans doute d'origine volcanique, d'environ 1850 mètres de profondeur, et elles ne dépassent généralement le niveau de la mer que d'un ou deux mètres, si ce n'est sur quelques plages où le vent a plissé les sables en dunes mouvantes. Seules, les crêtes des écueils se dessinent à la surface; parfois des îlots, formés de débris amoncelés par les vents et la mer, émergent de quelques pieds. Comment se sont formés ces atolls? Sont-ils le résultat du soulèvement d'un vaste continent sous-marin découvrant ses crêtes envahies par les madrépores? Ne faut-il voir, dans ces coraux qui s'effritent, que les derniers vestiges d'un monde s'affaissant graduellement en livrant ses derniers plateaux au travail incessant des polypiers, qui les disputent aux assauts furieux de la vague envahissante? On ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, toute cette masse, à plusieurs centaines de pieds de profondeur, a été constituée par l'énergie, l'activité et la décomposition d'êtres vivants qui y ont vécu et grandi, durant un nombre incalculable d'années, vastes bancs de travailleurs infatigables dont la vie a édifié ces assises de corail mort.

Parmi ces îles, il en est que les alluvions marines ont unies en une terre continue, sans brèches ni lagunes; mais la plupart présentent une ceinture extérieure d'îlots et de récifs, et un lagon central, offrant un abri aux barques et aux navires de faible tonnage. Ce genre de formation a même valu à l'archipel des Ellices d'être appelé Iles des Lagons. L'atoll a toutes les formes. Il y en a d'allongés en bandes très étroites; il y a des fers à cheval, des triangles, des carrés; il y a des anneaux, des grands cercles formés d'une série d'anneaux, tantôt parfaits, tantôt ébréchés, avec des îlots placés comme des phares sur les points rompus par un chenal ou un passage. Certains atolls

ne découvrent qu'à marée basse, d'autres affleurent encore à marée pleine; beaucoup sont couverts d'îlots verdoyants, dont quelques-uns ne paraissent que pour un temps et sont détruits ensuite.

La faune de ces îles est presque nulle et la flore ne comprend que quelques espèces, au milieu desquelles abondent les cocotiers. Perdus au milieu de l'Océan, entourés d'un grand désert d'eau pro-



LES SOEURS D'ONAWAIA

fonde, ces atolls étaient, au premier jour, dépourvus de tout être animé. Peu à peu des germes de vie et des semences y furent transportés par les vents ou par les flots, par les débris et les graines jetés sur le sable par les courants, par les canots des naturels, embarquant des colonies d'insectes, de fourmis, de scorpions, de forficules, de lézards, qui se sont propagés rapidement sur ces terrains semblables à celui de leur origine.

Leur population fait partie de la grande famille polynésienne, que l'on retrouve dans toutes les îles du Pacifique. Idolâtres depuis

bien des générations, ils commencèrent, il y a quelques années, à se convertir au Protestantisme. Avant l'arrivée des Européens, ils avaient une idée confuse de la Divinité, croyaient à une vie future et appelaient Dieu d'un nom commun à beaucoup de langues polynésiennes : *Té Atoua.* Ils étaient convaincus de l'existence d'esprits mauvais auxquels ils attribuaient les malheurs qui les atteignaient. Quelques grosses pierres en certains lieux, quelques arbres ailleurs, personnifiaient pour eux ces génies. On leur offrait des présents pour se les rendre propices et éviter des maux que l'on redoutait de leur part. Chacune de ces divinités avait un nom. La principale se nommait Wanigain ou Tabou Ariki, et résidait dans une pierre sacrée.

« L'Océanie est protestante, » écrivait un jour le P. Bontemps. Le Protestantisme a pris, en effet, en Océanie, une avance de plusieurs années sur le Catholicisme. En 1857, arrivait aux îles Gilbert le premier missionnaire américain, le Rév. Hiram Bingham, envoyé par le Directoire des Missions Méthodistes de Hawaii. Il se fixa d'abord à Apteng; puis, accompagné des catéchistes hawaiiens, il parcourut successivement, pendant 7 années, les différentes îles de l'archipel. En 1871, le Rév. J. S. Whitmee, de la Société des Missionnaires de Londres, visita les îles Ellice et les Gilbert, où il établit un certain nombre de *teachers* protestants, originaires des îles Samoa. Depuis, ces îles n'ont cessé d'être sillonnées par des ministres protestants de toutes croyances. Les moyens humains de réussite ne leur font point défaut : outre des prédicants indigènes dans presque tous les villages, ils ont, à leur disposition, plusieurs navires parcourant sans cesse ces parages et pourvoyant à tous leurs besoins. Cependant le succès est loin, jusqu'à présent, d'être en rapport avec les dépenses faites.

Par un admirable dessein de la Providence, dans cet archipel des Gilbert déjà parcouru par les ministres protestants, des chrétientés catholiques se formèrent, sans le secours d'aucun missionnaire. Quelques indigènes transportés comme travailleurs à Samoa, à



INAWI. — QUELQUES ÉLÈVES DES SOEURS

Tahiti et à Honoloulou, y avaient reçu les premiers éléments de la religion catholique, et en avaient rapporté des catéchismes traduits dans leur langue par des missionnaires de Tahiti et de Honoloulou. A leur retour dans les îles Gilbert, ils devinrent apôtres, et, groupant leurs compatriotes, qu'ils avaient instruits et baptisés, ils formèrent des chrétientés, bâtirent des églises, attendant en paix l'arrivée de Dieu. Dans l'île de Nonouti, il y avait ainsi plus de 700 Catholiques. Ce fut dans cette île de 15 lieues de longueur, renfermant 9 districts et 95 villages habités, que débarquèrent, le 10 mai 1888, jour de l'Ascension, les premiers missionnaires, le P. Bontemps, le P. Leray, et un Frère coadjuteur.

A peine arrivés, les missionnaires se mirent immédiatement au travail, et entreprirent, pendant un an, de nombreux voyages à l'intérieur, dans le but de connaître les habitants, de les catéchiser et de les préparer au baptême. Le fruit de ces efforts fut, outre l'installation de la Mission, le baptême de plus de 1600 indigènes.

Après Nonouti, Tapitouéa, formée de 52 îlots, fut évangélisée de la même manière. En moins de quelques semaines, 3600 païens ou hérétiques se firent inscrire, et 800 reçurent le baptême des mains du P. Bontemps.

Cependant les souffrances, les privations, les persécutions et les entraves suscitées par les Protestants ne manquèrent pas au zélé missionnaire. Plusieurs fois sa vie fut en danger. Rien cependant ne put arrêter son zèle : les îles d'Aranouka, Apamama, Maiana, Tarava, Makin, furent tour à tour parcourues au prix de grandes fatigues. Les ressources lui manquaient.

Il alla en chercher en France. A peine revenu, il voulut parcourir toutes les îles de l'archipel. Il se hâtait comme s'il avait pressenti sa fin prochaine. Il ne se sentait point affaibli, son séjour en Europe lui avait donné de nouvelles forces, et cependant une maladie, que l'on prit d'abord pour une de ces indispositions passagères si fréquentes en mission, présenta bientôt des caractères alarmants, et mina sourdement, pendant plusieurs mois, sa santé robuste. Assez rapidement il comprit la gravité de son état : « Mes chers amis, disait-il, sept ou huit semaines avant sa mort, j'ai un pressentiment que nous nous quitterons bientôt; je sens que tout mon corps est ruiné; c'est bien probablement ma dernière maladie. » Il ne se trompait pas. Le 21 novembre, il recevait le Saint Viatique en présence de ses chers convertis, et, le 24, il s'éteignait doucement, entouré de ses frères dans l'apostolat.

Et maintenant, il repose en cette terre qu'il a conquise à Jésus et à Marie, comme un moissonneur dans le sillon, au milieu des gerbes amoncelées. Il repose auprès de cette église qu'il a édifiée, et quand, le soir, les derniers rayons du soleil couchant glissent sur les flots empourprés, l'ombre du sanctuaire s'étend jusqu'à lui, comme un manteau. Il repose dans la paix du Christ, enseveli dans le corail blanc, à quelques pas de la grève où la vague murmure. Et ceux qui viennent s'agenouiller près de sa tombe, ce sont ses enfants qu'il

avait trouvés naguère assis dans les ténèbres de la mort, et à qui il avait appris à prier et à espérer.

Le P. Bontemps avait emmené avec lui de France des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun. Pour travailler efficacement au salut des hommes, il faut atteindre la plus intime profondeur de leur cœur. Or, la main du missionnaire, comme celle du



INAWI. — ÉCOLE DES GARÇONS

semeur, est parfois rude et durcie par le travail. Il laboure et défriche ces natures sauvages, il sème à grandes volées, souvent sur le roc et au milieu des ronces et des épines. Mais Dieu a placé auprès de lui tout un poème de dévouement dans le cœur virginal de la Sœur missionnaire. C'est elle qui est l'âme de la chrétienté nouvelle. Elle pénètre dans toutes les demeures, connaît toutes les afflictions, console toutes les peines, a des tendresses pour toutes les infortunes. Aujourd'hui elle gourmande les chefs, demain elle mettra la paix dans leur ménage. Elle catéchise les petits, soigne les malades, protège les abandonnés. Elle réunit les femmes et les jeunes filles, et

leur apprend l'ordre, le travail et les menus soins du ménage. Elle leur donne cette douce et humble modestie chrétienne qui pare le front des converties, et cette réserve féminine et cette courageuse honnêteté que la femme païenne ignore complètement.

« Nos enfants, écrit une Sœur de Nonouti, sont devenues sérieuses et ont même beaucoup de piété. Elles font la Sainte Communion les premiers vendredis du mois et sont heureuses de se confesser. Notre Mère Supérieure leur donne des avis spirituels, leur parle de la Sainte Communion, de la Confession, de la manière de bien entendre la Messe. Tout cela leur fait grand bien. Elle leur enseigne aussi la musique. Partout on entend chanter, dans les bois, dans les chemins, dans les maisons. C'est si touchant, d'entendre ces chères petites répéter dans leur langue : « Au Ciel, j'irai la voir un « jour. » J'espère que la Sainte Vierge entend leurs voix.... »

C'est la Sœur missionnaire encore qui dissimule la misère désolante des murs de bois ou de chaume de l'humble chapelle de la Mission. Et quand reviennent, en leur temps, les solennités si touchantes des fêtes liturgiques, avec quelques fleurs, quelques guirlandes de verdure, avec les mille riens dont elle dispose, elle sait donner un air de fête à la pauvreté de l'autel et du tabernacle.

Après la mort du P. Bontemps, la Mission fut érigée en Vicariat apostolique et fut confiée aux soins de son compagnon, le P. Leray, devenu Mgr Leray en 1897.

Ce double événement lui donna une impulsion nouvelle.

Les îles Ellice, que l'on n'avait pu visiter jusque là, furent évangélisées par deux prêtres, et une Station fut établie à Founafouti, le centre de ce groupe.

Cependant, avec la marche ascendante des conversions, l'opposition des Protestants devint plus acharnée. Il n'est point de moyens qu'ils n'emploient, pour empêcher les Catholiques de pratiquer leur religion. Arrivés dans ces parages 35 ans avant nous, ils s'en prévalent, comme d'un droit, pour nous interdire l'entrée des îles dans

lesquelles ils se trouvent établis. Et, comme ils n'en ont pas laissé une seule sans y placer des *teachers*, c'est de l'archipel entier des îles Gilbert qu'ils voudraient nous exclure complètement. Ils disposent de moyens très puissants. Les ministres européens ne dépassent pas le nombre de 20, mais ils ont un personnel indigène très considérable : 73 ministres, 1321 catéchistes et *teachers*, et 2477 instituteurs formés dans des séminaires appropriés à cette destination. Environ 43 300 enfants reçoivent l'instruction dans leurs écoles, et leur bilan officiel accuse, pour l'année 1895, une dépense de 366 100 francs.

Pour résister avec succès à ces forces si grandes, il faudrait environ 150 catéchistes, choisis avec soin et bien formés : 100 aux Gilbert et 50 aux Ellice. Hélas ! les moyens manquent pour les former et les entretenir.

Malgré toutes les oppositions, malgré les difficultés de communications entre ces îles, si éloignées les unes des autres, malgré les vides que la mort est venue creuser dans la petite phalange des missionnaires, le Vicariat apostolique des îles Gilbert et des îles Ellice compte aujourd'hui 1 évêque, 11 Pères, 11 Frères, 9 Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, 51 catéchistes, 10 Stations, 6 églises, 44 chapelles, 67 écoles, et environ 8000 Catholiques.

Ouvrages à consulter. — Le R. P. Bontemps, M. S. C., *Mission de Micronésie. Rapport à la Sacrée Congrégation de la Propagande*, in-8, Issoudun, 1894. — Le P. Fernand Hartzer, M. S. C., *Cinq ans parmi les Sauvages*, 1888 ; *Les Iles Blanches des mers du Sud*, in-8, Paris, 1900. — Le P. Victor Jouet, M. S. C., *La Société des Missionnaires du S. C. dans les Vicariats apostoliques de la Mélanésie et de la Micronésie*, Issoudun, 1897. — Le P. André Julien, M. S. C., *Les Missions de la Nouvelle-Guinée*, Issoudun, 1898. — Le P. Jean Vaudin, M. S. C., *Vie de Mgr Henri Verjus*, Paris, 1899. — Les *Annales de N. D. S. C.*, Issoudun, 1881-1901.

CHAPITRE XIV

MADAGASCAR

LE PAYS ET LES HABITANTS

L'île de Madagascar est située au sud-est de l'Afrique, entre le 11° 57′ 30″ et le 25° 38′ 55″ de lat. Sud, le 41° et le 48° 7′ 20″ de long. Est. Elle a donc près de 1600 kilomètres dans sa plus grande longueur, 430 de largeur moyenne, et 600 000 kilomètres de superficie.

Nombre de petites îles semblent lui faire cortège comme des dames d'honneur autour de leur souveraine : Sainte-Marie à l'Est; Sainte-Lucie et Nosy-Ve au Sud-Est et au Sud-Ouest; Nosy-Be, Nosy-Faly, Nosy-Mitsio, et une foule d'autres moins importantes au Nord-Ouest au Nord-Est.

Ses côtes offrent un développement de 5000 kilomètres. Très échancrées au Nord, et formant une multitude de caps, de presqu'îles, de golfes, de rades, d'abris plus ou moins sûrs, elles n'offrent guère, au sud du 16°, que des rades foraines, intenables d'habitude par les mers agitées de ces parages. A un autre point de vue, elles sont bordées, à l'Est, par des bancs de sable dont les « barres » obstruent l'estuaire des rivières, et l'on n'y voit que quelques bancs de coraux, tandis qu'à l'Ouest ces bancs forment une ligne presque continue, depuis le 24° jusqu'au 16°. Les côtes Sud et Sud-Ouest se composent de hautes dunes ou falaises, presque sans une seule échancrure.

Les deux rivages de l'Est et de l'Ouest sont ordinairement très plats, bas et marécageux. Mais tandis qu'à l'Est la zone basse, dans

laquelle se développe, du 16° 52′ au 22° 25′, ce chapelet si curieux de lagunes dont la jonction formera un admirable canal intérieur, peut varier de quelques mètres à 10, 15 ou 20 kilomètres, à l'Ouest, elle atteint facilement 80, 100, 150 kilomètres.

Vue du large, à l'Est, quand on la longe en paquebot, depuis Diégo-Suarez jusque vers Fort-Dauphin, l'île se présente comme un vaste amphithéâtre recouvert de verdure et de forêts, dont les derniers gradins, qui sont gigantesques, se fondent dans l'horizon.

Cette ligne de forêts constitue « la grande forêt » qui s'étend sur une largeur très irrégulière tout le long de la côte, sur les hauteurs abruptes et accidentées de la première arête faîtière. En deçà, sur la côte et les premiers contreforts, il n'y a guère que des bouquets plus ou moins étendus d'arbres tropicaux, orangers, citronniers, manguier, pandanus, plantes grasses, etc. Au-delà, après une vaste dépression de 500 à 600 kilomètres de long, formée surtout par la plaine du Mangoro, se trouve une seconde arête faîtière, parallèle à la précédente, plus haute qu'elle, et couverte en beaucoup d'endroits d'une seconde forêt moins large et moins épaisse, avec des espèces légères spéciales et de moindre valeur. Ensuite, c'est le plateau central, soit celui du Nord, soit celui de l'Imerina-Betsileo, nu, dépouillé, à l'aspect uniformément rougeâtre, un chaos et un amoncellement de montagnes se pressant les unes contre les autres, sans ordre apparent, pêle-mêle, comme une mer en furie dont les lames énormes se seraient soudainement solidifiées. L'ossature en est de granit, avec, çà et là, des poussées basaltiques très apparentes, comme par exemple, au centre, le massif d'Ankaratra où se trouvent les sommets les plus élevés de l'île, le Tsiafajavona qui a 2690 mètres, l'Ankavitra qui en a 2645, et une foule d'autres. Puis l'on redescend, comme par des échelons successifs, dans la plaine sakalave de l'Ouest, coupée elle aussi de chaînes parallèles à celles du centre et où se trouvent des tamariniers, des baobabs, des lataniers, etc., des lambeaux de forêts épars, et que termine au Sud le plateau Maha-

faly, de 500 à 600 mètres d'altitude, triste, désert, stérile, sans eau, avec une végétation très caractéristique de nopals et autres plantes grasses, rares, épineuses, rabougries.

Un pays aussi montagneux que Madagascar doit être admirablement arrosé. Et il l'est en effet. Chaque vallon a son ruisseau, chaque plaine sa rivière ou son fleuve, sans compter les lagunes de la côte Est et les nombreux petits lacs que l'on rencontre un peu partout. La grande chaîne faîtière divise l'île en deux versants naturels : le versant oriental, de beaucoup le plus étroit et qui, à l'exception du Mangoro et de la Matitatana du Sud, ne renferme guère que des torrents, frais, riants, gracieux, mais d'un faible parcours, et à peine navigables pendant quelques heures ; et le versant occidental qui, au contraire, comprend quelques grands fleuves, par exemple, l'Onilahy, le Tsiribihina et le Betsiboka.

Parmi les lacs, nous citerons surtout le célèbre lac Alaotra, entre le plateau du Nord et celui de l'Imerina-Betsileo, et le lac Itasy, au centre, non loin de Tananarive.

On a parlé beaucoup des marais de Madagascar ; il y en a en effet, et parfois de très étendus, aux environs des lacs, par exemple du lac Alaotra, dont les bords pendant la saison sèche deviennent très marécageux ; aux sources de plusieurs fleuves. Cependant, prise dans son ensemble, l'île n'est pas marécageuse ; elle est trop montueuse pour cela.

Il pleut beaucoup et souvent à Tamatave, plus de 160 jours par an, et pendant toute la durée de l'année ; de même sur presque toute la côte orientale, de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne des extrémités pour se rapprocher du centre. La division classique de l'année, en saison sèche et en saison des pluies, n'existe donc que pour les hauts plateaux, pour le Nord, le Sud, et nullement pour l'Est. Presque partout et presque toute l'année, les pluies sont causées par des orages, de peu de durée ordinairement, mais dont personne ne peut avoir une idée s'il ne les a vus ou s'il ne les a subis.



MADAGASCAR. — DANS LES MARAIS DE LA COTE EST

Parmi toutes les questions que l'on se pose quand il s'agit de Madagascar, une des plus importantes est celle du climat et de la salubrité. On en a dit beaucoup de mal, surtout depuis la dernière campagne. Il importe cependant de réagir contre cette mauvaise réputation, qui est excessive, et je crois qu'on resterait dans le vrai, en s'en tenant aux affirmations suivantes. A part la fièvre et l'anémie, les autres maladies qui existent à Madagascar ne sont ni très nombreuses, ni très dangereuses. En outre, de ces maladies beaucoup ne frappent qu'une catégorie de gens dans des situations déterminées, comme la syphilis, la lèpre, et les diverses maladies de la peau; quelques-unes peuvent sûrement être prévenues, comme la variole. Restent, en définitive, la fièvre et l'anémie, qui en est la suite et que l'on peut, sinon éviter complètement, au moins prévenir souvent et assez facilement guérir, par quelques précautions, l'usage de la quinine préventive, une nourriture saine, une bonne hygiène et une vie très réglée.

Que dire maintenant de la fertilité de l'île?

Un fait domine tout : par sa situation géographique, Madagascar comporte, sur ses rivages, toutes les cultures intertropicales, et sa configuration physique permet, par la hauteur et la fraîcheur relative de ses plateaux, d'y essayer l'acclimatation de certains de nos produits. Or, parmi ces cultures et ces produits, il ne peut manquer de s'en trouver qui prospéreront, et dont l'écoulement, se trouvant

assuré par les besoins de nos pays d'Europe, garantira le succès de la colonisation. De plus, sans être dans son ensemble d'une fertilité merveilleuse, l'île renferme bien des cantons fertiles où les efforts du colon seraient largement rémunérés. Le problème de la colonisation sera donc résolu dès que le réseau des routes et d'autres voies de communication, hardiment commencé depuis quelques années, aura été achevé ; et surtout, dès que l'on pourra trouver une main-d'œuvre suffisamment nombreuse et suffisamment constante, qui existe plus ou moins dans quelques endroits du Betsileo, de l'Imerina, du Sud-Est, mais qui est très rare en d'autres endroits, par exemple le Sud et l'Ouest. Madagascar en effet est très peu peuplé, sa population ne dépassant pas le chiffre de 3 millions d'habitants pour 600000 kilomètres carrés, 5 habitants par kilomètre carré ! De plus, cette population est très inégalement répartie, relativement dense dans le centre et au Sud-Est, et très clairsemée sur la plus grande partie du reste de l'île. Enfin, elle diffère essentiellement de mœurs, de coutumes, de genre de vie, de qualités natives.

On peut, à première vue, la partager en quatre groupes : 1° les Sakalaves du Nord, de l'Ouest et du Sud ; 2° les tribus du Sud-Est ; 3° celles de la côte Est ; 4° les populations du Centre.

Les Sakalaves étaient, il y a deux ou trois siècles, le peuple le plus puissant de Madagascar. A un autre point de vue, la plupart d'entre eux s'étaient mis nominalement, dès 1840, sous la protection de la France, et l'o-



IVONDRONO (PRÈS DE TAMATAVE)

pinion publique s'était prise à les considérer comme des alliés et comme de futurs auxiliaires. C'était une illusion, que ceux-là seuls partageaient qui n'avaient jamais pénétré dans l'intérieur du pays. En fait, sauf dans quelques rares circonstances où il leur fallut faire le coup de fusil contre les Hova, leurs ennemis nés, les Sakalaves ne nous ont rendu aucun service, même pendant la dernière campagne, et ils ne pouvaient nous en rendre aucun. Paresseux, ennemis du travail, indisciplinés, soumis à une multitude de chefs, qu'ils vénèrent comme des dieux, mais dont ils méconnaissent quotidiennement l'autorité, ivrognes, portés à tous les excès soit contre les Hova, soit contre les Blancs, soit contre leurs voisins, ce ne sont guère que des nomades et des brigands, toujours armés et toujours prêts pour la lutte.

Au sud de l'Onilahy, jusque vers le Mandrere, se trouvent un grand nombre de petites tribus, plus ou moins alliées des Sakalaves, les tribus Antandroy et Mahafaly. Elles habitent un pays très pauvre, commercent peu, travaillent encore moins, récoltant à peine un peu de maïs et de sorgho, et ont à peu près les mêmes coutumes, les mêmes mœurs, les mêmes défauts que les Sakalaves.

Les Antankarana, qui habitent au delà de la baie de Pasandava jusque vers le cap Est, ne sont qu'une variété des Sakalaves. Aussi braves qu'eux, ils sont plus laborieux et offrent plus de ressources. Ils ont surtout plus de sympathie pour la France et plus de facilités à se soumettre à notre domination. Ils sont très habiles dans la construction et le maniement des pirogues de toutes sortes, dont l'usage leur est une véritable nécessité, à cause des nombreuses îles qu'ils habitent et des relations qu'ils aiment à entretenir avec leurs voisins.

Peu différents des Antakarana sont les Betsimisaraka de la côte Est, qui peuplent les vallées courtes et fertiles qui s'appuient sur la première arête faîtière, depuis le nord de la baie d'Antongil, vers le 15° de lat. Sud, jusqu'au pays des Antaimoro, vers le 20°. Leur nom

veut dire : « beaucoup qui ne séparent pas ». Hélas! ce n'est depuis longtemps qu'une triste antonymie. Car s'ils sont assez nombreux, ils sont divisés à l'infini. Le teint noir, le visage arrondi, le front assez avancé, les cheveux épais, mais non crépus, le nez écrasé, ils sont grands et bien faits, et leur apparence est plutôt agréable. Ils sont généralement probes, tranchant ainsi notablement sur la plu-



TOMBEAU DE CHEF ET ESCLAVE GARDIEN A AMBOHIMALAZA

part des autres tribus : avec un peu de fermeté, et surtout de la justice, on peut obtenir beaucoup de leur part. Ils aiment leurs enfants, et si parfois ils s'en débarrassent à leur naissance, comme à peu près tous les Malgaches, ce n'est jamais qu'à contre-cœur et pour obéir aux croyances superstitieuses qui les dominent. Malheureusement ils sont paresseux, inconstants au travail, ivrognes et de mœurs relâchées. Aussi la race dépérit et diminue à vue d'œil.

Les Antaimoro au contraire et les Antaifasy, qui habitent au Sud-Est, depuis le 21° 30′ de lat. Sud jusqu'aux Antanosy de Fort Dauphin, paraissent réservés à un certain avenir, à cause de leurs quali-

tés, celles précisément qui manquent aux Betsimisaraka : la sobriété, la fidélité dans le mariage et l'amour du travail. Bien des usages et bien des traditions semblent les séparer des autres Malgaches et faire remonter leur origine, au moins celle des chefs, à une ancienne immigration arabe. Les *Antanosy* sont également travailleurs, mais beaucoup moins sobres et de mœurs plus libres.

Les habitants du Centre comprennent les Antanala au Sud-Est, les Bara au Sud-Ouest, les Antsihanaka vers le lac Alaotra, les Bezanozano dans la vallée du Mangoro, les Betsileo enfin et les Hova, sur les hauteurs du plateau central.

Nous ne dirons rien des Antanala, qui semblent tenir le milieu entre les Antaimoro et les Betsileo, empruntant aux seconds leur amour de la justice et aux autres une certaine pureté de mœurs ; ni des Bara, qui tiennent et de leurs deux voisins de l'Est et de ceux de l'Ouest, les Betsileo et les Sakalaves; ni des Antsihanaka, qui rappellent les Betsimisaraka; ni des Bezanozano enfin, qui sont parents des Antsihanaka et des Antanala. Mais nous devons nous arrêter un instant sur les Betsileo et les Hova.

Les Betsileo sont, après les Hova, la plus importante, la plus nombreuse, la plus intelligente et, avec les Antaimoro, la plus intéressante des tribus de Madagascar. Depuis la guerre, ils nous sont toujours restés fidèles, et, alors que l'Imerina tout entière était en pleine révolte et que les soulèvements se multipliaient dans les autres contrées, eux, au contraire, résistant à toutes les sollicitations venues de Tananarive ou d'ailleurs, restaient paisibles.

Leur pays s'étend au sud du grand massif de l'Ankaratra entre le 20° et le 22° 20′ de lat. Sud. Mouvementé, accidenté, admirablement arrosé, relativement fertile, il a pour capitale Fianarantsoa, une ville d'environ 10 000 habitants.

Le Betsileo est plus noir que le Hova, ses lèvres sont plus épaisses, son nez plus aplati, son front plus bas, son apparence plus grossière ; il a en revanche une taille plus élevée, des membres plus

TANANARIVE. — LE PALAIS DE LA REINE

robustes et mieux proportionnés. Moins énergique au travail, moins capable d'efforts vigoureux, il est plus doux, plus calme, moins porté aux spéculations véreuses et naturellement ami de la justice. Le bonheur, pour lui, consiste à vivre au milieu de ses propriétés. Suffisamment intelligent, il est malheureusement adonné à l'ivrognerie, de mœurs très dissolues et très précoces, à ce point que les naissances diminuent, que les cas de stérilité augmentent et que le nombre de la population reste à peu près stationnaire.

Que dire maintenant des Hova, de ces Hova qui ont été nos adversaires très habiles et longtemps heureux depuis le commencement de ce siècle; de ces Hova qui, avant la dernière guerre, dominaient à peu près sur les 2/3 du territoire et sur les 7/8 de la population de Madagascar, et qui, ramenés aujourd'hui dans les anciennes limites de leur pays d'origine, la province d'Imerina, ne tarderont pas à en sortir pour de nouveau, sinon par le pouvoir, qu'ils ont perdu, au moins par leur habileté, par leur intelligence, par leur supériorité dans le commerce et les diverses entreprises, reprendre la suprématie sur les autres peuplades de l'île; de ces Hova auprès desquels ont surtout porté les efforts de nos missionnaires du XIXe siècle ?

D'une manière générale, le Hova a beaucoup d'aptitudes physiques, et fort peu de qualités morales. D'un commerce facile et agréable, d'un caractère doux et pacifique, il a soin de ses enfants et de ses parents et de ses malades, sauf dans les cas de lèpre et de petite vérole; il a de bons rapports avec ses voisins et ses amis, auxquels il est heureux de rendre service, particulièrement s'ils appartiennent à la même caste ou à la même tribu; il aime beaucoup à parler, surtout en public, et il le fait très bien; il aime également la musique, quoiqu'il y manque de véritable aptitude et de goût. Sobre et résistant, dur à la fatigue quand il le faut, très peu sensible à la douleur, il est d'une grande endurance et « débrouillard ». Sans être fataliste, il ne s'étonne de rien de ce qui lui arrive, résigné d'avance à tout accepter. Il ne se révolte pas, il ne blasphème pas, toujours prêt à courber la



MADAGASCAR. — RUE D'UN VILLAGE SUR LA LIGNE D'ÉTAPES

tête et à tout accepter de la part de toute puissance, Dieu, démon, ancêtre ou sorcier. De plus il aime son pays. Sans doute, à cause de son tempérament nomade, il entreprend sans hésiter les plus grands voyages, mais avec l'espoir et la volonté bien arrêtée de revenir. Enfin, il a un grand respect du passé et un grand amour pour les traditions de ses ancêtres qu'il garde avec la plus scrupuleuse fidélité. Mais surtout il a le talent inné de l'administration et du gouvernement, et l'habileté avec laquelle il a su conquérir et garder si longtemps, avec des forces dérisoires, la plus grande partie de Madagascar, est prodigieuse.

Telles sont les principales qualités du Hova. Ses défauts sont encore plus grands. Il est paresseux, quoique très apte à travailler et capable d'efforts et de persévérance. Il est grand ami du lucre, surtout de celui acquis par le commerce et l'usure, prêtant à gros intérêts et ne se faisant pas faute de voler le plus possible. Il est fourbe et menteur avec une bonhomie et une candeur capables de tromper le plus habile des hommes. Très orgueilleux, surtout s'il appartient aux hautes classes, naturellement peureux et lâche, il complète ce triste tableau moral par deux vices qu'il pousse à l'excès, l'ivrognerie et l'immoralité. Il n'y a pas de fidélité dans le mariage chez les Hova, ni du côté du mari, ni du côté de la femme. Non seulement, il est reçu qu'on vive ensemble avant de se marier, mais c'est un usage absolument universel. Enfin le divorce existe, très facile et très fréquent, et si la polygamie a été abolie par les

lois récentes qui ont interdit d'avoir plus d'une femme, il ne sera pas difficile de tourner la loi.

Cependant la famille existe chez les Hova, forte, puissante, profondément enracinée dans les mœurs et les souvenirs de la nation, la véritable unité sociale et le réel fondement de l'État. Elle a ses lois et ses coutumes, auxquelles on est toujours fidèle, son tombeau commun dans lequel tous veulent être enterrés, et rien n'est redouté comme la malédiction paternelle. Aussi, tout le monde désire-t-il fonder une famille au plus tôt. Voilà pourquoi tous se marient très jeunes. Tout le monde aussi aime à avoir beaucoup d'enfants, et c'est là, parmi tous les autres, le souhait le plus fréquent et le mieux accueilli. Et plus les enfants sont nombreux, plus le bonheur est grand et parfait, car leur éducation ne coûte à peu près rien et la famille en est grandie d'autant. Ce désir poussera même à l'inconduite si cela devient nécessaire, et les enfants nés de l'adultère seront, non seulement reçus et traités comme les enfants légitimes, mais privilégiés par l'usage qui les élève au rang de « frères de la mère » et leur assure une part égale à son héritage. Enfin, si malgré tout on ne peut pas avoir d'enfants, on en adopte; car, à tout prix, il faut éviter la honte qui s'attache aux familles sans héritier.


BATTAGE DU RIZ
A MADAGASCAR

Au-dessus de la famille était la caste, qui elle aussi formait une unité sociale entre la famille et l'État, avec ses chefs subalternes et supérieurs, ses usages, ses lois, ses coutumes, fidèlement conservés par la tradition et inviolablement observés. Ces castes se partageaient en castes nobles ou Andriana, au nombre de six, et en castes Hova ou roturières, au-dessous desquelles se trouvaient les esclaves, divisés eux-mêmes en plusieurs classes.

Les Hova, comme les autres Malgaches, n'ont ni temples, ni autels, ni même, à proprement parler, de prêtres. C'est probablement ce qui a fait dire à plusieurs auteurs qu'ils n'avaient point de religion. Mais rien n'est plus faux. Ils sont, au contraire, clairement monothéistes. Ils ont la notion de Dieu, qu'ils appellent *Andriamanitra*, « le Dieu qui a bonne odeur », ou bien et plus ordinairement *Zanahary*, « le Dieu créateur ». Dans toutes leurs formules de prières ils s'adressent à lui comme au principe de tout bien. Les autres invocations aux ancêtres, aux vertus des douze montagnes, aux dieux inférieurs bons ou mauvais, ne viennent qu'en second lieu suivant le proverbe : « Demandez par les ancêtres le bien que Dieu seul fera. » Le fétichisme grossier et toutes les pratiques superstitieuses, dans lesquelles ils ont enveloppé plus tard et comme noyé leur croyance au vrai Dieu, ne vinrent que longtemps après, empruntées probablement à leurs voisins de l'Est.

Ils admettent également une âme, qui n'est pour eux, comme pour les autres Malgaches, qu'une sorte d'ombre, de fantôme, de corps aérien. Elle n'est pas le principe vital de l'homme, mais, ordinairement unie à lui, elle peut en être séparée, et pratiquement s'en sépare, onze mois ou un an avant la mort. Toutefois, elle ne quitte jamais le corps de sa propre volonté et, par suite, aucun Malgache ne meurt d'une mort naturelle. C'est le sorcier qui l'en chasse. Quand il a choisi sa victime, il met le pied sur son ombre et l'emporte captive, sans que le malheureux condamné à mort s'en aperçoive. Bientôt il va mourir s'il ne peut recouvrer son âme. De là des rites fort



TRANSPORT D'UNE PIERRE TOMBALE

étranges, soit pour trouver où l'âme volée reste cachée, pour lui livrer la chasse, la prendre et la rapporter à sa demeure, soit au contraire pour l'attirer par des présents, du miel, du riz, etc., la prendre comme au piège et l'obliger à rentrer dans le corps qu'elle a quitté. Si l'on réussit, c'est la guérison; sinon, ce sera la mort.

Cette âme n'est pas immortelle. Jusqu'au commencement de ce siècle, les Hova la faisaient mourir, après qu'elle avait passé un an à aller de sa case à son tombeau et réciproquement. Aujourd'hui, d'après une tradition empruntée aux Betsileo, ils la font se rendre au pays des Tanala, à la triste et sombre montagne d'Ambondrombe, où elle périt après trois ans passés à parcourir les trois cercles concentriques qui composent ces Champs-Élysées d'un nouveau genre. Cependant bien des exemples et bien des pratiques supposent une vie plus longue, sinon l'immortalité proprement dite, et je croirais volontiers que le dogme de l'immortalité de l'âme existait au commencement chez les Hova, et qu'il ne s'est obscurci et n'a disparu

que plus tard. Enfin, il n'y a pas que l'homme à avoir une âme : les animaux, les plantes, les objets inanimés eux-mêmes en ont une. Et, pour vivre, l'âme de l'homme a besoin de se nourrir tout comme le corps; seulement elle se nourrit de l'âme même du riz, du manioc, des fruits, de la viande, de l'eau, etc.

Le culte que les Hova rendent à la divinité est encore plus incertain et plus rudimentaire que leurs croyances. Il existe cependant.

Croyant en Dieu, et en sa Providence, ils l'invoquent souvent et son nom est sans cesse sur leurs lèvres, dans les petites comme dans les grandes circonstances de leur vie. Ils le prient, mais uniquement pour demander des biens temporels, la santé, la richesse, des enfants, des honneurs. Ils lui offrent aussi les prémices de toute chose : le premier morceau de viande dans un festin, etc., qu'ils lui dédient par cette parole de consécration : « A Dieu les prémices, à vous les prémices, Andriamanitra », qui est bien un véritable hommage. Quelquefois même ils lui font des vœux, par exemple de se priver de tel aliment pendant un certain temps, d'immoler un coq, etc., s'il leur accorde une grâce déterminée. Enfin on lui offrait des sacrifices, des coqs, des moutons, des bœufs. Mais ici encore il faut dire des Hova ce que Flacourt disait des Malgaches du Sud : 1° Ils n'offrent de sacrifices qu'afin de pouvoir en manger la viande, et 2°, de ces offrandes ils donnent la première part au démon et la seconde seulement à Dieu, par cette raison de prudence que, le dé-



UNE DES BELLES-FILLES DE L'ANCIEN PREMIER MINISTRE



EN PIROGUE. — LE P. ROBLET

mon étant plus méchant, et partant plus à craindre, il faut tout d'abord songer à l'apaiser.

Tout leur culte est là, à l'exception toutefois d'une pratique religieuse dans le principe et encore aujourd'hui accompagnée de pratiques superstitieuses, la circoncision, qui existe partout à Madagascar, sauf chez les Mahafaly du S.-O.

Ou plutôt le culte national des Hova, c'est le culte rendu aux morts et l'ensemble des superstitions qui remplissent leur vie.

Les morts, après leurs funérailles, continuent à s'intéresser à leurs enfants, à leurs parents, à leurs amis, à veiller sur eux, à les avertir, à les redresser au besoin et à les punir, surtout à les combler de toutes sortes de biens. Aussi les âmes des morts reviennent-elles souvent, tantôt pour consoler, encourager, diriger ceux qu'ils ont laissés sur la terre, tantôt au contraire pour tourmenter et persécuter.

« Bref, il n'y a point de nation plus superstitieuse que celle-ci », disait Flacourt des Malgaches de son temps. Or, cela est également vrai des Hova et des Malgaches d'aujourd'hui.

Toute leur religion n'est guère, en effet, qu'un ensemble de pratiques superstitieuses. Le culte des pierres sacrées, les onctions dont

on les marque, les ex-voto dont on les couvre, les consultations qu'on leur demande, en leur lançant des cailloux ou en les frappant d'un bâton; le culte des Sampy, ces grossiers petits objets dont la possession vous assure tous les biens et éloigne tous les maux; le culte des morts, les circonstances qui accompagnent leurs funérailles, le morceau d'argent qu'on leur met dans la bouche, cette tabatière placée à côté d'eux, ces plats de riz, ces gâteaux de miel qu'on leur offre, leur tête invariablement tournée vers l'Orient, mille autres pratiques, rigoureusement imposées et qui n'ont aucune signification raisonnable, ne sont que des superstitions.

Il y a des aliments impurs et prohibés, *fady*, comme ils disent, ou pour toujours ou seulement pour un temps; et, dans certaines circonstances, on s'impose les privations les plus dures pour rester fidèles à ces prescriptions. Il y a les souillures contractées par des actes déterminés, comme par exemple de fouler un sol sacré, de violer le sommet interdit d'une montagne où se trouve le tombeau d'anciens rois, et mille autres choses semblables. Il y a encore les bêtes et les oiseaux de mauvais augure. Mais surtout il y a le sort ou destin qui est attaché, pour chaque homme, au mois, au jour, à l'heure à laquelle il vient au monde, ou pendant laquelle il entreprend une affaire. Car le soleil a une grande influence sur la fortune d'un chacun, et aussi la lune, les planètes qui sont plus près de nous. De là toute une science fort curieuse et très compliquée qui consiste à déterminer les mois, les jours, les heures fortunés, pendant lesquels on peut bâtir, partir en voyage, conclure un marché, se marier, enterrer ses morts; et les mois, jours et heures néfastes, pendant lesquels il ne faut rien entreprendre, parce que rien ne réussirait. De là l'existence des sorciers, ces êtres maudits, que tout le monde craint et redoute, qui sont nés pour le mal et d'où viennent tous les malheurs, que l'on hait et que l'on méprise. De là également le devin, l'adversaire du sorcier, qui lit dans l'avenir, qui conjure les mauvais sorts et vous apprend les pratiques propres à les éviter.

A un autre point de vue, celui des apparences physiques et de la race, il y a une triple race à Madagascar : 1° une race nègre bien différente du nègre africain, car elle n'a ni ses cheveux crépus, ni son front fuyant, ni son angle facial très aigu ; 2° une autre race de couleur cuivrée, forte et vigoureuse, qui se retrouve surtout vers le centre et certaines parties occidentales ; 3° enfin la race Hova, d'origine malaise, toutes les trois ayant des points communs, des usages identiques, des pratiques semblables, même langue, mêmes croyances, mêmes superstitions, même vénération pour leurs morts et mille autres ressemblances dans la manière de se vêtir, de se nourrir, de combattre, dans la constitution de la famille, les mariages, la circoncision, les fêtes, l'état social, etc. Tout cela nous amènerait à conclure qu'elles ont dû venir d'un même point du globe où elles coexistaient auparavant, et probablement de la Polynésie et des îles de la Sonde. A ces trois races, Négritos, Polynésiens et Malais, se sont ajoutés successivement des Chinois qui, dès les temps les plus reculés, bien longtemps avant l'ère chrétienne, abordèrent au sud et au sud-ouest de Madagascar et, par des croisements multiples avec les naturels du pays, y laissèrent des traces incontestables de leur passage ; puis, plus tard, des Indiens et des Arabes qui abordèrent à la côte est de Madagascar et apprirent aux indigènes,



CASE D'ANDRIANAMPOINIMERINA (TANANARIVE)

en même temps que des connaissances utiles, une foule de superstitions, l'art de travailler le fer, l'usage de l'astrologie, du sikidy, des talismans, la circoncision, etc.; puis les esclaves importés des côtes de Mozambique; puis les marins, les marchands, les aventuriers européens, à partir du xvi[e] siècle jusqu'à nos jours; les soldats de Flacourt, les créoles de Maurice et de Bourbon, des pirates au xviii[e] siècle, toute une suite de population blanche apportant, malgré toutes les entraves et toutes les prohibitions, son contingent à une population déjà si mélangée.

Et c'est ainsi, en tenant compte de ces éléments multiples, qu'on arrive à comprendre cette population malgache, si diverse et si curieuse; une, malgré ses diversités de race; réunissant en son sein tant de nationalités distinctes, et bien digne d'habiter une terre que sa situation même destine à être un lieu de passage, asiatique par le fond, mais ayant surtout subi jusqu'ici l'influence arabe.

LES ANCIENNES MISSIONS

L'île de Madagascar fut découverte en 1500 par les Portugais qui essayèrent d'y fonder quelques établissements, en 1509-1510 au Nord-Ouest, et au Sud-Est en 1540, pour y rechercher les mines d'or et d'argent que l'on espérait y trouver en abondance. Mais ils se découragèrent rapidement et abandonnèrent le pays. Les Hollandais et les Anglais, qui tentèrent plus tard de les imiter, ne furent ni plus heureux ni plus constants. Quant à nous, c'est en 1642 que Richelieu en ordonna la prise de possession.

Ce que firent les Portugais, au point de vue religieux, est très peu connu. Il est probable qu'il y avait des prêtres avec eux en 1509 et 1510. En tout cas, en 1540, des Religieux — peut-être des Dominicains — accompagnaient les 70 émigrés qui s'établirent au Sud-Est, et ils furent massacrés avec eux, au milieu d'une fête pour la dédicace d'une maison, à laquelle on les avait invités.

En 1585, un Dominicain, Fr. Jean de Saint-Thomas, mourut

empoisonné sur la côte, nous ne savons ni en quel endroit, ni dans quelles circonstances.

En 1615, un navire portugais, allant aux Indes, enleva le jeune Ramaka, fils du roi d'Anosy, Ramasony, que le vice-roi de Goa, don André de Susa de Sahavedra, confia aux Jésuites de cette ville. Instruit pendant trois ans de la religion chrétienne et gravement malade, Ramaka fut baptisé. Il guérit et fut renvoyé à son père accompagné de deux Jésuites, le P. Mariana et le P. Jean Garles ou



MAJUNGA

Garcès. Ramasony les reçut avec bienveillance, probablement à cause des riches présents qu'ils lui apportaient, et leur donna toute facilité pour prêcher le Christianisme. Bientôt cependant, lorsqu'ils commençaient à faire quelques conversions, circonvenu par ses Ombiasy ou sorciers, il défendit à ses sujets de donner ou de vendre aux Pères quoi que ce soit. Le P. Garcès mourut; le P. Mariana, avec six de ses compatriotes, après un séjour de onze mois, put rejoindre les Indes, et Ramaka retourna aux superstitions de ses ancêtres.

Enfin voici les Lazaristes, dont les efforts furent autrement longs et persévérants que ceux des Jésuites, puisqu'ils se prolongèrent ininterrompus pendant vingt-six ans, de 1648 à 1674; autrement coûteux, puisqu'ils y perdirent 17 prêtres, 10 Frères coadjuteurs et 4 prêtres séculiers; également stériles, en fin de compte.

Lorsque la *Société de l'Orient* envoya M. de Pronis s'établir à Madagascar, elle lui donna un ou plusieurs prêtres, — dont le P. de Bellebarbe, — qui n'y obtinrent, semble-t-il, aucun résultat sérieux. Et il ne pouvait en être autrement. Par une erreur regrettable, on mettait à la tête de l'expédition un Huguenot qui faisait le prêche, quand les Catholiques étaient à la messe, tout à côté d'eux, à sept ou huit de ses coreligionnaires. Que pouvaient comprendre les indigènes à une telle manière de faire? De plus, Pronis, intelligent et plein de ressources, manquait de sens moral et d'honnêteté naturelle, tantôt trompant ouvertement les indigènes, qui devinrent ses ennemis acharnés, tantôt maltraitant ses compagnons qui se révoltèrent et le jetèrent en prison pendant cinq mois, tantôt s'appuyant sur les Malgaches contre ses compatriotes.

Rappelé enfin, il fut remplacé en 1648 par le sieur de Flacourt.

Flacourt sollicita et obtint de saint Vincent de Paul deux de ses prêtres pour l'accompagner, M. Nacquart, le Supérieur de la future Mission, un homme renommé pour sa régularité, sa douceur, son calme, la rectitude de son jugement et son zèle pour les Missions, et M. Gondrée, encore simple clerc de la maison de Saintes, « un des meilleurs de la Compagnie, au témoignage du saint lui-même, en qui la dévotion qu'il avait, entrant en icelle, se conserve toujours, humble, charitable, cordial et zélé, bref tel que je ne puis vous en dire le bien que j'en pense. » Avec les deux Pères partait un jeune Malgache âgé de vingt ans environ, que le saint avait instruit lui-même, « se servant d'images pour lui lier l'imagination ».

Le P. Nacquart répondit pleinement aux espérances qu'avait conçues de lui saint Vincent de Paul. Arrivé à Fort Dauphin le 4 décembre 1648, dès qu'il put se faire comprendre, son premier soin fut de recueillir les épaves du bien fait autrefois par les Jésuites portugais. Une vieille Chrétienne de plus de 70 ans lui rendit de grands services. L'ancien élève de Goa, Andriana Ramaka, devenu roi d'Anosy, le reçut à Fanshere sa capitale, le combla de bonnes

paroles, l'autorisa à prêcher l'Évangile, mais ne put se décider à revenir lui-même au Christianisme. D'autres chefs de l'Ouest, avec qui il entra en relations, le pressèrent de venir chez eux, lui promettant de l'écouter et de se convertir. Les Ombiasy eux-mêmes, qui avaient tout intérêt à le combattre, et tout particulièrement ceux de Matitanana, au Nord, l'accueillirent et l'écoutèrent avec faveur. Les



TANANARIVE VUE DE LA PLAINE

indigènes surtout, auxquels il rendait les plus grands services en les visitant et en les soignant dans leurs maladies, lui manifestaient une grande confiance et lui donnaient les plus belles espérances.

Malheureusement, de très pénibles démêlés avec Flacourt paralysèrent son action. Chrétien pratiquant, Flacourt ne se mettait cependant pas en peine, en faveur des intérêts de sa compagnie, de gêner et parfois d'annihiler les efforts du missionnaire. Il était également très dur, et, il faut savoir le dire, parfois injuste dans ses répressions. Nacquart au contraire aimait les indigènes, auprès desquels il ne voulait user que de la seule persuasion. D'où, parfois, de violents conflits. Les colons enfin donnaient le mauvais exemple et par leur conduite privée et par la profanation du dimanche. Nacquart

en souffrait vivement, et il regrettait que le gouverneur n'y mît point bon ordre. Ajoutez à cela certaines exigences puériles de Flacourt, par exemple, que l'on ne commençât jamais la messe sans lui, tout le monde fût-il depuis longtemps rassemblé, et surtout son refus d'aider à établir un séminaire. Quand le Père venait le voir, ou bien il ne le recevait pas, ou bien il le renvoyait durement, le menaçant de le remplacer par des prêtres d'une autre congrégation. Le P. Nacquart de son côté écrivait à saint Vincent de Paul pour se plaindre du gouverneur, et finalement, désespérant de réaliser ses vues à Madagascar, se décidait à partir.

Il ne le fit point; il réussit même à améliorer ses relations avec Flacourt. Mais on comprend combien ces difficultés de chaque jour paralysaient ses efforts. De plus, il était seul prêtre et pour le service des colons et pour l'instruction des indigènes. Le P. Gondrée, en effet, était mort vers la fin de mai 1649, à la suite d'un voyage très pénible à Fanshere, et M. de Bellebarbe était reparti pour la France, le 19 février 1650. Enfin il mourut lui-même, terrassé par la fièvre, le 29 mai 1650, et vivement regretté de toute la colonie. Il n'avait trouvé en arrivant à Madagascar que 5 enfants indigènes baptisés. Pendant ses quatorze mois d'apostolat, il avait baptisé 77 personnes et marié religieusement 5 d'entre elles.

Nacquart avait demandé avec instance des aides à saint Vincent de Paul, dès le départ du premier bateau pour la France. Mais les difficultés qui s'élevèrent alors, qui devaient s'aggraver ensuite et être si préjudiciables à la nouvelle colonie et à la Mission, entre la Société de l'Orient et le duc de la Meilleraye, retardèrent le départ de MM. Bourdaise et Mounier jusqu'au 8 mars 1854.

La vie et les travaux des PP. Mounier et Bourdaise furent la reproduction de la vie et des travaux des PP. Gondrée et Nacquart. Même zèle et même ardeur au travail, même mépris de la fatigue et des privations, même bonne volonté chez les indigènes pour se laisser instruire, sinon pour se laisser convaincre, mêmes excès

d'inconduite et de dureté chez les colons, et, hélas! même mort prématurée de M. Mounier qui, ayant fait près de 200 lieues à pied pour accompagner nos soldats chez les Mahafaly, avec un peu de viande desséchée pour seule nourriture, et pour boisson un peu d'eau puante, fut atteint de la fièvre et revint expirer au Fort, la veille de l'Ascension ; même courage et mêmes efforts surhumains chez le P. Bourdaise pour suffire à tout auprès des Français et auprès des indigènes, jusqu'à ce qu'enfin il expirât au milieu de ses néophytes, le 25 juin 1657; enfin, même abandon, après sa mort, de la Mission de Fort Dauphin qui, de nouveau, resta sans prêtre pendant 5 années.



MARCHÉ DE TALATA, ENVIRONS DE TANANARIVE

La situation était cependant meilleure qu'autrefois pour les missionnaires. Pronis, qui avait remplacé Flacourt, leur fut aussi favorable qu'il avait été hostile lors de son premier séjour. Les colons eux-mêmes se laissèrent peu à peu influencer par la bonté et la douceur de M. Bourdaise, qui, un an après son arrivée, en mariait huit à des femmes du pays, et ils s'efforcèrent plutôt de l'aider que d'entraver ses efforts auprès des indigènes. Ceux-ci enfin prenaient de plus en plus confiance en lui, car il se prodiguait à leur service, construisant un petit hôpital pour eux, les visitant dans leurs villages, les instruisant avec une patience et une habileté admirables, essayant de fonder un petit séminaire. Seulement, lui mort, que pouvait devenir cette chrétienté à peine fondée et totalement délaissée?

En vain saint Vincent de Paul s'obstinait-il à lui envoyer de nouveaux renforts. Ces renforts, ou bien ne pouvaient partir par suite

des querelles entre le duc de la Meilleraye et la Société de l'Orient; ou bien étaient arrêtés par des naufrages, comme celui du *Saint-Jacques*, en 1656, en face de Saint-Nazaire, ou plus tard, en 1660, celui de la *Maréchale*, près du cap de Bonne-Espérance; ou bien ils n'avaient pas le temps d'arriver, comme les PP. Belleville, Dufour et Prévost, partis de France le 29 octobre 1655, dont le premier mourut en mer et les deux autres débarquèrent à Sainte-Marie, où ils expirèrent bientôt.

Saint Vincent de Paul ne se décourageait pas : « Quelqu'un de cette Compagnie dira peut-être qu'il faut abandonner Madagascar, écrivait-il. Quoi! Messieurs, laisserons-nous là tout seul notre bon Père Bourdaise? Serait-il bien possible que nous fussions si lâches de cœur et efféminés que d'abandonner cette vigne du Seigneur où sa divine Majesté nous a appelés, pour ce seulement qu'en voilà quatre ou cinq ou six qui sont morts! » Mais il devait mourir lui-même, le 27 septembre 1660, sans avoir pu faire parvenir aucun renfort à sa bien-aimée Mission de Fort Dauphin.

Son successeur, M. Alméras, fut plus heureux. Réalisant enfin les projets du saint, il expédia, le 20 mai 1663, M. Étienne, qu'il avait fait nommer Préfet apostolique, le P. Manié, les deux FF. Patte et Lebrun et quelques ouvriers, pour la réalisation du projet, depuis si longtemps caressé et non encore exécuté, de la construction d'un séminaire.

Leur premier soin fut de remplacer par une chapelle provisoire l'église complètement ruinée, d'approprier quelques cases pour un petit hôpital, pour le séminaire et pour leur propre habitation, puis de songer aux indigènes. Dès le premier dimanche de l'Avent, le P. Manié commença à faire le catéchisme en langue malgache et, le jour de Noël, le P. Étienne baptisa 15 petits enfants et 4 adultes. Il se mit ensuite en rapport avec les chefs indigènes voisins, en particulier avec un roi puissant des Masicoro, Mananga, qui savait le français et dont le fils avait été baptisé par le P. Bourdaise. Il le vit deux fois

au Fort en présence du gouverneur, M. Chamargou, et le pressa vivement de se faire Chrétien. Mananga lui donna toute liberté de prêcher à ses sujets, mais refusa, quant à lui, de réformer sa vie et de quitter ses femmes. M. Étienne partit avec le Fr. Patte, un Portugais et six indigènes pour aller le voir dans sa capitale. Mananga affecta de bien le recevoir, l'accabla de protestations d'amitié, mais il l'empoisonna, ainsi que ses deux compagnons, et le poison opérant trop lentement, il le fit assommer par ses gens.

On a pris prétexte de cette tentative de M. Étienne pour porter la plus grave accusation contre lui, celle d'avoir compromis, par son zèle intempéré, la nouvelle colonie de Fort Dauphin. Deux fois, au Fort, il aurait menacé Mananga de la haine des Français, s'il ne se faisait Chrétien. Chez Mananga lui-même, il l'aurait menacé de lui faire enlever de force ses femmes, s'il ne se séparait d'elles et ne recevait le baptême.

L'accusation est grave et vaut la peine d'être examinée.

Et d'abord, le fait fût-il vrai, on n'aurait pas le droit de le généraliser, on n'aurait pas le droit de l'étendre à tous les autres missionnaires de Madagascar, comme on le fait ordinairement. S'il avait fait ce qu'on lui reproche, M. Étienne eût été en désaccord avec l'esprit de sa Congrégation et avec les propres instructions de saint Vincent de Paul qui ne parlait que de conciliation et de mansuétude à l'égard des indigènes, qui s'élevait et s'indignait contre ceux qui n'hésitaient pas à user de violence pour assurer le triomphe du Catholicisme; avec le P. Nacquart qui se brouilla avec Flacourt surtout pour avoir voulu protéger les indigènes contre la rapacité et la cruauté des blancs; avec le P. Bourdaise qui, comme le P. Nacquart, sut se faire aimer de tout le monde, indigènes et colons; avec tous les autres missionnaires lazaristes.

Et puis cette faute n'aurait pu avoir les conséquences qu'on en veut tirer, car c'est un contre-sens que de parler du fanatisme des Malgaches. A Fort Dauphin, nous ne sommes pas en Arabie, et le



FEMMES BETSIMISARAKA A LEUR COIFFURE

P. Étienne eût pu avoir un zèle indiscret envers plus d'un roitelet Masicoro, sans que ni lui ni ses sujets se révoltassent.

Les causes de la haine des Malgaches contre nos colons et nos soldats du XVIIe siècle sont, du reste, assez connues pour ne pas rechercher des raisons à côté. Nous n'étions pas aimés par les indigènes, parce que nous les pillions, que nous les maltraitions, que nous les accablions d'impôts et que nous les obligions à des guerres continuelles pour nous procurer des vivres; parce que nous leur prenions de force leurs femmes, leurs bœufs, leurs esclaves; parce que nous brûlions leurs villages — plus de deux cents furent brûlés pendant les six ans du gouvernement de Flacourt — et que nous faisions le vide, par des ravages successifs, sur cinquante ou soixante lieues d'étendue autour de nos forts; parce que nous les trompions dans nos conventions et que nous ne tenions pas la parole promise; parce que nous étions cruels, injustes, sanguinaires, et faisions peser sur ces pauvres gens un joug si dur et si injuste que leur patience fut enfin lassée.

Voilà la vérité, et pas n'est besoin, pour expliquer la catastrophe finale, de recourir à un excès de zèle de M. Étienne.

Mais, en fait, cet excès de zèle, M. Étienne le commit-il? Il est contraire à tout ce que nous savons de sa prudence et de sa vertu. Mais surtout, aucune preuve n'existe pour établir une telle accusation, aucune, si ce n'est le récit indéfiniment reproduit de Raynal, dans son *Histoire des Indes*. Ce n'est pas suffisant, surtout si l'on

considère que Raynal, d'ailleurs très suspect quand il s'agit de prêtres, n'alla jamais à Madagascar; si l'on se rappelle que, dans leur correspondance officielle, ni Chamargou ni aucun de ses successeurs n'ont un seul mot de blâme pour M. Étienne; si l'on ajoute à cela que Commerson, dans son *Mémoire manuscrit pour servir à l'histoire naturelle et politique de la grande île de Madagascar*, et M. Souchu de Rennefort, le secrétaire du Conseil de la colonie, un an après la mort de M. Étienne, et qui alla à Madagascar en cette qualité en 1665, ne s'accordent nullement avec Raynal, mais racontent au contraire les faits tels que nous venons de les rapporter.

Quoi qu'il en soit, la mort de M. Étienne fut le signal de la ruine de la Mission de Fort Dauphin. Non pas que M. Alméras se lassât d'envoyer de nouveaux auxiliaires. Quatre nouveaux Pères partirent le 7 mars 1665; puis cinq prêtres et quatre Frères, avec deux Pères Récollets, le 7 janvier 1667. Mais la situation de la nouvelle colonie devenait chaque jour plus incertaine. Ni les efforts de la Compagnie des Indes qui, en 1665, remplaçait la Société de l'Orient; ni l'arrivée du nouveau gouverneur, M. de Beausse, avec des soldats, des marchands et des ouvriers, ni plus tard celle de M. de Mondevergue, ou de M. de la Haye, ou



A LA LÉPROSERIE D'IMERINA

de M. de la Bretesche, ne purent empêcher une décadence dès lors irrémédiable. Tout alla chaque jour de mal en pis, et pour la colonie qui ne pouvait prospérer au milieu de l'hostilité latente ou déclarée, mais toujours implacable, des indigènes, et pour la Mission qui eut à souffrir des colons et des gouverneurs. En 1671, la Compagnie des Indes résolut de ne plus envoyer de secours à Madagascar et M. Alméras songea à rappeler ses missionnaires. Sa mort, arrivée le 2 septembre 1672, l'empêcha d'exécuter sa résolution, qui fut reprise par son successeur, M. Jolly. Embarqués une première fois sur la *Dunkerquoise*, le 3 mars 1674, les PP. Roguet et Montmasson, avec les FF. Pierre Pilliers, Guillaume Gallet, Jean Bourgoin et Gérard Minser, furent jetés à la côte, où deux d'entre eux, les FF. Pilliers et Gallet, furent massacrés avec un grand nombre de colons. Les quatre autres s'embarquèrent sur le *Blanc-Pignon*, dans la nuit du 9 au 10 septembre, et mirent sept mois à atteindre Mozambique. Deux d'entre eux, les FF. Bourgoin et Minser, périrent dans la traversée, en sorte que des trente-sept missionnaires envoyés à Madagascar, deux seulement, les PP. Roguet et Montmasson, après avoir été conduits à Surate, revinrent en France le 20 juin 1676.

Puis, pendant cent-cinquante-huit ans, de 1674 à 1832, époque de la fondation de la nouvelle Mission, c'est, au point de vue de l'évangélisation, l'abandon complet de l'île de Madagascar.

Non pas que des tentatives isolées n'aient été faites de temps à autre pour reprendre l'entreprise si malheureusement interrompue, par exemple celle de Noinville du Gléfier, prêtre des Missions Étrangères de Paris et ancien missionnaire en Chine, qui, nommé Préfet apostolique pour Madagascar, y passa six mois et alla mourir à l'Ile de France, vraisemblablement empoisonné ; celle de M. Monet, Lazariste de l'Ile de France, qui renouvelle le même essai en 1746 et ne réussit pas mieux; celle de M. Durocher, un autre Lazariste qui, nommé Préfet apostolique en 1775, alla, sur la demande du ministre de la Marine, seconder les efforts de Béniowski, visita Foul-

pointe, Antongil, Fort Dauphin, écrivit un rapport très remarquable, dans lequel il indiquait clairement au ministre « qu'il ne fallait pas de troupes à Madagascar, mais seulement des colons français de bonnes vie et mœurs et d'une exacte probité, que la religion n'avait qu'un obstacle, l'inconduite des Français », qui retourna à plusieurs reprises dans l'île, envoya plusieurs indigènes à Rome, au



FORT DAUPHIN. — OUVROIR DE JEUNES FILLES

Séminaire de la Propagande, et sut si bien faire, à Rome et à Paris, que, vers 1788, deux Lazaristes allaient s'embarquer pour reprendre l'ancienne Mission de Madagascar, lorsque la Révolution vint tout arrêter et tout détruire ; par exemple encore, celle de ce prêtre dont parle une circulaire du Supérieur général des Lazaristes, qui serait entré à Madagascar en 1792 avec un jeune prêtre malgache, — probablement un des jeunes gens envoyés à Rome par M. Durocher, — destiné à persévérer pendant quelques années, puis, menacé du *tanghen*, à apostasier et à reprendre la vie de ses compatriotes.

AUTOUR DE MADAGASCAR

En 1820, par suite de la persécution religieuse qui avait suivi la Révolution, et dont les effets s'étaient faits sentir au dehors et dans nos colonies plus encore qu'en France, Bourbon n'avait que quatre prêtres, et dix-neuf en 1822, envoyés pour la plupart par le Séminaire du Saint-Esprit. Aussi négligeait-elle forcément Madagascar. Et cependant, dès cette époque, c'est peut-être aux Pères du Saint-Esprit que nous dûmes de ne pas perdre cette île. L'article 8 du traité de Paris cédait à l'Angleterre « l'Ile de France et ses dépendances ». Or, sir Robert Farquhar, le gouverneur de Maurice, prétendit, dans ce mot de « dépendances », comprendre Madagascar, et, afin de donner une base à son interprétation et la faire entrer dans un document officiel, demanda à la Propagande de nommer Mgr Slater « Vicaire apostolique de Maurice et dépendances, savoir : Madagascar, le Cap et l'Australie ». Et il eût réussi, si M. Bertout, Supérieur général du Saint-Esprit, l'ayant appris, n'eût averti le ministre, M. Portal, qui, immédiatement, ordonna d'occuper Sainte-Marie et y fit nommer un Vicaire apostolique français.

En 1830, M. de Solages, vicaire général de Pamiers, était, sur sa demande, nommé Préfet apostolique des « Iles de la mer du Sud », c'est-à-dire Bourbon, Madagascar et l'Océanie. Arrivé à Saint-Denis avec son compatriote, M. Dalmond, il en repartit bientôt pour Madagascar, accompagné d'un catéchiste et d'un domestique, afin de monter à Tananarive. Son catéchiste, malade, repart pour Bourbon, son domestique meurt : il ira seul. Mais, à Andevoranto, il tombe, épuisé de fièvre. Sur un ordre de la capitale, on le laisse, sans soins et sans nourriture, dans une misérable case où il meurt abandonné.

Le premier mouvement de M. Dalmond fut de reprendre son œuvre. Il hésitait cependant, se croyant indigne d'un tel honneur. Mais voici qu'un jour, à Saint-Denis, au moment où il allait à l'église, un Malgache déguenillé lui remet, sans le connaître, la croix d'argent

de M. de Solages et se sauve en courant. Ce fait le frappa vivement. Une autre circonstance, d'apparence miraculeuse, le décida, et il s'embarqua pour Sainte-Marie. Dans un premier voyage, en 1837, il catéchisa et baptisa 180 indigènes. Dans un second, en 1838, il bâtit deux églises et baptisa 400 nouveaux catéchumènes. Au cours d'un troisième, en 1839, il suit à Nosy-Be le capitaine Passot, et l'aide à conclure, en 1840, le traité par lequel le roi Tsiomeko donnait son île à la France. Il parcourt le pays et se rend à Nosy-Komba et à Nosy-Faly, prêchant partout l'Évangile.

Rappelé à Bourbon par M. Poncelet, le successeur de M. de Solages, pour le remplacer pendant son voyage en France, il repart, en 1842, avec trois compagnons : MM. Joly, Minot et Tarroux, qui ne purent s'habituer à leur nouvelle vie. Il comprit alors qu'il ne trouverait de collaborateurs qu'en France. Il rentra donc à Bourbon d'où, vers la fin de 1843, il partit pour l'Europe.



LE TOMBEAU DE M. DE SOLAGES A ANDEVORANTO

Son dessein était de ramener avec lui une trentaine de prêtres séculiers. « Vous avez tort, lui avait dit avant son départ M. Frédéric de Villèle ; vos trente prêtres séculiers mourront, et qui les remplacera? Demandez plutôt quatre Jésuites, qui seront immanquablement suivis, avant et après leur mort, de beaucoup d'autres, et auront bientôt dépassé le nombre de trente. »

Le conseil était bon. M. Dalmond s'adressa d'abord aux Lazaristes, les apôtres de Madagascar au XVIIe siècle. M. Estienne refusa. Il se tourna vers le P. Libermann, mais sa Congrégation, en ce moment en pleine transformation, n'offrait pas les ressources suffisantes ; puis vers le Provincial des Jésuites de Paris, dont la Chine et le Canada absorbaient alors toutes les ressources. De tels résultats

n'étaient pas encourageants. Aussi n'est-ce pas sans hésitation qu'il frappa à la porte du Provincial des Jésuites de Lyon, le R. P. Maillard. Là, il se montra si persuasif, si ardent, si sage dans ses plans, son œuvre parut tellement belle et grande, que le P. Maillard promit son concours.

Le Général des Jésuites, le R. P. Roothan, que M. Dalmond alla voir en quittant le R. P. Maillard, avait déjà reçu avec bienveillance une semblable demande de M. de Solages et de M. Poncelet. Sur un rapport favorable du Provincial de Lyon, il accepta la nouvelle mission qu'on lui offrait et il la confia à cette Province.

Les premiers missionnaires choisis, sur un grand nombre qui s'offrirent, furent : le P. Cotain, Supérieur; le P. Deniau, l'historiographe de la future fondation; le P. Neyraguet, le P. Bobillier, le Fr. Jouffre et le Fr. Remacle. Ils abordèrent à la Réunion, et, le 5 juin 1845, le Préfet apostolique, M. Dalmond, le P. Cotain, le P. Deniau et le Fr. Remacle firent voile pour Saint-Augustin.

Rien n'est curieux, pour qui connaît un peu les mœurs et le caractère malgaches, comme le journal du P. Deniau, son enthousiasme des premiers jours, son respect pour les princesses et princes sakalaves, la joie avec laquelle il célèbre les brillantes réceptions des premiers jours, la satisfaction qu'il éprouve dès les premières promesses, etc.... Et que de jolis tableaux on y relève en passant! Celui-ci, par exemple : « On nous reçoit sur le rivage et on nous conduit à la cour du prince Will, seigneur suzerain ou vice-roi du pays. Il sort de son petit trou de case; on s'assied à terre, sur des nattes, à l'ombre du grand tamarinier : les chefs et les guerriers, armés de fusils couverts de beaux clous jaunes, la lance à la main, et relevant noblement le *simbou* sur l'épaule, s'assoient par terre, en cercle, autour de nous, et le *Kabary*, c'est-à-dire le conseil, la discussion, commence.... »

Puis ce sont les échanges de présents et les promesses solennelles d'amitié ; puis c'est le passage dans le port d'un navire améri-

cain venu de Maurice et semant partout la défiance contre la France et contre les missionnaires, qui « viennent pour tuer, ensorceler, empoisonner, réduire en esclavage les indigènes et les livrer aux Français » ; puis c'est la crainte, la terreur, la haine chez les indigènes ; puis une tranquillité de quelques semaines, auprès du prince de Tuléar, un commencement d'installation dans une paillotte prêtée par un traitant de Maurice, des conversations sans fin et sans utilité, à peine quelques commencements d'instruction, des appels restés sans réponse au grand roi Baba, un vol de 200 piastres commis au préjudice des Pères et qui devient, pour les chefs, l'occasion de rapines et de vexations sans nombre contre leurs sujets, alors qu'eux-mêmes étaient les voleurs ; enfin des conseils, venant de tous les chefs, de partir, d'abandonner le pays, et une véritable émeute détruisant toutes leurs installations, un emprisonnement d'un mois dans la case d'un traitant de Maurice, et leur départ pour Bourbon le 19 octobre.

C'était la fin du premier essai de mission sur la Grande Terre. Un autre essai plus heureux et plus durable allait se faire l'année suivante à Nosy-Be.

Le 19 mai 1844, M. Dalmond avait obtenu de la Propagande d'être chargé, en même temps que de Madagascar, de Sainte-Marie, de Nosy-Be, de Mayotte, c'est-à-dire des Petites Iles, et, avant d'aller à Saint-Augustin, il avait installé à Mayotte MM. Weber et Richard, deux prêtres du séminaire du Saint-Esprit amenés en même temps que les Jésuites. Il est à remarquer que, dès cette époque, la Mission des Petites Iles n'inspirait que de la répugnance : tout le monde désirait aller à la Grande Terre. Il y eut même, à ce sujet, quelques dissentiments entre les Jésuites et le Préfet apostolique, celui-ci voulant les envoyer également dans les îles, et eux désirant se consacrer exclusivement à Madagascar. Cette répugnance, plus grande pour Sainte-Marie que pour les îles du Nord, alla si loin, qu'en août 1847, M. Dalmond, ne trouvant aucun prêtre à Bourbon qui consentît à s'y

rendre, dut y aller lui-même malgré son extrême fatigue, et y mourut, sans aucun secours, le 22 septembre 1847.

Mais, en 1846, après l'échec de la Mission de Saint-Augustin et l'impossibilité de recommencer une nouvelle tentative de ce côté, voici que le nouveau Supérieur des Jésuites, le R. P. Jouen, lui offrit spontanément d'envoyer des Pères à Nosy-Be et de s'entendre avec lui pour la fondation d'un séminaire malgache, soit dans cette île, comme le désirait M. Dalmond, soit à la Ressource, à Bourbon, comme le préféraient les Pères Jésuites. « Que Dieu soit béni ! répondit le Vicaire apostolique. Depuis huit ans, je demandais à une autre source : on me promettait toujours et on n'envoyait jamais personne. Et aujourd'hui que la Société de Jésus a promis, elle donne bien au delà de ce que j'attendais.... » Il accorda donc aux Jésuites juridiction pleine et entière sur toutes les îles, à l'exception des comptoirs français de Sainte-Marie, de Nosy-Be, de Mayotte qui, avec un rayon de territoire d'environ une lieue, furent laissés aux Pères du Saint-Esprit jusqu'en 1851, où les Jésuites les remplacèrent complètement. En outre, il leur abandonna l'île entière de Madagascar, à la condition expresse « qu'au jour et à l'heure où, sur cette Grande Terre, la gloire de Dieu et le salut des âmes viendraient à exiger des secours et des forces extraordinaires, ces secours et ces forces seraient fournis sur-le-champ, le plus tôt possible, par la Compagnie de Jésus ».


LE R. P. JOUEN

Dès ce moment, et malgré les difficultés du début, la Mission de Nosy-Be se fortifia et se développa. Des bâtiments furent élevés pour servir de chapelles et d'écoles, et des centres de Missions furent établis dans les principaux villages de l'île et dans les îles voisines.

C'est au P. Finaz qu'étaient dues la plupart de ces fondations nouvelles. « Quel explorateur infatigable que ce Père! écrivait de lui à cette époque un de ses compagnons : partout où il met le pied, c'est un pays conquis. »

Les circonstances semblaient, en effet, particulièrement favorables. Les Hova, voulant s'emparer du nord de Madagascar, avaient chassé de leur pays les populations indigènes, Sakalaves et Betsimisaraka. Celles-ci, au nombre de 30 000 à 40 000 personnes, avaient



UNE CLASSE CHEZ LES FRÈRES A TAMATAVE

cherché un refuge à Nosy-Be et dans les îles environnantes, et, pour échapper à un joug détesté, s'étaient mises sous la protection de la France. Que les Hova fussent refoulés, que la France prît pied sur la Grande Terre, ou bien encore que ces réfugiés, acceptant enfin le joug, retournassent dans leur pays, si, auparavant, on en avait fait de bons Chrétiens, ils seraient naturellement les fondements des futurs postes que l'on rêvait toujours de fonder à Madagascar.

Mais les difficultés étaient grandes également et le terrain bien ingrat. Et d'abord, le climat était malsain, et nombreux furent les missionnaires qui ne purent y résister. Quant aux habitants, Saka-

laves pour la plupart, ils se montrèrent à Nosy-Be aussi inconstants et aussi grossiers qu'à Saint-Augustin, aussi superstitieux et aussi peu aptes à comprendre et à pratiquer les vertus chrétiennes. Ainsi le roi Tsimandroho était presque continuellement ivre. De plus, comme leur mode de culture imprévoyante, qui consiste à brûler les broussailles pour y ensemencer le riz, eut bientôt épuisé le sol, il leur fallait, pendant une bonne partie de l'année, se disperser dans quelque coin ignoré de la Grande Terre, pour y faire pousser quelques provisions qu'ils venaient ensuite consommer à Nosy-Be. Il devenait donc très difficile de les avoir sous la main et de pouvoir poursuivre régulièrement leur instruction. Ajoutez à cela l'insurrection, en 1849, des chefs sakalaves, irrités contre les Français qui ne les avaient pas aidés à reconquérir leur pays sur les Hova, et furieux de l'affranchissement de leurs esclaves ; puis le cyclone de 1850, plus terrible encore que celui de 1849, qui détruisit ce que l'insurrection avait épargné, en particulier l'église d'Helleville et celle de Nosy-Faly, et qui causa la mort du Fr. Jouffre, comme celui de l'année précédente avait causé celle de M. Richard; enfin, les insurrections des Hova ou des Sakalaves de la côte, qui ruinèrent la Mission de Tafondro, augmentèrent encore le désordre et rendirent tout progrès impossible.

Mais c'étaient surtout les Arabes qui constituaient le véritable obstacle à tout progrès de la Mission, dans les Iles du Nord. A Mohéli, leur influence paralysa tous les efforts du P. Finaz, des officiers français et plus tard de M. Lambert. La princesse Iomby-Soudy, cousine germaine de Radama II, avait été élevée, avec sa sœur Iomby-Salama, par une Française, Mme Droit, dans la connaissance et l'amour de la France et de la religion catholique. Elle avait sollicité autrefois le baptême. Mais, sous l'influence des Mahométans, elle épousa un Arabe, le neveu de l'Iman de Mascate et se fit mahométane. A Mayotte, les Arabes étaient également les maîtres de l'île ; les quelques Malgaches qui s'y étaient établis étaient trop dispersés pour qu'on pût les réunir et avoir de l'influence sur eux, et les Africains

ne pouvaient comprendre les missionnaires ni être compris d'eux. A Nosy-Be enfin, l'élément arabe, si imprudemment favorisé par certains de nos administrateurs, devenait chaque jour plus puissant : « Il y a maintenant deux commandants à Nosy-Be, disait un jour un traitant de cette île : l'un blanc, l'autre Arabe. — Oui, lui répondait-on, mais Alifan (l'Arabe) est le premier des deux. »

Enfin nos représentants dans les îles qui nous étaient soumises, en particulier à Sainte-Marie et à Mayotte, furent loin d'être toujours favorables à la Mission. Non contents de donner le mauvais exemple dans leur conduite privée, et de s'abstenir systématiquement de toute pratique religieuse, ils prétendaient trop souvent faire du missionnaire un simple fonctionnaire soumis à leurs caprices et relevant d'eux, même pour son ministère. Une fantaisie du Gouverneur à Mayotte, par exemple, suffisait pour interrompre ou pour faire reprendre les écoles, mais non évidemment pour les rendre prospères. Dans ces pays si corrompus, il est indispensable, si l'on veut conserver les jeunes filles, de les garder à l'école jusqu'à leur mariage. L'Administration le comprenait généralement. Mais parfois, pour des raisons qu'il vaut peut-être mieux ne pas approfondir, un Gouverneur suspendait cette règle, et, bientôt, rien n'existait plus de l'œuvre de tant d'années de nos Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à Mayotte ou à Sainte-Marie. Les colons enfin, en général sympathiques à l'œuvre de nos missionnaires, détruisaient, par les scandales de leur conduite privée et par leurs mauvais exemples, l'effet de leurs bonnes dispositions.

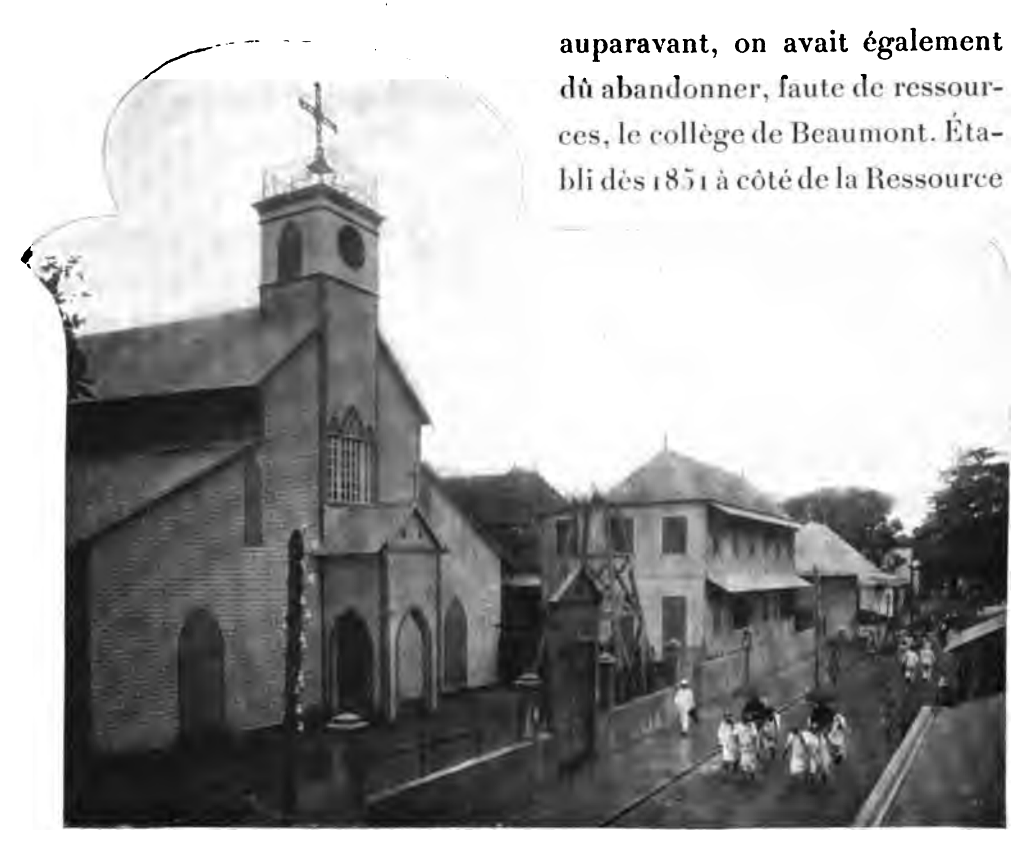
On ne sera pas étonné qu'au milieu de telles difficultés et en dépit de tous les efforts, les résultats ne fussent pas considérables.

« Pendant les cinq premières années, remarque à ce propos le P. de la Vaissière, la Mission dans les Iles ne fit que végéter.... On multipliait les catéchismes dans les églises et jusque dans les villages. Le Père qui était chargé de ces catéchismes parlait aux yeux, étalait des images. L'église se remplissait si le chef était ami du

Père; mais l'église, comme l'école, se vidait aussi facilement, au moindre reproche du maître ou du missionnaire. Sur les vieilles générations, le travail du missionnaire passait comme l'eau sur le granit. »

Pour faire pénétrer le Christianisme et les vertus chrétiennes dans cette masse si grossière et si corrompue, l'école locale ni l'action sur place n'étaient suffisantes. Si l'on voulait faire quelque chose de ces enfants, il fallait les transplanter loin des leurs, dans un milieu chrétien, les instruire, les cultiver, leur apprendre à travailler, les former jusqu'à ce que, devenus grands, ils pussent se marier avec des jeunes filles élevées comme eux, et les renvoyer alors, mais alors seulement, par petits groupes destinés à se soutenir et à vivre ensemble, dans leur pays, pour y faire souche de familles sérieusement chrétiennes. De là le développement de l'établissement de la Ressource, de cet établissement que le R. P. Roothan avait entrevu dès 1831, que les Supérieurs de la Mission avaient toujours désiré, et que M. Dalmond avait enfin accepté, après avoir installé les premiers Jésuites à Nosy-Be. De là aussi la fondation, à côté de la Ressource, de l'établissement de Nazareth, confié aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et destiné aux jeunes filles. L'un et l'autre prospérèrent rapidement. Déjà, en 1850, il y avait à la Ressource plus de 60 garçons, et 22 filles à Nazareth. En 1855, les premiers mariages eurent lieu et un premier groupe partit pour Sainte-Marie, 5 familles et 10 garçons. L'année suivante, 26 ménages s'établirent à Nosy-Be, dans un endroit appelé *la Batterie*, non loin de l'église d'Helleville et des chantiers du Gouvernement, où ils devinrent rapidement, grossis de quelques autres ménages chrétiens de l'île réunis autour d'eux, une paroisse malgache catholique qui s'est maintenue depuis. La Ressource et Nazareth continuèrent ainsi leur œuvre jusqu'en 1872, au milieu des épreuves, des épidémies et des succès. Mais alors on dut les fermer faute de ressources, et aussi parce que, établis sur la Grande Terre, on en avait moins besoin. Deux ans

auparavant, on avait également dû abandonner, faute de ressources, le collège de Beaumont. Établi dès 1851 à côté de la Ressource



ÉGLISE DE TAMATAVE

pour devenir l'appui de la Mission de Madagascar, puis transporté en 1857 à Saint-Denis où il servait aussi de séminaire épiscopal, il commença par prospérer, mais devint bientôt, par suite de la diminution des fortunes, une charge accablante pour la Mission.

A la date du 20 août 1844, par l'organe du baron de Mackau, le gouvernement de Louis-Philippe avait promis le passage et l'entretien, à raison de 1500 francs par tête, de 12 missionnaires, dont 6 pour les Petites Iles et 6 pour Madagascar, et le passage pour un certain nombre de catéchistes. Le gouvernement de l'Empereur se montra plus généreux. Par son décret du 3 août 1854, M. Ducros assurait 3000 francs à chacun des sept prêtres destinés aux Petites Iles, 400 francs à leurs catéchistes, 600 francs aux Sœurs et aux

Frères, plus des frais de déplacement; en tout 52 000 francs qu'il mettait à la disposition du Préfet apostolique. De plus, il élevait, pour l'année 1855, de 43 000 à 75 000 francs, les fonds destinés à la construction ou à l'amélioration des locaux de la Mission.

Forts de ces secours et ne pouvant, pendant de longues années encore, s'établir définitivement sur la Grande Terre, les Jésuites se dévouèrent à l'évangélisation des Petites Iles. Leurs travaux, s'ils n'obtinrent pas tous les fruits désirés, furent loin cependant d'être stériles.

Mayotte était toujours la même Mission ingrate et pénible, où l'on n'arrivait presque à aucun résultat, aussi bien sous l'administration du P. Finaz que plus tard. C'est à peine si, en 1866, le P. Lacomme comptait dans toute l'île 265 Chrétiens indigènes, parmi lesquels 120 enfants à l'école.

La Mission de Nosy-Be, au contraire, donna, au bout de quelques années, de réelles consolations. En 1858, on y compta 41 baptêmes d'adultes, 2682 confessions, 1763 communions et 61 confirmations. « Nos écoles, écrivait le P. Barbe, en 1869, sont en pleine prospérité. » C'étaient comme les pépinières de la Mission, et de chacune d'elles sortaient chaque année 10, 12, 15 nouveaux ménages qui augmentaient d'autant la communauté de la Batterie. L'église d'Hellevillle, terminée en 1870, était la plus belle des églises des Petites Iles. Il y avait 8 autres chapelles disséminées par le reste de l'île, et une neuvième à Nosy-Faly où, en 1867, on ne comptait que 10 Chrétiens. En 1874, le P. Basilide Rahidy, revenant de France, s'arrêta à Nosy-Be, et, par sa seule présence, donna une vive impulsion à la Mission. Mais les Jésuites, que sollicitait impérieusement, depuis de longues années, la Mission de Madagascar, étaient trop peu nombreux pour suffire à tout. Aussi, en 1877, revenant à la première idée de M. Dalmond, décidèrent-ils de rendre les Petites Iles aux Pères du Saint-Esprit, qui vinrent les remplacer en juin 1879.

Quant à la Mission de Sainte-Marie, après beaucoup d'hésita-

tions et de difficultés, elle avait enfin pris son essor sous l'administration de M. Raffenel (1856-1858) et surtout de M. Delagrange (1858-1868). Prenant à cœur les instructions de M. Ducros, ces deux administrateurs, non seulement firent réparer ou rebâtir les églises et les écoles et en créèrent de nouvelles, mais, en outre, ils rendirent obligatoire l'assistance à l'école et protégèrent l'instruction de tout leur pouvoir. Par leur exemple et par leurs secours, ils s'efforcèrent de donner à la pratique de la religion tout son éclat. M. Delagrange, dans l'intérêt de la moralité et de la santé publique, prit même quelques mesures utiles contre l'inconduite, et il voulut que les enfants se rendissent deux fois par semaine au catéchisme.



VUE DE NOSY-KOMBA

Les résultats ne se firent pas attendre. En 1859, il y avait 84 garçons et 65 filles dans les deux écoles d'internes des Pères et des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et, en 1858, on avait plus de 58 baptêmes d'adultes, 69 confirmations, 1640 confessions et 884 communions. En 1869, le nombre des confirmations s'éleva à 150. Mais, cette année-là même, arriva un nouveau Gouverneur, M. Blandinière, qui ne s'occupa que de grands travaux publics. Les vieilles idées superstitieuses reprirent le dessus. Les écoles déclinèrent. Les jeunes

gens, employés dans les ateliers du Gouvernement, s'abandonnèrent à une corruption effrénée, au lieu de se marier jeunes. Les jeunes filles se livrèrent à la prostitution, et les mariages chrétiens tombèrent de 12 à 2 ou 3. Enfin en 1881, les décrets de mars 1880, suspendus jusqu'à cette date, furent exécutés. Les Jésuites partirent, et la Mission de Sainte-Marie, très irrégulièrement desservie, parfois abandonnée pendant de longs mois, tomba en pleine décroissance.

Cependant, les Pères n'avaient jamais oublié le premier but de leur Mission, qui était la Grande Terre, et leur unique pensée était de trouver le moyen de s'y établir de nouveau et définitivement.

En 1846, le commandant de la *Zélée* venait de conclure un traité avec Raboky et Sidi-Boena, les rois de la baie de Baly. Sur sa demande s'ils désiraient avoir des missionnaires : « Nous serons heureux, répondirent-ils, d'avoir de ces hommes zélés pour nous enseigner à connaître Dieu et à apprendre à nos enfants l'écriture et la langue françaises. » Après une première visite des PP. Weber et Neyraguet, le R. P. Jouen partait enfin pour Baly, le 28 juin 1853, afin de s'y établir chez le vieux roi Raboky, « le seul et véritable ami des blancs, bon et respectable vieillard », suivant l'expression d'un vieux commerçant français, M. Edmond Samat. Accompagné du P. Gorée, du Fr. Remacle et de trois jeunes Malgaches, élèves de la Ressource, il arriva au moment d'une forte invasion hova qui faillit tout compromettre, mais qui fut enfin repoussée. Bien reçu par Raboky et par sa fille Saphy-Ambala, il repartit le 3 décembre, laissant seuls sur cette terre abandonnée les PP. Piras et Gorée et le Fr. Remacle.

Les Pères se fixèrent à Mahagolo, sur le bord de la mer, et y ouvrirent aussitôt une école, où les élèves ne venaient qu'en nombre insignifiant. « Nous avons, à notre école, lit-on dans une lettre du P. Piras, une dizaine d'enfants envoyés par Saphy-Ambala et Saïd-Boena. Il n'y a qu'un Malgache qui nous ait librement confié son fils. » Un an après l'établissement de la Mission, mourut Raboky lequel,

jusqu'à la fin se montra un ami fidèle. Sa mort fut le signal de luttes et de dissensions entre ses fils, et de grandes difficultés pour les missionnaires. De plus, Ranavalona, ayant appris cet établissement, mit tout en œuvre pour faire chasser ou même faire assassiner les Pères. En 1857, elle envoya contre eux une expédition de 1500 hommes qu'ils n'évitèrent qu'en se retirant pour quelques mois à Nosy-Be.

Hélas! le danger était ailleurs. Le recrutement des soi-disant « travailleurs libres » venait de s'organiser dans la baie de Baly. « Libre ou esclave, écrit le P. Jouen, on enlevait impitoyablement tout ce qui tombait sous la main. C'étaient des « engagés volontaires » pour la Réunion. » Ces engagés se sauvaient quand ils le pouvaient, massacrant plus d'une fois l'équipage de leurs transports. Les chefs qui les avaient vendus les aidaient et les encourageaient, et ces parages devinrent inabordables. La France intervint. Mahogolo fut bombardé et brûlé, et la reine Hotsingo accepta un traité humiliant, qu'elle n'observa point (1859).



SAID-ISSA, FRÈRE DE SAID-ALI
SULTAN DE LA GRANDE COMORE

Mais auparavant, les Pères avaient dû quitter leur résidence, sur l'ordre formel du commandant de la *Cordillère*, M. de Langle. Les indigènes les virent partir avec peine, « car si tu nous quittes, déclara Tsiahona, le roi de l'Ambongo, au P. Jouen, nous sommes perdus ; on ne viendra plus acheter nos bœufs ; les navires ne nous apporteront plus ni balles, ni fusils ; ils n'oseront plus paraître à nos rades, parce que tu ne seras plus là pour inspirer la confiance ».

Peut-être les Pères seraient-ils revenus s'ils avaient espéré

quelque succès futur. Mais, hélas! ils ne pouvaient guère se faire d'illusion. « Malgré les efforts qu'ils tentèrent souvent pour attirer les Sakalaves à leurs instructions, et les enfants à l'école, remarque le P. de La Vaissière, ils eurent la douleur de voir leur chapelle presque complètement vide le dimanche; la reine et les grands ne venaient chez eux qu'afin de leur demander à boire, et les livres ne cessèrent d'être aux yeux des parents et des enfants un objet plein d'horreur, propre à donner la mort. Les superstitions des ancêtres, unies chez ce peuple à son immoralité native et aux doctrines funestes des Arabes, furent le véritable écueil où vint constamment, pendant six ans, échouer le zèle le plus pur et le plus constant. »

Partis de Baly, les Pères essayèrent de nouveau, quatorze ans après la tentative de M. Dalmond, de s'établir dans la baie de Saint-Augustin. Bien accueillis d'abord par le roi de Tuléar, tout semblait s'annoncer favorablement, lorsque la guerre éclata entre les deux grands chefs de ces pays. Tuléar fut brûlé et la Mission ruinée.

Ils allèrent alors à Soalary, chez les Mahafaly, où, pendant deux mois, ils furent en danger d'être massacrés. Il était évident qu'ils n'y feraient jamais rien; de plus, ils étaient tous dangereusement malades. Ils furent rappelés à Bourbon, et il ne resta plus un seul missionnaire sur la Grande Terre.

VERS TANANARIVE

Les derniers venus dans la Grande Ile, les Hova, constituaient au XVIe siècle un petit royaume, composé de leur capitale, Mérimanjaka, et de quelques petits hameaux environnants. Mais, à partir de ce moment, ils vont se développant, s'agrandissant, s'emparant des villes voisines, et enfin, à la fin du XVIIIe siècle, Andrianampoinimerina (1787-1810), par une suite de combats heureux que favorisait singulièrement une adroite politique, ayant réuni toute l'Imerina sous son sceptre, se met à conquérir et à soumettre les peuplades voisines, les Antsihanaka, les Bezanozano, les Betsileo, le Menabe et le

Boina chez les Sakalaves. Son fils Radama Ier (1810-1828) eut vite fait de comprimer les révoltes qu'occasionna la mort de son père; puis il soumit les Betsimisaraka de l'Est, les Antankarana du Nord et Fort-Dauphin. Sa femme, la sanglante Ranavalona Ire, qui lui succéda et régna jusqu'en 1861, contribua puissamment, par sa cruauté même et ses innombrables exécutions, à accroître le pouvoir royal et à res-



MISSIONNAIRE EN FILANJANA

serrer les liens qui réunissaient sous son sceptre redouté tant de populations différentes.

Radama Ier, s'étant trouvé en contact avec les blancs, avait accepté leurs services et avait toléré dès 1840, sous le prétexte d'éducation et d'imprimerie, l'établissement d'une Mission protestante dans sa capitale. Déjà en 1826, le Rév. Jones, aidé de Griffith et de sa femme et de quelques autres, comptait 2000 enfants dans ses écoles, et 4000 en 1830. Par une réaction violente Ranavalona se rejeta au contraire vers tout ce qui était traditions et superstitions malgaches. Les devins reprirent tout leur empire et lui dictèrent toutes ses décisions; le culte des ancêtres, les pratiques idolâtriques, les croyances

nationales furent imposées, et la religion chrétienne implacablement proscrite. Sous peine de mort, il fut interdit à tout Malgache de sortir du royaume; sous peine de mort, il fut interdit à tout étranger de pénétrer à Madagascar; sous peine de mort enfin, il fut interdit à tous les habitants de la Grande Ile de se réunir pour prier, pour faire la Cène, pour prêcher. Tous les ministres anglais expulsés en 1835, et un grand nombre de leurs disciples furent précipités du haut d'un rocher de plus de 100 mètres d'élévation à l'ouest du Palais.

En même temps, dominée par ses favoris qui ne songeaient qu'à s'enrichir ou qu'à conserver leur influence en flattant ses passions, Ranavalona accablait son malheureux peuple. « On n'ose sortir, écrira en 1857, le P. Finaz, de crainte de ne pas rentrer chez soi; on n'ose rester, parce qu'au moment où on s'y attend le moins, on est tiré de sa maison pour être conduit au supplice. On tremble pour sa femme et pour ses enfants, car ils seront vendus et tous les biens confisqués si le chef de famille est accusé, ce qui veut dire est condamné. » Et on l'était pour les motifs les plus futiles, un songe, un soupçon, une accusation de sorcellerie, ou de vol, ou de complot, le fait d'appartenir à une famille ou à un village que la reine n'aimait pas, etc. Vers la fin d'avril 1857, 1237 malheureux, à qui on avait promis la vie sauve s'ils se dénonçaient eux-mêmes, furent enchaînés et exilés, pendant que leurs femmes et leurs enfants, au nombre de près de 4000, étaient vendus comme esclaves et leurs biens confisqués. Presque tous les jours, il y avait des exécutions par le feu, par l'eau bouillante, par le tanghen, deux, trois, dix, cent et plus!...

Comment, dans de telles conditions, pénétrer dans un pays ainsi fermé? Et ce qui en augmentait encore les difficultés, pour les Pères Jésuites, c'est qu'ils étaient Français.

La France, en effet, s'était déclarée contre le gouvernement hova en reprenant possession de Sainte-Marie et de Fort-Dauphin, en attaquant Tintingue, en s'établissant à Nosy-Be et dans les îles environnantes, en favorisant les chefs sakalaves du Nord-Ouest, et en

passant avec eux des traités qui lui attribuaient un droit de protectorat, en bombardant le port de Tamatave.

Si encore nous avions réussi dans ces diverses tentatives, la crainte de notre puissance eût pu protéger nos nationaux sur le sol malgache. Mais nous avions abandonné et Fort Dauphin et Tintingue. En 1845, notre assaut contre Tamatave avait été repoussé et nous étions partis, laissant les têtes de nos soldats fixées sur des pieux, comme pour attester notre impuissance à les venger.



LES RUINES DE MANTASOA

Et cependant, depuis le premier moment, les Jésuites ne songeaient qu'à aller à Tananarive, bien convaincus qu'ils n'obtiendraient rien à Madagascar tant qu'ils ne se seraient pas établis chez les Hova. Tout ce qu'ils attendaient pour reprendre l'héroïque tentative de M. de Solages, mais pour la reprendre avec espoir de succès, c'était une occasion et un point d'appui.

La Providence leur ménagea l'un et l'autre.

Trois Français eurent dans la fondation de la Mission d'Imerina une part prépondérante : MM. de Lastelle, Laborde et Lambert.

M. de Lastelle, capitaine de la marine marchande à Saint-Malo, était établi sur les côtes de Madagascar depuis 1825. Son commerce habilement conduit, ses sucreries, ses distilleries de rhums, d'autres

ateliers exploités par les esclaves de Ranavalona et de compte à demi avec elle, lui avaient acquis une grande fortune, et lui assuraient la tranquillité, par l'intérêt même que la reine trouvait à le garder.

M. Jean Laborde, ou « le grand Laborde », comme tout le monde l'appelle là-bas, avait été, en 1832, jeté par la tempête sur la côte orientale de Madagascar, non loin de Mahela. Recueilli par M. de Lastelle, il était monté à Tananarive à l'âge de vingt-cinq ans, pour fondre des canons, préparer de la poudre et faire des fusils. Il fit bien d'autres choses, et bientôt, par sa seule initiative, avec des ouvriers indigènes formés par lui, il eut créé presque toutes les industries dont avaient besoin les Malgaches, verreries, fonderies, menuiseries, magnanerie, savonnerie, etc., etc., en même temps qu'il introduisait nos cultures, la vigne, le blé, le ver à soie, nos fruits, nos bêtes à cornes, etc., etc. Il avait plus de 10 000 ouvriers sous sa direction. Et ce qui est plus admirable encore, alors que tout le monde était suspect, lui seul gardait toute la confiance de la reine, sans rien abandonner de sa foi ou de son amour pour son pays, sans négliger aucune occasion de rendre service à un compatriote ou de sauver un malheureux. Homme vraiment merveilleux, dont le plus grand succès fut cependant d'inspirer ses propres sentiments au prince Rakoto, le fils et l'héritier de Ranavalona Ire; d'en faire un partisan déclaré de la France, à qui, par deux fois, il offrira le protectorat de son pays, et l'adversaire résolu, sinon toujours prudent, des malheureux favoris qui poussaient de plus en plus sa mère dans le crime et dans la tyrannie; de lui inspirer à lui et à son épouse Rabodo, la nièce de Rasoherina, un grand désir de la civilisation et de la religion catholique, qu'ils désiraient avant de la connaître.

M. Lambert, né à Redon, en Bretagne, s'était établi depuis longtemps à Maurice où il avait fondé une puissante maison de commerce, avec une succursale à Saint-Denis. On lui attribuait de l'influence à Paris et, depuis longtemps, il méditait d'amener le gouvernement de l'Empereur à établir enfin le protectorat de la France à Madagascar.

Vers la fin de 1855, il se présenta au P. Jouen, à Saint-Denis. « Je dois, lui dit-il, aller prochainement faire un voyage à Paris. Je vais actuellement à Nosy-Be et à la baie d'Ambavatoby. Je me rendrai de là à Baly et toucherai à Tamatave. Pour peu que vous y teniez, je laisserai à Nosy-Be l'ordre de faire passer chaque mois mon bateau, le *Mascareignes*, par Baly.... » Un mot avait frappé le P. Jouen : le *Mascareignes* touchait à Tamatave. « Père Finaz, dit-il au Préfet apostolique des Petites Iles, voulez-vous aller à Tamatave? Il est 8 heures du matin. Le *Mascareignes* part ce soir à 3 heures. De Tamatave, vous pourriez peut-être monter plus haut. » Le P. Finaz quitta sa soutane, s'appela Hervieu, du nom de sa mère, fut dispensé de son bréviaire, et partit. Ainsi fut décidée, en quelques heures, une des plus aventureuses et des plus merveilleuses expéditions dont les annales de nos Missions aient gardé le souvenir.

« Vous allez donc à Tananarive, lui dit un jour M. Lambert. Que diriez-vous si je vous y accompagnais? — J'en serais ravi. — Ma parole aurait bien plus de poids à Paris si je venais de Tananarive au lieu de Nosy-Be ou de Baly seulement.... » Puis, après un moment d'hésitation : « Mon Père, je monterai à Tananarive avec vous. » M. de Lastelle, consulté, approuva et le voyage à Tananarive et l'idée du protectorat français à Madagascar. Seulement, quel moyen invoquer pour obtenir de la reine la permission de monter à Tananarive? M. de Lastelle le trouva : « Laissez-moi offrir à la reine, en votre nom, dit-il à M. Lambert, votre bateau à vapeur, afin de transporter au plus tôt des vivres au poste de Majunga qui est dans la détresse, et je ne doute pas, qu'en retour, Ranavalona ne vous donne, à vous et à votre secrétaire, le P. Finaz, l'autorisation de monter à la capitale. » Il offrit le bateau, et l'autorisation fut accordée.

Nous sommes dès lors en pleine épopée, et aucun récit peut-être ne présente plus d'intérêt que le journal du P. Finaz. Tout était nouveau pour lui, tout se présentait avec ce puissant relief que revêtent aux yeux d'un homme intelligent et en éveil les choses étranges dont

il n'avait même pas soupçonné l'existence, le pays, les mœurs, les gens, la langue, les honneurs qu'on leur rend en qualité d'amis de la reine, les chants, les danses, les présents....

Le 10 juin, il était chez M. Laborde, à Mantasoa, et le 13, à Tananarive.

« Tananarive ! s'écrie-t-il, je suis enfin à Tananarive, sur la place d'Andohalo, dans la maison de M. Laborde ! Je prends possession, au nom du Catholicisme, de la Ville aux mille guerriers. Puisse le Seigneur Jésus délivrer bientôt de l'oppression son peuple si malheureux ! » Et il donne de la capitale cette graphique description : « Tananarive est vraiment une ville orientale, aux rues tortueuses et aux maisons entassées les unes sur les autres. Ce palais de la reine qui domine toutes les autres maisons, ces portails qu'on rencontre de distance en distance, construits avec quelque idée d'architecture, ces hautes cases en bois avec leurs toits aigus, ces murs d'entourage en boue pétrie et durcie au soleil, tout donne à la capitale des Hova un faux air de civilisation qui surprend le voyageur habitué à ne voir à Madagascar que les malheureuses cases des Sakalaves ou des Betsimisaraka. »


JEAN LABORDE



COLLÈGE D'AMPARIBE, EN CONSTRUCTION — LE LAC DE MAHAMASINA ET L'ILOT NOSY

Le 15, il recevait la visite du prince Rakoto, qui lui promit toute son influence pour le garder, après le départ de M. Lambert.

« Le prince est petit de taille, écrit-il ; sa physionomie est européenne ; il met de l'expression dans tout ce qu'il dit. Sa soif de civilisation lui fait prendre quelquefois l'apparence pour la réalité ; et puis, son cœur l'emporte, il ne sait pas se défier de la malice humaine et ne saurait se figurer qu'on peut lui nuire. »

A la date du 25, il décrit le « festin monstre » que la reine lui fit offrir dans la maison du Commandant en chef Raharo.

« Dix jours avant le repas, dit-il, 800 hommes étaient envoyés dans toutes les directions pour apporter de tout ce que produit Madagascar, tout ce qui se mange, depuis le veau arraché au ventre de sa mère, pleine depuis trois mois seulement et qu'on tue pour en tirer ce mets délicat, jusqu'à de petites sauterelles très rares et très recherchées, délices des grands, et une espèce de cancrelat qui vit dans l'eau et dont j'ai été obligé de goûter aussi bien que du reste.... A une heure après-midi, nous nous mettons à table. C'eût été une impolitesse de ne pas goûter à tous les plats ; ces mets étaient accommodés au suif. En général, le service était imité de celui des blancs, si ce n'est que nous avions l'honneur d'être servis par des généraux et que le cuisinier lui-même est un général. »


LES PP. LABASTE ET ROBLET A MANTASOA

On resta dix heures à table. On y serait resté au moins vingt-quatre heures, si M. Lambert n'avait insisté pour partir, se disant malade, et l'on servit de 150 à 200

mets auxquels il fallut faire honneur. On parlait même de danser.

Entre temps, on s'occupait d'affaires, et d'affaires sérieuses, puisque M. Lambert obtenait du prince Rakoto une charte qui lui accordait l'exploitation de toutes les mines, moyennant un dixième du revenu, des terrains vagues à son choix et deux ports en toute propriété, et qu'on le chargeait de demander avec instance à l'empereur Napoléon III le protectorat sur Madagascar.

« Sire, écrivait le prince Rakoto, que Votre Majesté ne repousse pas la prière que je lui ai déjà faite, dans ma précédente lettre du 14 janvier de l'année précédente, et que je lui renouvelle par l'organe de M. Lambert, car le malheur de mon peuple est vraiment à son comble.... »

« Non, il n'est pas possible, écrivaient de leur côté les chefs malgaches, que l'Empereur des Français repousse les prières qui lui sont faites en faveur de Madagascar, lorsqu'il apprendra tous les maux qui désolent ce malheureux pays. »

Or, pour le dire tout de suite, sait-on ce qu'il advint de cette demande? Le gouvernement de l'Empereur la communiqua au gouvernement anglais, représenté alors par lord Clarendon, et lui offrit un protectorat à deux. Heureusement, le gouvernement anglais n'accepta pas. Mais la France ne fit rien non plus. Et lord Clarendon, manquant à toutes les convenances diplomatiques, révéla au Rév. Ellis, alors à Londres, ce qui se préparait à Tananarive.

C'est le 9 juillet que M. Lambert quitta Tananarive et le 13 qu'il dit adieu, à Mantasoa, à M. Laborde et au P. Finaz. Ce dernier, en effet, restait à Tananarive, sur la demande expresse de Ranavalona, pour apprendre à Rakoto et à ses amis quelques-unes des sciences par lesquelles il avait acquis une si grande réputation. Il pouvait jouer sur le piano mécanique et à clavier que M. Lambert avait envoyé à la reine. Il n'en savait pas une note quand il avait quitté Tamatave, mais depuis il avait appris. Le 5 novembre, il lançait un ballon sur la place de Mahamasina, en présence de tout un peuple,

et ce succès portait sa réputation jusqu'aux nues. Il écrivait des symphonies musicales, faisait jouer des pièces sur un théâtre monté et décoré par lui. Il construisait un télégraphe Morse et un télégraphe à cadrans. Il fabriquait et faisait marcher un petit chemin de fer en miniature qui, cependant, allait toujours à reculons. Enfin, il travaillait à la découverte d'une merveilleuse poudre blanche devant laisser loin derrière elle toute autre poudre existante.

Et ainsi, en se rendant utile à tous par les connaissances qu'il introduisait, et en amusant par ses représentations et ses expériences, il pouvait prolonger son séjour. Non pas sans danger toutefois, car la moindre imprudence découverte l'eût infailliblement perdu. Et ces imprudences se multipliaient chaque jour.

Rakoto voulait qu'on célébrât la messe en sa présence et en celle de sa femme, et ils portaient tous les deux une médaille de la Sainte Vierge, que le prince montrait à tout propos. Il parlait du P. Finaz à tout le monde, et tout le monde connaissait sa qualité, sauf la reine à qui personne n'osait la révéler. Mais combien cela durerait-il ? Au commencement de 1856, le commandant de la Pointe-à-Larrée écrivait que des Pères, dont il donnait les noms, se proposaient de monter à Tananarive pour apprendre à lire et enseigner les métiers de forgeron, de charpentier, d'orfèvre, etc., « sans rétribution ». La reine en conclut que ce devaient être des espions et refusa de les laisser monter. « Et M. Hervieu, que fait-il ici? demanda le tout-puissant Rainijohary. — Oui, reprit Ranavalona, ce doit être un espion ; laissons-le achever sa poudre blanche, et nous le renverrons. »

Bientôt, à la belle saison, les navires de Maurice et de Bourbon touchèrent de nouveau sur les côtes de la Grande Ile, et de partout, de Maurice, de Foulpointe, de Tamatave, de Majunga, affluèrent des accusations contre M. Lambert, qui était allé à Paris, disait-on, pour déterminer les Français à faire la guerre à Madagascar.

Enfin et surtout, Ellis obtenait l'autorisation de monter à Tana-

narive, renseigné sur les projets de M. Lambert et déterminé, n'importe à quel prix, à le faire échouer.

« Tout le voyage de M. Ellis, raconte Mme Ida Pfeiffer, que nous citons de préférence à tout autre, parce qu'elle est protestante, ne fut qu'un tissu de faussetés, pour ne pas dire de mensonges.

« Il fit part à la Reine de tout ce que M. Lambert aurait entrepris en Angleterre et en France contre elle. Il le lui dépeignit comme un homme très dangereux et un espion du gouvernement français, et lui soutint qu'il viendrait très prochainement, avec des troupes françaises, pour détrôner la reine et mettre son fils à sa place.

« Aussi bien à Tananarive qu'à Maurice, il raconta que M. Lambert avait frauduleusement arraché au prince la signature du contrat, qu'il l'avait invité à un grand banquet, l'y avait enivré, et que c'est dans cet état qu'il l'avait amené à signer.... »

« M. Ellis, raconte de son côté le P. Finaz, fit prier Rakoto de venir le trouver en secret. Nous avons appris, lui dit-il, que vous avez demandé la protection de la France. A cette nouvelle, toute l'Angleterre a pris le deuil, parce que c'est vous révolter contre votre mère. Les Français ne sont rien. Ils ne peuvent faire un pas ni remuer le petit doigt sans la permission de l'Angleterre. Je vais proposer à la reine de demander l'alliance des Anglais pour s'opposer à la France. L'Angleterre est la première nation du monde. »

Ces calomnies ne l'empêchèrent point d'être chassé de Tananarive, la Reine étant irritée contre lui parce qu'il avait distribué plusieurs Bibles, et le prince Rakoto, parce qu'il avait calomnié M. Lambert.

En attendant qu'il prît sa revanche, Ellis avait donc perdu la partie. Et un événement très heureux pour le P. Finaz et les Français allait se présenter, qui accentuerait sa défaite : l'arrivée des deux PP. Jouen et Weber.

Rainijohary avait un frère, Rainimanonja, que la Reine aimait beaucoup, mais qui, depuis 8 ans, ne pouvait plus paraître ni à la

cour, ni en public, à cause d'un cancer qui lui rongeait le nez. M. de Lastelle avait engagé un premier chirurgien, qui s'en retourna à peine à moitié chemin, effrayé par les difficultés de la route. Après sa mort, le P. Jouen s'adressa au docteur, plus tard sénateur de la Réunion, Milhet-Fontarabie, qui accepta et partit, emmenant avec lui deux aides, les PP. Jouen et Weber, appelés pour la circonstance MM. Duquesne et Joseph. Sa réception à Mantasoa d'abord, où se trouvait Ranavalona Ire, puis à Tananarive, rappela celle de M. Lambert. L'opération réussit admirablement, et Ranavalona supplia le docteur de laisser un de ses aides, afin de prévenir tout accident. C'est le P. Weber qui fut choisi.



PORTE OUEST D'AMBOHIMANGA

Cependant, le 13 mai 1857, M. Lambert, que le gouverneur de Maurice, M. Higginson, s'était en vain efforcé d'arrêter, même par l'intimidation, arrivait à Madagascar, impatiemment attendu par le prince et par ses amis. La réponse qu'il apportait fut une amère déception. Mais ce n'était pas un homme à s'arrêter en chemin. Puisque la France les abandonnait, eh bien, on agirait sans elle!...

Après l'expulsion des missionnaires anglais, en 1835, leurs

adeptes avaient constitué un véritable parti politico-religieux, avec ses chefs et ses réunions, la société des *Priants*. Les Priants se recrutaient surtout parmi le peuple, mais ils reconnaissaient volontiers l'autorité de Rakoto. C'est à eux que l'on s'adressa pour éloigner Rainijohary et donner une autre direction à la reine, au besoin pour la déposer. Les deux Pères se tinrent à l'écart, et Rakoto se retira avec MM. Lambert et Laborde, pour prendre en mains, s'il le fallait, le gouvernement.

Tout était prêt et tout échoua par l'intervention d'un missionnaire anglais.

Le Rév. Lebrun arrivait à Tamatave en même temps que M. Lambert à Tananarive, et, tout de suite, il se mit en relation avec les chefs des Priants : « Ce sont les intérêts de la France que vous allez servir, leur écrivait-il, et non ceux de votre pays, puisque ce sont des Français qui sont avec Rakoto ». Et quelque temps après : « Vous êtes protestants; prenez garde à ce que vous faites; votre travail n'aboutira qu'à établir le Catholicisme. »

Les Priants ne se rendaient pas. On recourut alors à la trahison. Un des chefs, le seul indigène jusque-là créé ministre par les Anglais, et placé par eux à la tête des écoles de l'Imerina, révéla tout à Rainijohary, la nuit du 29 juin 1857. La répression fut implacable, d'autant plus que Rainijohary, s'autorisant d'un couteau de chasse trouvé chez un des conjurés, finit par persuader à la Reine qu'on voulait l'assassiner. Mais le courage des victimes fut admirable. « A l'exemple de ceux qui précédemment avaient été immolés pour cause de religion, écrit le P. de La Vaissière, ils édifièrent le peuple, accouru en foule sur leur passage, par le chant de cantiques que la mort seule arrêta sur leurs lèvres. »

Quant aux blancs, Ranavalona hésita longtemps avant de sévir contre eux. Mais une lettre imprudente du Rév. Lebrun, trouvée sur le chef du complot, finit par vaincre ses hésitations. Sur le conseil de Rainijohary, elle fit administrer le tanghen à cinq poules

représentant les cinq Européens alors à Tananarive, les deux Pères, M. Laborde, M. Lambert et Mme Ida Pfeiffer. Toutes les poules moururent, sauf celle du P. Joseph, qui avait autrefois soigné le frère du ministre; et tous les Européens, sauf lui, furent exilés. Rakoto était fou de douleur : « Je n'ai pu rien obtenir pour vous, leur dit-il au milieu de sanglots. Méfiez-vous des Anglais; prenez garde aux Anglais. » Et il supplia M. Lambert de recourir encore à l'Empereur.



PRISONNIERS MALGACHES SOUS LE GOUVERNEMENT HOVA

Huit jours après, le P. Weber qui, disait-on, avait omis une fois de faire le hasina à la reine, suivit ses compagnons.

Le premier essai de Mission à Tananarive avait échoué. Mais on avait exploré la place, on s'y était fait de puissants amis, on connaissait le pays et la langue. C'était beaucoup. Au péril de leur vie, les PP. Finaz et Weber avaient reconnu le champ de bataille. Vienne la liberté avec la mort de Ranavalona Ire et l'avènement de Rakoto, et la Mission de l'Imerina, grâce à leurs études et à leurs connaissances, sera immédiatement fondée. Non, ni le P. Finaz, ni le P. Weber n'avaient perdu leur temps, et jamais on ne dira assez haut l'héroïsme de leur entreprise et la sagesse avec laquelle ils la conduisirent.

A TANANARIVE — FONDATION DE LA MISSION

Le 16 août 1861, mourait Ranavalona Ire, paisiblement et tranquillement, comme si elle avait été la meilleure des reines, pleurée amèrement par son fils, tandis que son neveu Ramboasalama s'agitait et conspirait pour s'emparer du trône. L'intervention décisive du Commandant en chef de l'armée, Rainivonahitriniony, arrêta ses menées, et celui-ci fit proclamer, au milieu de la joie universelle, Rakoto, qui prit le nom de Radama II.

Exactement le même jour, voulant, en prévision de cet événement, être prêts à saisir la première occasion favorable, et, si possible, devancer l'arrivée des ministres protestants, le P. Jouen et le P. Weber s'embarquaient pour Foulpointe, où ils apprenaient la mort de la souveraine. Le 23 septembre, le P. Weber était à Tananarive, et le P. Jouen le 12 octobre. Radama fut plein de promesses pour ses anciens maîtres : « Mon autorisation pour enseigner la religion, répondit-il aux Pères qui la lui demandaient, vous n'en avez pas besoin. C'est le plus ardent de mes vœux. — Je n'ai qu'un désir, très saint Père, écrivait-il le 13 novembre au Souverain Pontife, c'est de voir mon peuple heureux et civilisé. J'ai pensé que le plus sûr moyen d'atteindre ce but, c'était de le faire instruire dans la religion chrétienne. » Et plus tard, dans une seconde lettre, du 24 septembre 1862 : « Je comprends que la reli-



UN MISSIONNAIRE DE CAMPAGNE

gion catholique est le plus ferme appui d'un gouvernement, et je ne négligerai rien pour l'établir. » Il reçut avec cordialité chacun des Pères à mesure qu'ils arrivèrent à Tananarive, et, le 6 août 1862, il admit la Mission à lui présenter ses hommages. Un peu plus tard, les Pères, qui s'étaient logés provisoirement dans la case de Ramboasalama, ne trouvaient rien à acheter à Tananarive; averti, Radama intervint auprès des héritiers de Ramboasalama qui leur vendirent aussitôt, et il les aida également dans leurs autres acquisitions. Son fils adoptif, Ratahiry, qui n'était pas baptisé, mais à qui, lors de l'exil des Pères, il avait donné le nom de Raphaël, avait d'abord été confié à un maître hova protestant. D'accord avec la reine et malgré les clameurs des Anglais, il le confia à la Mission et il assista lui-même, avec la reine, à la messe qui fut dite à cette occasion dans le hangar qui servait d'église. Enfin, le matin même du jour de son couronnement, il voulut que le P. Jouen, accompagné du P. Finaz, vînt dire la messe au Palais et bénir la couronne.



UN PÈRE JÉSUITE A TANANARIVE

L'avenir s'annonçait donc plein de promesses. Hélas! bien des mécomptes attendaient la Mission.

Et d'abord, l'arrivée des missionnaires anglais, surtout celle d'Ellis, le 16 juin 1862, compliqua singulièrement la situation. Évidemment, on ne pouvait leur refuser l'autorisation que l'on avait accordée aux Catholiques, et personne n'y songea; mais il leur fallait bien autre chose. Les missionnaires anglais étaient, en effet, très habiles, au moins quelques-uns d'entre eux, et disposaient de ressources considérables. Dès le principe, la L. M. S. (*London Missionary Society*) leur garantit une allocation annuelle de 300 000 francs,

puis un don de 250 000 francs pour construire des églises, et l'on assure qu'Ellis toucha, en moins d'un an, 1 300 000 francs de son gouvernement. Avec cela, on peut obtenir beaucoup d'un peuple pour qui l'argent est tout. De plus, les Priants subsistaient toujours, et c'était là, pour les Anglais, un point d'appui sérieux auquel ils en joindraient bientôt un autre, celui du parti vieux Malgache. En fait, le roi était peut-être le seul qui s'efforçât d'être impartial; presque toute son administration était ou devait bientôt devenir hostile au parti français.

Enfin, la lutte se dessinait chaque jour plus ardente à Madagascar entre la France et l'Angleterre. Des deux côtés, on se hâtait de féliciter officiellement le nouveau monarque, de lui offrir des présents royaux, d'envoyer des missions pour rehausser l'éclat de son couronnement, d'installer des représentants autour de lui, de s'éclipser et de se devancer, parfois de se tromper l'un l'autre.

En particulier, rien n'était ménagé pour identifier les deux Missions avec les pays qui fournissaient les missionnaires, la Mission catholique avec la France, la Mission protestante avec l'Angleterre. « Mes amis, aurait prêché un jour Ellis, on vous parle souvent de religion catholique et de religion protestante. Tout cela est inexact. Il n'y a, à proprement parler, que deux religions : la religion des Anglais et celle des Français; voilà la vérité. »

Aussi Radama qui, dès le principe, penchait vers la France et vers la religion catholique, devint-il, de jour en jour, moins bien disposé. L'absence de M. Laborde lui avait été funeste. Livré à lui-même, ou plutôt à de perfides conseillers, il n'avait pu résister à ses passions. Sa conduite privée était devenue déplorable, et ses débordements sans bornes. Son favoritisme paraissait chaque jour plus criant. Sa passion pour le progrès et la civilisation, que rien ne réglait, n'en recherchait plus que les apparences. L'intelligence pratique, la sûreté de jugement, la modération dans les mesures à prendre, la sagesse dans les desseins, la prudence dans les discours, tout lui manquait.

Le P. Jouen avait cru pouvoir jadis le prémunir contre ses déréglements. « Je vous dirai franchement, lui répondit-il, que, si je régnais et commandais, je ne regarderais comme source de véritable progrès que le commerce et les arts. Je crois simplement en Dieu qui a créé l'univers et je sais parfaitement que Catholiques, Protestants, Mahométans, Païens, etc., tout cela c'est de la fable, tout cela n'est que fanatisme et mensonge. »

Avant son avènement au trône, un parti, le parti vieux Malgache, dont son cousin Ramboasalama était l'instrument, et l'ancien favori de sa mère, le vieux Rainijohary, l'âme et l'inspirateur, avait tout tenté pour l'éloigner du trône. Il ne sut ni le combattre ni le mettre hors d'état de lui nuire, se contentant d'exiler son cousin à Ambohimiro, et d'imposer à Rainijohary de résider à Ambohimanga, pour surveiller le mausolée de sa mère. Il le fortifia même, par ses mesures trop hâtives et l'imprudence de ses discours. Non seulement, en effet, il ouvrit toutes grandes, à tous les étrangers, les portes de Madagascar, allant jusqu'à suspendre, dans ce but, les droits de douanes qui étaient le plus clair de ses revenus ; non seulement il se hâta de conclure des traités avec la France et l'Angleterre et de ratifier la charte Lambert, mais, par son engouement pour tout ce qui était étranger, par son désir immodéré de rénovation et de réformes, par son mépris affecté pour tout ce qui était malgache, il sembla prendre à tâche de froisser le sentiment national.


LE CAVEAU DE LA MISSION A AMBOHIPO

Raininahitriniony lui avait, par son initiative et sa résolution, assuré le pouvoir. Pour le récompenser, il le nomma premier ministre

et il accorda un grade de plus à tous les officiers. Mais il affectait de les tenir à l'écart, n'ayant d'attention et de réelle confiance que pour ses *menamaso*, devenus ses flatteurs et ses corrupteurs, et surtout pour les blancs, pour ceux qui savaient le mieux gagner ses faveurs.

C'était là plus qu'il n'en fallait pour provoquer une catastrophe.

Elle eut lieu le 12 mai 1863, six mois après les fastueuses fêtes du couronnement (23 septembre 1862). En septembre, tout était à la joie; plus de 200 000 personnes acclamaient les souverains, qu'escortaient les députations des deux premiers États de l'Europe et qu'entourait une splendeur que n'avait jamais vue la capitale malgache. En mai, ce même roi voyait tous ses *menamaso* massacrés, lui-même était étranglé dans son palais, son corps enterré sans aucune cérémonie, son nom effacé de la liste des rois malgaches, et sa femme proclamée à sa place. Elle n'était pour rien dans le complot qu'avaient ourdi Rainijonary, Raininahinitriniony et, assure-t-on, Ellis. Mais on lui aurait facilement trouvé un remplaçant si elle eût refusé, ou simplement, si elle n'eût accepté les conditions qu'on lui imposa et qui consistaient en ceci : qu'elle n'eût du pouvoir que l'apparence et les honneurs, le premier ministre s'en réservant, sous l'influence des missionnaires anglais, toute la réalité.



TANANARIVE — UNE LEÇON DE BOTANIQUE

Le premier acte du nouveau pouvoir fut de déchirer la charte Lambert et de refuser de reconnaître le traité que le commandant Dupré

rapportait de France revêtu de la signature impériale. « Ou le traité, tel qu'il est, déclara le commandant, ou la guerre. » C'était parfait s'il eût agi ; mais il n'osa point prendre sur lui de le faire, et les instructions demandées à Paris furent de céder.



LE P. ROBLET

Le premier ministre Raininahinitriniony se fit indépendant et mit au service des Indépendants toute sa puissance et toute la violence de son caractère. Mais, toujours ivre et brutal, il se fit rapidement haïr de tous et, en particulier, de la reine qui le remplaça, en 1864, par son propre frère, Rainilaiarivony. Plus aimé et moins cruel en apparence, surtout plus habile, Rainilaiarivony devint à son tour le mari de Rasoherina et gouverna avec une autorité absolue sous son nom (1863-1868), sous celui de Ranavalona II (1868-1883) et celui de Ranavalona III (1883-1895).

Quant à la Mission catholique, elle ne périt point avec Radama II, malgré les réels dangers que coururent les Pères et les Sœurs, pendant les troubles qui accompagnèrent et suivirent sa mort. Elle sembla plutôt vouloir se développer et grandir. Elle était du reste bien petite encore : six Pères et cinq Frères à Tananarive, deux Résidences, deux petites écoles pour les garçons, encore peu fréquentées, mais très pénibles à tenir, une école de filles avec



UNE LEÇON DE CHANT

80 enfants, sous la direction de trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; trois Pères, deux Sœurs et un Frère à Tamatave, reçus chez un colon d'abord, puis installés dans un vaste magasin. C'était à peu près tout. En septembre 1862, les PP. Chausson et Fournel étaient allés fonder une Mission à Mahéla, à 10 journées de marche au sud de Tamatave. Ils y moururent de la fièvre les 17 et 27 avril suivants, et Mahéla fut abandonné. Le P. Piras partit à pied pour aller fonder un autre poste dans la baie d'Antongil, mais la maladie l'arrêta, et le poste d'Antongil ne fut jamais fondé.

Rasoherina, qui avait dû les retirer pour un temps, confia de nouveau à la Mission l'éducation de ses deux enfants adoptifs, Ratahiry et Rasoaveromana, et la leur maintint en dépit de toutes les influences et de toutes les pressions. Le premier ministre lui-même, qui avait vu les Protestants à l'œuvre et sentait en eux les partisans secrets de son frère, lui confia également l'éducation de ses enfants, à qui il permit de recevoir le baptême. Le nombre des néophytes augmenta rapidement, celui des élèves aussi, soit chez les Sœurs, soit dans les écoles des Pères et dans celles des Frères arrivés à Tananarive le 24 septembre 1866. Enfin les baptêmes et les confirmations se comptent par centaines.

Mais voici que la conclusion du traité avec l'Angleterre, le

27 juin 1865, changea complètement la face des choses. Que se passa-t-il à cette occasion? Le consul anglais Packenham sut-il détruire les préventions du premier ministre contre les Protestants et lui persuader que la France était l'ennemie de son pays? La force irrésistible de l'or fit-elle son œuvre, et Rainilaiarivony fut-il simplement acheté? Y eut-il, comme beaucoup l'ont prétendu, un traité secret ajouté aux 19 articles du traité public? Personne ne pourrait le dire, et peut-être tout cela est-il vrai à la fois. En tout cas, les sentiments du tout-puissant ministre furent retournés complètement. M. Laborde, qu'il appelait son père et en qui il avait naguère une pleine confiance, fut tenu à l'écart. Le traité avec la France, que l'on voulait, peu de temps auparavant, conclure le plus rapidement possible, on sembla ne plus le désirer, et ce ne fut que trois ans plus tard, le 8 août 1868, que les clauses en furent arrêtées, calquées sur celles du traité anglais. L'indemnité de 1 200 000 francs, due à M. Lambert, ne fut payée aux autorités françaises, à Tamatave, que dix-huit mois après l'engagement pris et contre la remise de l'original de la charte, qui fut publiquement brûlé au milieu de l'allégresse publique. Les gens de la cour et ceux de l'entourage du premier ministre, puis bientôt ceux des hautes classes abandonnèrent les Catholiques et revinrent aux Protestants, à l'exception de Rasoherina toutefois, qui jamais ne voulut entrer dans un temple et reçut le baptême, avant de mourir, des mains de M. Laborde. Enfin toutes les sympathies, toutes les faveurs furent pour l'Église protestante


RASOHERINA

qui, dès ce moment, prit un rapide essor, aidée surtout par l'argent, par l'éducation, par la faveur des grands et du pouvoir.

Tout s'achète à Madagascar, tout peut s'obtenir avec de l'argent. Généreusement subventionnés par leurs amis d'Angleterre, probablement aussi par leur gouvernement, les Indépendants payèrent largement les services rendus et promirent des récompenses plus généreuses encore pour ceux qu'on leur rendrait. Par des avances d'argent, ou même par des subventions annuelles toujours révocables, ils s'attachèrent les personnages les plus influents, soit à la cour, soit dans les provinces. Dans le même but, dès qu'ils eurent des églises, ces églises, pouvant posséder, prêtèrent de l'argent aux membres de la réunion. C'était un double profit : d'abord un fort revenu, au moins 24 pour 100; puis la main-mise pour toujours sur ces emprunteurs incapables de rembourser leur créance.

Les Hova comprirent rapidement l'utilité de l'éducation. Pour répondre à leur désir de s'instruire, les Indépendants couvrirent le pays d'écoles plus ou moins florissantes, et s'efforcèrent, par toutes sortes de moyens, de s'emparer de la jeunesse malgache. Ils y réussirent en grande partie, surtout pour les classes élevées. En 1892, les diverses églises anglaises de Madagascar comptaient 92 316 enfants, dont les trois quarts chez les Indépendants.

Chez ces peuples encore primitifs, il faut d'abord gagner le pouvoir. Dans ce but, Ellis et ses amis ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent fait prohiber le culte des idoles et proclamer leur religion « religion de la reine » ou « religion d'État ». Ils obtinrent l'un et l'autre par une loi de 1867, que renforça une autre loi, encore plus pressante, de 1878. Dès lors le gouvernement et ses agents furent Indépendants, et par suite les agents de la religion des Indépendants. D'après un tableau de l'année 1892, la reine et le premier ministre étaient Indépendants, Indépendants aussi les 20 membres du cabinet et les 16 chefs des districts de l'Imerina. Des 14 membres du cabinet un seul était Catholique. Un seul Catholique aussi

parmi les 8 chefs de garde et de service au palais, parmi les 7 chefs de la noblesse et parmi les 95 gouverneurs de provinces.

Bien plus, l'Église indépendante devint rapidement une véritable institution malgache. Les missionnaires anglais n'y eurent guère d'autre autorité que celle que pouvaient leur donner leur situation personnelle, la formation des dignitaires indigènes, la publication de livres ou de journaux, et surtout l'argent qu'ils distribuaient. Tout releva en fait des *mpitandrina* ou pasteurs, au nombre de 604 en 1880, et des *mptoriteny* ou prêcheurs, au nombre de 4134. Au-dessus des uns et des autres, étaient les « évangélistes », sortes d'inspecteurs de la prière, surveillants nés et dénonciateurs toujours écoutés, qui, au nombre de 180, avaient pratiquement supplanté leurs maîtres. Et tous dépendaient en premier ressort du premier ministre, le véritable chef de l'Église malgache.

Les Indépendants furent d'abord les seuls missionnaires protestants à Madagascar. Bientôt ils durent partager leur monopole avec les Anglicans, arrivés en 1864, mais qui ne purent s'établir dans le centre qu'en 1872 ; avec les Luthériens de Norvège venus en 1867 et qui se fixèrent dans la riche province d'Ankaratra; et plus tard avec les Quakers ou Amis et les Luthériens d'Amérique : quatre sectes fort distinctes de doctrine et de tendances qui, à l'exception des Anglicans, moins sectaires, plus corrects et parfois bienveillants, ne s'accordaient qu'en une seule chose : leur acharnement contre la Mission et contre l'influence française.

DÉVELOPPEMENT DE LA MISSION (1868-1883).

Jusqu'en 1868, la Mission de l'Imerina ne comprenait que la seule ville de Tananarive. On avait bien essayé une installation, qui du reste s'effondra au premier souffle, à Betzaraina, où l'on avait une fabrique de tuiles creuses; on avait aussi dit la messe et donné une instruction, le dimanche, dans tel ou tel village des environs où habitaient quelques Catholiques influents. Mais les missionnaires étaient

si peu nombreux, leur situation encore si précaire, et les difficultés si grandes, les dangers si menaçants, que l'on n'avait pas cru pouvoir tenter autre chose. C'est donc en 1868 que la question de Missions à établir dans les campagnes fut étudiée et résolue. Et ce fut le P. Finaz, destiné vraiment à être l'initiateur et le fondateur de toutes les grandes œuvres de la Mission, qui en fut chargé. Le 12 septembre, il inaugurait le poste d'Ambohitroa ou d'Antanetibe, et il continua ses créations pendant toute l'année 1869, secondé dans cette rude besogne par les PP. Callet, Nassès, Gauchy, Taïx, Roblet, Abinal, Limozin et Delbosc. On avait réussi, à la fin de 1869, à former 38 réunions, à bâtir 22 chapelles et à ouvrir 25 écoles.



UNE ANDRIANE CATHOLIQUE D'AMBOHIBELOMO, RAKIZO

L'histoire de ces fondations est presque partout la même. Un Catholique influent de Tananarive, qui avait une maison dans un de ces villages, demandait un Père ou une église. Ou bien parfois quelques pauvres gens, qui avaient entendu parler des Catholiques, ou en connaissaient quelques-uns, s'unissaient pour réclamer la même faveur. Ou bien encore les notables de certains villages, fatigués de « la corvée de la prière » et de la tyrannie que faisaient peser sur eux les employés malgaches de l'église protestante, ennuyés de donner leur temps, leur travail, leur argent pour bâtir les temples, les écoles, les maisons des pasteurs, évangélistes, etc., se décidaient à passer aux Catholiques, allaient trouver le Père le plus voisin, le suppliaient de venir chez eux, lui demandaient une chapelle et une école.

C'était au zèle, à la bonté, au dévouement du missionnaire à faire le reste. Il arrivait et se rendait à une case, généralement celle

d'une des familles qui l'avaient appelé. L'hospitalité malgache lui en abandonnait le rez-de-chaussée. Il s'y installait, en couvrait les murs d'images de religion, y disait la messe, y faisait le catéchisme à ses visiteurs, y jouait de son harmonie-flûte, leur enseignait des cantiques, recevait leurs incessantes visites et répondait à leurs questions, soignait leurs maladies et distribuait des remèdes, faisait quel-



AMBUTOMANGA (OU ANTONYONA) — UN VILLAGE MALGACHE EN IMERINA

ques visites aux notables de l'endroit ou bien aux malades, ou bien aux négligents, s'occupait de faire bâtir, souvent de bâtir lui-même une chapelle plus ou moins provisoire, une école, de préparer quelques catéchumènes au baptême, ou à la première communion, ou à la confirmation, de les défendre et de les soutenir contre les tracasseries, parfois contre les persécutions des Protestants. Et ce n'était là ni sa tâche la plus légère, ni la plus facile.

Si, en effet, quelques postes furent fondés dans les villages où il n'y avait pas encore de Protestants, si d'autres furent établis paisiblement dans des endroits déjà occupés par eux, généralement il

fallut emporter de vive force chaque nouvelle conquête, et parfois subir une véritable persécution. Sans doute « la prière était libre », suivant l'expression malgache, et cette liberté était formellement stipulée dans le traité de 1868. Sans doute nos consuls tinrent généralement la main à l'exécution de cette clause. Sans doute le premier ministre ne voulait pas pousser la France à bout en persécutant trop ouvertement les Catholiques, ni fortifier outre mesure le parti protestant en détruisant le parti adverse; et parfois, d'un geste, il apaisait les persécutions trop violentes, ou même laissait tomber de sa bouche un mot d'encouragement. Et alors, invariablement, on voyait les conversions se multiplier.

Mais ordinairement les choses se passaient tout différemment. Quelqu'un recevait-il le missionnaire, à plus forte raison l'avait-il appelé ou avait-il promis de lui louer un emplacement pour une école ou une chapelle, qu'aussitôt la persécution la plus acharnée commençait pour lui. Un certain Rainimaharavo, cousin du premier ministre, ministre des Affaires étrangères lui-même, et dont la fille, cette douce et héroïque Victoire Rasoamanarivo, qui rappelle à Tananarive la reine Amélie des Wallis, avait épousé le fils de Rainilaiarivony, envoyait ses agents pour admonester le coupable, pour le faire comparaître devant lui, pour l'amener par tous les moyens possibles, les promesses, les coups, la prison, à revenir sur sa décision. Le Père s'adressait alors au premier ministre, qui presque toujours répondait : « Je m'en informerai », et qui n'en faisait rien, ou qui n'intervenait que lorsqu'il était trop tard.

Des deux autorités qui subsistaient dans les provinces, l'une, le seigneur feudataire ou *tompomenakely*, avait vu son autorité ruinée par le premier ministre. Il ne pouvait donc que fort peu de chose pour le missionnaire. Du reste, comme il appartenait aux premières classes de la noblesse, et que la prière catholique était la prière des esclaves ou des toutes petites gens, que ceux-là seuls pouvaient l'adopter qui voulaient se mettre mal avec le pouvoir et déplaire à la



LA CATHÉDRALE DE TANANARIVE

souveraine, il était d'ordinaire Protestant. Quant aux divers gouverneurs, en qui résidait le pouvoir, ils étaient eux aussi Protestants.

Il n'était pas jusqu'à Rainilaiarivony lui-même qui n'y allât d'ordinaire de ses encouragements, par exemple lorsque, après avoir convoqué les grands et le peuple d'Ambohimanga, il osa leur dire : « Souvenez-vous de ce précepte : servez votre père et votre mère. Ranavalona a été l'élue de Dieu en qualité de votre père et de votre



PIANARANTSOA

mère; or, elle vous appelle et vous dit : vous qui êtes unis avec moi par une même foi, venez prier avec moi. »

Les tristes évènements de 1870-1871, dont le contre-coup se fit rudement sentir dans toutes nos Missions et spécialement à Madagascar, où l'on ne manqua pas de les exploiter contre nous, ralentirent le mouvement des conversions et des créations si bien commencé l'année précédente. Plusieurs chapelles furent ruinées par les Protestants, et l'on eut toutes les peines du monde à les reconstruire.

Pour comble d'infortune, la France semblait de plus en plus se désintéresser de Madagascar et de sa Mission. En 1871, on réduisit

de moitié, et l'on supprima totalement en 1872, l'allocation de 20000 francs que l'Empereur lui avait accordée, pour ses écoles, sur sa cassette particulière, et cela dans des termes qui équivalaient à une abdication. « Cette subvention, écrivait en effet l'amiral Pothuau, était justifiée par l'action prépondérante que la France prétendait exercer sur Madagascar. Aujourd'hui qu'on a complètement renoncé à cette politique, la subvention n'a plus de raison d'être. »

Heureusement se trouvait alors à la tête de notre division navale de l'océan Indien un homme, le commandant Lagougine, qui n'entendait sacrifier ni les intérêts menacés de nos commerçants, ni notre dignité. Il parla haut et ferme, et son intervention suffit pour ralentir la persécution et permettre à la Mission de respirer. Le 6 février 1873, Rainilaiarivony allait lui-même voir le Préfet apostolique et, comme pour faire la contre-partie du discours d'Ambohimanga : « Je suis envoyé par la reine, lui disait-il, pour vous remercier de tout le bien que vous faites à mon peuple; moi aussi je m'unis à ce sentiment de ma souveraine. » Trois mois plus tard, on posait la première pierre de la cathédrale de Tananarive et, le 23 septembre de la même année, dans son voyage à Fianarantsoa, la reine promulguait solennellement le code betsileo, dans lequel on avait inséré la clause que « la religion ne doit être ni contrainte ni entravée ». L'année suivante, on obtenait l'autorisation de faire publiquement sur la place de Mahamasina la procession du Très Saint Sacrement. Au mois d'août 1875, on recevait la visite de Mgr Delannoy, évêque de Saint-Denis, que les autorités hova accueillirent partout avec des honneurs extraordinaires : 15000 Catholiques se portèrent au-devant de lui, à son entrée à Tananarive ; le premier ministre le reçut lui-même et lui fit les plus belles promesses d'impartialité et de liberté. Les écoles se remplissaient d'élèves qui éclipsaient leurs rivaux dans les examens. De nouveaux postes se fondaient un peu partout, en particulier à Fianarantsoa — encore par le P. Finaz — et dans le Betsileo en 1871, à Ambositra en 1876, en attendant qu'on



UNE ÉCOLE DE FRÈRES A TANANARIVE

reprît en 1882 les postes primitifs fondés auparavant dans le Vakin' Ankaratra par le P. Roblet. « Nous étions à la veille de voir tout le peuple passer à nous », écrivait vers cette époque un missionnaire.

Cela était trop beau pour pouvoir durer. L'initiative du commandant Lagougine fut, paraît-il, blâmée à Paris. En tout cas, ce ne fut là qu'un acte isolé bien vite oublié. D'un autre côté, les agents anglais, officiels ou autres, les ministres protestants, surtout leurs partisans indigènes, n'eurent de repos qu'ils n'eussent amené un changement complet dans les dispositions du gouvernement malgache.

Comment y réussirent-ils? En calomniant et la France et la Mission catholique? Sûrement. Et ils surent pour cela se servir de nos malheureuses discordes à l'intérieur et des mesures du gouvernement français contre l'Église. Mais cela n'eût pas été suffisant. En devançant et en dépassant les instructions du Palais? Sûrement encore, et il serait injuste de mettre sur le compte du premier ministre beaucoup de violences qui étaient le fait de subalternes plus

ou moins haut placés. Mais le tout-puissant Rainilaiarivony n'aurait eu besoin que d'un signe pour arrêter toutes ces violences. En le menaçant d'exploiter contre lui, au profit de ses rivaux, le mécontentement latent et les jalousies qu'avaient excités son autorité, encore relativement récente et chaque jour plus absolue? Sûrement aussi, et c'est ce qui explique que, dans les trois conspirations que Rainilaiarivony eut à réprimer, on ait toujours trouvé la main des Protestants. Toujours est-il qu'il n'était pas entièrement libre, et il semble bien que certains hommes avaient sur lui une grande influence, l'imprimeur Parrett, par exemple, qui fut son mauvais génie et finit par le perdre.

C'est vers 1876 que se dessina très nettement ce changement, et, depuis ce moment jusqu'à la guerre de 1883, les réformes dans le gouvernement et les décrets contre la Mission se multiplièrent. Deux mesures surtout furent prises, qui devinrent une source de persécution violente : l'obligation de l'instruction, dans la loi de 1878, et l'interdiction de posséder dans celle de 1881.

L'instruction est une excellente chose, et son obligation aussi. A cela nos missionnaires n'eussent eu qu'à applaudir. Mais la loi avait été établie uniquement, et elle fut exécutée uniquement, contre les écoles catholiques. Tout enfant dès l'âge de huit ans devait aller à l'école. Les Catholiques n'ayant pas encore d'écoles partout, les enfants de beaucoup de villages iraient donc nécessairement dans les écoles protestantes : de là un premier gain. Ce n'était pas assez. Une autre prescription interdisait à un enfant inscrit dans une école de la quitter. Il suffisait donc aux Protestants d'avoir fait inscrire un enfant chez eux, pour que cet enfant ne pût jamais aller chez les Catholiques. Dès lors, comme le registre des écoles indépendantes était le registre officiel, comme les chefs des églises protestantes détenaient en même temps le pouvoir civil, et qu'ils avaient l'influence, comme enfin les registres n'étaient pas publiés et que leur sincérité ou leur exactitude n'était contrôlée par personne, presque tout le monde,

sauf dans l'entourage immédiat des Pères, se trouva inscrit sur les registres des écoles indépendantes, et dès lors personne ne pouvait aller à l'école catholique.

Ce ne fut cependant pas assez.

Dans le Betsileo, où la Mission catholique, établie depuis peu, n'avait pas encore pu prendre une grande extension, on donna à la loi « un effet rétroactif ». Tout élève qui avait été *autrefois* chez les Protestants ne pourrait pas rester chez les Catholiques où il était depuis plusieurs années. Dans certains endroits on se soumit. Dans beaucoup d'autres on résista énergiquement. Et alors ce fut la persécution dans ce qu'elle a de plus brutal. Les enfants furent enlevés de force de l'école où ils étaient, ou arrêtés sur le chemin et internés à l'école protestante, ou bien encore ils furent frappés et blessés, parfois grièvement. Les Pères eux-mêmes n'étaient pas toujours épargnés, comme le P. Fabre à Fianarantsoa en 1880 ou le P. Léon de Villèle. Les autorités locales, ou bien étaient complices des Protes-



LE FR. NORBERT, LE SUPÉRIEUR DE TANANARIVE, FAISANT BATIR

tants, ou bien n'osaient pas intervenir. « La raison pour laquelle nous ne pouvons pas nous opposer à ces mauvais traitements, écrivait un officier supérieur de Fianarantsoa au R. P. Cazet, c'est que c'est l'affaire des Anglais et que nous avons peur. Vous vous plaindrez, dites-vous, à la reine et au premier ministre, vous ferez bien... »

Le premier ministre recevait les plaintes, promettait d'intervenir et ordinairement ne faisait rien.

« Vous parlez de persécution, répondit-il un jour au Préfet apostolique, le R. P. Cazet ; sont-ce les Vazaha qui sont persécutés ou les Malgaches ? Si ce sont les Malgaches, c'est à eux seuls à m'avertir, et il ne faut pas qu'ils viennent vous ennuyer pour me faire parvenir leurs plaintes par votre intermédiaire. »

Sûrement les Malgaches n'oseraient pas se plaindre, on l'espérait du moins. Le chef des écoles catholiques du Betsileo, Rainialahy, l'osa. Ayant été à moitié assommé par des Protestants et n'ayant pu obtenir justice du gouvernement de Fianarantsoa, il monta à Tananarive et adressa une plainte écrite au premier ministre. « J'ai la lettre de Rainialahy, répondit celui-ci ; qu'il retourne dans son pays, et si plus tard il y a lieu, nous le ferons remonter à Tananarive. »

Et les ministres protestants approuvaient ces mesures et souvent y participaient, par exemple le Rév. Baron, qui fit lui-même garrotter Rainialahy. Pas tous, cependant, car voici comment le Rév. Sreet appréciait cette manière de faire : « L'éducation obligatoire a beaucoup contribué à rendre le Christianisme odieux, en en faisant une corvée de l'État. Nous servir de notre pouvoir pour violenter les consciences, parce que nous sommes maintenant les plus forts, c'est nous exposer à voir tôt ou tard un revirement total contre nous. »

Une telle persécution aurait dû ruiner les écoles et l'église du Betsileo. « Il n'en fut rien, heureusement, écrivait à ce propos le R. P. Cazet. Beaucoup de nos élèves n'ont pas eu le courage de tenir tête à une persécution pareille ; mais je dois dire aussi que nous ne

nous serions pas attendu à voir tant de courage dans nos jeunes Betsileo. La bonne moitié a tenu tête à l'orage. »

D'après une convention intervenue entre les Luthériens de Norvège et les Indépendants anglais, ceux-ci s'étaient réservés le Betsileo et avaient abandonné à ceux-là la riche contrée du Vakin'Ankaratra. Par une interprétation au moins singulière de cet accord, les Luthériens voulurent en proscrire même les Catholiques. Et pour y arriver, ils eurent recours à tous les moyens, même aux plus violents et aux moins honnêtes. Tel un décret, fabriqué par eux de toutes pièces, et grâce auquel ils firent arrêter élèves et maître. Et ici pas plus que dans le Betsileo le gouvernement de Tananarive n'intervint.

Cependant un autre genre de persécution s'ajouta bientôt aux premiers : la presque impossibilité où l'on se trouva de louer ou d'acheter aucun emplacement pour chapelle, école ou habitation. Le traité de 1868 consacrait, d'une manière plus ou moins claire, le droit de propriété en faveur des étrangers établis à Madagascar. Le 9 novembre 1871, le gouvernement malgache exigea qu'on l'avertît avant de commencer aucune construction. Le 4 juillet 1878, par l'article 49 de sa nouvelle loi, il décréta qu'avant de bâtir tout Vazaha présenterait un contrat de loyer légalisé à Tananarive, et que tout Malgache, avant de céder un terrain, en aurait obtenu l'autorisation écrite du Premier Ministre. C'est-à-dire que toute acquisition devenait presque impossible. Enfin l'article 85 de la loi du 29 mars 1881 portait que « la terre de Madagascar ne saurait être vendue à personne, ni même engagée entre les mains de qui que ce soit, non sujet de la reine de Madagascar ».

Avec de telles armes entre les mains d'adversaires jouissant du pouvoir et décidés à tout, on peut juger des difficultés insurmontables pour tout Français, pour tout missionnaire, d'établir quoi que ce fût. Et si par hasard on arrivait à remplir toutes ces formalités, il restait encore la ressource de contester la propriété du terrain à celui qui l'avait loué.

En 1879, le P. Félix voulut transférer dans Ambohinome, à trois heures environ de Tananarive, la Mission fondée auparavant par le P. Bel en dehors du village. Il en avait l'autorisation. Il s'agissait de trouver un emplacement pour la chapelle. Le terrain choisi, il entra en marché avec le propriétaire. Mais un gendarme s'en déclare le co-propriétaire et refuse de le vendre. Il choisit un autre terrain ; le même gendarme s'en déclare encore co-propriétaire. Une troisième fois, le même fait se renouvelle. Onze fois, avec onze propriétaires différents, le Père fait un contrat qui lui permettra de s'établir à Ambohinome; onze fois les menaces et la terreur font échouer le contrat avant sa conclusion. Ce n'est pas tout. Une fois la pièce authentique obtenue et proclamée sur place par cinq gendarmes, grâce à l'autorité du consul, les Protestants de l'endroit frappent et chassent les ouvriers occupés à construire la chapelle et comblent les fondations.



TANANARIVE — LE THÉATRE MALGACHE DES ENFANTS CHEZ LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Et cependant, malgré toutes ces persécutions, la Mission catholique s'était développée. « L'Église de Rome travaille silencieusement et forme une plante supérieure à toute autre, » écrivait en 1881, dans son rapport officiel, l'amiral anglais, sir Gore Jones.

Et il vantait la beauté de sa cathédrale.

Bâtie grâce à l'argent recueilli à cet effet en France par le P. Ailloud, au centre de la ville, dans un pur style ogival, sur les plans du Fr. Gonzalvien et du P. A. Taïx, avec des pierres de taille apportées une à une à dos d'homme, elle mesure 37 mètres de long, 18 de large,

21 de hauteur, et a vraiment grand air avec sa façade de 18 mètres et ses deux tours de 30 mètres.

Le Resaka menait rude campagne en faveur de la Mission, sous la direction du P. Ratahiry et sous celle du P. Caussèque.

La première léproserie de Madagascar avait été fondée et une centaine de malades étaient maintenant réunis, nourris, à Ambohivaraka, formant une communauté avec ses chefs et son administration propres. Et probablement nul autre poste ne donnait autant de consolation au missionnaire qui en était chargé.



TANANARIVE — LE JOUR DE LA DISTRIBUTION DES PRIX CHEZ LES FRÈRES (SCÈNE DE L'ENFANT PRODIGUE)

Les prisonniers non plus n'avaient pas été négligés. Un service avait été organisé à leur intention dans l'église du Sacré-Cœur. On s'occupait aussi de pourvoir à leurs besoins, de les soulager dans leurs maladies, de les aider à supporter leur cruelle épreuve. Couverts de chaînes, entassés dans une salle commune où chacun possède, pour soi et sa famille, un espace de 2 mètres de long sur 1 mètre de large, ne recevant pas une once de nourriture du gouvernement, réduits à travailler ou à mendier pour ne pas mourir de faim, on conçoit tout ce qu'il y avait à faire pour les aider.

Les écoles prospéraient et les examens étaient excellents.

Tous les Pères, dans les campagnes, distribuaient des remèdes aux malades qui venaient les consulter en grand nombre. Un hôpital

manquait à Tananarive, faute de ressources. Mais le dispensaire des Sœurs était en pleine faveur, et des centaines de malades, Catholiques ou Protestants, s'y présentaient chaque jour. Seule l'école apostolique, commencée par le R. P. Cazet, pour la formation d'un clergé indigène, n'avait pas réussi. Les Hova n'étaient pas encore mûrs pour les charges et les devoirs du sacerdoce catholique.

A cette époque, la Mission comptait 44 prêtres, 19 Frères coadjuteurs, 8 Frères des écoles chrétiennes, 20 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, plus 3 novices et 3 postulantes malgaches, 346 instituteurs et 181 institutrices indigènes, 20000 enfants et 80000 adhérents, 152 églises construites, 11 en construction, 120 chapelles terminées et 43 commencées. On avait eu 1161 baptêmes d'adultes, 1882 baptêmes d'enfants, 55406 confessions, 580 premières communions, 45466 communions ordinaires, 860 confirmations et 190 mariages de juillet 1881 à juillet 1882.

LA GUERRE DE 1883-1885 ET LE PROTECTORAT FRANÇAIS

La Mission catholique ne fut pour rien dans la déclaration de la guerre de 1883-1885, qui nous fut imposée par l'insupportable prétention du gouvernement hova de nous enlever, au besoin par la force, notre protectorat sur la côte N.-O. de Madagascar. En 1880, l'imprimeur Parett, Pickersgill, plus tard Anglican et vice-consul de la Grande-Bretagne, mais alors ministre Indépendant, et l'évêque anglican Kestel-Kornish, allèrent préparer les voies. Ils persuadèrent à plusieurs chefs d'envoyer une ambassade à Tananarive, de prendre des drapeaux hova et de les arborer à la place du drapeau français. En juin 1881, un amiral anglais, sir Gore Jones, alla à Tananarive offrir au gouvernement hova les vaisseaux de l'Angleterre, afin de transporter ses soldats, qui iraient changer en possession effective cette première marque de suzeraineté.

C'était trop. M. de Freycinet, dans une note du 28 mars 1882, signifia à notre consul à Tananarive, M. Baudais, que le gouverne-

ment français était résolu « à ne point laisser porter directement ou indirectement atteinte à la situation qui nous appartenait à Madagascar », et le 16 juin suivant, le commandant de notre station navale, M. Le Timbre, abattait le drapeau hova.

A Tananarive, on armait ostensiblement; des remington étaient distribués aux soldats, et chaque jour on fabriquait 1500 lances; les journaux anglais, surtout la feuille quaker, l'*Ami des enfants*, et le *Madagascar Times* surexcitaient l'opinion; les pires excès étaient à craindre. Déjà M. Baudais était parti. Bientôt son chancelier, M. Campan, dut lui-même amener son pavillon et se diriger vers la côte. Pour gagner du temps, Rainilaiarivony envoya à Paris une ambassade qui n'obtint rien et alla se consoler à Londres, à Berlin, aux États-Unis.

Du 7 au 17 mai, sans s'inquiéter des conséquences possibles de son initiative pour les Français établis en Imerina et au Betsileo, l'amiral Pierre bombardait les postes hova; le 17, il s'emparait de Majunga et, les 10-11 juin suivants, de Tamatave.

Avant ces événements et dès le mois de janvier, le premier ministre avait paru vouloir prendre sous sa protection tous les étrangers de l'Imerina; aussi les Pères avaient-ils espéré pouvoir rester au milieu de leurs fidèles. Mais voici qu'un comité des ministres Indépendants se forme, pour aviser à la situation et, afin de « montrer clairement au peuple la différence qu'il y avait entre les missionnaires de la nation ennemie et ceux des nations amies », il demande et obtient l'exil des missionnaires français. Le 25 mai, un décret fut signé leur ordonnant, ainsi qu'aux autres Français, d'être partis avant le 30. Or, il y avait parmi les missionnaires catholiques deux Anglais et un Belge. Puisqu'il ne s'agissait que de nationalité, ceux-là, du moins, pourraient rester. Le Parlement malgache, une création toute de circonstance imaginée récemment par le premier ministre pour couvrir sa responsabilité, et qui comprenait une centaine de prêcheurs, de maîtres d'école et d'anciens élèves des Protestants, répondit que

les Malgaches ne distinguaient pas entre les Français et les Catholiques, que tous les missionnaires catholiques, quelles que fussent leurs diverses nationalités, devaient être considérés comme Français et quitter le pays. Il fut impossible de voir aucun ministre et il fallut recourir à l'évêque anglican Kestel-Kornish pour faire parvenir une note qui n'amena aucun résultat. Il ne restait plus qu'à partir. « Ne résistez pas à la parole de la Reine, répondirent les plus sûrs des Catholiques aux Pères qui les consultaient à ce sujet, ce serait compromettre l'avenir et attirer peut-être sur nos propres têtes des malheurs plus considérables. Si vous vous soumettez aujourd'hui, vous rentrerez plus tard avec plus de facilité. »



LE FR. RAPHAEL

On employa les quatre jours qui restaient à prier, à confesser, à baptiser un bon nombre de catéchumènes, à pourvoir aux besoins des lépreux d'Ambavohiraka, à prendre quelques mesures pour la conservation des œuvres, et 92 personnes quittaient Tananarive les 29 et 30 mai. Le 23 juin, elles arrivèrent épuisées à Tamatave, abandonnées depuis trois jours par les rares porteurs qu'elles avaient pu recruter. Les missionnaires de Fianarantsoa eurent encore plus à souffrir, brutalement chassés le 8 juin, privés de tout et parvenant à peine à ne pas mourir de faim. Quant aux quatre Pères d'Ambositra, partis le 5 juin, ils ne trouvèrent rien à acheter, sauf à la dérobée quelques bananes. A peine arrivés à Mananjary, ils y furent gardés à vue dans une case où personne ne devait leur parler, et leurs souffrances furent telles que deux d'entre eux, le P. Martin Brutail et le P. de Batz, y moururent de misère le 27 et le 28 juillet.

La place me manque ici pour raconter cette guerre où trois de

nos officiers de marine, l'amiral Pierre, l'amiral Galiber et l'amiral Miot s'épuisèrent en de vains efforts, parce que jamais on ne voulut leur donner le moyen d'agir; où tel et tel de nos officiers, comme par exemple Pennequin, s'illustra par des actions d'éclat, et montra ce que l'on pouvait tirer d'auxiliaires malgaches bien encadrés et bien conduits; où notre Parlement fit preuve à la fois d'incohérence,

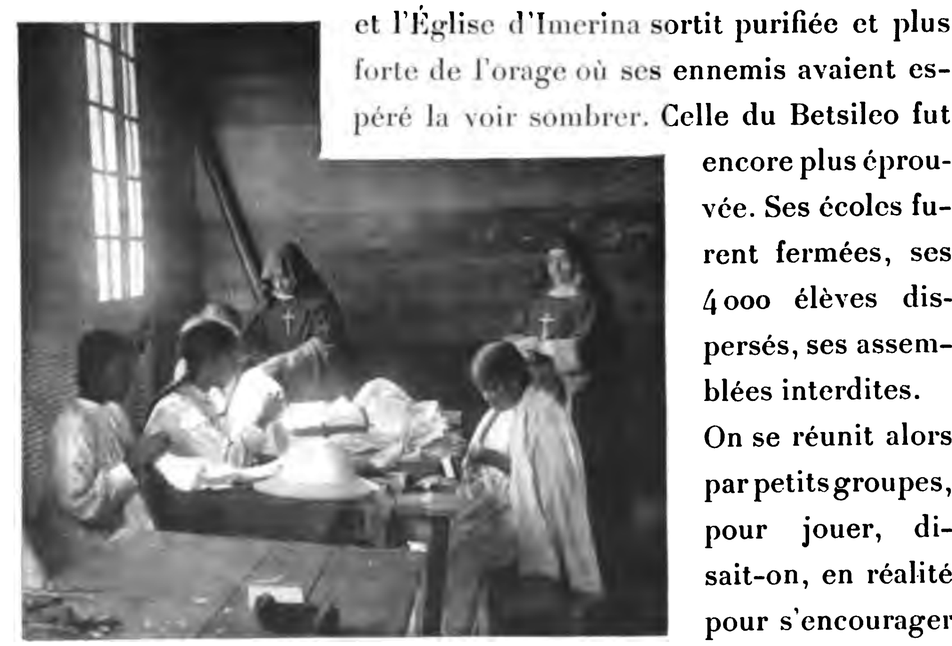


LE MARCHÉ (ZOMA) DE TANANARIVE

d'ignorance et de faiblesse, voulant garder Madagascar sans en prendre les moyens, voulant, de Paris, imposer un plan de campagne que les officiers de là-bas déclaraient impraticable, et, en fin de compte, acculant le gouvernement à conclure le traité du 5 décembre 1885, qui n'avait que deux avantages : de fermer l'île aux nations étrangères et de renvoyer à plus tard la solution d'une question que nous étions pour le moment impuissants à résoudre.

Cependant une belle page, la plus belle de toutes, venait de s'ajouter à l'histoire de la Mission de Madagascar. Seuls et sans prê-

tres, les Catholiques de l'Imerina surent admirablement se maintenir. Leurs écoles, leurs églises, leurs réunions du dimanche, la léproserie, ils gardèrent tout ce que les Pères avaient fondé, ne se laissant arrêter ni par les promesses ni par les menaces. Le premier dimanche, les Protestants gardaient la porte de la cathédrale. Victoire arriva : « S'il vous faut du sang, dit-elle, vous commencerez par verser le mien, mais la peur ne nous empêchera pas de nous réunir. » Et elle entra dans l'église où tous les fidèles la suivirent. Partout où il y avait une difficulté, elle allait de sa personne ou bien écrivait, invoquant l'autorité du premier ministre, et personne n'osait lui résister. De leur côté, les membres de l'Union catholique, une congrégation fervente de jeunes gens instruits et dévoués, parcouraient les campagnes où ils provoquaient et présidaient les réunions, tandis que le Fr. Raphael dirigeait les écoles et présidait aux examens, que le premier ministre vint encore honorer de sa présence. Bientôt les faibles ressources laissées par les Pères furent épuisées. Les largesses de Victoire, les sacrifices de tous suffirent aux besoins les plus urgents, et l'Église d'Imerina sortit purifiée et plus forte de l'orage où ses ennemis avaient espéré la voir sombrer. Celle du Betsileo fut encore plus éprouvée. Ses écoles furent fermées, ses 4000 élèves dispersés, ses assemblées interdites. On se réunit alors par petits groupes, pour jouer, disait-on, en réalité pour s'encourager et prier.



TANANARIVE. — LA CLASSE DE COUTURE

Dès le mois de mars 1885, les missionnaires purent revenir et reprendre leurs œuvres. Partout bien accueillis sur la route, ils furent reçus en triomphe à Tananarive, sauf par les autorités, qui leur firent attendre plusieurs heures les clefs de leur maison. « Nous sommes rentrés dans notre église, ce matin 27 mars, à onze heures, écrit l'un d'entre eux. Les cloches sonnaient à toute volée, l'orgue jouait. Invité à dire quelques mots à la foule, j'avais de la peine à ne pas éclater en sanglots. Victoire n'y tenait plus de joie; la foule ne pouvait être contenue; c'était un avant-goût du ciel. »

Sous la direction de Mgr Cazet, nommé peu auparavant Vicaire apostolique de Madagascar, on se remit au travail pour relever les ruines et pour procéder à de nouvelles fondations.

On rebâtit la léproserie d'Ambohivaraka en attendant qu'en 1894 on pût en créer une seconde près de Fianarantsoa; on rebâtit la chapelle et l'école des prison-



UNE RUE DE TANANARIVE



LA LÉPROSERIE DU BETSILEO

niers; plus tard, on construisit l'église de Fianarantsoa, une reproduction de celle de Tananarive; on rebâtit ou l'on répara toutes les écoles et toutes les églises qui avaient été détruites ou détériorées; surtout on s'efforça de réunir à nouveau les élèves de ces écoles, spécialement dans le Betsileo où ils avaient dû aller chez les Protestants qui, invoquant le fameux article 276, prétendaient les garder. On réorganisa les écoles normales, et l'on en fit un centre où chaque mois les maîtres venaient rendre compte de leurs travaux et prendre la direction du Père.

En 1888, la visite du Provincial de Toulouse, le R. P. Michel, vint donner une nouvelle impulsion à la Mission et provoquer la création de deux œuvres importantes, qui ont depuis rendu les plus grands services : le Collège français d'Ambohipo et l'Observatoire d'Ambohidempona. Le premier devait donner à la Mission de l'Imerina des instituteurs et des catéchistes, des administrateurs d'élite au gouvernement hova, et des employés à nos commerçants et à nos industriels. C'était un pensionnat, où l'on ne pouvait, hélas! faute de ressources, recevoir plus de 60 élèves, car tout y était gratuit. Les cours duraient quatre ans.

Dès 1880, la Mission avait commencé quelques observations météorologiques. Mais ce ne fut qu'en 1889, que le P. Colin ayant enfin obtenu, grâce à l'énergique intervention de M. Le Myre de Vilers, l'autorisation du gouvernement malgache, bâtit, avec des ouvriers malgaches, son observatoire — y compris la coupole — si remarqué et si admiré depuis de tous ceux qui ont pu le visiter. Pendant trois ans, grâce à ses observations personnelles et à celles



A L'OBSERVATOIRE D'AMBOHIDEMPONA

de ses employés, grâce à des observations que des confrères ou des traitants lui envoyaient des divers points de l'île, il put publier, dans des comptes rendus très complets, les premières, pour ne pas dire les seules données précises que nous eussions possédées jusque-là sur la météorologie de la grande Ile.

En même temps, le P. Roblet, qui avait déjà donné sa carte au 1/1 000 000e de Madagascar, la seule sérieusement dressée et celle que tout le monde copiait, qui avait relevé presque tout l'Imerina et une portion du Betsileo, et publié en 1894, avec M. Grandidier, sa carte au 1/100 000e de l'Imerina, poursuivait ses études topographiques qui lui ont valu de si flatteuses récompenses, dont la croix de la Légion d'honneur, et que les officiers de la brigade topographique ont adoptées et continuées.

Longtemps auparavant, un autre membre de la Mission, un chercheur s'il en fut, le P. Callet, rendait à l'histoire un service inappréciable, en recueillant, de la bouche des anciens, le récit des temps passés, des usages et des traditions du pays, et en le consignant dans

un ouvrage malgache en 3 volumes, qu'il serait urgent de traduire et de faire connaître au public français.

D'autres travaux, le plus souvent d'histoire, de linguistique ou d'enseignement, avaient précédé ou suivi celui du P. Callet : la grammaire du P. Weber, la plus ancienne et peut-être la meilleure de toutes, celles des PP. Ailloud, Basilide et Caussèque, le dictionnaire malgache-français des PP. Callet et Abinal et le dictionnaire français-malgache du P. Malzac, l'histoire de Madagascar du P. de La Vaissière, et surtout *Vingt ans à Madagascar* du P. Abinal, probablement le meilleur de tous les ouvrages encore écrits sur la grande Ile.

Pendant ce temps, le gouvernement hova ne désarmait pas. Plus que jamais, il était résolu à se garder contre les Vazaha, et le principal souci de Rainilaiarivony fut, jusqu'à la fin, non pas de développer les ressources naturelles de son pays, mais de le fermer et de le rendre de plus en plus inaccessible.

Toutefois la présence de nos Résidents, qui tous, MM. Le Myre de Vilers, Bompart, Larrouy, se firent un devoir de protéger la Mission, l'empêcha d'aller trop loin dans la voie de la persécution. L'expérience devait être tentée de tirer parti du traité de 1885. Dès le commencement, plusieurs pensaient qu'elles n'aboutiraient pas. Mais lorsque M. Larrouy arriva en octobre 1892, même les plus optimistes ne pouvaient garder aucune illusion. Le traité n'était plus observé et les Hova étaient résolus à ne pas en tenir compte ;


UNE LEÇON DE REPASSAGE CHEZ LES SŒURS DE TANANARIVE

le parti anglais, qui avait repris toute son influence à Tananarive, les conduisit de nouveau à la rupture. Elle éclata en 1894.

A ce moment, la Mission catholique comprenait quatre centres principaux : 1° Tananarive et l'Imerina, avec une trentaine de Pères; 2° Fianarantsoa, avec une dizaine de missionnaires, qui était alors en pleine prospérité, et où, en 1893, lors de l'inscription pour les écoles, les Catholiques avaient eu plus d'enfants que toutes les Églises protestantes réunies; 3° Tamatave, avec trois Pères, dont l'un s'occupait des divers postes de la côte, et un hôpital en construction; 4° Fort-Dauphin, fondé depuis deux ans par les PP. Chesnay et Campenon, grâce à la généreuse initiative de M. Marchal, et qui promettait les plus consolants résultats.

Voici, du reste, la statistique, à cette époque, du personnel et des œuvres de la Mission :

Missionnaires prêtres, dont 1 Évêque	75
— scolastiques, dont 1 Malgache.	4
Frères coadjuteurs pour les ateliers, l'imprimerie, etc. . .	18
Frères des Écoles chrétiennes à Tananarive, Fianarantsoa et Tamatave.	16
Sœurs de Saint-Joseph de Cluny aux mêmes endroits. . .	27
Instituteurs et institutrices indigènes, plus de	700

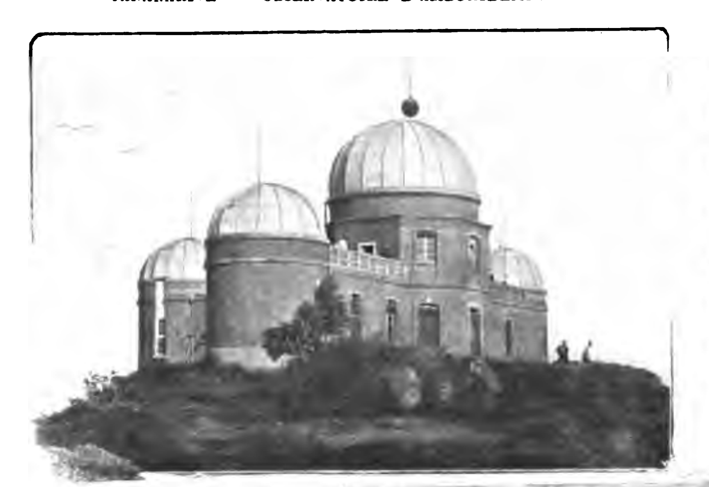
Quant aux œuvres, il y avait 9 écoles normales, un collège, 26 736 élèves, 83 églises, 277 chapelles, 443 postes, 136 175 Catholiques ou catéchumènes, 2 léproseries, une imprimerie et un observatoire. Dans le courant de l'année précédente, il y avait eu 1 197 baptêmes d'adultes et 2887 baptêmes d'enfants.

LA GUERRE DE 1895 ET LA DOMINATION FRANÇAISE

Tout le monde a encore présentes à la mémoire les péripéties de l'expédition de 1895, les erreurs si regrettables qui compromirent son organisation, les transports fluviaux en retard de trois mois et nos soldats débarquant quand même sur la plage de Majunga, cette route meurtrière qu'il leur fallut faire dans un pays et sous un climat

où, pour l'Européen, « creuser la terre, c'est creuser son tombeau »; les privations de toutes sortes auxquelles ils furent exposés, une morbidité et bientôt une mortalité sans exemple dans aucune expédition similaire, l'insuffisance absolue de secours et souvent d'abri pour nos malades ou nos mourants, les effectifs fondant à vue d'œil et les inquiétudes les plus poignantes gagnant tout le monde, lorsque le général Duchesne, par un de ces coups d'audace qui révèlent un caractère de fer, lança en plein pays ennemi, avec à peine les vivres nécessaires pour atteindre le but, la légendaire colonne légère, 2000 hommes usés et exténués, qui durent soutenir une marche forcée de plus de 200 kilomètres, livrèrent des combats de plus en plus opiniâtres à mesure qu'ils approchaient de la capitale, et s'emparèrent d'une ville de plus de 60000 habitants défendue par 25000 ou 30000 ennemis.

TANANARIVE — OBSERVATOIRE D'AMBOHIDEMPONA



AVANT LA GUERRE



APRÈS LA GUERRE

De nouveau, nos missionnaires durent abandonner leurs postes

et reprendre le chemin de la côte. De nouveau, ils se mirent à la disposition des autorités militaires, prêts à rendre tous les services qu'on leur demanderait, comme aumôniers ou comme interprètes. Huit furent ainsi employés, sur lesquels trois y perdirent la vie, les PP. Berbizier, Denjoy et Verdelet, et deux y compromirent leur santé au point de ne pouvoir se rétablir. De nouveau, leurs fidèles,



TANANARIVE — L'ANCIEN PALAIS DU PREMIER MINISTRE, AUJOURD'HUI CASERNE D'INFANTERIE DE MARINE

livrés à eux-mêmes, surent se maintenir. De nouveau, il y eut quelques ruines, en particulier celles de l'Observatoire d'Ambohidempona, que les Hova rasèrent à fond pour en faire un point de défense et qui devint plus tard le pivot de l'attaque contre Tananarive ; mais de nouveau aussi, à leur retour, les Pères retrouvèrent leurs élèves et leurs Chrétiens et ils se remirent à l'œuvre avec un nouvel entrain et un espoir grandi par la présence définitive de la France à Madagascar.

Nous l'avons déjà remarqué, les Églises protestantes, mais prin-

cipalement la plus puissante d'entre elles, celle des Indépendants, s'étaient constamment appuyées sur le pouvoir, et par lui, avaient été imposées au peuple. D'où cette conséquence qu'elles n'étaient point aimées, ni acceptées volontiers, mais plutôt subies. La Mission catholique, au contraire, s'était adressée au peuple, n'avait jamais usé de la corvée, n'avait jamais servi aux grands pour opprimer les petits et les humbles. Aussi était-elle appréciée, estimée, aimée, même par ceux qui ne l'acceptaient pas. Cette considération, jointe à nos traditions, dictait à la France la conduite à tenir après la conquête vis-à-vis des Missions à Madagascar. Il ne fallait ni persécuter, ni proscrire, pas même les missionnaires anglais, pas même les Indépendants, à moins qu'ils n'eussent travaillé contre notre influence.

Là-dessus, tout le monde était d'accord. Il fallait seulement leur enlever leur situation prépondérante d'Église d'État.

Quant à l'Église catholique qui, pendant 35 ans, avait lutté et souffert pour soutenir et défendre l'influence française, était-ce trop exiger que de demander pour elle une liberté complète mêlée d'un peu de bienveillance? Si on la lui avait accordée, par ce seul fait que les Protestants avaient perdu l'appui si effectif de l'Angleterre, en même temps que l'appui du gouvernement hova, par ce seul fait que la grande majorité de nos officiers, de nos employés, de nos colons était catholique, la Mission catholique se serait rapidement développée, et les Missions protestantes, de l'avis de tous les hommes au courant de la question, auraient rapidement diminué, auraient disparu d'elles-mêmes dans un espace de temps relativement court. Et ainsi, nous aurions eu sans à-coup, sans violence, sans persécution, toute une colonie entièrement catholique. Qui ne reconnaîtra


LE R. P. BERBIZIER


LE R. P. BERTHIEU

qu'au point de vue exclusivement français, pour le rétablissement de l'ordre, pour les progrès de notre influence et la fidélité des Malgaches, cela eût mieux valu ?

C'est, du reste, cette ligne de conduite qu'appliquèrent, sitôt après leur arrivée à Tananarive, et le général Duchesne et M. Ranchot, le premier parce qu'il avait l'esprit trop droit et le cœur trop français, le second parce qu'il connaissait trop bien Madagascar, où il travaillait depuis dix ans, pour ne pas voir la vérité.

M. Laroche, qui les remplaça, en agit autrement, affectant de se confier aux Hova, aux Grands, à la Reine. Les conséquences ne se firent pas attendre. L'Imerina tout entière et tout Madagascar se soulevèrent. La route de Tananarive était coupée et des coups de fusil étaient tirés à 2 kilomètres de la capitale.

C'est alors que l'opinion publique en France parla plus haut que les dépêches et les affirmations officielles. La presse tout entière réclama le rappel de M. Laroche, et le ministre des Colonies, M. André Lebon, dut lui donner un remplaçant.

Tout change avec le général Galliéni. Grâce à son expérience des choses coloniales, à son incontestable intelligence et à sa rectitude de jugement, il eut vite fait d'apprécier la situation inquiétante de l'île, et les mesures se succédèrent coup sur coup contre les fauteurs de désordre, contre les instigateurs de la révolte, contre la Reine elle-même, qu'il exila à Bourbon sous la conduite du lieutenant Durand.

La Mission catholique, à qui l'insurrection avait donné un martyr, le P. Berthieu, massacré pour n'avoir pas voulu abandonner ses Chrétiens, fut heureuse de ce changement, et aussitôt ses œuvres,

ses écoles en particulier, se multiplièrent avec une rapidité prodigieuse. Ainsi, au 31 décembre 1896, au lieu de 26 736 élèves qu'elle avait avant la guerre, elle en comptait 65 103 et 147 590 en septembre 1897 ; le nombre des catéchumènes s'élevait à 255 956. De telle sorte que, suivant une expression de M. Gauthier, les proportions étaient renversées : « Avant la guerre, les Protestants avaient deux tiers d'adhérents et les Catholiques un tiers. Aujourd'hui, les Protestants ont un tiers et les Catholiques deux tiers. »

On se rendra, du reste, un compte exact des progrès de la Mission catholique en consultant le tableau suivant, qui porte sur les dix dernières années et ne s'applique qu'au Vicariat central.

	1890	1891	1892	1893	1894	1895	1896	1897	1898	1899	1900
Missionnaires . .	69	68	73	72	72	Guerre Franco-Malgache.	71	65	57	62	78
Frères	19	19	16	16	17		16	20	20	20	40
Sœurs	27	26	27	28	29		27	31	24	19	60
Instituteurs. . .	439	433	437	445	494			1 446	1 417	1 947	2 051
Institutrices. . .	212	208	257	296	335			793	803	752	714
Élèves. Garçons.	7 274	8 078	9 233	10 196	12 385		28 013	78 782	72 981	62 034	52 221
Élèves. Filles. .	7 836	9 258	9 851	11 062	14 454			63 800	68 582	41 346	45 592
Catholiques bapt.	33 787	41 327	38 803	40 407	41 135		43 000	61 494	71 420	85 805	94 998
Catéchumènes. .		'	106 669					258 956		266 877	
Églises ou chap..	283	330	317	306	370		387	367	624	798	813
Écoles et centres de réunion . .	383	415	415	412	443		453	1 113	1 131	1 312	1 306

Une petite école apostolique a été fondée, qui compte 5 élèves, et l'Administration a confié le soin de la léproserie, qu'elle a établie à Ambohidatrimo, aux Sœurs Missionnaires Franciscaines de Marie, de Saint-Brieuc, appelées de France dans ce but.

Cependant les difficultés n'ont pas manqué à la Mission catholique à Madagascar, depuis l'arrivée du général Galliéni.

Elles se multipliaient, au contraire, venant un peu de partout. Mais la plus grande de toutes fut l'arrivée des missionnaires protestants français, envoyés dès 1896 « pour dissiper les malentendus », comme porte le rapport officiel des Missions Évangéliques de Paris,

« rassurer les trembleurs, rendre le séjour de la colonie possible pour nos frères des Missions étrangères », non pour remplacer, mais pour aider et, en quelque sorte, pour couvrir les Missions protestantes anglaises. Et cela est si vrai que dans une de leurs réunions plénières de Tananarive, tenue sous la présidence de leur recteur, M. Bœgner, ils décidèrent un pacte d'union fraternelle avec tous les ministres de « pur évangile », Français, Anglais et Norvégiens (voir le *Journal des Missions Évangéliques*, 1899, p. 58). Et ils se félicitent dans leur 75e rapport officiel (p. 117-119), de prévoir et de commencer la rétrocession de certains districts aux Indépendants.



MAISON OU SE RÉFUGIA, A ARIVONIMAMO, LE P. JOSEPH DE VILLÈLE POURSUIVI PAR LES FAHAVALO

Dix-neuf missionnaires protestants français travaillent en ce moment à Madagascar, aidés par quelques instituteurs et institutrices et par les deux diaconesses, chargées en principe de la « léproserie protestante officielle ».

Ils y ont dépensé en	1895-1896.	8933	55
—	1896-1897.	36955	55
—	1897-1898.	229243	35
—	1898-1899.	409221	85
—	1899-1900.	316873	»
—	1900-1901.	310551	15
Au total		1311778	45

Cette présence des missionnaires protestants français à Madagascar, et la vive campagne entreprise par eux contre la Mission catholique dès leur arrivée, amenèrent deux mesures particulièrement

gênantes pour cette dernière : la création d'écoles neutres et l'ordre de restituer aux Protestants les anciens temples indépendants, que les villages qui les avaient bâtis et qui en étaient par conséquent les maîtres, avaient donné aux Catholiques en se ralliant à eux. Il fallut donc, dans l'espace de quelques mois, remplacer églises et écoles enlevées par de nouvelles églises et de nouvelles écoles. Un moment, ce fut très dur, et on craignit que le fardeau ne devînt trop lourd



LE CIMETIÈRE D'AMBOHIPO — LES TOMBES DE NOS SOLDATS

pour les faibles ressources de la Mission; on craignit, sous la double poussée des Protestants et de la franc-maçonnerie, de nombreuses défections; on craignit de ne pouvoir parvenir à soutenir toutes les œuvres existantes, bien loin d'être capables d'en entreprendre de nouvelles.

Il n'en fut rien. Les défections furent rares. Les chrétientés nouvelles bâtirent leurs églises et leurs écoles, et les Chrétiens malgaches, contrairement à ce que l'on attendait d'eux, se montrèrent exceptionnellement généreux dès que, rompant avec la manière de faire du passé, qui consistait à tout leur donner et à ne rien leur

LES MISSIONNAIRES DE L'IMERINA

demander, on leur exposa la situation gênée de la Mission et l'obligation morale où ils étaient de la soutenir.



CHEZ LES SŒURS DE TANANARIVE — RAPAGE DU MANIOC POUR LA CONFECTION DU TAPIOCA

La seule ville de Tananarive offrit — en un premier jour — 9300 francs. A la date du 1er septembre 1899, 37 chrétientés du P. Chervalier avaient donné 100 hectolitres de riz, 8 hectares de jardins ou de rizières, construit 17 églises ou écoles et versé 870 francs d'argent. Dans le Betsileo, le P. Fontanié pouvait écrire, le 11 septembre 1900 : « Nous avons défoncé cette année 68 rizières. Lorsque nous en aurons une dans chacun de nos 90 postes, nous ne nagerons pas dans l'opulence, mais nous ne cr...rons pas de faim. » Et cela était nécessaire, « car, ajoutait-il, les aumônes venues de France ne couvrent pas le dixième de la dépense ». Mais cela ne suffira pas, puisque le budget de cette année, en dépit de toutes les économies réalisées, est en déficit de 60000 francs.

Ce n'est pas tout. Outre leur argent et leur travail, les Chrétiens malgaches donnent leur temps, leur zèle, leur activité, leur influence pour propager leur Église. Ils s'identifient avec elle et en font leur chose. Ils sont des Chrétiens actifs et agissant, et nous donnent ainsi, eux les néophytes d'un jour, à nous-mêmes, Chrétiens de 19 siècles, une leçon de défense et de zèle, dont nous ferions bien de profiter.

Mais, quel que soit leur concours, il ne saurait évidemment suffire au manque absolu de prêtres et de missionnaires dont le besoin se fait de plus en plus cruellement sentir : 6 paroisses à Tananarive au lieu de 4; 813 églises ou chapelles au lieu de 370; 1306 écoles contre 443; 361 875 adhérents (1899) au lieu de 100000; un collège de plein exercice fondé à Amparibe et qui n'existait pas auparavant; des écoles normales ouvertes ou développées en beaucoup d'endroits, afin de former des maîtres et des maîtresses d'école qui manquaient un peu partout, puisque leur nombre avait passé de 829 à 2239, afin surtout de les préparer au brevet qu'exigeait le décret du 19 avril 1899, si l'on voulait jouir des faveurs administratives; des districts, des contrées tout entières où auparavant on n'avait rien, et qui réclamaient des missionnaires à grands cris, comme les Sakalaves et les Bara à l'Ouest, où l'on ne put envoyer personne; comme Antsirabe dans le Vakin'Ankaratra, où il avait été impossible de s'établir auparavant, et qui, en janvier 1900, comptait 79 postes et 5000 élèves; comme chez les Antanala d'Ambohimanga, où les Luthériens de Norvège se croyaient les maîtres incontestés, et où, en quelques jours, en 1897, le P. Fontanié fondait 20 postes et inscrivait près de 3000 élèves. Comment les 62 Pères que possédait le Vicariat central en 1899, au lieu de 72 en 1894, et même les 78 de 1900, auraient-ils pu suffire à ce surcroît écrasant de besogne? Comment, en Imerina, les 10 missionnaires des campagnes auraient-ils pu faire trois et quatre fois plus de travail que les 15 de 1893?



TANANARIVE — ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE LA MISSION

Tel grand district comme celui d'Ambohibeloma restait de longs mois sans prêtre. Tel Père avait à sa charge 77, 120, 140 postes et jusqu'à 15000 élèves dans ses écoles. Les catéchumènes ne pouvaient être instruits, ni parfois baptisés, faute de temps; les mourants ne pouvaient être visités, les mariages célébrés, les maîtres et maîtresses d'école surveillés, les enfants préparés.

Il y avait là pour tous, et en particulier pour Mgr Cazet, une



LA GRANDE PLACE DE TANANARIVE

responsabilité accablante. Il la sentait vivement, et dans toutes ses lettres, dans tous ses rapports reviennent la même préoccupation et la même prière : se procurer de nouveaux ouvriers. Il en réclame partout, aux Jésuites d'abord, qui ne purent lui en fournir; aux autres congrégations également, à qui il offrit d'abandonner les deux tiers de son Vicariat apostolique; à la Propagande surtout et au Souverain Pontife, à qui il appartenait de pourvoir aux Missions. Ses réclamations et ses prières finirent par être exaucées.

Le 16 janvier 1896, fut créé le Vicariat apostolique de Madagascar-Sud, qui comprenait tout le territoire s'étendant du 22e degré jusqu'à l'extrémité sud de l'île, et où les Lazaristes allèrent reprendre,

après plus de 200 ans d'interruption, l'œuvre de leurs devanciers.

Au mois de mai 1896, Mgr Crouzet, avec quelques prêtres et Frères coadjuteurs, débarquait au Fort-Dauphin, où il reçut des Français un cordial accueil. Un terrain fut loué. Les paillotes existantes furent occupées par les deux écoles de garçons et de filles, les offices du dimanche furent assidûment suivis, et les jeunes Malgaches surent très vite chanter de magnifiques cantiques « épiscopalement accompagnés sur l'harmonium », comme l'écrivait Sa Grandeur.



LES 2750 ÉLÈVES DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES A TANANARIVE (1898)

L'ancienne église était insuffisante; on en construisit une nouvelle dont la charpente fut faite avec les bois qu'on rencontra, le toit en feuilles, les murs en côtes de feuilles : c'était la pauvreté même. Mais sans tarder, ces humbles murs furent témoins de consolants spectacles : baptêmes, premières communions, mariages, assistance assidue au catéchisme et aux offices, désir de tous de devenir Chrétiens : rois, reines, gouverneur hova, enfants, serviteurs, maîtres, etc., dont plusieurs firent ce jour-là même leur première communion.

Depuis lors les écoles se sont développées. Le général Galliéni s'est arrêté plusieurs fois, dans ses tournées d'inspection, à Fort Dauphin, et il a rendu publiquement hommage à l'action civilisa-

trice et patriotique exercée par les missionnaires du Vicariat de Madagascar-Sud.

A Tuléar fut fondé, en 1897, un second centre. Au premier aspect, l'agglomération de cases sur une butte de sable, qui forme Tuléar, paraît bizarre. Peu à peu, cependant, l'œil s'y habitue. La population créole est plus nombreuse que celle de Fort Dauphin. Les



BANQUET DE LA ST-CHARLEMAGNE PRÈS DE TANANARIVE

indigènes, Mahafaly, Masikora, Bara, y forment un groupe assez nombreux. Il y règne beaucoup d'activité, et Tuléar paraît devoir être un centre d'œuvres assez sérieux. Autour de l'église de bois et dans l'école encore moins luxueuse, le missionnaire chargé de la direction de ce poste, M. Castan, a réuni déjà plusieurs centaines d'enfants.

A 20, 30, 50 lieues de Fort Dauphin, en suivant le rivage ou à travers la brousse, des missionnaires se sont avancés vers les centres les plus populeux : Ampasimena et Farafangana en 1898; Ambohipeno en 1899, et Ranomafana tout récemment, en 1901. Ils y ont fixé leur résidence, élevé une église et une école, et par le soin

qu'ils donnent à l'éducation des enfants, par les secours qu'ils apportent aux malades, ils se sont immédiatement concilié les indigènes.

Restait à pourvoir à l'éducation des filles et aux soins des malades. Pour cela Mgr Crouzet fit appel aux Filles de la Charité. C'était reprendre le projet des Lazaristes du XVII[e] siècle.

Le 5 mars 1897, un premier groupe de Sœurs accompagnées de quelques pieuses et courageuses jeunes filles, bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième groupe, partait pour Fort-Dauphin. « Sans désemparer, les Sœurs aussitôt débarquées prirent possession de la maison que nous leur avions préparée, et de leurs œuvres, écrit Mgr Crouzet. Ce gracieux établissement en planches et en feuilles d'arbre était bien à elles, et toutes ces jeunes filles à la figure étonnée qui, pleines de confiance, papillonnaient autour d'elles, les ravissaient. Leurs élèves, très assidues, atteignirent de bien près, dès le début, le chiffre de 80, qu'il fallut nécessairement diviser en plusieurs catégories. L'ouvroir regorgeait de travail. Les malades, les blessés, jusqu'alors presque abandonnés, eurent tout de suite appris le chemin du dispensaire. De sept heures du matin à onze heures, c'est un défilé incessant des misères humaines. Une nouvelle case, solide, aérée, a été ouverte depuis et sert d'hôpital. »

La Mission de Madagascar-Sud compte actuellement 20 Missionnaires, 12 Filles de la Charité et 6 Résidences.

Restait le Nord. Comme nous l'avons vu plus haut, les Pères du Saint-Esprit avaient repris en 1879 la charge de Nosy Be et de Mayotte, où pendant de longues années ils se dévouaient à leur double ministère d'éducation et d'évangélisation. Sainte-Marie était dans un état lamentable, rendu plus triste encore par le départ des Sœurs, le 4 avril 1899, à la suite de la laïcisation des écoles. Diégo-Suarez avait eu depuis 1885 deux et parfois trois prêtres relevant du Vicaire apostolique de Tananarive, soit pour la ville d'Antsirana et les villages environnants, soit pour l'hôpital militaire. Parmi eux, un homme remarquable par son intelligence et par son

zèle, M. l'abbé Murat, ancien curé archiprêtre de Saint-Denis, y avait bâti une belle église au chef-lieu, des chapelles à Anamakia et ailleurs, des écoles partout. Il y avait fait venir de Bourbon des Filles de Marie. Majunga n'avait été évangélisé que depuis la dernière guerre par les Pères Jésuites Campenon et Murat. L'école qu'y avait fondée ce dernier était loin d'être prospère, et la belle église en bois qu'y avaient édifiée nos soldats ayant été détruite par un incendie, on n'avait plus qu'une paillotte pouvant contenir à peine



ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES PÈRES JÉSUITES A TANANARIVE — LA MENUISERIE

200 personnes. — Partout ailleurs, ni chez les Sakalaves, ni à Fénérife ou à Foulpointe, ni chez les Antsihanaka du lac Alaotra, qui offraient plus de ressources que les Sakalaves de l'Ouest ou les Betsimisaraka de l'Est, il n'y avait rien, et c'est à peine si ici et là, en remontant la côte au nord de Tamatave, un Père Jésuite avait parfois passé.

C'est le 11 juillet 1898 que fut érigé le Vicariat apostolique de Madagascar-Nord, qui s'étend depuis le cap d'Ambre jusqu'au 18°, un peu au-dessus de Tamatave, et auquel fut rattachée la Préfecture



MISSION DE FORT DAUPHIN — L'ÉCOLE DE GARÇONS D'AMPASIMENA

apostolique des Petites Iles. Il fut confié aux Pères du Saint-Esprit et Mgr Corbet en fut le premier titulaire.

Arrivé à Majunga le 13 décembre 1898, son premier soin fut de visiter les postes déjà existants, Majunga et Antsirana, d'étudier sur place les œuvres qu'il fallait y développer ou y entreprendre, de parcourir le Betsiboka et les deux côtes Ouest et Est, pour voir les différents endroits où l'on pourrait s'établir, et de se mettre en relations avec les autorités locales. Parfois, il eut à s'en plaindre, certain administrateur croyant habile pour lui-même d'entraver ses efforts. Ordinairement, il eut à s'en louer, en particulier de M. Faucon, à Fénérife, du commandant Lourmier et des autorités maritimes à Diégo-Suarez, du général Galliéni lui-même qui, en juillet 1900, lors de son passage à Diégo-Suarez, lui promit l'agrandissement de son église et le passage gratuit sur les bateaux des Messageries pour la

visite de son diocèse, lui donna une concession pour un sanatorium à la montagne d'Ambre, lui laissa l'espoir que l'on confierait à des Frères les écoles municipales, et approuva hautement son commencement d'écoles professionnelles.

Entre temps, Mgr Corbet établissait solidement la Mission de Majunga où il assura le service de l'hôpital, réorganisa les écoles, faisant venir de France, pour celle des filles, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, acheta pour la Mission un vaste emplacement, s'assura des concours, dont une allocation de 100 000 francs du général, pour la réédification de l'église, fonda un poste à Marovoay et en prépara d'autres le long du fleuve; puis celle de Diégo-Suarez, où il fixa définitivement le siège du Vicariat, et où il fonda les mêmes œuvres soit à Antsirana, soit à Anamakia.

Le commandant du 4ᵉ territoire militaire, le colonel Goullet, lui avait demandé, en mars 1900, de fonder une station dans l'Ambongo,



HOPITAL DE MAJUNGA

à Soalala, au sud de Majunga. Il dut différer cette création. Il ne put davantage établir de poste à Vohémar au N.-E., le pays étant trop troublé et les habitants ayant abandonné leurs villages pour faire le vide autour de notre administration qu'ils n'aimaient pas. Mais il en établit une à Fénérife, avec l'appui bienveillant et effectif de l'administrateur, M. Faucon.

C'est surtout pendant l'année 1901, que la Mission de Madagascar-Nord a pris un grand développement. Son personnel, qui ne comptait en 1900 que 10 Prêtres, 3 Frères et 35 Sœurs, a été porté dans le courant de cette année à 21 Pères, 11 Frères, 49 Sœurs et 15 catéchistes. Elle possède 20 églises et chapelles, 39 écoles, dont 5 écoles professionnelles, et 8 ouvroirs. Les missionnaires dont la résidence est sur les côtes Est et Ouest, visitent fréquemment l'intérieur de leurs provinces; ils y possèdent des stations, surveillées par des catéchistes, et qu'ils s'efforcent de multiplier. Récemment, 4 Pères et 2 Frères Prémontrés sont venus se joindre à eux; puis 2 Pères de Tinchebray. On a confié aux premiers l'île de Sainte-Marie et la province de Vohémar; aux seconds, le cercle militaire d'Analalava.

Partout, les œuvres s'organisent et s'étendent; les créoles réapprennent le chemin de l'église; nos soldats, dans les hôpitaux, ont, grâce aux Sœurs et à l'aumônier, tous les secours auxquels ils ont droit; les enfants blancs, créoles ou malgaches, ont des écoles; les églises s'élèvent. Le Vicariat compte actuellement 15000 Catholiques, 1000 Protestants et 13000 infidèles. Il y a eu 500 conversions pendant l'année écoulée.

Ces deux mesures générales avaient donc pourvu aux besoins les plus urgents pour le Nord et pour le Sud, et enlevé aux Jésuites le souci cruel de voir des tribus entières leur réclamer des secours qu'ils étaient impuissants à leur fournir. Mais rien n'avait été fait pour les soulager dans leurs anciens centres de travail, l'Imerina, le Betsileo, Tamatave. Et cependant, comment laisser passer, sans en tirer parti, ce magnifique mouvement qui, après la guerre de 1895, porta en